

Une réalité sans nom (ni oui)

RÉCITS DE VIE SUR LA
PROSTITUTION DES MINEUR.E.S



Projet d'intervention
auprès des mineur.e.s prostitué.e.s (PIaMP)

Une réalité sans nom (ni oui)

RÉCITS DE VIE SUR LA
PROSTITUTION DES MINEUR.E.S

Une réalité sans nom (ni oui) – Récits de vie sur la prostitution des mineur.e.s

© PROJET D'INTERVENTION AUPRÈS DES MINEUR.E.S PROSTITUÉ.E.S

Tous les droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés pour tous pays.

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2025

Bibliothèque et Archives nationales Canada, 2025

ISBN version imprimée : 978-2-9820527-1-0

ISBN version ePUB : 978-2-9820527-2-7

Imprimé au Canada

Ce livre a été créé avec l'assistance de BouquinBec,
service de publication accompagnée.

Mise en pages : Émilie Côté

Relecture : René Lortie

Révision linguistique : France Tardif et Gilles Tardif

Une réalité sans nom (ni oui)

RÉCITS DE VIE SUR LA
PROSTITUTION DES MINEUR.E.S

**Projet d'intervention
auprès des mineur.e.s prostitué.e.s (PIaMP)**

*La criminalisation ne règle rien.
Mieux vaut transformer notre regard sur les prostituées.*

Jean-Guy Nadeau,
co-fondateur du Projet d'intervention
auprès des mineur.e.s prostitué.e.s

SOMMAIRE

Remerciements.....	9
Crédits	11
Note sur le langage épïcène.....	15
Liste des sigles et acronymes	17
Liste des tableaux	19
En guise d'avant-goût – Sens	21
Introduction.....	25
Le chemin choisi – Méthodologie.....	37
Paroles de jeunes.....	53
Casser le silence – Période 1 – 1979-1982 à 1992.....	54
Vivre en silence – Période 2 – 1993-2004.....	137
Survivre en silence – Période 3 – 2005-2018	200
En fin de compte – Pistes pour l'avenir.....	319
En fin de conte – Conclusion générale	333
Références	339
Annexes.....	351
Annexe 1 : Thèmes du questionnaire pour les récits de vie	352
Annexe 2 : Indications pour les entrevues individuelles.....	365
Annexe 3 : Formulaire de consentement.....	371
Annexe 4 : Thèmes et axes d'analyse	376
Le Projet d'intervention auprès des mineur.e.s prostitué.e.s	378

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier chaleureusement toutes les jeunes qui nous ont fait confiance en acceptant de se compromettre et de se raconter à travers un récit de vie. Elles sont en réalité les auteurs.trice.s de cette publication.

Nous avons tenté de rendre justice à leur générosité ainsi démontrée envers la société, envers les personnes qui prendront ce livre, l'ouvriront et le liront – espérons-nous – jusqu'au bout et – espérons-nous aussi – avec ouverture d'esprit et tendresse pour les jeunes.

CRÉDITS

Production : Projet d'intervention auprès des mineur.e.s prostitué.e.s (PIaMP)

Période 1 (1979-1992)

Recherche-action (1981-1988) :

Comité composé de : Alice Dionne, Kamal Fahmi, Patrick Celier, du PIaMP ; Gilles Tardif, du Bureau de consultation jeunesse ; Maurice Moreau, appuyé par Gilbert Renaud et Marie-Josée Corbeil, de l'Université de Montréal ; Liesel Urtnowsky, de l'Université McGill

Coordination : Jacque Pector, du PIaMP

Comité de suivi : l'équipe d'intervenant.e.s du PIaMP et les membres du comité de recherche accompagnés par un groupe de jeunes provenant du *drop-in* Le Repère impliqués dans le recrutement et l'échantillonnage des jeunes participant.e.s.

Paul Grell, de l'Université de Montréal, pour la méthodologie du récit de vie

Des intervenant.e.s de la Direction de la protection de la jeunesse, du Bureau de consultation jeunesse et les membres actif.ve.s du PIaMP

Action-recherche (1988-1992) :

Coordination : Jacque Pector

Aux récits de vie (collecte et transcriptions complétées en 1988) s'ajoute le travail d'investigation de l'univers thématique (réf. Paolo Freire, *Pédagogie des opprimés*, Maspero, 1974)

Groupe d'analyse :

Comité d'action-recherche composé de : Jacque Pector, François Morrisette, Robert Paris, Louise Bélanger, Chantale Boisclair, Jacques Moïse du PIaMP ; et Michel Parazelli, France Tardif, Sylvie Lévesque, Gilles Tardif du Bureau de consultation jeunesse. Chaque intervenant.e est jumelé.e à un.e jeune issu.e du *drop-in* Le Repère.

Rédaction et révision : Gilles Tardif

Comité de suivi : l'ASMA du PIaMP (assemblée statutaire des membres actifs, composée majoritairement de jeunes impliqués.e.s dans l'organisme, particulièrement au Repère.)

Périodes 2 (1993-2004) et 3 (2005-2018)

Action-recherche :

Coordination : France Tardif

Recherche et rédaction : Gilles Tardif et France Tardif

Intégration du langage épïcène : Em Steinkalik

Transcription d'entrevues : Alice Dionne

Groupe d'analyse composé de : Mathieu Bourbonnais, Patrick Celier, Carol-Ann Marcil, Rebecca Poirier-Steward, Stéphanie Ricard, France Tardif, Gilles Tardif

Comité de suivi composé de : Sam Bélanger, Patrick Celier, Anne-Marie Gagnon, Stéphanie Gingras-Dubé, Tashi Pietrzykowska, Stéphanie Ricard, France Tardif, Gilles Tardif, Jeanne Toustou

Merci à Sarah Monette pour ses deux poèmes.

Merci à toutes les jeunes qui ont participé à la discussion sur la fin du document.

Merci aux membres de l'équipe et du conseil d'administration du PlaMP qui ont participé à la discussion sur la fin du document : Sam Bélanger, Sarah Holm, Anne-Marie Gagnon, Angélique Dozois, Jeanne Toustou

Les membres du conseil d'administration, le personnel et les bénévoles membres des comités des récits de vie tiennent à exprimer leur profonde gratitude envers madame France Tardif sans qui le travail de production de cet ouvrage n'aurait pu se réaliser. Grâce à sa détermination, sa générosité, la qualité de son engagement elle a permis une organisation du travail collaborative, un engagement collectif qui a persisté dans le temps et surtout permis aux auteur.rice.s des récits de vie d'hier et d'aujourd'hui d'occuper dans l'œuvre toute la place qui leur revient.

NOTE SUR LE LANGAGE ÉPICÈNE

Le Projet d'intervention auprès des mineur.e.s prostitué.e.s (PIaMP) a choisi d'utiliser le langage épïcène dans ses récentes publications. Nous estimons que ce langage est à normaliser, particulièrement dans un organisme qui rejoint beaucoup de personnes dont les pronoms ne sont pas masculins et qui ne se reconnaissent pas dans la binarité de genre. Toutefois, comme la période 1 (1979-1982 à 1992) a été approuvée par les jeunes selon la règle de l'époque, nous la présentons avec la féminisation alors en usage. Également, les extraits d'entrevues et de références sont transcrits tels qu'ils apparaissent dans leur version originale. Voici un petit lexique qui aide à se familiariser avec les néologismes que vous rencontrerez dans cette publication :

Quelques exemples de pronoms

Celleux : contraction de « celles » et de « ceux »

Ellui, Elleux : contraction de « elle » et « lui », et de « elles » et « eux »

Iel, Iels : contraction de « il » et « elle » et de « ils » et « elles »

Toustes : contraction de « tous » et de « toutes »

Lea : contraction de « le » et de « la »

Dua : contraction de « du » et « de la »

Quelques exemples de noms et adjectifs selon leur terminaison

-eur, -ice : lecteur.rice, auteur.rice

-eau, -elle : nouveau, belleau

-en, -enne : chirurgien.ne

-eur, -euse : danseur.euse

-aux, -ales : sociaux.ales

-if, -ive : significatif.ve

-ic, -ique : public.que

LISTE DES SIGLES ET ACRONYMES

ASMA : Assemblée statutaire des membres actifs (du PIaMP)

c.a. : centre d'accueil, maintenant nommé centre jeunesse

CA : conseil d'administration

CAVAC : Centre d'aide aux victimes d'actes criminels

CDPDJ : Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse

CHORN : Centre d'histoire orale et de récit numérisé de l'Université Concordia

CISSS : Centre intégré de santé et des services sociaux

CIUSSS : Centre intégré universitaire de santé et des services sociaux

CLSC : Centre local de services communautaires

CPJ : Comité de protection de la jeunesse

CSSS : Centre des services de santé et des services sociaux

DPJ : Direction de la protection de la jeunesse

ESSR : échanges de services sexuels contre rémunération

FER : Festival d'expression de la rue

GFE : *girl friend experience*

GIAP : Groupe d'intervention alternative par les pairs

INSERM : Institut national de la santé et de la recherche médicale

IRTS : Institut Régional du Travail Social

ITSS : infections transmissibles sexuellement et par le sang

IVAC : Indemnisation des victimes d'actes criminels

L.p.j. : Loi de la protection de la jeunesse

MSSS : ministère de la Santé et des Services sociaux

PlaMP : Projet d'intervention auprès des mineur.e.s prostitué.e.s

RCJEQ : Réseau des Carrefours jeunesse-emploi du Québec

ROCJMM : Regroupement des organismes communautaires jeunesse du Montréal métropolitain

TdS : travail du sexe ou travailleur.euse du sexe

TS : travailleur.euse social.e

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 – Inspiré de Modèles des effets sociaux –
Entrée p. 123

Tableau 2 – Inspiré de Modèles des effets sociaux –
Les conséquences – Enracinement p. 124

Tableau 3 – Inspiré de Modèles des effets sociaux –
Un effet possible – Sortie p. 125

EN GUISE D'AVANT-GOÛT

Sens

L'histoire du PIaMP est une aventure dont le récit raconte les relations entre des acteur.rice.s d'un phénomène social, transformé.e.s par le sens que la construction collective du problème a généré.

Jean-Guy Nadeau (1987), un des membres pionniers du PIaMP, a intitulé son livre issu de sa thèse doctorale, *La Prostitution, une Affaire de Sens*; cette pensée a profondément inspiré les actes des premiers intervenant.e.s et elle a poursuivi son itinéraire d'attachement auprès de toutes les personnes qui se sont impliquées dans l'organisme jusqu'à aujourd'hui.

Au départ il s'agit d'une question de sensibilité à ce phénomène de la prostitution des mineur.e.s de la part d'intervenant.e.s issu.e.s des milieux d'intervention comme les CLSC, les CSS, la police, les avocat.e.s de la protection de la jeunesse, le Comité de protection de la jeunesse rattaché au ministère de la Justice, des organismes communautaires jeunesse, des enseignant.e.s et chercheur.euse.s en travail social, des intervenant.e.s auprès des prisonnier.ère.s, dans des ressources pour femmes, bref des personnes qui touchent de près ou de loin à la prostitution et qui sont travaillé.e.s par des problèmes de compréhension, d'intervention et d'éthique.

Les échanges formels ou informels entre elleux les amènent à vouloir partager collectivement la connaissance qu'ils ont du phénomène. C'est un intervenant du Comité de protection de la jeunesse chargé d'étudier des dossiers complexes de jeunes mineur.e.s particulièrement difficiles qui crée le besoin de réunir ces personnes pour approfondir son rapport et questionner sa recherche. En effet, il constate que dans certains dossiers

examinés il pourrait y avoir un non-dit, celui de la prostitution ou d'actes prostitutionnels. Un comité de bénévoles se forme pour se pencher sur le dossier et cherche à s'expliquer ce que cela peut signifier ; à se demander si cette hypothèse fait du sens. C'est que le terme prostitution comporte un ensemble de significations qu'il semble difficile d'exposer dans un énoncé clair surtout en ce qui concerne les jeunes mineur.e.s.

Les discussions, les questionnements des un.e.s et des autres initient une circulation d'informations diverses selon les acteur.rice.s et à l'intérieur de leur milieu de travail. Ce mouvement cependant conduit le grand groupe à un constat éclairant inscrit dans le « Rapport bleu » intitulé *La prostitution des jeunes, connais pas*.

C'est que la « chose » n'étant pas nommée dans les dossiers des jeunes (*case load*), on doit admettre qu'il n'y a pas de contenu, d'informations sur le réel des jeunes prostitué.e.s. On se rend compte également que les intervenant.e.s à l'accueil ou affecté.e.s aux urgences réagissent aux possibles « cas » de prostitution avec un tabou ou avec gêne, évitent d'aborder le sujet et décrivent cela sommairement comme un problème de comportement.

Pour aller « dans l'autre sens », les membres du groupe sont d'accord avec le Comité de protection de la jeunesse pour engager un travailleur terrain qui va aller, dans le « milieu », trouver des éléments de compréhension de la ou des réalités vécues par les jeunes et qui fera rapport.

Après six mois, alors que les membres du groupe espèrent que ce travail va leur permettre d'aller dans « le bon sens » au niveau de l'intervention, le rapport, intitulé *Rapport d'étape sur le travail de milieu concernant la prostitution des garçons mineurs*, produit deux résultats importants.

Le premier consiste en l'exposé de diverses informations utiles apportant une meilleure connaissance d'un milieu « externe » par rapport à celui de l'intervention des institutions.

Le deuxième élément constitue une surprise de taille, puisque le travailleur rapplique avec un groupe d'acteur.rice.s oublié.e.s ou méconnu.e.s, des personnes du « milieu » et des jeunes qui n'hésitent pas à s'afficher comme mineur.e.s et prostitué.e.s.

Il tombe sous le sens commun pour ce nouveau groupe (le premier groupe de bénévoles composé d'intervenant.e.s, de personnes du milieu et de jeunes) de passer à l'action ; il leur semble raisonnable que les individus concernés soient les acteur.rice.s les mieux placés pour enrichir la connaissance du phénomène et décider d'actions à entreprendre pour intervenir avec, par et pour les jeunes mineur.e.s prostitué.e.s.

Pour plusieurs aujourd'hui cela paraît évident (ou peut-être pas tant que ça) mais à l'époque cela provoque un choc au sein du groupe initial et quelques intervenant.e.s abandonnent le projet, tandis que pour d'autres, le choix de se joindre aux nouveaux.elles venu.e.s tombe sous le sens. Ainsi le premier groupe de bénévoles est mis sur pied, suivi du deuxième groupe de bénévoles composé exclusivement de jeunes issu.e.s du milieu, qui ensemble vont fonder plus tard le PIaMP.

Ces acteur.rice.s (intervenant.e.s et jeunes) vont mettre en place des projets (*drop-in*, équipe d'intervention, observations-terrain, documents d'information, de prévention, etc.) mais vont surtout aborder l'ensemble des fonctions de la vie des jeunes pour élucider divers aspects du phénomène. Iels vont aller dans tous les sens et c'est pour quoi, suite à de nombreuses discussions au sein des membres, va apparaître le projet de recherche-action basé sur la méthode des récits de vie.

Les jeunes prennent la parole pour construire ensemble un sens à leur vie dans la prostitution grâce à leur faculté à percevoir, comprendre et juger les réalités qui les entourent ; grâce à leur connaissance intuitive des actions à entreprendre, à travers la sexualité et la sensualité qu'iels expérimentent et éprouvent.

Il ne faut pas négliger non plus le fait qu'à cette époque nous pouvons bénéficier d'auteurs comme Barthes ou Foucault qui démontrent comment et à quel point les institutions surveillent le sens du travail sur le social. Pour les jeunes, les actions du PIaMP sont une forme de résistance au contrôle des institutions en amenant ces dernières à plutôt porter attention aux réalités des jeunes et aux jeunes elleux-mêmes à travers leur histoire.

La recherche veut aller aux sources de l'imaginaire associé à la prostitution des mineur.e.s pour qu'à travers les récits on mette en lumière le dialogue et l'ouverture à l'échange des jeunes et non la mise en scène d'un phénomène dont on entretient l'ignorance.

Pour beaucoup de jeunes qui ont donné leur récit de vie au cours des trois périodes que nous allons aborder, il s'agissait de maintenir du sens à leur vie à travers un ouvrage qui peut se lire et se relire.

INTRODUCTION

Le pourquoi

« On voit mal aujourd'hui comment repenser l'émancipation sans articuler la question sociale avec les luttes pour la reconnaissance et contre toutes les formes de discrimination. » (Debrune, 2017). En 1979, cet enjeu majeur animait les acteur.rice.s du Groupe de travail sur la prostitution des mineur.e.s inscrits dans un milieu engagé dans une volonté d'agirs collectifs et poussé par un esprit de résistance, d'entraide et de solidarité.

Leurs travaux ont contribué à illustrer à quel point et de quelle façon on ne connaissait pas la prostitution des mineur.e.s et encore moins les jeunes humain.e.s mineur.e.s qui la pratiquaient (Groupe de travail sur la prostitution des mineurs, circa 1980). En fait, le semblant de concertation du Groupe de travail se heurtait à des divergences majeures quant à la nature du problème en englobant le phénomène de la prostitution juvénile sous le thème des infractions et en réduisant à un niveau individuel l'explication des problèmes par les comportements ; ceux des mineur.e.s (donc besoin de protection) ou des adultes exploiteur.euse.s (donc besoin de punitions) (Fahmi, 1984).

Dans un rapport de travail du Groupe (Groupe de travail sur la prostitution des mineurs, 1980), on retrouve parmi les projets d'actions suggérés celui d'une recherche à partir des données existantes sur les jeunes qui s'adonnent à la pratique de la prostitution pour faire le lien avec les caractéristiques des jeunes dont il est question ; cette recherche serait destinée aux intervenant.e.s de ce milieu.

Cette quête obstinée de connaissance du phénomène au sein des groupes de travail composés d'intervenant.e.s les amènent à mettre d'abord sur pied

le premier groupe de bénévoles chargé.e.s d'enclencher la réalisation des projets d'action énoncés, puis le deuxième groupe de bénévoles composé de jeunes issu.e.s du milieu et recrutés par l'intervenant mandaté par le Groupe de travail pour aller à la rencontre des jeunes. Ces deux groupes de bénévoles, réunis dans l'organisme PIaMP en 1982, développent un projet de recherche-action basé sur des récits de vie et le soumettent aux bailleurs de fonds, projet qui sera refusé. Face aux résistances rencontrées, le PIaMP décide d'utiliser les outils construits pour ce projet dans ce qu'il appellera une action-recherche impliquant les membres de l'organisme et surtout les jeunes qui s'y engagent pour faire don de leurs récits, permettant d'aller au-delà des évidences et de l'ignorance en mettant au jour un phénomène bien humain. Ce travail de longue haleine résultera dans un ouvrage validé par les jeunes, mais non publié (PIaMP, s.d.).

L'intention du PIaMP en 1992 était de publier l'ouvrage au moment du Colloque international sur les jeunes de la rue et leur avenir dans la société (PIaMP, 1994), mais les consultations externes pour valider le document ont mis en lumière que la section analyse et commentaires n'apportait pas vraiment de valeur au propos et jetait de l'ombre sur les récits de vie qui apparaissaient inestimables aux yeux de toustes. À défaut d'apporter les correctifs à temps pour le colloque et à travers les hauts et les bas de l'organisme, le dossier a été tabletté.

Ce ne sera qu'autour de 2010 que l'idée de diffuser le document retravaillé a resurgi mais, avec le temps qui passe, on a raté le 25^e du PIaMP, le 30^e et on a visé le 35^e et on est dans le 40^e.

Au cours des discussions, en composant la ligne du temps, nous nous sommes rendus compte de trois périodes relativement distinctes (1979-1982 à 1992/1993-2004/2005-2018) et nous avons réutilisé le questionnaire et la méthode originaux pour interviewer des jeunes de ces périodes additionnelles. C'est le fruit de ce travail de collecte de récits de vie et de leur analyse que nous vous proposons dans cet ouvrage.

SENS

Un rappel fondamental : la conviction que la prostitution est une affaire de sens (Nadeau, 1987) a profondément inspiré les actes de toutes les personnes qui se sont impliquées dans l'organisme jusqu'à aujourd'hui. Les jeunes prennent la parole à travers cette recherche qui va tenter de donner corps à leurs récits. Ces jeunes voulaient construire ensemble un sens à leur vie dans la prostitution grâce à leur faculté à percevoir, comprendre les réalités qui les entourent, à leur connaissance intuitive des actions à entreprendre, à travers la sexualité et la sensualité qu'ils expérimentent et éprouvent. La recherche veut se distancer de la mise en scène d'un phénomène dont on entretient l'ignorance pour mettre en lumière l'ouverture des jeunes : ils ont donné le récit de leur vie et révèlent ainsi le sens qu'ils entendent maintenir à leur vie.

Choix des mots

Au cours des travaux du comité de travail sur l'action-recherche 1979-2018, nous avons réalisé des entrevues, par vidéos ou en personne, avec des ancien.ne.s du PIaMP comme Patrick Celier et Jean-Guy Nadeau, pionniers et fondateurs de l'organisme. Nous nous inspirons ici de ces réflexions sur le choix du nom de l'organisme. Patrick Celier raconte : « Lors de l'incorporation du projet, il a fallu trouver un nom pour l'organisme. Un nom qui colle à la réalité de ce qu'était le projet. Ce sont les jeunes qui fréquentaient l'organisme qui choisirent le mot PIMP, suivant une suggestion d'Yves Larochelle¹, comme acronyme de **P**rojet d'**i**ntervention auprès des **m**ineurs **p**rostitués. Le mot fait partie du langage du milieu. ». Et Jean-Guy Nadeau continue. « Initialement, dit-il, l'organisme s'appelait le PIMP, le PIMP c'est le souteneur, nous, on voulait soutenir les jeunes... On voulait faire image, faire choc, que

1. Yves Larochelle a fréquenté le PIaMP et s'y est impliqué durant plusieurs années ; il est devenu travailleur de rue. Il est mort du sida en 1992.

ça paraisse. Les jeunes qui ont choisi ce nom à la fondation voulaient rendre leur réalité visible, qu'ils n'étaient pas des monstres, que leur réalité est beaucoup plus complexe » (Celier, Nadeau, G.-Dubé, 2021). Malheureusement, le Registraire des entreprises du Québec a exigé de modifier le nom pour être légal et moral. L'organisme a ajouté ce petit « a » pour se conformer.

Aujourd'hui on trouve le mot prostitué.e stigmatisant et au PIaMP on parle souvent de « personnes qui échangent des services sexuels contre toute forme de rémunération » (Celier, Nadeau, G.-Dubé, 2021) et nous préférons encourager les jeunes à se définir en utilisant nous-mêmes une expression large et englobante, qui inclut des réalités diverses. Nous tenterons de respecter ces changements dans l'usage des mots à mesure que nous avancerons dans les périodes de temps des récits de vie offerts par les jeunes.

Division des trois périodes

Le comité de travail actuel de l'action-recherche a déterminé les trois grandes périodes en caractérisant chacune selon l'évolution de la vision de la prostitution juvénile métropolitaine. En outre, la façon de présenter le contexte social et les bases d'analyse diffèrent entre la première période et les deux autres.

PÉRIODE 1 – 1979-1982 À 1992

Période marquée par l'**agir collectif** porté par l'émergence de la visibilité et le questionnement de la construction sociale de la prostitution juvénile comme phénomène social, décrit entre autres dans l'ouvrage original qui analyse les récits de vie des jeunes. Parmi les pistes d'intervention mises sur pied par l'organisme, citons le *drop-in* Le Repère et plusieurs ressources originales proches des jeunes favorisant des pratiques émancipatrices avec les jeunes. En 1985, l'épidémie de sida donne une

nouvelle dimension à l'intervention surtout axée sur la prévention. Le PIaMP s'engage de plus en plus dans des projets ponctuels qui font lentement glisser la prostitution juvénile vers la marginalisation. Le travail auprès des mineur.e.s se complexifie dans un environnement judiciaire et centré sur le concept plus catégorisant de protection de la jeunesse. Le colloque de 1992 consacre ce changement et provoque une crise interne dans l'organisme. En quelque sorte durant cette période on constate que les prostitué.e.s sortent de l'ombre et du silence.

PÉRIODE 2 – 1993 À 2004

Cette période peut être identifiée à du **dispersement** puisqu'on assiste à la multiplication des alternatives d'interventions et au déplacement vers le concept de marginalisation des jeunes (les jeunes de la rue) entretenu par plusieurs organismes de bonne foi.

En 1996, le PIaMP s'inscrit dans un travail d'analyse de la prostitution juvénile des mineur.e.s comme faisant partie de la prostitution des femmes et permet de comprendre la problématique globale de la prostitution juvénile. Cependant l'organisme perd le *drop-in* envahi par de jeunes adultes (jeunes marginaux.ales) provenant du virage de la désinstitutionnalisation en santé mentale. Les demandes adressées aux services sociaux et de santé, restées sans réponse, forcent la fermeture du *drop-in*. Dans cette période, la société est préoccupée par la prostitution mais les prostitué.e.s sont devenus des jeunes de la rue.

PÉRIODE 3 – 2005 À 2018

Longue période qui se poursuit encore et stigmatisée par le concept de **victimisation**. Nous constatons un nouveau contexte social dans lequel le virtuel modifie les approches. Le PIaMP tente un retour à ses fondamentaux. L'organisme fait le dur constat qu'il est de plus en plus difficile d'entrer en contact avec les jeunes mineur.e.s impliqué.e.s dans des activités de prostitution. On cherche les explications de cette

conjoncture ; les intervenant.e.s réinvestissent les milieux pour saisir les nouvelles réalités. À travers les débats et les travaux, un nouveau plan stratégique est adopté. En 2008 le PIaMP s'engage sur le Web et les médias sociaux. En 2009 il expérimente l'intervention sur Internet. En 2011 plus de 300 intervenant.e.s du Québec participent, à l'initiative du PIaMP, à un colloque sur la prostitution juvénile à l'ère des nouvelles technologies (Projet d'intervention auprès des mineur.e.s prostitué.e.s, 2011).

En 2015, l'organisme effectue un retour sur sa mission historique. Il ressort que la gentrification des quartiers urbains provoque la dispersion de la marginalité ; que la pratique sur Internet est largement utilisée par les jeunes et les clients² ; que les organismes convoitent les territoires d'intervention en privilégiant le concept de réduction des méfaits ; que la victimisation spécifique des mineur.e.s occulte la prostitution ; que des services ponctuels et répétitifs sont offerts aux jeunes, mais que l'accompagnement est quasi absent. Le PIaMP décide de multiplier les démarches pour créer des liens avec des partenaires et les jeunes en privilégiant une approche de proximité, de façon à remettre en scène la prostitution juvénile. Au cours de cette période nous retenons que la société est habitée par le travail du sexe.

Transmission

Le cheminement de l'action-recherche est raccordé de période en période par des dimensions propres à chaque époque.

Ainsi la période 1, nommée période *charnière*, s'inscrit dans un mouvement de *contestation* de l'inexistence d'un phénomène montréalais de prostitution par des jeunes prostitué.e.s qui exposent publiquement leur

2. Nous savons qu'il y a des femmes clientes, tant du côté des filles que des gars, mais le sujet semble tabou et mentionné peu fréquemment. Une recherche rapide nous amène à constater qu'il existe très peu d'études et de données sur le sujet. C'est pourquoi nous avons décidé de ne pas féminiser le mot clients dans ce document.

activité prostitutionnelle, par exemple au *drop-in* sur la rue Ste-Catherine en face de feu le 281³ ou par des entrevues télévisées ou dans des médias écrits.

La période 2 est nommée *collective* puisque le PIaMP fonctionne par et pour les jeunes spécialement au niveau des lieux successifs de *drop-in* autogérés par les jeunes alors que la pratique de gestion par le « père » est remplacée par les pair.e.s. Cet engagement social des jeunes est une *attestation* d'une implication directe dans les affaires et les projets qui les concernent.



Lieu du premier *drop-in* Le Repère, rue Sainte-Catherine est.

La période 3 est nommée *régressive* car le PIaMP se rend compte qu'il devra se battre pour conserver son objectif de travailler avec les jeunes de 12 à 25 ans dans un échange horizontal, réflexif et dynamique. S'il

3. Fondé en 1980, le 281 fut le premier bar au Canada à offrir des spectacles de danseurs nus destinés aux femmes. Ce lieu fut très populaire parce que, selon sa dernière propriétaire Annie Delisle, les femmes s'y sentaient entre elles et en sécurité. Le bar a fermé ses portes en 2020. Récupéré le 7 mai 2023 sur Société Radio-Canada : <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/bien-entendu/segments/entre-vue/193830/bar-danseurs-nus-281-montreal-fermeture>

veut persister à s'occuper de situations à caractère sexuel impliquant des adolescent.e.s et faire en sorte que les jeunes participent à la définition de leur situation, il est obligé de briser le *confinement* par lequel il risque de ne plus avoir le pouvoir et l'effet sur ses actes. Cette transmission par le travail de l'action-recherche poursuit l'exercice difficile entre le repli défensif avec l'activisme et la fuite en avant dans la théorie en essayant d'éviter de confondre « réfléchir » et « penser » (Collectif GREM-Condorcet, 2007).

Méthodologie

Les objectifs de notre recherche sont de donner la parole, démythifier, rendre visible, déstigmatiser. Pour le PIaMP, la prostitution est un phénomène et non un problème. Ne visant pas à démontrer quelque chose mais à donner la parole, notre recherche peut être qualifiée d'exploratoire, orientée sur la découverte.

Le Centre d'histoire orale et de récits numérisés (CHORN) de l'Université Concordia nous a donné accès à une formation sur la méthodologie de l'histoire orale, qui se rapproche de l'entrevue de récit de vie. La chargée de projet a également pu assister à des comptes rendus de recherches utilisant cette méthodologie. De plus, le CHORN nous a aidés du point de vue éthique dans la conception du formulaire de consentement, la confidentialité et l'anonymat.

LES AXES D'ANALYSE

La parole, comme le suggère Aristote, est un ensemble d'éléments qui symbolisent des « états d'âme » que le PIaMP a mis en relief par cette triade citée plus bas. Ces trois axes ressortent de l'analyse des récits de vie de la première période :

- dans l'axe aliénation, les jeunes souhaitaient se protéger contre toutes formes de contraintes les obligeant à se révéler, sans pouvoir sur leur récit, et contre toute immixtion arbitraire dans leur vie ;
- dans l'axe émancipation, iels cherchaient le bon sens, c'est-à-dire qu'on accepte leur capacité à bien juger les problèmes auxquels iels sont confronté.e.s ou qui ne peuvent être résolus que par l'intervention ;
- dans l'axe prostitution, iels espéraient faire la différence entre le sens figuré (l'effet médiatique, institutionnel et public des perceptions de la prostitution juvénile) et le sens propre (l'effet des vécus, des ressentis et des choix à faire ou déjà décidés).

LE PROCESSUS D'ANALYSE

Période 1 – 1979-1982 à 1992

Au départ, un groupe d'universitaires et d'intervenant.e.s du réseau et d'organismes communautaires, réunis en comité avisier, réalise le manque de connaissances sur la prostitution chez les mineur.e.s. Ce comité entreprend donc une recherche-action, collige et partage des textes, des analyses, des théories, à partir desquelles il dégager cinq catégories thématiques, ce qui constitue une première grille de lecture et d'analyse des entrevues. Une fois les récits de vie complétés, cette grille d'analyse est mise à l'épreuve avec trois entrevues, ce qui permet de conclure qu'il y a trois axes d'analyse : aliénation, prostitution, émancipation.

Une personne est désignée pour produire un document à partir des récits et de tout ce matériel de lectures. Cette première version, présentée, commentée et corrigée, devra être réécrite. Ce premier comité s'essouffle et la reprise du dossier mène à une transformation majeure du projet en action-recherche. Les membres de l'ASMA (Assemblée statutaire des membres actifs du PIaMP) se sont constitués en comité avisier et ont repris les trois axes et la grille d'analyse en ajoutant quelques catégories.

Après réception des textes et synthèses, d'autres thèmes sont encore ajoutés. Tout ce nouveau matériel est inclus dans une nouvelle version du document, appréciée par les jeunes dont plusieurs étaient de la première « génération », et accepté en ASMA.

Période 2 – 1993-2004 et période 3 – 2005-2018

Pour élaborer la grille d'analyse, nous avons utilisé les mêmes axes d'analyse (aliénation, émancipation, prostitution). Nous avons actualisé les thèmes de la période 1 selon notre connaissance de la situation sociale des périodes 2 et 3.

Pour ces deux périodes, un groupe a été formé pour analyser les entrevues en quatre étapes, avec à chaque fois une mise en commun et discussion en groupe.

Nous avons d'abord réalisé une analyse verticale : lecture et analyse individuelle des récits avec identification des thèmes et citations concernées selon chaque axe. Puis deux membres du groupe d'analyse ont effectué une analyse transversale à partir de toutes les citations retenues pour chaque thème à l'intérieur de chaque axe, pour ensuite regrouper ces thèmes selon la teneur des citations et de leur interprétation. Finalement, nous avons établi une définition contextualisée des trois axes et des cinq grands thèmes signifiants qui ressortaient en fin d'analyse.

Les extraits les plus significatifs des récits ont été regroupés, analysés ou commentés sous l'angle des trois axes, et ce, tout au long des trois périodes. Ce processus a permis d'assurer un continuum dans le temps par rapport aux interprétations qui nous servent à développer une vision de l'évolution du phénomène et à élucider des problèmes de compréhension, d'intervention et d'éthique.

Le fil conducteur

Pour les auteur.rice.s des textes chaque période a représenté un défi certain dans la quête d'un fil conducteur spécifique et général. Selon

France Tardif, autrice principale des périodes 2 et 3 et chargée de projet, toutes les jeunes rencontré.e.s ont vécu une forme de fragmentation familiale et/ou institutionnelle et semblent, d'une façon ou d'une autre, rechercher un ou des liens. Cette idée rejoint plusieurs auteur.rice.s, entre autres Nadeau, Lussier et Gilbert, Honneth, Mendel, Colombo. Au comité d'analyse nous avons longuement discuté au sujet du silence auquel les jeunes font face et nous avons réalisé que notre interrogation sur cette piste se retrouve dans chaque période : les récits révèlent non seulement un fil qui conduit notre pensée, mais qui produit aussi une trame de connaissances qui font du sens à l'analyse.

Ainsi face à ce silence, en période 1, l'action consistait à ne plus se taire, à faire du bruit. En période 2, il s'est agi d'omettre d'en parler, de ne pas parler de, en réalité d'amortir le bruit. Enfin en période 3, nous avons le sentiment d'une absence de quelque chose, d'une invisibilité. Il n'y a aucun bruit.

Conclusion

Il s'avère encore difficile d'établir une courbe d'évolution de la prostitution juvénile dans nos sociétés. La politique de l'autruche largement pratiquée n'est pas étrangère aux répétitions du questionnement concernant le choix ou le non-choix de cette « activité » par un.e mineur.e.

Bien sûr, nos collectivités se sont dotées d'une panoplie d'instruments d'intervention, mais le silence continue et un manque de lien avec la réalité perdure. Tout comme dans les années 1980, la débrouille reste nécessaire dans plusieurs situations : la pauvreté qui change de visage mais n'en est pas moins réelle, les conditions de survie des personnes itinérantes et les difficultés de relation au monde de jeunes en rupture sociale peuvent conduire au choix des échanges de services sexuels pour répondre à des besoins de base, tant économiques que relationnels.

La particularité de l'objet de cette action-recherche, jointe à celle de la stratégie de recherche, a permis de produire des connaissances

sur des réalités racontées par des jeunes mineur.e.s. La question de leur utilisation appartient aux lecteur.rice.s et potentiellement aux acteur.rice.s de changements. La publication de cet ouvrage se veut une contribution modeste du PIaMP à la compréhension du phénomène, avec l'espoir qu'il suscitera le réajustement de nos actions collectives dans nos orientations et nos organisations.

LE CHEMIN CHOISI – MÉTHODOLOGIE

Notre vision des choses

Pour nous, la prostitution est un phénomène et non un problème ; les participant.e.s sont les acteur.rice.s de leur propre expérience. Le PIaMP ne se positionne pas dans les ornières d'une problématique spécifique. L'objet de notre travail c'est d'être témoins d'un phénomène, dans une approche globale de la personne pour entendre le sens qu'elle voit dans sa trajectoire de vie.

Objectifs de la recherche

Notre recherche vise à donner la parole à des jeunes qui évoluent dans les milieux de la prostitution. La plupart des participant.e.s ont pratiqué ou pratiquent toujours le travail du sexe. Il s'agit de démythifier, rendre visible, déstigmatiser.

Type de recherche

Nous avons réalisé une recherche qualitative exploratoire, qui ne vise pas à démontrer quelque chose, mais à donner la parole. Il s'agit d'une démarche heuristique, c'est-à-dire orientée sur la découverte, sur la construction de sens. Nous avons cherché à produire des savoirs imbriqués entre participant.e.s et chercheur.euse.s, tenant compte des contextes socio-politiques qui déterminent les conditions de vie et influencent les réactions des participant.e.s.

Éthique

À titre d'affiliée communautaire du Centre d'histoire orale et de récits numérisés (CHORN) de l'Université Concordia, la chargée de projet a eu accès à une formation sur la méthodologie de l'histoire orale et à d'autres recherches utilisant cette méthodologie. Le CHORN a également prêté de l'équipement d'enregistrement et une salle pour les entrevues, en plus de fournir de l'aide pour la conception du formulaire de consentement de participation à la recherche (voir Annexe 3). Ce formulaire présente le but de la recherche, les procédures, les conditions de participation, ainsi que le traitement de l'information. On y prévoit la confidentialité et l'anonymat si désiré, la possibilité de se retirer de la recherche à tout moment, ainsi que des droits d'utilisation des récits plutôt que des droits d'auteur. Ainsi, les participant.e.s conservent tous les droits sur leur propre histoire. Une copie du fichier de l'entrevue et de sa transcription ont été remis aux participant.e.s, avec la possibilité de réviser la transcription.

Cueillette des données

L'objectif étant de donner la parole, nous avons choisi la méthode des récits de vie pour réaliser des entrevues individuelles non directives. À partir de questions ouvertes, basées sur une trame composée de cinq thèmes (voir Annexe 1), les participant.e.s ont pu rapporter leur vécu passé et présent. Le schéma d'entrevue a été conçu pour la période 1979-1982 et réutilisé pour les périodes suivantes. Cependant, chaque période présente des caractéristiques qu'il importe de mentionner :

- **Période de 1979-1982 à 1992** – La recherche-action est d'abord un fait de recherches de textes, d'analyses, de théories à partir desquels une étudiante universitaire élabore un devis de recherche et construit le premier questionnaire de récit de vie. Faute de

financement l'organisme entreprend une action-recherche par l'implication collective des jeunes dans le recrutement et dans l'analyse; 35 entrevues sont réalisées, dont 20 garçons et 15 filles⁴. Le PlaMP a bénéficié de contributions de chercheur.euse.s universitaires pour l'élaboration méthodologique, la formation, la supervision et l'administration des questionnaires.

- **Période de 1993-2004** – Nous avons la transcription complète de deux entrevues de garçons et la transcription partielle de deux entrevues de filles. N'ayant pas les noms de ces quatre jeunes, nous n'avons pas pu obtenir leur validation de notre analyse. Nous avons inclus ici une entrevue complète d'un jeune homme réalisée en 2017. Cette décision est motivée par le fait que ce jeune homme avait débuté ses activités de prostitution en 1985. Cependant, comme l'analyse de la première période avait déjà été réalisée et validée par les jeunes, il n'était pas possible d'y ajouter une nouvelle entrevue.
- **Période de 2005-2018** – Une recherche documentaire a permis l'actualisation de la situation des jeunes et du contexte socio-politique. Le recrutement de participant.e.s a été réalisé par une affiche placée dans des organismes partenaires et dans le site Internet du PlaMP. Nous avons réalisé six entrevues complètes : cinq filles et un garçon, âgé.e.s entre 19 et 28 ans au moment de l'entrevue. Chaque participant.e intéressé.e a été rencontré individuellement afin d'expliquer les objectifs de la recherche ainsi que les procédures et les conditions de participation. Les personnes intéressées devaient signer un formulaire de consentement à leur participation (voir la partie « Éthique » et l'Annexe 3 pour plus de détails). Les entrevues ont duré environ 1h30 et se sont déroulées dans divers endroits, dépendant du choix de la personne interviewée et de la disponibilité des lieux : au PlaMP,

4. Avec le temps, les déménagements et les mouvements de personnels, plusieurs documents d'archives ont disparu de sorte que les chiffres mentionnés sont sujets à caution faute d'en vérifier l'exactitude.

à l'Université Concordia, dans un café, chez une participante. Les enregistrements ont été réalisés en audio et ont fait l'objet d'une transcription en respectant le plus possible la suite orale de chaque entrevue. Nous avons offert aux participant.e.s de corriger la transcription de leur entrevue ; deux participantes ont demandé à faire cette révision avec la chercheuse et ont apporté des corrections à la transcription. La validation de notre analyse par les jeunes de cette période a été réalisée individuellement à partir du texte envoyé par courriel à chacun.e.

Analyse des entrevues

Au départ il s'agissait d'une recherche-action basée sur le structuralisme ; un comité aviseur était formé avec la collaboration de quelques chercheurs universitaires, dont MM. Maurice Moreau, Jean-Guy Nadeau et d'autres. À l'époque, le mot prostitution n'apparaissait pas dans les dossiers de la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ) ; on y inscrivait plutôt le mot délinquance. L'idée de la recherche-action était de démontrer que la prostitution des mineur.e.s existait bel et bien.

Les membres du comité aviseur ont lu, colligé, discuté des textes, des analyses, des théories, à partir desquels iels ont convenu de dégager cinq catégories thématiques (une grille de lecture en quelque sorte) qui constituent les grands thèmes des entrevues de récit de vie : les institutions, la sexualité, la famille, la prostitution, les perceptions et opinions.

Marie-Josée Corbeil, qui travaillait alors au Bureau de consultation jeunesse et étudiait à l'Université de Montréal, a préparé un devis de recherche et fait le premier test d'un questionnaire pour les récits de vie. Une fois les récits complétés, le comité aviseur en a choisi trois pour éprouver la formule d'analyse.

Ce travail les a menés à conclure qu'il y avait trois axes principaux d'analyse des récits : *aliénation, prostitution et émancipation*. Notre objet d'étude c'est la prostitution, mais nous analysons le mouvement entre

les trois axes. La prostitution peut tout autant aliéner ou émanciper une personne. Ça peut dépendre de la situation ce jour-là, des clients ; ça peut aussi varier d'un jour à l'autre, d'une semaine à l'autre, etc. C'est la personne elle-même qui peut évaluer son degré d'aliénation et d'émancipation. Ces trois axes sont définis comme suit :

- **aliénation – rapports de pouvoir inégaux.** Pour nous c'est l'état d'une personne qui, en raison des conditions sociales (économiques, politiques, religieuses), est privée de son humanité, est asservie, rendue étrangère à elle-même ;
- **prostitution – négociations et pouvoirs.** C'est le fait d'offrir ou recevoir des faveurs sexuelles contre de l'argent, des biens ou d'autres bénéfices. L'aliénation ou l'émancipation de l'individu, dans son expérience de prostitution, dépend de plusieurs facteurs en lien avec l'environnement social, familial et culturel. Des facteurs psycho-sociaux tels que la personnalité, les rôles sociaux et la capacité d'adaptation et de résilience sont aussi importants dans ce chemin vers l'aliénation ou l'émancipation. Chez l'adolescent.e le processus identitaire teinte ce chemin de façon importante ;
- **émancipation – apprentissages et affranchissements.** C'est l'action de s'affranchir d'une autorité, d'une dépendance, de contraintes ou de préjugés. Nous considérons qu'une personne n'est jamais totalement aliénée, ni totalement émancipée. Pour nous, s'émanciper c'est choisir ses contraintes et ses forces.

Puis, une personne a été désignée pour produire un document à partir des récits et de tout ce matériel de lectures. Cette version 1 a été présentée au comité aviseur. Après discussion, commentaires et corrections, ce dernier a conclu que cette version devait être réécrite.

À bout de souffle et sans financement, ce premier comité pousse l'organisme à reprendre le dossier à partir d'une transformation majeure

du projet en action-recherche. Les membres de l'ASMA (Assemblée statutaire des membres actifs du PlaMP) se sont alors constitué.e.s en comité aviseur et ont repris les trois axes avec la formule de lectures et analyse partagée entre elleux et ont ajouté des catégories comme : légal, hébergement, toxicomanie, la cité, le travail, la société.

Après réception des textes, synthèses (surtout des extraits de textes) les thèmes retenus sont : le quotidien, psychanalyse (sens), prostitution/délinquance, les réseaux, identité, drogues, mensonge/séduction, adolescence/modèles, société/système, violence, délinquance/exclusion, la différence, l'aide, culture, prostitution/stratégies. Ce nouveau matériau est inclus dans un document corrigé qui donne la Version 2. Le document a été accepté en ASMA et surtout apprécié par les jeunes dont plusieurs étaient de la première « génération ». L'ASMA comptait beaucoup de membres, beaucoup de jeunes, des militant.e.s. Les jeunes prostitué.e.s voulaient affirmer leur existence et plusieurs ont accepté de parler dans les médias. C'est après que la volonté de publier le document est venue. Ces résultats montrent que l'action-recherche a permis d'observer les effets du discours social sur les protagonistes, d'identifier les rapports de pouvoir inégaux et de favoriser la réappropriation du pouvoir d'agir chez les participant.e.s.

La méthode pour arriver à une publication a donc demandé trois lectures globales et ensuite 8-9 sous-lectures selon les thèmes. Un membre du comité a travaillé à lier les récits avec chacun des thèmes ; ce fut comme un chemin parcouru avec un fil qui se déroulait pour révéler le vécu des jeunes. Ensuite, il y a eu la rédaction d'une nouvelle première version (version 3) soumise à validation par l'ASMA qui a demandé des corrections. Une seconde version ajustée a été validée à nouveau par l'ASMA et les jeunes ont confirmé ainsi : « C'est ça, ça respecte ce qu'on connaît ».

Pour les jeunes, les récits étaient une contribution, un don et il fallait une diffusion du document. Le PlaMP a consulté des expert.e.s externes pour conforter cette demande dont Gérard Mendel, initiateur de la sociopsychanalyse, qui a lu le document. Selon lui, le cœur c'était les récits ; c'était exceptionnel et ça méritait une diffusion. Pour Paul Grell, alors professeur en travail social à l'Université de Montréal,

la prostitution ce n'était pas un travail, c'était du non-travail (terme qu'il a utilisé pour la première fois), du non-travail « autorisé » par la société qui devait avoir accès aux récits pour confronter les perceptions.

Pour les deuxième et troisième périodes, nous avons créé un groupe d'analyse dont le nombre de personnes a fluctué au fil des mois. Ce groupe était formé de membres de l'équipe du PIaMP, de la chargée de projet, de bénévoles impliqué.e.s au PIaMP, d'une travailleuse sociale d'un CIUSS et d'étudiant.e.s de niveau universitaire : Stéphanie Ricard, Mathieu Bourbonnais, Rebecca Poirier-Stewart, France Tardif, Carol-Ann Marcil, Gilles Tardif, Patrick Celier, Jeanne Toustou, Tashi Pietrzykowska. En plus de réaliser l'analyse des entrevues, son rôle fut de soutenir la chargée de projet dans la rédaction du résultat des analyses, de la définition des grands thèmes signifiants, ainsi que des éléments de contexte des trois périodes.

Dans un souci de cohérence, nous nous sommes servi des axes d'analyse ressortis de la première période : aliénation, émancipation et prostitution (voir méthodologie de la première période pour les définitions). Pour la grille d'analyse, nous avons utilisé les thèmes de la première période comme point de départ. Puis, nous avons choisi un récit témoin que nous avons analysé dans le but de peaufiner et d'actualiser cette grille d'analyse, ce qui a donné 41 thèmes : adolescence, aide/intervention, amitié, amour, argent/cadeau, avenir, clients, corps, culture, délinquance, DPJ, drogues/alcool, école/vie à l'école/parcours scolaire, exclusion/stigma, famille (père, mère, beau-père, belle-mère, grands-parents, frères, sœurs, etc.), identité sociale/sexuelle/personnelle, inconscience, Internet, intimité/relation affective, lieux/espace, mal-être, marginalité, mode de vie (lieux, activités, stabilité ponctuelle), mort/suicide, mouvement (changement, stabilité – instabilité), parentalité, plaisir, police, pouvoir, pratiques, prise de risque/expérience/découvrir/essayer, quête de sens, réseau, santé, sécurité, séduction, services/ressources, sexualité, société, système judiciaire/loi, travail, violence, perception.

Par la suite, nous avons effectué une analyse verticale ; chaque membre du groupe d'analyse a apporté son analyse des entrevues pour la comparer et la confronter à celle des autres membres du groupe. Cette étape nous a permis de retenir les extraits qui nous semblaient les plus parlants en regard de chaque thème et de constater quels thèmes revêtaient un sens important pour les jeunes rencontré.e.s.

Ensuite, deux membres du groupe d'analyse ont réalisé une analyse transversale à partir de tous les extraits retenus, c'est-à-dire selon chaque axe et selon les thèmes retenus dans chaque axe. Cette mise en commun a permis un début d'interprétation, des distinctions et des regroupements, dont un noyau de sens a émergé en cinq grands thèmes signifiants : identités, place sociale et mépris, ruptures, vulnérabilités et intervention.

Grands thèmes signifiants

Nous avons défini ces grands thèmes en lien avec les propos des participant.e.s et en cohérence avec le contexte socio-politique de la période.

THÈME IDENTITÉS

Qui suis-je? Voilà une question fondamentale pour tout être humain. L'identité est au cœur de la vie, de la personne et elle comprend plusieurs dimensions : sexuelle, juridique, nationale, pour n'en nommer que quelques-unes. On peut définir l'identité comme l'ensemble des éléments permettant de générer chez l'individu la conscience de la persistance du moi. Il ne s'agit cependant pas d'un état figé, mais d'un processus continu et dialectique entre l'individu et la société tout au long de la vie, car la société et l'individu changent.

La jeunesse⁵ constitue une période charnière de formation de l'identité et d'inscription sociale des individus. Ce temps de vie complexe et intense se fonde sur des changements physiologiques et sociologiques majeurs pour l'individu (Lamoureux, 2014). Les moyens et chemins utilisés dans la construction de l'identité sont multiples, parfois courants, parfois surprenants. Le choix de ces moyens et chemins s'inscrit dans un contexte historico-culturel donné, tout en étant tributaire du parcours de vie du ou de la jeune individu. Il s'agit d'un processus dynamique qui implique des allers-retours entre le psychique et le social.

Selon plusieurs auteur.rice.s (Bobineau, 2011 ; Gallant et Pilote, 2013 ; Mendel, 1994), la façon de construire son identité a changé et les jeunes sont aujourd'hui davantage laissé.e.s à eux-mêmes dans cette tâche. En effet, les générations du milieu du 20^e siècle s'inscrivaient dans la tradition de modèles à reproduire. Puis, les générations de mai 68 ont forgé leur identité en contestant ces figures de l'autorité. Maintenant, les générations nées au fil des années 1980 font face à une injonction sociale d'auto-réalisation de soi, ce qui les place dans une contradiction permanente : le fait d'obéir à cette injonction constitue en soi un assujettissement aux normes sociales, ce qui donne illusion par rapport à sa propre singularité. Comment arriver à vivre avec cette contradiction ? L'identité étant en processus dialectique continu, une enquête menée par Grell (2004) montre que des jeunes utilisent le double jeu pour sortir de ces contraintes, « ... pour précisément ne pas être assimilés, "devenir conformes" aux poncifs de la société de consommation ». Grell croit que cette manière de résister et de s'abstraire « ... pourrait bien être l'aspect le plus fascinant d'une mutation culturelle fondée sur l'autonomie sociale et individuelle. » (p. 256)

5. Jeunesse et adolescence sont deux termes souvent utilisés indifféremment pour parler d'une période de vie. Pour notre part, tout comme Colombo nous considérons « ... que la jeunesse désigne la catégorie des personnes qui sont entre l'enfance et l'âge adulte et que l'adolescence désigne l'expérience d'incertitude ou de crise qu'ils vivent. » (2015, p. 17)

THÈME PLACE SOCIALE ET MÉPRIS

Suis-je à ma place? Question vitale pour les jeunes qui sont en pleine construction de leur identité et spécialement pour les jeunes en difficulté.

En 1992, Mendel disait que les jeunes en difficulté « ... ne sont pas écoutés par les adultes, trop souvent ils sont pris comme bouc-émissaire de leurs propres insatisfactions et difficultés. Plus largement encore, si, aujourd'hui, dans le monde adulte, on aime ses propres enfants, je ne suis pas sûr qu'on aime la jeunesse en général » (p. 30).

Il se fait beaucoup de recherches sur la jeunesse et les jeunes. Cependant, certain.e.s chercheur.euse.s portent un regard critique sur plusieurs études car les principaux.ales concerné.e.s, les jeunes, y sont considéré.e.s comme des objets passifs dont la description reste superficielle. En outre, MacDonald (2013) constate que les jeunes sans-abris, défini.e.s comme population « à risque », restent un groupe très peu étudié et que la littérature sur les jeunes itinérant.e.s présente un « ... schéma binaire simpliste d'expériences de victime/déviant » (p. 207). Selon elle, « ... ces catégories dites "objectives" sont construites à partir des conceptualisations des chercheur.euse.s et de leur position sociale, alors que leur posture morale et leurs présomptions sont peu souvent dévoilées » (p. 207). De son côté, Grell (2004) affirme que certains courants sociologiques développent « ... une représentation caricaturale et négative des jeunes chômeurs » (p. 243).

Ainsi, les non-déviant.e.s – non-déviant.e.s du moins en apparence – des programmes ou de la norme ont le pouvoir légitimé de participer au processus sélectif des déviant.e.s (délinquant.e.s, malades mentaux.ales, toxicomanes, etc.) qui sont stigmatisé.e.s et transformé.e.s en boucs émissaires, ce qui permet aux non-déviant.e.s de se sentir encore plus légitimé.e.s à continuer (Fréjaville, 1977). Selon Parazelli et Colombo (2006), les jeunes de la rue sont souvent perçu.e.s comme des nuisances au développement économique urbain et subissent des opérations de répression et de dispersion par les autorités publiques; iels sont « ... traités comme des sous-citoyens ne recevant pas le même traitement que les autres en ce qui regarde l'application de la loi. » (p. 90).

Cette stigmatisation des jeunes en difficulté traverse l'ensemble de la société, éveillant une « ... tolérance indifférente face à l'exclusion et à la souffrance » qui se manifeste par « ... la lâcheté des témoins [...] le silence complice face aux misères cachées de la violence familiale [...] le regard qui se détourne au moment opportun » (Gilbert et Lussier, 2015, p. 37).

La méconnaissance doublée d'impuissance peut ainsi mener au mépris et à la désolidarisation, « ... caractéristique de la violence inscrite au cœur de l'expérience d'itinérance » (Gilbert et Lussier, 2015, p. 37).

THÈME RUPTURES

Où est ma place? Question centrale pour l'être humain qui vit en société, même s'il vit en marge de celle-ci, et pour qui les relations affectives et sociales sont essentielles.

La famille est au cœur du développement de l'individu, principalement sur le plan affectif. Pourtant, on oublie souvent que « ... la majorité des jeunes de la rue ont été marginalisés par leur milieu d'origine » (Parazelli et Colombo, 2006, p. 90). Quand la situation familiale menace l'intégrité psychique et physique, la brisure du lien devient une option vitale. MacDonald rapporte que plus de la moitié des jeunes rencontrés au cours de sa recherche estimaient « ... avoir plus de contrôle sur leur vie et, finalement, plus de pouvoir, dans les rues que dans leur vie antérieure. » (2013, p. 218).

Décider de couper les liens avec une famille où on a vécu trahison, abandon et sentiment de contrainte (MacDonald, 2013) c'est dépasser la situation de victime; c'est agir et prendre des risques pour avoir le sentiment d'exister. Une rupture n'implique pas nécessairement un renoncement aux liens. Comme Gilbert et Lussier (2015) l'ont entendu dans la parole de jeunes de la rue, la déliance est un appel au lien. La rupture répond à la nécessité de vivre ailleurs et autrement, en créant de nouveaux liens avec d'autres personnes.

Il y a aussi des ruptures institutionnelles et sociales. L'école, dont la finalité dépasse l'enseignement et l'éducation, est censée poursuivre la socialisation commencée dans la famille (Rueff-Escoubès et Moreau, 1987). Cependant, l'école ne peut remplacer une socialisation déficiente issue de la famille, d'autant plus que l'objectif de socialisation par l'école constitue en général le parent pauvre de cette institution. Le caractère industriel de l'organisation dans les polyvalentes fait que «... le jeune n'a personne à qui se raccrocher, les horaires des élèves et des professeurs ne le permettent pas et les lieux, encore moins.» (Celier, 1984, p. 154). «Ce qui socialise encore aujourd'hui les jeunes, c'est le soccer, le sport collectif, les orchestres rock, la convivialité entre jeunes et c'est rarement un vrai rapport avec le monde adulte en tant que tel et avec la réalité sociale. Quand vous ajoutez à cela, qu'après tant d'années passées à l'école, le fait que celle-ci ne garantit plus un emploi à la sortie, vous avez peut-être un début d'explication du décrochage scolaire qui, pour avoir une telle ampleur, ne doit pas avoir uniquement des raisons purement irrationnelles» (Mendel, 1994, p. 31).

Au début des années 1980, le travail salarié a perdu sa position de centralité (Grell, 2004) ; avec la restructuration du monde du travail, la récession économique et le taux élevé de chômage chez les jeunes, ceux-ci «... n'ont plus une garantie de travail et, par là, cette possibilité d'acquérir ce supplément de socialisation indispensable» (Mendel, 1994, p. 28). Il devient alors très difficile de répondre au «... modèle dominant : l'impératif travailler-dépenser [...] Certains acceptent ce modèle, mais après un certain temps beaucoup se trouvent insatisfaits de ce genre de vie qui symbolise l'immobilité, la monotonie, l'hétéronomie» (Grell, 2004, p. 247).

Que la rupture soit de nature affective ou sociale, qu'elle mène les jeunes à la rue ou non, elle vient de «... moments de tension, où plus rien ne va de soi et dans lesquels des individus jeunes sont amenés à louvoyer et à s'abstraire au moins partiellement pour tenter de se réapproprier leur existence» (Grell, 2004, p. 240). Et même si ce choix est contraint, «... il témoigne d'un acte d'appropriation d'une place sociale se situant

à la périphérie du monde institué et demeurant précaire. » (Parazelli et Colombo, 2006, p. 90).

THÈME VULNÉRABILITÉS

Comment trouver ma place? Question primordiale qui peut devenir obsédante, spécialement pour les jeunes en difficulté qui ont les mêmes aspirations que les autres jeunes mais n'ont pas les mêmes outils pour les réaliser. Si la plupart des jeunes se sentent bien dans la société, « ... 15 % d'entre eux se sentent en porte-à-faux avec le monde » (Le Breton, 2015, p. 79). Selon Goyette, Turcotte, Mann-Feder, Grenier et Turcotte (2012), les jeunes perçu.e.s comme « vulnérables » ou « en difficulté » ont « ... tendance à être surreprésentés dans les populations marginales adultes (ex. : itinérants, toxicomanes, contrevenants, etc...) » (p. 4).

Selon *Le Petit Robert* (2012), la vulnérabilité renvoie à la notion de fragilité; une personne vulnérable peut être de constitution fragile, manquer de résistance psychologique ou morale, être facile à ébranler. La vulnérabilité peut être liée à des problèmes de santé physique ou mentale, à de la maltraitance, des blessures physiques ou mentales subies dans le passé, à un handicap physique ou intellectuel, ainsi qu'aux conditions socioéconomiques et structurelles de la société.

La vulnérabilité fait référence au fait d'être moins bien préparé.e pour accomplir sa tâche, qui consiste aujourd'hui à se définir soi-même. Selon Ion (2012), l'injonction générale « ... qui tend à faire de chaque individu le responsable de sa propre vie est source d'une fragilisation généralisée et d'une profonde insécurité. » (p. 87). D'autant plus que les principes et mesures de sécurité sociale des années 1980 ont été affaiblis par les politiques néolibérales. Ces facteurs sociaux augmentent la vulnérabilité de certain.e.s jeunes qui sont maintenant obligé.e.s « ... d'accepter de vivre dans le provisoire et le spéculatif » (Grell, 2004, p. 246) et doivent apprendre souvent précocement à louvoyer « ... pour sauver ce qu'ils estiment être l'essentiel » (Grell, 2004, p. 247). Si, en plus de manquer d'outils, iels ne sont pas accompagné.e.s par leur

entourage, leur processus de construction identitaire sera vécu plus difficilement (Goyette, Turcotte, Mann-Feder, Grenier et Turcotte, 2012).

Durant leur passage à la vie adulte, marqué par l'expérimentation et l'évaluation de leurs propres limites, les jeunes sont souvent considéré.e.s à la fois comme vulnérables et dangereux.se.s; entrent en ligne de compte leur âge, leur condition sociale, leur degré de marginalité ou d'adhésion aux normes. Malgré tout et de tout temps les jeunes ont utilisé les moyens de leur époque pour construire leur identité. Dans un monde désormais basé sur l'obligation de faire de plus en plus de choix – même en ce qui concerne aujourd'hui son identité sexuelle – le corps est souvent « ... le seul moyen de reprendre possession de son existence » (Le Breton, 2005, p. 32). Des jeunes engagent leur corps dans des conduites dites à risque, à des degrés plus ou moins intenses⁶ et selon le niveau et le type de confirmation recherchée. Selon Le Breton (2005) « ... à travers les sensations éprouvées au contact du danger, [l'individu] découvre en lui-même des ressources inattendues qui lui permettent de reprendre le contrôle de son existence » (p. 30). Quant à l'égoportrait (*selfie*), on pense en général que « ... ces ados qui se photographient « s'aimeraient trop » (Dubé, 2017, p. 49). En réalité, l'égoportrait constituerait un moyen pour les jeunes de répondre à leur « ... besoin d'être confirmés ou infirmés » (Dubé, 2017, p. 49) dans leurs choix. Selon Lachance, rapporté par Dubé, « Dans les faits, nous rencontrons des adolescents qui tentent de s'aimer. » (Dubé, 2017, p. 49).

D'après Le Breton (2015), « Il ne suffit plus de naître ou de grandir, il faut désormais se construire en permanence » (p. 14). Somme toute, l'essentiel pour l'être humain consiste « ... à éprouver le sentiment d'avoir sa place au sein du lien social. » (Le Breton, 2015, p. 13). Et toutes les personnes n'ont pas les mêmes outils, ni les mêmes capacités pour trouver leur place.

6. Par exemple, drogues, alcool, prostitution, conduite d'auto qui met en danger surtout les autres, fugue, vie de rue, etc.

THÈME INTERVENTION

Pourquoi m'a-t-on (dé)placé.e? Voilà une question omniprésente pour qui, après des souffrances plus ou moins intenses et importantes, croyait avoir trouvé une place, peut-être sa place.

Qui dit intervention dit intervenir, ce qui signifie « venir entre ». Selon *Le Petit Robert* (2012), il s'agit de prendre part à une action, à une affaire en cours, dans l'intention d'influer sur son déroulement. Donc, venir entre un.e jeune et la société pour influer sur leur relation, mais quelle est l'intention de l'intervenant.e? Pour qui intervenir, pour quoi, pourquoi, dans quel sens?

Le manque de connaissances longitudinales concernant les jeunes itinérant.e.s (MacDonald 2013) et les jeunes précaires (Grell, 2004) favorise exclusion, stigmatisation, mépris et mène à une représentation dichotomique des jeunes qui seraient soit victimes, soit déviant.e.s. Il s'ensuit des modes d'intervention inadéquats, car orientés sur les symptômes – drogues, violence, délinquance – symptômes qui font pourtant partie de notre société « ... au même titre que l'industrie, la médecine de pointe, la télévision ou n'importe quel autre phénomène social » (Mendel, 1994, p. 30).

Plusieurs études mettent de l'avant le pouvoir d'action des jeunes marginalisé.e.s, des jeunes abusé.e.s, négligé.e.s, ayant vécu trahison, abandon et contrainte. (Aubin, 2000 ; Colombo, 2013 ; MacDonald, 2013, Gilbert et Lussier, 2015). N'ayant trouvé de reconnaissance qu'à travers le rejet (Le Breton, 2015), ces jeunes témoignent d'une grande cohérence en cherchant leur place ailleurs, là où iels auront davantage de contrôle sur leur vie que dans leur famille. Malgré cette désaffiliation, « Ils continuent à être les acteurs de leur existence » (Le Breton, 2015, p. 89). Et même si leur choix est contraint, « ... il témoigne d'un acte d'appropriation d'une place sociale » (Parazelli et Colombo, 2006, p. 90).

La dichotomie victimes/déviant.e.s souvent appliquée aux jeunes marginalisé.e.s (MacDonald, 2013) empêche d'entendre l'appel paradoxal lancé à travers leur désaffiliation (Gilbert et Lussier, 2015) et de reconnaître leur autonomie, même s'iels demandent de l'aide (Colombo,

2013). Entre « ne rien faire », car on reconnaît leur autonomie, et « faire à la place de », car on les considère comme des victimes, il y a l'option de « faire avec » (Karsz, 2004, dans Colombo, 2013, p. 181), qui implique de prendre en compte les ressources et les savoir-faire que les jeunes ont développés dans la précarité (Grell, 2004).

En tant qu'intervenant.e, « Il faut parfois tolérer l'intolérable » (Lamoureux, 2014, p. 87) pour prendre le temps de bâtir un lien de confiance. Il s'agit d'établir avec les jeunes le type d'accompagnement qui leur convient et de les aider à conserver du pouvoir sur leur vie, quelle que soit leur situation. De cette façon, l'intervenant.e reconnaît la place que les jeunes occupent déjà, au lieu de leur « donner » d'autorité une place pré-déterminée (Karsz, 2004, dans Colombo, 2013, p. 181). Cette vision de l'intervention tient compte de la complexité de l'être humain et de ses rapports sociaux. Elle permet aux intervenant.e.s de ne pas simplement appliquer des programmes uniformes préparés par des expert.e.s. Elle permet aussi de tenir compte de l'histoire, de la situation et des objectifs des personnes directement concernées, les jeunes.

À travers ce grand bain dans l'analyse des entrevues, les jeunes nous habitaient, tête et cœur, nous motivant à continuer malgré le temps qui passait.

Allons donc prendre connaissance de leurs propos, de leur vision des choses, de leur parcours, de leur vie.

PAROLES DE JEUNES

*Se raconter, c'est ne pas mourir.
Ce désir s'exprime dans la parole,
dans l'écriture de narrateurs qui, eux, se savent mortels,
et c'est même pour cela qu'ils racontent,
pour nourrir la mémoire de ceux qui prendront le relais.*

Thierry Hentsch

Casser le silence – Période 1

1979-1982 à 1992

ÉMERGENCE DE LA VISIBILITÉ ET CONSTRUCTION SOCIALE DE LA PROBLÉMATIQUE DE LA PROSTITUTION JUVÉNILE COMME UN PHÉNOMÈNE SOCIAL

En 1967, Thérèse Limoges, sociologue et criminologue, publiait *La prostitution à Montréal* qui présente les résultats de sa maîtrise en criminologie. Dans la préface de ce petit livre, Denis Szabo affirme que « La prostitution apparaît comme liée au fonctionnement même de la société. » (p. 8).

Pourtant à la fin des années 1970, le réexamen du dossier d'un jeune, dans lequel était mentionné un « syndrome » décrit comme « troubles de comportement par l'expression d'agirs sexuels », permet au CPJ de constater le manque de ressources et le manque de cohésion entre les services qui « devaient » travailler avec les jeunes prostitué.e.s. Ce « syndrome », relevé dans plusieurs autres dossiers, force un constat : la prostitution juvénile semble augmenter et le manque d'information sur le sujet est flagrant.

Malgré et au-delà de ce qu'on peut en dire, la chose est devenue un problème et expose certaines questions sur la jeunesse. Le CPJ décide alors de former un groupe d'étude sur la question. Lors de sa première rencontre en 1979, le Groupe de travail identifie plusieurs problèmes sur lesquels se pencher : le manque de formation des intervenants, le manque de ressources pour les jeunes, les résistances du milieu institutionnel qui ralentissent la cueillette de données. Constitué officiellement, le Groupe de travail constate que l'ensemble des questions sur lesquelles il se penche soulève d'autres questions qui dérangent, en terme par exemple d'intervention, ainsi que des peurs et des perceptions diverses du phénomène.

Le Groupe de travail décide alors d'engager un travailleur de rue qui, en cinq mois, effectue une tâche discrète et fructueuse. Dans son rapport (Pector, février 1981) on retrace les fondements d'une approche des jeunes, qui conduiront plus tard à la réalisation de la recherche à travers les récits de vie : il est important d'écouter ce que le jeune a à dire, la prise de parole étant le prérequis à toute prise de conscience entraînant une emprise possible sur sa propre réalité (p. 15). Il faut aussi tenir compte de l'unicité de son histoire, de ses valeurs, de son rythme de cheminement, de son questionnement et de ses difficultés de parcours.

Pendant cette épopée des intervenants et des bénévoles au milieu des tables et des comités, certains choisissaient de jumeler leurs actions au projet du PIaMP. Ainsi Kamal Fahmi, représentant le C.S.S. Ville-Marie et bénévole au PIaMP, décide de céder au PIaMP sa thèse de maîtrise en service social qui porte sur la prostitution des mineurs et l'expérience du PIaMP. Ce travail apporte deux résultats importants. Le premier consiste à révéler la situation et certains des jeux des différents acteurs, ce qui clarifie le processus de construction d'un problème social. En ce qui concerne la prostitution des mineur.es, le réductionnisme des institutions, qui ramenait le phénomène de la prostitution à un problème de comportements des mineurs.es/égarés et des adultes/exploiteurs, ne pouvait pas être accepté par le PIaMP. L'autre résultat fut de mener le PIaMP à dépasser la logique du discours sur la prostitution pour aborder, ou prétendre le faire, la logique de la prostitution.

Au-delà de la guerre des mots pour le dire, il paraissait alors nécessaire de comprendre l'information véhiculée par les jeunes et les intervenants, qui sont en partie éducateurs l'un de l'autre, peut-être éduqués l'un par l'autre ; par exemple, des témoignages de jeunes impliqués au PIaMP apportaient un éclairage nouveau sur une façon de vivre. Cette vision de co-éducation a conduit le PIaMP à développer un projet de recherche nourri par l'apport exceptionnel de Paul Grell, alors professeur et chercheur à l'École de service social de l'Université de Montréal. Sa recherche sur le chômage et ses conséquences (1985) l'avait amené à définir la notion de non-travail et à élaborer sa méthodologie des récits

de vie ; ces idées ont éveillé les sensibilités dans l'équipe du PIaMP et constitué un des fondements de la recherche rapportée dans ces pages.

Il s'agissait donc avec cette recherche de passer d'un discours d'attribution ou d'allégation (le prostitué est ceci ou cela, le sujet y est un sujet d'attributs) à un discours d'interprétation : le sujet y est pris comme sujet d'énonciation et il s'agit avant tout de mettre au jour la structure de sens que nous offre son discours. L'idée directrice, c'est qu'il n'y a pas un sens de la prostitution pour ces jeunes, mais que suivant les circonstances et les singularités biographiques, il y en a plusieurs. Et même, suivant les moments, pour un même jeune, le sens de la pratique prostitutionnelle peut changer du tout au tout.

Déchiffrer ces sens, essayer de voir ce qui les conditionne, restituer la complexité du phénomène, mieux comprendre le fond subculturel sur lequel il se détache, voilà en quelques mots l'objectif du travail. Il a du même coup une valeur critique par rapport aux visions à la fois moralisatrices et réductrices qui sont véhiculées et peut apporter une petite contribution, parmi d'autres, à une reconnaissance de ces jeunes pour ce qu'ils sont.

Malgré les embûches rencontrées en chemin, la parole des jeunes de cette première période a réussi à casser le silence social sur leur existence. Nous les présentons selon les trois axes d'interprétation des récits de vie : la prostitution, l'aliénation et l'émancipation.

1) LA PROSTITUTION – Négociations et pouvoirs

• LE PROFIL

Le profil du jeune prostitué a des contours différents selon chaque jeune. Plutôt que d'en faire une énumération qui ne soit qu'une longue liste de sujets, nous retenons pour vous, parmi les récits, des extraits qui retracent des expériences et qui relatent certaines représentations de la prostitution des mineur.es, celle que nous avons rencontré dans les dix premières années de l'histoire du PIaMP.

▪ DU GARÇON

« Mon père est mort, j'avais neuf ans; mon père c'était mon ombre, j'ai dit : une personne qui n'a pas d'ombre, ça n'existe pas. Fa que court d'un bord pis de l'autre; si je me suis pas poussé 150 fois jusqu'à dix-huit ans, je me suis pas poussé une fois. La première fois, je faisais du pouce, le gars m'a demandé d'aller faire un tour chez eux, y m'payait... Y en a qui m'ont aidé à raconter ma révolte; dans le fonds, c'est que je cherchais une personne qui pourrait remplacer mon père... »

Un autre raconte :

« À la séparation de mes parents, mon frère et moi on a été placés en c.a.. Je me suis retrouvé dans un monde de neuf à dix-huit ans où chacun vivait des réalités très dures, avec parfois un gros bagage d'émotions. La grande majorité avait déjà fréquenté "les prisons juvéniles"; c'est là, de onze à treize ans, que j'ai eu mes premières relations sexuelles. Plusieurs connaissaient la prostitution... quatre-vingt-dix pour cent des garçons avaient des relations entre eux occasionnellement ou régulièrement, mais c'était très simple... Certains le faisaient avec un éduc... pour plusieurs, la prostitution ça devient le seul moyen de rassasier son droit d'existence du lendemain... Bien des garçons qui s'aventurent dans le milieu, sont au fonds, même s'ils ne l'admettent pas toujours, bien plus en quête de chaleur humaine qu'en quête de quoi que ce soit. »

Un autre encore nous dit :

« A huit ans et demi, mon frère m'emmenait chez ses amis; il y en a un qui a commencé à me tripoter, il me donnait \$1.00 ou \$2.00. Je ne comprenais pas ce qu'il faisait, mais ma "clientèle"

augmentait... » Et puis, « Mes parents m'ont mis dehors à quatorze ans, j'savais pas quoi faire de ma vie, j'voulais pas voler... Trouver une place dans le milieu gay, c'est facile si tu vends ton cul... ».

▪ DE LA FILLE

Chez les filles, ça donne d'autres expériences :

« Tu n'y penses pas, ça arrive. J'étais tombée amoureuse d'un gars comme un autre... j'ai commencé à baiser à treize ans. C'est la tactique habituelle, ils te font tomber en amour, un coup que tu les aimes ben gros, que t'en as peur, ben là, tranquillement pas vite... comme lui, un bon soir, on se retrouve deux couples, bon, il décide qu'on swinge à quatre, on transfère de partenaires... plus tard, il a voulu me planter là ; il me disait : je peux pas t'aimer vraiment, t'a baisé avec tout le monde ! ... Il a fait d'argent... »

Une autre raconte :

« J'étais placée en foyer, en famille ; à onze ans, on me renvoie chez moi, j'ai été agressée par huit gars dans un parc, ma mère m'a pas crue, comme pour l'inceste à trois ans et six ans. Je suis homosexuelle depuis que je suis très jeune ; j'ai beaucoup fugué. A ma première grosse fugue (2 semaines), j'ai commencé à me prostituer, j'avais faim ; j'étais sur la rue Ste-Catherine, dès qu'il y en a un qui m'a demandé mes prix... J'en ai pas fait beaucoup, seulement quand j'en avais besoin, en dernier recours. Je me débrouillais ! Tout le monde veut du cul, c'est facile à vendre. »

• L'ABORDAGE

Les mineur.es dont nous avons récolté les récits nous disent avoir abordé la prostitution par pauvreté, soit physique, soit affective, étant entendue comme l'insuffisance des choses nécessaires à la vie ; ou encore comme une réponse à la privation du nécessaire dont ils souffrent

consciemment ou non. Une autre manière d'arriver à la prostitution, c'est par la voie de l'inégalité.

▪ LES FILLES

Catherine nous dit qu'elle a connu des filles qui se prostituaient à six ou neuf ans, qui savaient ce qu'elles faisaient ; leurs sœurs, leurs mères l'avaient fait avant. Mais d'autres y sont arrivées avec un couteau sur la gorge ; par le viol. Elle nous dit :

« Chez les filles, il y a un mononcle quelque part qui s'est essayé. L'éducation est différente des gars. Les pimps s'attaquent souvent à des filles faibles ; à douze, quinze ans, ils peuvent leur faire peur ; ou encore avec des pilules. L'adolescence, c'est le moment où t'es le plus fébrile ; tu cherches l'affection pis t'es déçue aussi... »

Germaine nous dit qu'elle comprenait pas pourquoi les gars avaient le droit de baiser, mais pas une fille.

« Dans la réalité, j'ai vu que j'avais pas les mêmes droits qu'un homme, ni les mêmes forces... L'affection, la présence, c'est rare qu'un homme l'a en la payant, ils ont l'impression que tu vas leur offrir... »

Carole, elle, trouve que c'est plus difficile pour les filles de se débrouiller dans la rue que les gars ;

« L'organisation, les comportements, les réseaux,... la plupart des filles se dopent, c'est pour travailler ; les gars eux c'est pour le plaisir... »

– LA VIOLENCE – LES FILLES

À travers plusieurs des récits, les jeunes font état de la violence et du sacrifice :

« Chez nous, sur quatre filles, trois ont été violées dont deux, c'était la première expérience ; ma petite sœur, c'est une femme qui l'avait vendue ; elle le savait pas, elle chaperon... »

« Quand j'étais jeune, j'étais très agressive, je comprenais pas pourquoi on s'occupait de moi et pas de mon père qui, lui, avait de gros problèmes... »

« J'ai été battue jusqu'à l'âge de quinze ans par mon père, par des parents d'accueil ; par des enfants jaloux... »

▪ LES GARS

« J'ai été élevé dans un milieu violent, la misère me rend violent ; je voulais pas voir le mal, j'étais révolté. »

« Pis là, j'ai décidé de venir à Montréal, d'avoir de l'action... »

« A quinze ans, je disais oui à tout ; j'aimais sentir qu'un adulte avait besoin de moi... »

Mais comme le disent certains, la prostitution c'est pas si épouvantable :

« Ma mère se doutait de rien ; au secondaire, je commençais à faire mon « tof » ; je trouvais les études plates. Je commençais à regarder les filles, celles avec des jeans serrés... Je foxais les cours, j'allais au parc ; je pensais rencontrer l'homme de mes rêves, je faisais un client, je partais, j'avais hâte d'y retourner, au cas où... »

• DES EXPÉRIENCES

« A treize ans, j'avais une folle envie de baiser ; le mot s'est passé : elle est facile... »

« J'ai manipulé les sœurs avec des sourires, les hommes avec mon cul... »

« J'ai connu un gars, après avoir baisé, il me donnait une dictée, il avait une fille de mon âge... »

« La prostitution... tu peux toujours faire autre chose! »

Dans cette crise, dite d'adolescence, la plupart racontent leur mouvance pour survivre indépendant, débrouillarde; mus par un vouloir-vivre que la route suivie en marge de la société rend plus viable.

« Depuis six ans je fugue... ça permet de rencontrer du monde... »

« Dans mon expérience à Montréal, j'ai appris à me reconnaître à travers le contact des hommes, la prostitution assurait ma survie; ça s'est transformé en esclavage; quand j'ai tout perdu, j'ai commencé à aimer, à vivre, à aimer-vivre... »

« Un gars m'a offert du travail dans une agence, ça a marché trois mois, après je travaillais chez moi; c'est lucratif, je serais pour la légalisation; je vais au CEGEP, mes amis sont au courant... »

« Je me suis servi de mon corps pour faire du troc en temps de crise, cela m'a permis de prendre conscience de mon pouvoir, de mon non-pouvoir. »

« Je m'entendais pas avec mes parents... je suis passé en cour; j'ai fugué à ma première sortie... six mois après, j'étais dans la rue, je me suis tanné; j'ai fait mon propre avocat. J'ai dit au juge : j'ai survécu autrement, je veux autre chose que le c.a.; ça a été super... »

Pour la plupart, la prostitution c'est une des expériences de leur vie, pourtant il y a un quelque chose qui en découvre un autre aspect :

« On peut se poser bien des questions par rapport à la prostitution, ça n'a pas d'importance... Les jeunes qui veulent pas faire partie de la «parade» et encore moins la regarder passer, comment se situe-t-on face à eux? »

« A quinze ans, je découvre mon homosexualité, je rêvais à Montréal... La police m'a ramené dans la prison de ma petite ville comme une petite tapette qui s'est fait ramasser à Montréal. Je me suis retrouvé devant le juge et mon père, comme un spécimen rare, dangereux. On m'a rien demandé, la seule voie c'était de me soumettre... quelques jours plus tard, j'ai fugué à nouveau à Montréal... »

« Dans les clubs, j'étais ben, je tripais, j'étais ben pas à cause de la prostitution, ça me dégoutait; mais j'en parlais pas, ça s'aurait su pis j'aurais pas pu survivre. »

« En 85, année internationale de la jeunesse; colloques, débats, on cherche à se rapprocher des jeunes, pour mieux les connaître ou pour mieux les contrôler; peu de réponses et trop de questions; on cherche une aiguille dans une botte de jeunes... »

« J'étais révoltée, je voulais pas entrer dans le moule, je voulais dépasser l'interdit; je voulais tout très vite, sans contrainte; je voulais connaître la société vraie, pas celle qui est visible, affichée, celle du faux semblant. »

« Je le faisais pour le plaisir... de faire quelque chose que la société accepte pas; de dire que j'étais pas juste une fille de bourgeois...; c'était dirigé contre les hommes; tant qu'à le faire, pourquoi pas pour de l'argent!... »

« Je trouvais le système stéréotypé, calculé ; il y a douze filles dans un groupe (c.a.), elles sont toutes traitées pareilles ; ils tiennent pas compte de la différence ; c'est pareil dans la société, c'est les mêmes lois pour tous. »

« À mes retours de fugue, fallait écrire ; tant que t'écris pas ce qu'ils veulent, y te font pas sortir, ils ont une idée faite pour toi. »

À travers ces extraits on sent une résistance à la domination, l'insistance à reconnaître la différence comme une trajectoire sociale qui force à expliquer des stratégies de vie.

• L'ORIGINE

▪ POINTS DE VUE DES JEUNES

Dans la plupart des récits, les jeunes ne se lèvent pas un beau matin en décidant de façon spontanée de devenir prostitué/es et d'en faire l'apprentissage comme on suivrait un cours à l'école.

On vient à la prostitution généralement par un concours de circonstances en quelque sorte, parfois de façon intuitive, voire instinctive.

Parmi les facteurs qui permettraient de saisir certains aspects de la prostitution, il y a le mythe de l'adulte ; c'est-à-dire la relation faite entre le terme « adulte » et ses attributs, par exemple libre, possesseur de connaissances, d'argent... Le mythe comporte aussi cette fonction qui est de renforcer une attitude sociale (quand le mythe est dûment établi et profondément enraciné, on peut penser que la nécessité d'accepter l'attitude telle que la tradition l'a développée n'est plus mise en question).

L'adolescence est cette période où l'individu est prêt à intégrer certaines valeurs liées au monde adulte, entre autres l'autonomie et la liberté. Parmi les caractéristiques psycho-sexuelles de la puberté à l'adolescence, deux d'entre elles retiennent notre attention ; soit le désir d'autonomie dont l'adolescent se sent le besoin d'en faire l'apprentissage,

sinon l'expérimentation ; soit la curiosité sexuelle remarquable pour ses questions d'identité, d'orientation, de comportement...

Le désir d'autonomie est lié aussi à tout un bagage socio-culturel dans lequel l'adolescence est considérée comme l'étape ultime avant l'âge adulte (tel que convenu par la société). Pour apprendre, le jeune est prêt à s'opposer à l'autorité, pour lui présente partout (famille, école, société...). Dans les faits, il doit constater que son désir de devenir adulte est contrarié et cela le pousse à « voler le feu sacré » qui lui permettra d'avoir accès à la connaissance qui le libérera.

Certains adolescents pensent que c'est par ignorance que des parents, les professeurs... n'arrivent pas à les initier au monde adulte :

« T'as rien qu'à les regarder, ils sont eux-mêmes perdus » –Luc, 13 ans.

« Si c'est ça devenir adulte (en parlant de la façon d'agir de ses parents), je préfère rester un enfant » –Stéphane, 12 ans.

D'une certaine façon, les jeunes ont l'espoir de tomber sur quelqu'un qui leur donnera accès à la connaissance. Une des façons de rencontrer cette personne, c'est la fugue, comme action de « se pousser » de chez soi mais aussi comme attitude sociale de « n'être plus là ». Refusant d'admettre que tous les médiateurs (parents...) soient ignorants, on se lance à la poursuite d'un médiateur, qu'importe la forme que ce dernier puisse prendre.

Le jeune qui décide d'explorer la rue, ou un autre quartier, ou la ville (quand il est à la campagne), peut rencontrer des adultes empressés de lui faire connaître les mystères de la vie, pour toutes sortes de raisons. Le jeune va dans la rue d'abord pour respirer, expérimenter, connaître. Dans beaucoup de situations, le rapport avec le client vient après et il est à plusieurs niveaux comme besoin affectif, matériel, de connaître, d'être.

« J'me prostituais pour me nourrir, trouver un appartement, un peu d'argent. J crois pas qu'on peut avoir beaucoup d'affection, le premier but c'est pas celui-là. »

Les jeunes se trouvent d'un côté avec des changements dans leur corps, leurs désirs, leurs pulsions sexuelles nouvelles et, de l'autre, avec une définition toute faite de l'homme ou de la femme.

Entre les deux, le jeune cherche un passage, une voie pour son être-au-monde, avec pour une bonne part de son itinéraire, des questions qui restent sans réponse et toujours, des barrières entre lui et le processus de connaissance. Il fugue, se retrouve dans la rue, c'est plus facile d'expérimenter avec un inconnu qu'avec ses copains.

« J'aurais pu partir; mais je suis resté par choix. Je rencontre plein de monde que j'aurais pas rencontré autrement. » –Maxime.

« Des fois, j'ai une envie de sacrer mon camp de là mais... Faut pas croire que tous les clients sont des chiens sales... » –Joël.

« Je ne veux pas entendre des commentaires comme "c'est bien" ou "c'est mal". Je voudrais qu'on me demande si je suis bien, si je grandis... » –Philippe.

« Si on me payait juste pour un sourire, ce serait acceptable. Le problème, c'est le sexe, surtout entre deux : hommes. » –Éric.

« Moi, ce que je cherche, c'est quelqu'un qui m'aide à faire des choix Souvent on fait ça parce que c'est le seul choix qui nous reste... » –Michel.

▪ PROPOS D'ADULTES

Ces propos rejoignent ceux d'intervenants qui disent :

« Les jeunes qui se retrouvent dans la rue essaient de survivre. J'aimerais que la société les regarde comme des enfants qui ont des problèmes, globalement, non comme des prostituées. La question de savoir quand les jeunes deviennent des adultes est intéressante... »

« Ce sont peut-être des problèmes qui ont commencé à la maison qui ont envoyé les jeunes dans la rue. La prostitution est le symptôme d'un plus grand problème rencontré avant. »

« Les enfants de la rue que je connais sont là parce qu'ils ont subi des abus sexuels. Ils ne se prostituent pas parce qu'ils ont subi ces abus, mais parce que personne ne les croit, parce qu'il n'y a pas de service disponible, pas d'argent, pas de bien-être social. »

« La prostitution est entourée d'hypocrisie, autrement les journaux et les annuaires ne pourraient pas l'annoncer comme ils le font; les hommes ne pourraient pas payer avec leurs cartes de crédit... »

« Admettons-le, les prostituées sont des distractions (entertainers) »

« La prostitution est une industrie domestique; ça peut se faire partout, par n'importe qui... »

• L'ÉTAT ACTUEL DE LA PROSTITUTION

En 1990, après une période « d'abondance et de tolérance », nous voilà en pleine crise économique, d'où un retour du rigorisme. Un peu comme un automatisme, la référence à la morale, aux valeurs judéo-chrétiennes refait surface. La ligne directrice concernant la prostitution est depuis deux siècles cependant la même, soit la sauvegarde de l'ordre public amenée sous le couvert de la morale.

Économiquement parlant, l'expérience de la prostitution démontre que ça rapporte largement du fait qu'on joue avec l'interdit et la punition en même temps qu'on pratique la tolérance et qu'on l'organise.

▪ *DU CÔTÉ DES FEMMES*

Du côté des femmes, le débat féministe se poursuit avec sa plateforme de questions concernant l'exploitation sexuelle des femmes et leur droit à utiliser leur corps. Est-ce que le patriarcat lui, continue à travailler pour ne pas perdre ni sa place, ni sa force?

Est-ce qu'on continue d'aliéner les femmes dans un travail sans condition aucune? Est-ce qu'on les confine à leur rôle de reproductrice, à leur entreprise familiale, seule façon de s'émanciper dans cette société? Où est la liberté de disposer de son corps comme elles le veulent?

C'est au début des années 1980 que des citoyens de différents quartiers de Montréal ont commencé à se plaindre de l'achalandage relié à la prostitution; le bruit, les voitures, le va-et-vient. C'est aussi à cette époque que la prostitution masculine est devenue plus visible. Étant donné que la nuisance publique ou ce qui la distingue, reste l'élément majeur des effets de la sollicitation, on est revenu aux objectifs d'à peu près tous les projets de loi, soit de dissimuler la prostitution. Pour répondre aux plaintes de citoyens, la ville a pris différentes mesures pour contrer le débordement; changer ou fermer des rues, rajouter des policiers, multiplier les arrestations, élargir les quadrilatères (c'est-à-dire les limites territoriales où les prostitué.es n'ont plus le droit de circuler pour un certain temps), avec le support d'ordonnances de la Cour. En décembre 1985, il y a eu en plus le projet de loi C-49 où, pour la première fois dans l'histoire, les clients étaient poursuivis en justice et les amendes des filles passaient de \$350 à \$2 000⁷. Ces mesures ont amorcé un dispersement, une «décentralisation» des prostitué.es. On a changé le problème de place, en fonction des rebondissements des citoyens d'un quartier à un autre. On a argumenté sur des raisonnements moraux; la présence des prostitué.es ("les enfants voient ça"), des femmes subissant

7. Une nouvelle infraction fut alors créée, interdisant la communication en public en vue d'acheter ou de vendre des services sexuels.

du harcèlement, des hommes se faisant solliciter, les condoms traînant partout et la panique du sida... En termes économiques, on a évoqué la dévaluation des maisons, sans oublier des activités illicites qui y sont rattachées (drogue, recel...).

En somme, c'est le syndrome "pas dans ma cour" qui s'est manifesté, autant pour les prostitué.es que pour les itinérants, le B.P.C., les pneus..., en fait pour tous les agents polluants quoi!

Parallèlement une kyrielle d'agences a surgi dans les média visuels ou écrits. Une sollicitation sous-entendue ou pas, mais quand même "personnifiée" (faut vivre avec son temps), se manifeste sous différents pseudonymes, pour exercer la prostitution : agences de rencontre, salons de bronzage, salons pour sportifs, lignes en fête, sexplications, sauna, locations de chambrette pour quelques heures, Alex⁸, agences d'escorte, de mannequins, de photographie et on en passe....

Tout en restant très conscient qu'il est impossible d'enrayer la prostitution, on crée des mesures de contrôle, on nettoie ou on salit les rues, pour calmer ou exciter les opinions publiques et le tour est joué. La répression n'est qu'un moyen parmi d'autres pour faire fonctionner la machine. Les filles retournent-elles au salon? (L'histoire se répète). Elles sont bien sûr au chaud; il est moins dangereux de tomber sur des hommes violents ou de se faire prendre par la police, mais quelles sont les conditions de travail? Combien sont-elles payées pour leurs services? Combien remettent-elles pour leur protection?

▪ DU CÔTÉ DES JEUNES

Ce contexte est le même pour les jeunes; également dispersés, bien "agencés", bien "protégés". Outre la trilogie du pimp, de la ou du prostitué.e, du client, plusieurs autres protagonistes s'activent et se servent; par exemple, le système judiciaire ou les commerçants ne parlent pas trop fort de leurs revenus. La prostitution rapporte beaucoup, pas juste aux filles ou aux gars.

8. Alex était le nom d'un service interactif d'information vidéotex offert par Bell Canada dans la recherche de marché de 1988 à 1990 et de là vers le grand public jusqu'en 1994. Il se présentait sous la forme d'un terminal loué au consommateur et nommé Alextel.

Elle justifie bien des emplois du système de réhabilitation en place. Les prostitué.es ont à faire face à la police, aux juges, aux avocats, médecins, travailleurs sociaux, sans parler des intermédiaires : les taxis, les propriétaires et employés de bar, d'hôtels et motels, d'appartements, de boutiques érotiques, restaurants et, bien sûr, les personnages illicites : vendeurs de drogue, proxénètes, receleurs, *shylocks*. . . On peut même finir par se demander si c'est payant de se prostituer lorsqu'on est femme ou jeune et qu'on a des comptes à rendre en majeure partie à des hommes.

• LES DÉBUTS

Dans les récits de vie, il ressort clairement que les débuts dans la prostitution sont empreints d'ignorance et de naïveté ou d'absence de choix ou d'une bête nécessité :

▪ DES FILLES

« J'savais pas comment ça marchait c't'affaire-là ! \$5.00 pour un blow job, \$20.00 pour toute. Un ami m'a dit de demander plus, là c'était trop haut, ... Je faisais un client, pis j'allais m'coucher... »

« A Notre-Dame, avec des toughs (vols...) qui entraînaient les autres, je trouve pas ça correct d'entraîner quelqu'un là-dedans ; aujourd'hui je trouverais autre chose... »

Une autre raconte :

« Mes copines faisaient des petits extras, sur l'coin de la rue ; elles me rapportaient leur \$30.00 aux quinze minutes ; pis je m'suis dit : pourquoi pas, bof ! Mes deux viols m'ont montré comment on peut faire !... »

« Entre sept heures le soir et onze heures, à l'ouverture des clubs, en descendant la rue, tu faisais une job, ou du ponce pour rentrer

chez toi; pis tu revenais avec d'argent en poche pour commencer ta soirée... »

« J'ai été initiée par des copines, les trucs... spécialisées dans les quarante ans »

▪ DES GARÇONS

« Je faisais ça pour une place, de l'argent, manger... là où on ne me connaissait pas, toujours avec des gens de passage; j'm'attachais à personne, c'était de la survie, toujours seul, indépendant... »

« On apprend vite à savoir ce qu'on vaut; on a à se débrouiller face aux réseaux, à comprendre les comportements, les fantasmes, les codes, avec les gains en argent; il y a les types de prostitution qui se présentent "du luxe à la rue..." ou "l'exportation"... on est comme une marchandise... »

« J'ai commencé au Carré; je cherchais la place sans savoir que j'y étais. Pendant que j'appelais ma sœur dans une cabine téléphonique pour qu'elle m'indique le chemin, un homme m'a offert \$40.00, je suis allé le rejoindre au coin de la rue... »

« J'ai pas fait longtemps la prostitution de rue... les prix sont bas, beaucoup de risques avec la police... à la longue tout le monde te connaît... »

« Un gars m'a offert du travail dans une agence, à \$50.00 la passe; il prenait \$10.00 au client. J'ai accepté une autre offre; lui, c'était \$30.00 pour moi, et \$30.00 chargé au client. Ça a marché deux ou trois mois; un matin, avant d'aller à l'école, dans le journal ils parlaient d'une descente dans une agence, alors j'ai quitté... »

« Je travaillais chez moi, par le biais d'annonces dans les journaux, environ \$50.00.... J'ai été gigolo de quelqu'un. »

« Avec une amie, qui pratique le même métier, on est allées à New York, Miami; dans les clubs chics ou les agences d'escortes... »

« Tu peux fourrer n'importe où, n'importe quand, c'est pas à conseiller parce que c'est dur émotionnellement et que c'est dangereux pour les saloperies... »

« Il y a plus de jeunes qui font de la prostitution parce qu'ils sont blasés. Il y a des clientes, elles font enquête avant; c'est comme les sereins, c'est pas la même sorte de prostitution... »

« Va voir n'importe quel bar, où il y a des danseurs, ou des danseuses, pis tu vas voir qui s'en font offrir d'argent... »

« Il a été un temps où j'avais beaucoup d'amants; on disait que c'était comme les prostituées sacrées, tu libères ton corps, après ton esprit peut s'élever... »

« La seule chose que j'ai pu apprendre de la prostitution, c'est faire plaisir à l'autre... je me suis toujours oubliée... »

• L'ANECDOTE ET LES MOTIFS

Dans ces récits, la prostitution n'est pas abordée directement; « t'apprends à te mêler de tes affaires... », nous a-t-on répété. C'est par l'anecdote que les jeunes nous représentent la prostitution. Cependant leurs explications, le sens qui se dégage de leurs expériences, sont des actes de conscience qui font entendre le défi, l'attaque à l'infailibilité de l'appareil moral.

Nous avons déjà noté l'hypocrisie, des travailleurs sociaux, des juges...

« Y font ça, pis y condamnent ceux qui font ça... »

Georges nous demandait d'ajouter autre chose :

« Son expérience à Jos (qui était dans les affaires, recruteur de gogo boys pour un "style" d'agences), avec celle des autres permettraient un déblocage sur la réalité de jeunes, faire des pressions pour obtenir telle ou telle chose, entre autres, éviter le parachutage d'intervenants de toutes sortes qui se servent des jeunes comme gagne-pain plus qu'autre chose... »

« Je me suis servi de mon corps pour faire du troc dans un temps de crise, mais tout notre système social est basé sur un troc de pouvoir... »

Finalement, pour beaucoup, la prostitution leur a permis de traverser la vie comme des chats de gouttières, en répondant aux besoins primaires, puis cette trajectoire leur a procuré une identité culturelle, leur a donné un milieu où espacer le vide de la communication humaine. Cela correspond à ce que d'autres ont dit de la marginalité ; qu'elle permet de croiser ce que l'on dit d'elle avec ce que ceux et celles qui la vivent pensent d'eux-mêmes.

Dans les actes du colloque *La prostitution des jeunes* (1990), tenu à Montrouge par l'Institut de travail social et de recherches sociales, M. Michel Taleghani⁹ déclarait en ouverture que « ... comme tout fait prostitutionnel, la prostitution des jeunes met en jeu les redoutables affects que sont le sexe et l'argent ». Ce phénomène social, souvent vécu dans l'anonymat, voit un client rechercher son innocence perdue et un prostitué prendre une maturité anticipée ; « ... ainsi sont inconsciemment ritualisés le sacrifice des uns et la dérisoire jouissance des autres... ».

9. Michel Taleghani est chargé de recherche INSERM, responsable du département de recherches à l'IRTS. Les actes du colloque ont été édités en 1990 par l'Institut de l'enfance et de la famille et l'Institut de travail social et de recherches sociales sous le titre « La Prostitution des jeunes : actes du colloque, 13 et 14 janvier 1989, Institut de travail social et de recherches sociales, Montrouge », 14 p.

C'est à travers ce rituel que plusieurs jeunes font entendre la signification de leurs actes prostitutionnels. Pour beaucoup, la prostitution se situe dans un temps de transition ; malheureusement, notre époque se caractérise par l'accumulation d'un "stock" de jeunes en situation précaire non seulement par rapport à la classe sociale de leurs parents, de leur milieu, mais aussi par rapport à l'école, au travail. La prostitution des jeunes fait partie d'une précarité durable qui engendrera l'exclusion, reconnaissable par l'explosion du nombre de jeunes sans-abri, itinérants.

Dans ce contexte on peut être prostitué par rejet social, par reproduction du modèle, par rupture, par problèmes, comme victimes, pour l'argent ou par banalisation du sexe. Dans l'ensemble de nos récits, il s'agit d'un essai d'intégration dans une société qui organise la prostitution, en tire profit et la présente comme une possibilité parmi d'autres. Comme plusieurs jeunes le signalent, la prostitution n'est pas qu'imaginaire, l'institution qu'elle constitue fonctionne avec de nombreux acteurs, clients, intervenants, policiers, juges... Elle est le théâtre d'une collusion entre la ou le prostitué.e et l'intervenant dont chacun par la consommation y trouve son identité par rapport au corps social. Bien des jeunes sont conscients du simulacre et parlent davantage de « débrouille » que de prostitution.

« C'est dans la marginalité que tu comprends ça : la rue est la plus belle façade de la société. »

Le caractère médiatique de la prostitution des jeunes actuellement participe à un effort de propagation de modèles déviants, utiles à la représentation des fantasmes individuels, voie facile pour une société qui n'a souvent pas autre chose à offrir que la marginalité.

• LE PHÉNOMÈNE

Nous n'allons pas aborder l'aspect statistique de la prostitution des jeunes ; nous allons constater avec les institutions chargées de la protection

des droits des jeunes que c'est un phénomène qui existe mais dont on ne possède que des données approximatives et contradictoires.

Nous rappellerons toutefois que certains facteurs peuvent avoir un impact sur son importance comme phénomène. Ainsi le nombre de jeunes qui décrochent de l'école secondaire, en plus d'augmenter la quantité de jeunes disponibles pour le milieu, fait en sorte que les alternatives à la prostitution deviennent moins accessibles; les emplois mal rémunérés ou subalternes étant le lot de plusieurs. On constate aussi à partir des récits de vie, que le vol, la drogue (vente et usage) accompagnent souvent la prostitution. Cela constitue en quelque sorte un environnement délinquant dont il est difficile de se retirer surtout quand on y trouve la gratification souhaitée (surtout l'argent).

La résurgence du phénomène de gang, dans les années 1990, démontre l'importance de l'association pour des jeunes contraints de se regrouper et de s'entraider à l'intérieur de leur marginalité. La bande donne un sentiment d'appartenance, d'afficher sa différence, de se repérer.

Le travail est un autre facteur dont il faut tenir compte. Pour l'ensemble des jeunes, l'emploi n'est pas aussi accessible que pour les adultes; les taux de chômage sont d'ailleurs plus élevés.

Toutefois comme beaucoup de jeunes n'ont pas l'âge légal de travailler, la prostitution constitue une des façons de se «débrouiller». Voilà pourquoi plusieurs jeunes ont une prostitution occasionnelle, «quand le besoin s'en fait sentir». Il y a aussi la curiosité, la gratification matérielle, l'illusion de la facilité, qui peuvent inciter quelques jeunes à se sentir attirés par la prostitution. Beaucoup d'adolescentes peuvent n'y voir qu'un revenu d'appoint.

Pourtant c'est pour l'argent que les jeunes se prostituent; nécessité financière pour les uns, gain rapide pour d'autres, pour la drogue ou d'autres raisons, selon chaque jeune. Beaucoup la considèrent comme un moyen de survie et la plupart des enquêtes le confirme. Cependant dans un monde où l'argent tient lieu de valeur essentielle, la prostitution vient renforcer le sacrifice (l'argent gagné est aussitôt dépensé), plutôt que la satisfaction.

• DEUX VISIONS DE LA PROSTITUTION

▪ DES FEMMES

À travers les temps, l'Église a fréquemment régulé la prostitution féminine. De façon globale l'acte sexuel était considéré comme un péché cependant permis pour la procréation. Le « manuel du confessionnal » aura un questionnaire destiné à la prostituée ; c'était une façon de définir la prostituée et de développer une laborieuse argumentation sur l'interdit et la tolérance, sur les gains et les acquisitions honteuses.

Au 18^e siècle, les églises s'attardent à l'atteinte aux bonnes mœurs et laissent la punition à l'État ; il s'agit d'éviter le scandale public ; « le vice se propage moins quand il est forcé de se cacher. » La police se contente de punir ce qui déborde.

Ces états d'esprit fluctuent constamment entre la tentation d'éradiquer le mal ou d'en réduire la visibilité. C'est un fond d'idées semblable qui se manifeste encore aujourd'hui dans ce débat au sujet de la femme victime, exploitée, piégée dans un marchandage de son corps et la prostituée qui réclame le respect de ses droits et de ses conditions de travail ; ces prostituées qui revendiquent leur auto-détermination.

▪ DES HOMMES

On connaît cette référence aux classiques (grecs et romains) dans laquelle on mentionne cette idée que l'apprentissage, la transmission de la connaissance passent par le sperme. Le pédophile est le symbole d'une époque sublimée ; le « pornos » (qui couche avec plusieurs hommes) en est son contraire et sert d'outil de contrôle d'une société en instituant la culpabilité, la censure par la répression de la « mauvaise » sexualité.

Le prostitué mâle revêt aujourd'hui un costume identique. Par exemple, un certain milieu dit gay insiste pour dénoncer les « commerciaux » tandis que son auto-censure facilite le contrôle social. Ainsi lorsque de jeunes mineurs se sont affichés publiquement, à travers l'aventure du PIaMP, en tant que gays et/ou prostitués, tout en « banalisant » leur sexualité, cela a ébranlé cette auto-censure et a forcé d'une certaine manière les appareils d'État à tenter de faire disparaître le problème

pour le voir se re-créer sous de nombreuses formes comme on le verra dans les années suivantes.

• DES PRATIQUES ET DE TÉMOIGNAGES

Nous avons d  j parlé de l'aspect théâtral de la prostitution, nous venons de faire allusion au voyage, nous parlons en somme de pratiques extraordinaires. Elles répondent peut-être à la question de savoir ce qu'il y a en dehors du quotidien et de l'ordinaire. C'est le monde du n'importe qui, avec son langage, ses gestes, sa culture ; une contre-culture où chacun fuit vers des lieux affectifs où il arrive quelque chose ; où on se sent vivre.

La plupart des jeunes racontent leur solitude et parlent des compensations qu'ils recherchent face aux injustices ou aux déceptions. Ils ne se présentent pas comme victimes mais comme obligés par ce qui se passe. Ils expriment ainsi l'angoisse de leur servitude, « travailler pour le plaisir de l'autre », de domination et d'exploitation ; ils fuient les lieux où ils n'ont pas de place pour s'assujettir à une organisation de nécessité.

Ils sont pour ainsi dire au cœur d'un monde sans cœur ; symboles d'une société asservie, à la différence qu'ils racontent leur espoir de s'en sortir (pour les études, pour mener une vie normale, pour trouver l'être aimé, pour tous les rêves    réaliser).

Leur intention est d'arrêter leur dérive et de s'identifier à une réalité souhaitée dont ils interprètent les mythes et les contes de f  e. Curieux détour pour relier par le sexe deux variantes d'une même société.

C'est un peu comme cet Al Capone, furieux de ce qu'on lui parle de son enfance malheureuse, parce que lui fonctionnait selon les règles du système qui « ... donne à tous et à chacun d'entre nous d'immenses opportunités si nous savons les saisir avec nos deux mains et en tirer le plus possible. » (Robinson, 1970, cité par Berlan (1990)).

La prostitution c'est une opportunité comme d'autres ; c'est un métier qui scelle bien des alliances. C'est un métier qui change aussi ; par le moyen d'ambiances, d'émotions, on crée un "feeling" (sexe et drogue mêlés) par lequel on se donne l'impression d'un social apparemment empathique,    défaut de relations sociales approfondies. L'ébullition

des personnes avec leurs multiples masques contribue à l'élaboration d'un monde d'objets.

Dans une entrevue donnée à Radio-Canada en 1986 à l'émission *Présent*, trois jeunes, impliqués au PIaMP, témoignent sur comment ils ont commencé à se prostituer :

« Parce que mes parents m'ont mis dehors à quatorze ans. J'étais dans la rue, sans moyen et personne pour m'aider. Le milieu gay était la meilleure place pour trouver une place; je ne savais pas quoi faire de ma vie, je ne voulais pas voler. J'étais rocker, je fumais un peu de dope, j'avais les cheveux longs; c'est pour ces conneries que mes parents m'ont mis dehors. »

« J'ai fait quelques clients à quatorze ans; mes parents venaient de divorcer, on devait déménager et je n'aimais pas ma belle-mère. Je faisais de la prostitution avec mon coach de hockey; il m'emmenait au restaurant, me donnait un peu d'argent. J'ai fait les centres d'accueil; j'ai dû me débrouiller par moi-même dans la rue. »

« J'ai commencé à dix-sept ans lorsque je me suis retrouvé dans la rue; c'était la suite d'un cheminement que j'avais commencé à l'âge de douze ans. À cet âge, je commençais à fuir l'école, la famille, la société. Je me suis ramassé sans fric dans la rue. Le seul moyen que j'avais de m'en sortir, c'était mon corps. »

Selon eux, les clients sont des avocats, hommes d'affaires; pères de famille, fonctionnaires... des gens qui sont dans le système.

« J'ai aussi appris "les crosses" qui se font dans les services sociaux et les centres d'accueil; dans le milieu prostitutionnel, on apprend tout du système : des pères de famille qui ne peuvent pas vivre leur sexualité avec leur femme; c'est pourri. Tu te demandes ce qui se

passé ; les gens ne sont pas capables de s'exprimer, de vivre rien sans être obligés de consommer, de payer. Les gens font fonctionner le système de manière implacable et ils savent qu'ils ne sont pas bien dans cela. Quand je couchais avec des bonhommes, ils me parlaient de leur famille, de leur job ; ils ne savaient plus où ils en étaient, à quoi ils servaient dans le système. A l'école tu n'apprends pas cela... »

Deux des jeunes disent que les hommes et les femmes ne partent pas du même pied dans cette démarche ; pour une fille, être prostituée, c'est être une putain, un sac de poubelle.

• ALLIANCES ET SOCIÉTÉ

Une des premières alliances semble consister en cette complicité entre le prostitué et le client ; soit pour le milieu lui-même, soit au niveau personnel en terme par exemple de confidences ou d'échanges de services. Cette complicité tend à dégager un autre élément tel l'estime de soi ou son contraire. Plusieurs jeunes racontent leur fierté du travail bien fait et bien apprécié.

Une autre alliance, c'est celle de la drogue. Chez les filles surtout, outre son pouvoir inhibiteur de la culpabilité, elle fait partie du rituel prostitutionnel où pour certaines, elle rend possible le contrat anonyme à la faveur des effets et dans plusieurs situations, elle neutralise les angoisses. Une des jeunes filles a clairement comparé ses relations sexuelles au "kick" que procure la coke.

D'autres enfin, chez les garçons, disent jusqu'à quel point la drogue leur permet de surmonter leur aversion pour le sexe avec un autre homme. La drogue permet également de nier la part de conscience ou de responsabilité dans l'acte prostitutionnel ; « c'est pas tout-à-fait moi qui fait ça ! » ; ou encore d'entretenir la part de rêves face à des réalités souvent difficiles à avaler, à vrai dire généralement absurdes. Tout compte fait, on n'est pas loin du sublime. Un jeune nous a d'ailleurs dit qu'il "dopait" la réalité, indiquant son opposition à la société

adulte. Cela traduit aussi chez des jeunes un malaise profond face à notre société; à chacun sa drogue...

Cette société dont ils parlent est caractérisée par quoi? Uniformisation mondiale, où qu'on aille, on retrouve les McDo et on constate que la souffrance est présente partout. L'argent est une préoccupation constante, tout est une charge financière; l'école, le loisir sont à la fois demandeurs d'adaptation et de consommation. Mais en même temps, l'argent est magique, il permet tout; apprendre, être satisfait. Les médias produisent des événements, règlent l'évasion qui pourtant génère une sensation de vide. Tout semble remis en question; tout change; le nouveau sert de véhicule au changement. Tout cela augmente le sentiment d'impuissance des individus; l'impression d'isolement; d'un mensonge généralisé; d'un faire-croire que tout va bien. Alors faut-il s'étonner qu'on se tourne vers la quotidienneté; vers l'éclatement pour ne pas épouser le monde et avoir quand même du plaisir.

Et puis, nous ne pouvons pas oublier que les lois, les appareils multiplient les mesures de gestion des risques et contribuent à renforcer l'impression de contrôle; l'obligation non pas du respect de la légalité mais de la réglementation et de l'ordre. Cette ambiance ne peut que conforter le jeune dans sa conviction d'être dans une galère où la "game" détermine la conduite.

La prostitution devient pour des jeunes l'occasion de se replacer dans cette ambiance; de recontraster leur histoire en fusionnant leur horizon avec celui d'un adulte où on a l'illusion que les occasions finissent par revenir, où on se sent quelqu'un; où on peut se redire cette phrase populaire au Québec : « y a pas de problème! »

Cette vision du monde élimine le dialogue; elle enracine l'entente pour tirer le nécessaire d'un sol commun où, malgré tout, certains s'acharnent à n'y être pas vaincus et entretiennent le soupçon qu'être différent lance un défi, en attaquant l'infaillibilité de l'ordre moral et en maintenant l'appel à l'amour.

« Les hommes la tripotent et elle se refuse, elle ne veut pas être contrôlée, c'est elle qui mène le bal. Elle est belle et désirée. Avec l'argent, ça devient tentant. »

Et à la fin, dans la plupart des récits, la prostitution, ça devient la même rengaine ; ça finit par n'être plus possible. Vous constatez que nous n'avons pas typé la prostitution, ni dressé un portrait des phénomènes associés. Les jeunes ne voient pas les choses ainsi et nous aussi. Nous avons choisi de présenter les manières d'être pour ensuite procéder à une certaine analyse en termes d'aliénation et d'émancipation.

Retenons que pour les jeunes, leurs pratiques sont non conformes ; à la limite du tolérable et dans leur tête, subversives. Retenons aussi que selon nous, le récit de chaque jeune est singulier et que ce que nous essayons d'en dégager, c'est la qualité de relation de chacun avec l'autre, le sens du contact humain qui est en jeu. La prostitution met la réalité sexuelle en évidence ; c'est une réalité complexe où le travail n'est pas seulement érotique ; où l'expérience insiste sur la recherche de l'humain. Une recherche de santé mentale où le faux moi est attaqué sans être sûr qu'un nouveau moi est recréé.

Pour clore cette section sur la prostitution, nous nous en voudrions de ne pas faire référence à la consultation nationale sur la prostitution juvénile de 1987, revue en octobre 1990 (*Y a-t-il quelqu'un que ça dérange ?*).

Passant outre à toutes les belles paroles et les bonnes choses qui y sont relatées, nous ne retenons que les commentaires des jeunes participants de 1987, enregistrés sur vidéo en 1990. Les jeunes qui avaient quitté la rue avaient trois choses à dire. La première, c'est que maintenant quand ils vont faire un tour dans la rue, ils sont considérés comme des étrangers, confirmant ainsi l'hermétisme du milieu. Le deuxième commentaire faisait état de leur déception face à la fermeture de plusieurs bonnes places pour recevoir de l'aide au Canada et à l'absence de travailleurs de rue. Leur dernière remarque portait sur la faiblesse de l'aide et du support pour les jeunes qui ne sont plus dans la rue.

« Quand on en s'en sort, la survie est très difficile », dit l'une d'elles.

Tous regrettent l'abus du blablabla et la pauvreté des engagements à ce que quelque chose soit fait pour assurer la responsabilité du bien-être des jeunes et non pour punir ou réprimer.

2) L'ALIÉNATION – Rapports de pouvoirs inégaux

• INTRODUCTION

« Parfois la mort est préférable à la vie, ... certaines valeurs ne doivent absolument pas être trahies sinon c'est toute notre âme qui est violée... et nous ne survivons plus qu'avec la hantise de ce que nous avons trahi, la mort dans l'âme... » (Paris, 1990, p. 57-58).

Les témoignages des jeunes dans les récits de vie, révèlent que la prostitution est un signal pouvant découler d'un résultat. Ce serait une expérience manifestant des motifs de défense fonctionnant comme un symbole affectif. Il y a quelque chose qui soumet le jeune à des tensions qu'il veut fuir ou au contraire auxquelles il ne peut échapper. La prostitution peut aussi être une source où on peut y être poussé; elle peut être un but ou un objet. Elle s'apparente à la pulsion sexuelle, elle rejoint l'instinct, un instinct de plus en plus domestiqué dans nos sociétés modernes, toujours intégré à la production de l'appareil économique. Nos révolutions du sexe des années 1960 ont déplacé la question des rapports de pouvoir et nos lois des années 1980 ramènent les contrôles comme régulateurs de production. Les débats des ressources communautaires au Québec portent sur l'opposition à la gestion de la vie par le pouvoir étatique; or curieusement plusieurs jeunes fuguent et se prostituent pour échapper au même pouvoir.

C'est en partie ce qui nous a fait déboucher sur l'axe de l'aliénation dont nous allons nous servir pour que vous nous accompagniez dans

la poursuite de notre traversée de la prostitution. Pour nous, aliénation fait référence à l'origine latine (*alienas*), étrange, autre. Le jeune fait souvent référence à un monde absolu qu'il a quitté, duquel il se sent coupé, comme s'il avait abandonné sa véritable nature pour aller se faire séduire par un autre, tout autant idéalisé. Le malheur de plusieurs, c'est que la société les a amputés d'une partie d'eux-mêmes ; ils sont moins et n'arrivent pas à retrouver leurs origines. L'argent et l'État contribuent à accentuer le fait qu'ils échappent à eux-mêmes.

Le récit de vie y participe puisqu'il permet de connaître l'horizon de l'autre mais pas de s'entendre avec lui sur une chose. Dans notre déplacement, l'horizon va se dérober avec nous et c'est pourquoi nous nous servirons d'un certain nombre de repères pour nous replacer dans la situation du jeune. Nous parlerons des contrastes soulevés dans les récits, des comportements des jeunes ; nous tenterons de comprendre l'expérience des jeunes pour en saisir les rapports, poser des questions, mieux saisir les problèmes de la prostitution, entre autres celui de l'illusion. Aliénation, être transféré à autrui ; c'est être fou aussi. Dans ce cas, s'agit-il seulement de folies de jeunesse ?

• TÉMOIGNAGES

▪ FILLES

Germaine est née de l'oubli de la petite pilule et a vécu sans père ; elle recherchait son vrai père, elle espérait trouver "l'esprit de famille". Placée en c.a., elle se sent traitée comme un cas, pas vraiment comme une personne. Elle en conclut qu'on l'enferme parce qu'elle est une victime.

Josée nous dit :

« C'est un peu comme si t'allais au-devant de ta mort, donc tu te tues toi ; t'enlèves tes buts, tes goûts, tu te bats pour une seule chose, l'argent qui procure la drogue qui procure l'oubli, un instant ; c'est un cercle vicieux. »

Une autre raconte sa curieuse histoire :

« Moi j'avais un chauffeur quand j'allais à l'école, pis j'avais pas droit aux liqueurs, bonbons et baloney... Y en a un qui m'a violé dans la chambre à côté de sa mère pis de ses frères, mais quand la mère a dit à un des petits gars : "Tiens, v'la d'argent, pis vas t'acheter un pot de colle"... j'ai pensé que pour elle, c'était correct que ses grands gars violent des filles à côté d'elle ; pour moi, c'était un autre monde... »

Plus loin elle ajoute :

« Je savais que j'étais pas obligée de le faire, je le faisais pour le plaisir de faire quelque chose que la société accepte pas, de te faire dire que t'es bonne, que j'étais pas juste une fille de bourgeois... »

Une autre raconte que son modèle, c'était Marylin :

« Faire mourir un homme juste à le séduire. Je les exploitais économiquement et je les trompais affectivement. »

« La prostitution détruit la sexualité ; on joue avec son corps, on détruit les rêves, on a des relations amoureuses fuckées, toujours dans le même pattern (savoir ce que l'on vaut). Son corps devient un objet pour soi, comme le client. »

Une autre nous avoue :

« Les fantasmes des clients changent jusqu'à se faire battre par des mineurs qui se déculpabilisent. »

Une autre dit :

« La facilité enlève la liberté, l'argent est gagné facilement, t'as la drogue à volonté... mais la prostitution, c'est être à double face; t'as pas les moyens de réaliser tes rêves; ta dope devient un besoin parce que tu vois pas de solution. T'es une marchandise, tu subis la mutilation de l'Amour. Tu te fais vampiriser, tu déprimes. Tu finis par te sentir vidée, tu extorques le client, mais tu te sens abusée; t'as le sentiment de tenir le gros bout du bâton mais tu te sens à part... »

Josephthe nous dit :

« C'est un milieu de vie pas facile; J'ai ben des chums junkies; je veux pas le devenir; J'voudrais partir sans me mettre en situation de devoir faire des clients. Mais comment faire autrement, depuis quinze ans je deale avec toutes sortes de situations où j'suis habituée à faire des clients... »

Gisèle nous dit :

« J'ai vu ben du monde weird; un gros plein, homosexuel, qui faisait une parade publique avec une femme; on couchait ensemble, lui c'était machinal, sans émotion..., mais moi j'suis tombée en amour. Y avait un curé aussi..., y a ben des adolescentes, c'est la seule place où elles peuvent aller chercher une tendresse, pis elles sont déçues... »

Une autre nous dit :

« Je connais des filles, il leur est arrivé toutes sortes de choses, mais c'est pas pour ça qu'elles font de la prostitution; c'est parce qu'elles

sont passées dans une maison de détention, placées là parce qu'elles avaient trop de libertés chez elles... »

▪ GARS

Dans nos récits de vie, on parle beaucoup de la fugue :

« Je restais en moyenne une semaine dans un centre ; c'était une manière à moi de vivre, j'étais tout le temps en fugue. J'exprimais qu'y avait personne à la hauteur pour m'aider... La t.s. était pas mal fuckée, elle essayait pas de m'aider, a prenait pas le temps... »

Dans la fugue, on se fait avoir aussi :

« Une fois y en a un qui devait m'emmener au collège ; à un moment donné, j'ai vu le «camion de laitier» arriver, t'aurais dû me voir la face... »

Mais dans ce contexte, on est hors la loi :

« Sous l'alcool plusieurs vengent leurs frustrations, les promesses non tenues, les illusions perdues ; les archives policières doivent sûrement faire mention des vols de char, d'argent... avec violence, de clients peu scrupuleux de leur hypocrisie... plusieurs jeunes étant hors-la-loi conçoivent leur propre justice... »

« Une fois junky, le jeune devient la cible de clients de moins en moins respectables ni respectueux... »

Un autre raconte :

« Dans le milieu, j'ai découvert des amis qui semblaient avoir la solution pour moi : la drogue. Dans un bar, je faisais des clients pis j'vendais... »

Georges nous dit :

« La prostitution c'est le mensonge sexuel, celui qu'on achète pour la facilité. Il y a plusieurs facilités disponibles au détriment de son propre épanouissement... »

« J'connais des copains qui sont morts battus par des clients ou d'une overdose, c't'un milieu rough. »

Selon les témoignages des récits de vie, l'aliénation vient d'abord des autres :

« Mes parents disent que je suis une mauvaise fille, un mauvais exemple, que je ferai rien de bon dans la vie. »

On l'a vu, en plus du choc parent-enfant, il y a parfois un choc de classe (bourgeoisie versus aventures de la rue) et/ou le choc de la rue. On doit obéir aux autres et se mouler à d'autres autorités :

« Son chum l'a menée par le bout du nez, y'a fait danser et faire des bonshommes... »

Il y a aussi les services : sa travailleuse sociale dira de Julie :

« Elle est sage normalement, mais elle est influençable... » Une amie dira : « Fais-toi en pas, j'en prends soin, elle reste chez mes parents et elle sort pas, à cause de la police. »

C'est aussi l'autre comme personne qui devient étrange :

« Moi je manipulais un objet, je faisais fonctionner une mécanique ; j'aimais pas les chambres, c'est trop personnel ; j'acceptais pas qu'y me touchent avec leurs sales pattes. »

C'est aliénant la prostitution parce qu'il y a la compétition ; il faut être rapide. Il y a les réseaux, le territoire mutuel. Pour plusieurs, il s'agit de savoir ce qu'on vaut ; on passe donc à l'épreuve ; faut savoir "dealer" ; faut apprendre à calculer ce qu'on attend de toi ; vivre avec le risque...

« Y en a qui sont toujours sur le qui-vive, empressés de trouver un client, sans quoi ils crèvent de faim... »

Et puis il y a les différentes sortes de prostitution ; de luxe, de rue, porno, salon de massage, à domicile, dans les chambres, dans les bars, dans les lieux publics, dans les parcs. Il y a une hiérarchie dans la prostitution ; ça dépend de l'allure, de l'attitude, de la performance. Dans ce contexte-là, comme dans celui du jeune qui se dit aux femmes ou de la fille qui se venge des gars, il y a un phénomène de déficit où la personnalité affaiblie accepte la contrainte d'une pratique infériorisante (de domination) ; en faisant de la sexualité un automatisme pour retrouver un peu le champ du normal ; pour lutter contre le médiocre d'un être à la remorque des apparences et de l'immédiat. À partir de là, plusieurs jeunes craignent de s'enliser dans cet aveuglement et rêvent de s'en dégager tout en constatant avec amertume leur impuissance :

« Ces messieurs ont découvert mon corps avant moi ; je ne savais pas dire non. »

« Pour le psychologue, j'étais un cas, il ne me parlait pas, alors je me suis tu. »

« Avec tout ça, tes parents t'abaissent parce qu'ils te traitent de malade mental ; j'ai fréquenté les religions, j'ai plutôt rencontré des milieux fermés et des propriétaires de vérités... ; dans cette course désordonnée, la mort me hantait... »

• INTERPRÉTATIONS

Il y a quelques jeunes qui nous font savoir qu'ils se prostituent pour se venger de la vie; ils se font gâter en restant enfant, en étant l'enfant qu'ils n'ont jamais été. À travers ces instants de gloire, ils font face aux événements, neutralisant l'échec qu'ils représentent pour leurs parents, la déception qu'on leur manifeste. On dirait que des mécanismes d'auto-répression sont à l'œuvre; le jeune intériorise la répression du système pour mieux le reproduire; les flics dans la tête entretiennent un infantilisme social où les combines, la protection, la violence sans objet, l'exclusion, la désorganisation, cultivent ses frustrations, sa rage, le maintiennent en vie, mais à quel prix?

La question du fric est centrale. Les jeunes sont tiraillés entre une responsabilité morale; est-ce bien, est-ce mal? (généralement pour les autres, c'est mal; pour eux, ça va) et une autorité légale (la police, les travailleurs sociaux, les juges, la famille) qui chacune avec ses appareils cherche à asseoir un pouvoir sur le jeune.

D'un autre côté, on retrouve le même jeune confronté par un milieu, qui façonne une organisation de vie rigide, et par son comportement, qui doit se mouler à des règles d'un autre monde, sans que lui-même ait quelque emprise sur la place qu'il occupe et sur celle dont il rêve même lorsqu'elle est très simple.

Pour résoudre ces tensions, pour aller plus loin dans ces batailles dans la tête, les jeunes développent une pensée magique basée sur le fric. D'une part, le jeune dit :

« J'en ai marre de ce milieu, il y a juste le fric qui compte; il y a que ce que je vauX qui intéresse les autres »

et du même souffle, il déclare d'autre part :

« Si j'avais du fric, j'aurais plus de pouvoir, je pourrais sortir d'ici et mener la vie dont je rêve. »

L'argent constitue la valeur fondatrice des rapports du jeune avec la société et articule sa trajectoire de vie comme un dispositif d'obéissance. Dans le langage des jeunes, savoir "dealer", c'est primordial ; faire le commerce de son corps en marchandant sa servilité en fonction du client, du milieu, de soi, comme objet ; ça prend toute l'énergie disponible, surtout quand « t'es pogné pour faire la rue. »

Nous l'avons déjà dit, un des actes importants dont il est fait mention dans les récits de vie, c'est la fugue. La fugue « pour se violer la tête », comme une transgression, comme un coup de force. Elle prend diverses formes dans la drogue, pour oublier les problèmes de la société ou de la tête, pour oublier toutes les choses pas claires, pour être guidé par elle. Elle aura la forme d'une évasion d'une institution (centre d'accueil), pour la recherche d'une identité à soi, pour être libre de ses mouvements, être décideur. Ce pourra être aussi la quête de la famille pour éviter les conflits, pour s'écarter de gens trop pareils dans la tête ou pour être un problème de moins. Cette fugue est souvent une tentative de revalorisation (être acceptée telle que je suis), une révolte contre les formes autoritaires du pouvoir, une peur d'être enfermé. La fugue engage le jeune dans un itinéraire contre la répression. C'est une façon de s'adapter aux contraintes, en s'intégrant au système social, en s'utilisant comme bien de consommation, pour défier le rapport au bien, en se tenant dans les lieux publics, en étant visible comme représentation du mal, pour provoquer le rapport à la norme. Quand la fugue tourne mal, on se fait reprendre, de gré ou de force, et on essaie de faire mieux la prochaine fois.

Pour mieux saisir le sens du trajet de ces itinérants, nous pourrions explorer quelques pistes jusqu'à nous approcher des sources.

La prostitution est aussi une construction, un arrangement que les lois consolident. Par exemple à Toronto, depuis les années 1960, on renforce la loi par la voie de permis au coût de plus en plus élevé, exigés des propriétaires de clubs ou des danseuses. Avec la loi C-49, selon les prostituées, c'est la police qui décide ce qu'est la prostitution ; ça pourrait être "flagger" un taxi, parler à quelqu'un sur la rue... La prostitution

n'étant pas illégale, on contourne le problème par d'autres moyens. Ces mesures cependant conditionnent la pratique. S'il faut payer pour danser, cela veut souvent dire s'offrir en crédit ; si les forces policières peuvent utiliser l'arbitraire pour contrôler la prostitution, cela oblige les réseaux à être plus hermétiques, à augmenter l'importance du pimp et des pratiques pégreuses, à renforcer les pratiques délinquantes liées à la drogue, au vol...

Plusieurs parlent de l'exploitation par l'homme :

« Les gens de la rue comprennent le mot "homme" et savent que ce ne sont ni les femmes ni les enfants qui font la loi. »

• CRIMINALISATION

Cela nous amène à glisser quelques mots sur les tendances à la criminalisation des dernières années au Canada.

Un des effets, selon Margo St-James, c'est que les clients sont assurés d'avoir ce qu'ils veulent : un roulement et une variété. En plus, selon elle, les prostituées sont criminalisées pas pour le sexe, mais pour avoir demandé de l'argent. Dans les cas des mineur.es, il y a lieu d'ajouter l'illégalité des relations et toutes les mesures de "protection" que les récentes législations ont instauré. On peut additionner à ces mécanismes, la criminalisation récente des clients qui contribue à accentuer la pression vers la privatisation de la prostitution.

Revenons à l'application pratique de la criminalisation. Joanne nous dit :

« Je me promenais sur la rue Ste-Catherine, la police m'a arrêtée, j'ai été vérifiée ; j'étais en fugue, y ont marqué : prostitution et consommation de drogues. »

Pour Marie, la loi C-49 a servi à la réorganisation des réseaux. On peut mettre dans la balance tous ces placements en maisons de détention (centre d'accueil) où les jeunes s'éduquent à la rue et à la délinquance ; il y a aussi toutes ces tractations, ces harcèlements pour obtenir des jeunes

leur délation ou leur infiltration dans des réseaux ; bref ça fait partie de la vie des prostitué.es, tout comme la violence.

Réduits à vivre dans des circuits de précarité, plusieurs jeunes expriment leurs frustrations contre eux.elles-mêmes ou contre d'autres. Ils les expriment à l'école, en centre d'accueil et dans la rue. Plusieurs vivent dans la prostitution de nombreuses ruptures, avec leur famille, avec leur propre image, qui font partie de la marginalisation inhérente à la prostitution. Elles peuvent déclencher une violence sans objet, une sorte de soupape de la rage et de la désorganisation ; une violence politique s'adressant au pouvoir, s'attaquant à un monde pourri. Cela peut être encore de la violence propre à la délinquance ou au milieu même de la rue.

Ces frustrations peuvent découler des moments spécifiques à l'adolescence ; peur de décevoir, événements à faire face ; laisser-faire ou abandon qui pousse des jeunes à des actions exceptionnelles pour normaliser leurs rapports ; se rapprocher de leurs modèles (du père ou de la mère), de leurs idéalizations comme nous l'avons répété plusieurs fois. Quand on veut se venger de la vie, quand on a peur de n'être pas, quand on se sent coupable du désir de l'autre ; on a le désir totalitaire (tout m'appartient ou rien ne m'appartient). Dans le contexte de l'adolescence, cet entre-deux ajoute à la crise des effets sociaux ou de la famille. Depuis les années 1980, deux générations de jeunes ont connu deux crises économiques graves, de nombreux bouleversements dans le marché du travail, le décrochage scolaire, l'ambiguïté politique au Québec, des modifications aux lois les concernant ; éléments qui ont augmenté le bassin de jeunes marginalisés, ce qui a d'autant accentué la "promiscuité" dans le milieu, la compétition, la violence.

Et puis il y a ces témoignages :

« Je voulais être un petit gars, pour éviter les agressions, être égale, me confronter à eux autres. »

« Ma mère était simple d'esprit à cause de la méningite ; on était pauvre ; j'ai été quêté à manger avec ma mère ; ma mère passait pour saoule... les préjugés, des injustices, J'ai ben des affaires à écrire... »

« J'ai connu préjugés, incompréhension, rejet, jugements... cela provoque l'insatisfaction, voire la frustration. »

Les états d'âme augmentent les risques de violence :

« En allant aux toilettes, dans la nuit, le surveillant m'a pogné par surprise dans le dos, par réflexe Je me suis retourné et j'ai frappé. La police est venue, c'est un assaut, agressivité ; plus les disputes avant... »

« Ceux qui ne sont pas forts, ne sont pas des hommes »

« Des fois, J'aurais aimé être une fille, elles sont pas obligées d'être grands et forts. »

Il y a donc chez les jeunes cette violence qui est la manifestation de leur force, chacun bâtit sa colonne¹⁰, comme nous aimons à le dire.

• DÉTOURNEMENT

Un autre volet qui nous intéresse dans ce que nous nommons l'aliénation ; c'est celui ayant trait aux stratégies de détournement. On admet en général un narcissisme primaire qui « ... contribue à former l'égoïsme de l'enfant, l'amour des parents pour les enfants » (Lavigne, 1971, p. 167). Dans plusieurs des récits de vie, les événements ou les choix des parents amènent le jeune à compenser pour retrouver un amour de soi normal ; la prostitution y apparaît comme une déviation pour contourner

10. Les premiers chrétiens posaient des actes insensés pour démontrer leur foi ; comme se tenir debout, en plein désert, sur une colonne, sans manger, ni boire le plus longtemps possible...

l'apparition d'une telle détérioration et retrouver dans ou chez l'autre, le signe d'une estime qui permettrait une conquête d'équilibre. C'est aussi de cette manière, croyons-nous, que des jeunes sont initiés à la vie, mais nous y reviendrons dans la section prochaine portant sur l'émancipation.

Un petit mot encore sur le mythe culturel de la prostitution. Par exemple, les clients n'ont pas tous une dysfonction sexuelle; ils ne sont pas plus malades que le commun des mortels; les pimps ne sont pas tous des hommes brutaux; la prostitution ne se fait pas que dans la rue... Nous voulons seulement ne pas mettre tout le monde dans la même gang. C'est un milieu qui reste composé d'êtres différents les uns des autres et dont une des grandes difficultés consiste dans ce que leurs droits humains ne sont pas reconnus du fait de leur métier ou de leur pratique. C'est comme si, à cause de la prostitution, ces jeunes perdaient leur essence et n'avaient plus jouissance de leurs droits écrits; mais c'est une autre affaire...

• LE CORPS

Le dernier élément qui découle des récits de vie, c'est celui de la sexualité, du corps. Ce qui se dégage entre autres, c'est que même si plusieurs des jeunes parlent de leur corps ou du client, comme d'une chose, d'un objet, ils recherchent le rapport avec l'adulte en réalité et non avec le client. Ils sont souvent déçus et, avec l'expérience, idéalisent davantage l'adulte de leur rêve ou le décomposent jusqu'à la putréfaction. Les jeunes parlent de leur corps comme instrument, mais très rarement de la sexualité dans la prostitution. Une seule jeune fille nous a glissé des commentaires sur sa sexualité; les autres l'abordent par l'anecdote, comme ils abordent la prostitution. C'est une autre façon de se mêler de ses affaires...

• UNE TRAJECTOIRE

En terminant cette section propre au récit de vie, nous vous suggérons de lire le récit d'une trajectoire de vie qui s'est écoulée sur les cinq dernières années. C'est un travailleur du PIaMP qui parle :

« Tout le temps où K. réside dans nos familles d'accueil, tout va bien, elle est la petite fille modèle. À partir du moment où elle réside dans ses propres ressources, tout change. Elle est devenue une "rockeuse"; elle veut tellement plaire, elle est un caméléon. Ces gens à qui elle veut plaire lui disent que rien ne vaut la liberté parmi eux. Bien sûr, ils n'ont pas quinze ans et ne sont pas en fugue. C'est la liberté tout de suite et sans contrainte.

K. ne veut plus rien savoir des foyers de groupe ou d'autres mesures de rechange, elle s'évade vers l'ailleurs chimérique de l'Amérique. Elle s'introduit, se fait initier à un cheminement... qu'elle prend mais dont elle n'a pas le contrôle. Après son premier copain qui la laisse tomber, elle se retrouve chez un monsieur qui aide les jeunes filles. Dans son appartement, les filles se shootent à la cocaïne, expérience précédemment vécue par K., et vont se réfugier sur les trottoirs de la rue Champlain.

K. aime bien la coke et tout va si mal, personne ne l'aime, elle est une mauvaise fille, pourquoi pas une fille de mauvaise vie... Elle hésite pourtant et se sort de ce faux pas en se faisant un nouvel ami, R... Celui-ci lui trouve un emploi dans un snack bar. Le travail est au noir mais il appert que c'est une couverture pour la prostitution des mineures. Elle laisse tomber et se retrouve chez le gentleman aidant les jeunes filles. Puis elle retrouve R. ou plutôt R. la retrouve. Il a un emploi pour elle (il est plus efficace que nos centres de main-d'œuvre), danseuse topless au noir ou bien au blanc (cocaïne, ma chérie). Elle aime bien ce travail où les hommes la regardent et la désirent, K. ne se trouvant pas jolie. Le second jour, des amis, deux jeunes du Repère¹¹ vont la voir et lui disent que ce n'est pas sa place. K. aime plaire, elle laisse tomber.

11. Drop-in du PIaMP

Elle rencontre deux nouveaux amis qui résident à Longueuil et sont plutôt “straight”. Elle se conforme à leur image et parle d’aller à Québec avec eux. Elle décide de ne pas partir car R. l’a retrouvée ou le contraire... Elle vient faire son tour au Repère où nous avons dû lui signifier de ne plus faire le trafic de dope.

Elle doit beaucoup d’argent à R. qui est aussi un shylock. Elle propose à deux jeunes filles du Repère de faire certains clients qu’elle-même ne veut pas faire. Elle joue à la maquerelle en proposant de prendre 25 % sur les cent dollars que rapporterait la passe. Elle emprunte des cartes et du linge à ces filles et ne veut ou ne peut leur remettre. Pourtant elle fait de 300 à 400 dollars/semaine selon ces filles, comme danseuse.

R. en a assez de K, et la repasse à son copain D. Celui-ci nous demande d’émanciper tout de suite K. car elle réside chez lui et s’en porte garant. Mais K, n’a pas encore seize ans et D. est un repris de justice. Les demandes de famille d’accueil ou d’émancipation sont donc impossibles à remplir.

Désormais le contact est coupé avec K. La dernière fois que K. a été aperçue par quelqu’un du PIaMP, c’était sur la “Main”, avec D.... Ça fait trois ans déjà, elle a aujourd’hui dix-huit ans et est maintenant une adulte, donc émancipée... »

• RELECTURE

▪ CONTRASTES

À partir de notre façon de définir l’aliénation dans la prostitution, nous venons de parcourir quelques champs d’application grâce aux récits de vie. Comme l’exige notre méthode déjà exposée, nous allons vous proposer une re-lecture de cet axe que nous appelons aliénation au moyen des nombreux ouvrages que les membres du comité de recherche ont lus ou consultés depuis le début de notre action-recherche. Nous

avons regroupé cette accumulation de matière dans six thèmes qui se distinguent ainsi : sexualité, amour, séduction, initiation, imaginaire et défi.

Au cours de notre action-recherche, quelques étudiants universitaires nous ont laissé leurs travaux portant sur la prostitution des mineur.es. Un de ces ouvrages (Beaulieu, 1985) contient une sorte de recensement des causes présumées de la prostitution au moyen d'une revue de littérature. Parmi ces causes, celles qui ont trait à l'aspect psychologique nous intéressent puisqu'on y aborde la sexualité. On y apprend que selon plusieurs auteurs qui ne s'entendent pas toujours entre eux, les expériences sexuelles précoces peuvent être un incitatif quoique cette proposition exige beaucoup de réserve selon les études faites. Cette hypothèse aurait plus de poids si on y ajoutait certaines circonstances qui favoriseraient une sexualité précoce, comme une grande permissivité familiale, un manque de contrôle familial, les normes de groupes de pairs (gang). Ailleurs on note que des abus ou négligences parentales, ou l'initiation sexuelle précoce par un adulte, peuvent avoir un impact sur l'entrée du jeune dans la prostitution. On note que la satisfaction sexuelle et affective n'est pas reconnue comme un facteur incitatif même si quelques jeunes peuvent se prostituer pour se faire reconnaître dans leur identité ou par besoin d'un lien affectif. Les travaux déjà cités dans l'histoire de cette action-recherche, les auteurs, ne semblent pas prêts à accorder beaucoup de place à la sexualité dans la prostitution. D'autres facteurs, dont les récits font mention et dont nous avons parlé dans la section précédente, paraissent plus importants et tout autant significatifs. Alors pourquoi insister sur la sexualité quand les jeunes la racontent comme une anecdote ?

« De par sa sexuation, l'adolescent se cogne irrésistiblement aux énigmes du désir et de la jouissance [...] Il recherche assidûment une réponse pacifiante de la part de quelqu'un qui sache comment "ça" marche, la vie, la sexualité. » (Van Meerbeeck, 1988, p. 10) Alors certains se contentent de s'accommoder de la folie qui est la leur, d'autres veulent la vivre.

L'entrée dans la prostitution c'est comme aller chercher « ... quelque chose de l'homme qui a été mis hors de sa portée » (Foucault, 1972, p. 94) ; à partir de nombreuses exclusions, refaire le tracé de l'aliénation. La prostitution touche à l'ordre public, au statut moral universel, à la rigueur de la structure familiale ; c'est en quelque sorte un geste de déraison. Mais plutôt que cette déraison devienne une expérience qui anime la vie, elle devient un mouvement de prescription, d'asservissement et pour plusieurs d'internement. Que cet internement soit décrété juridiquement pour la protection du jeune ou la défense de la société cela n'en constitue pas moins un autre facteur d'aliénation.

Par le récit de vie, nous nous replaçons dans la situation du jeune pour pouvoir mieux le comprendre. Nous allons, pour aller plus loin, dégager les contrastes des multiples horizons pour apercevoir le fond sur lequel repose l'aliénation.

Les jeunes font l'expérience de la finitude humaine. Avec la prostitution, en contraste, ils développent l'idée qu'on peut recommencer, que c'est toujours le moment favorable, que les occasions finissent par revenir ; ils pratiquent l'illusion. Ils réduisent l'autre à un simple instrument, ils s'en servent comme d'un moyen, ils développent une distance et pourtant, comme ils le racontent, ils sont en position d'écouter, ils sont foncièrement ouverts mais pour exécuter aveuglément la volonté de l'autre ; être serviles pour éviter de laisser s'affirmer en eux quelque chose qui leur soit contraire. Ils sont ouverts mais pas disponibles et s'enferment dans leur expérience. C'est l'obligation de cacher un secret individuel, celui du sexe « cause de tout et de n'importe quoi » qui fait fonctionner la clandestinité ; en fonction de certaines tactiques de pouvoir. L'auto-répression, l'occultation et la répression dans la prostitution semblent les mécanismes d'une "économie" sociale. Rappelons-nous qu'au Québec, au début des années 1980, tous les services publics de soins, de protection ou de traitement de la délinquance des mineurs ne mentionnent qu'exceptionnellement la prostitution au dossier. On indique plutôt trouble de comportement ou besoin de protection. Il a fallu la mise en marche d'un Groupe de travail sur la prostitution des

mineur.es pour dire la prostitution. Depuis plus de dix ans, ce qui a été dit relève de l'anecdote, d'une visibilité déjà médiatisée ou médiatisable, mais pas du fond, comme nous tentons de le dire.

La question du pourquoi se pose quand on veut croire qu'il y ait là un fond de vérité à chercher. Il s'agit selon nous de multiples rapports de force qui «... servent de supports à de larges effets de clivage qui parcourent l'ensemble du corps social» (Foucault, 1976, p. 124).

▪ RELATIONS

Inspirés de la proposition de définition du dispositif de sexualité de Foucault, nous tentons de connaître davantage les relations de pouvoir en exercice dans la prostitution. Nous pourrions nous demander quelle sexualité est en production dans la prostitution, quelle part relève de ce que nous appelons l'axe d'aliénation.

Serait-il possible que le développement de la prostitution des mineur.es, ces dernières années, et le silence qui tend à nouveau à couvrir son évolution, fassent partie de contrôles régulateurs d'une population? Plusieurs jeunes nous ont révélé comment c'est leur vie d'être vivant qui est en question et comment la prostitution, où «on se mêle de ses affaires», a pu paraître une façon d'exister; attirés par le jeu, celui de s'affirmer vivants aux dépens de la gestion de leur vie par notre société, quelle que soit la forme que prenne cette gestion (famille, travailleur social, police, éducateurs, milieu...).

Cette gestion semble possible dans la mesure où elle s'appuie sur l'utilisation du sexe-désir et où ce qui a été rendu visible dans la prostitution permet d'entretenir le sexe-désir et d'éviter de parler des corps et des plaisirs.

Comment en parler sans mentionner le sujet du souffle? Le corps, par sa pulsion respiratoire, met à l'épreuve les atomes érotiques et dans le temps qu'il dure, met en évidence l'écart entre l'attente et le rendez-vous, vide, dans le cas de la prostitution. Quelques-uns se laissent attraper par l'apparence puisque certains tombent en amour. Plusieurs jeunes parlent de cette traversée dans le corps, pour y avoir rencontré l'absence

et voilà pourquoi ils se sentent à l'aise de faire payer cette "passe". Voilà peut-être aussi pour quoi ces rencontres sont passées sous silence et la sensualité complètement évitée. Car ça ne semble pas toujours drôle, la prostitution. Les prostitué.es sont d'accord avec ceux qui ont fait leur choix mais trouvent dégueulasse d'y amener quelqu'un par la force ou par la ruse, en tous cas, contre son gré.

La prostitution oblige à des ruptures qui constituent le matériau de l'aliénation. L'enlèvement de quelqu'un et son enfermement dans la prostitution devient plutôt de l'esclavage, tandis que dans la soumission, il peut s'échapper, sans le savoir, autre chose. Le sexe correspondrait à une vaste série de possibilités et de pratiques humaines, ce qui rend la sexualité problématique. L'absence de la sexualité dans le récit de vie, viendrait confirmer la mutilation de l'être, c'est-à-dire, être sans pouvoir sur ses actes, étranger à lui-même, aliéné. L'interaction érotique est remplacée par un simulacre de stimulation érotique qui garantit le désir de pouvoir de l'autre. C'est une autre façon d'exploiter des personnes qui sont démunies de pouvoir, déshumanisées.

On insiste beaucoup actuellement sur la liberté de l'être humain, mais tous ceux qui s'approchent du désir découvrent que ce dernier n'est pas libre et que dans la prostitution, il est là pour rien, sinon pour la jouissance inutile du corps. Le déplaisir qui en résulte peut faire fonctionner quelque chose; cela exige la retenue; cela ne doit pas être témoigné et cela demande l'effacement de l'esprit comme un orgasme, pour mieux revenir. La sexualité y est une alternative sociale et permet le renforcement de l'imaginaire dans le tas de merde dans lequel nous sommes supposés vivre. Le savoir des jeunes prostitué.es, en supprimant le sexe de leurs récits, leur permet d'obéir au langage institutionnel. L'anonymat permet de diviser et soumettre les jeunes et les renvoie à leur marginalité, à la ségrégation sociale. L'affaire constitue une caricature des institutions, où le rapport sexuel consacré comme déchet, exemple de dégradation, sert à convertir le sexe en valeur, en équivalent du sexe domestique. «À travers elle, donc, l'ordre social se maintient. La prostitution doit accumuler en elle (pendant son *travail*¹²) toutes les frustrations sociales de l'homme [...]

12. C'est l'auteur qui souligne.

personne ne veut savoir que la frigidité est la condition nécessaire pour faire la prostituée. » (Christine Goémé, citée dans Verdiglione, 1976, p. 177).

▪ LE JEU

En pratique cela se traduit par un investissement du prostitué dans le jeu où l'enjeu est de préserver ses intérêts en jouant avec l'illusion, les présupposés et des pratiques sensées ; entrer dans le jeu sans se faire prendre au Jeu. Pour jouer « fairplay », on doit appartenir à la prostitution, on doit y croire et, d'une certaine manière, il faut agir comme si on y était né. Les jeunes qui quittent le milieu, se sentent ignorants, étrangers, quand ils y reviennent faire un tour plus tard ; non seulement parce qu'ils ont pris des distances mais aussi parce qu'ils ne font plus corps avec lui. L'éloignement ne permet plus à l'espace physique (la rue) d'équivaloir à l'espace social (la marginalité prostitutive).

Avec cette rupture, le jeune ne reçoit plus le feedback de ses pairs, l'image de soi propre au prostitué, il ne reçoit plus de renforcement. L'individu s'est désengagé de son corps social et il découvre qu'il s'agit d'un désengagement total. Les jeunes ont soigneusement évité de parler du langage corporel dans la prostitution sauf quelques filles qui signalent au passage l'expression : « habillée comme » une prostituée ou même le mot : « costume » en parlant de la manière de s'habiller, de se maquiller de façon à être reconnue, représentable dans la rue.

Ce qui est ajouté par contre, c'est qu'il s'agit bien là d'une règle de reconnaissance par le client ; c'est un produit fabriqué culturellement ; c'est un corps-pour-autrui, un corps aliéné.

Dans un système réglé par le marché, qui fonctionne parce que chacun des individus fait sa petite affaire et parce que chacun observe un code, des règles qui ne sont l'intention d'aucun d'entre eux ; vit avec les instruments régulateurs incitatifs comme l'argent, ou prescriptifs comme les consignes que le prostitué apprend de ses pairs ou d'un pimp ; la prostitution peut se développer, être en expansion d'autant plus que le système social est en crise, que notre grande machine technocratico-industrielle n'arrive

plus à résoudre tous les problèmes qu'elle pose, alors même qu'à travers ses rouages, elle exige plus de servitude.

Par exemple, au niveau de l'emploi et du travail, la sécurité d'emploi n'existe plus ; les petites jobs se multiplient ; plusieurs jeunes aujourd'hui voient dans la prostitution un moyen de « débrouille ». La violence fait partie du quotidien, la consommation, l'argent ont peu de rapport avec ce qui rend les gens heureux. Dans ce contexte, déçus de la qualité de sa vie, on peut davantage se leurrer sur ce que la prostitution peut procurer. Dans une société froide, les rapports froids font des individus des étrangers à leur propre monde ; leur « inculture du vivre » (Gorz, 1988, p. 159) s'apparente à celle de la prostitution ; leur vécu est interdit de parole et dans ce silence, on peut avoir l'impression de se comprendre.

Dans la prostitution, on retrouve le rapport servile : « ... le "*travail*" de l'un EST le plaisir de l'autre¹³... son savoir-faire technique doit être mis en œuvre de la manière souhaitée (sans raison) par le client. » (Gorz, 1988, p. 182-183). Et comment dans ce propos de Gorz, ne pas reconnaître notre société contemporaine : « Il y a prostitution chaque fois que je laisse n'importe qui acheter, pour en disposer à sa guise, ce que je suis¹⁴ sans pouvoir le *produire*¹⁵ en vertu d'un savoir-faire technique » (Gorz, 1988, p. 186).

Comme beaucoup de gens qui font des petites jobs et qui ne sont pas au service d'intérêts collectifs mais au service des personnes et d'agréments privés, les prostitué.es profitent d'une inégalité sociale croissante pour se tirer d'affaire. Les tendances des lois des dernières années, qui tolèrent les pratiques privées et ne veulent pas être mêlées à ce qui se passe à domicile, se situent dans ce courant de domestication des individus qui assure le développement de ce que plusieurs appellent une société « duale ».

Dans cette nouvelle société, pareille à l'ancienne, le client ne vient pas pour aimer la prostituée mais pour être satisfait. D'un côté, on a ceux qui peuvent payer, de l'autre ceux qui servent, pour pouvoir se

13. C'est l'auteur qui souligne.

14. C'est l'auteur qui souligne.

15. C'est l'auteur qui souligne.

débrouiller. Le sexe public est un investissement important quand le cœur est ailleurs.

▪ DE LA HAINE ET DE SIGNES

Dans le domaine de l'aliénation que nous essayons de parcourir, nous avons rencontré le problème de la haine. La prostitution est un champ de compétitivité et de concurrence où le corps est maltraité pour servir à ces fins. Au-delà de l'affirmation de l'usage du corps comme objet par les jeunes, il apparaît qu'on est forcé d'éliminer l'autre comme personne pour être sensible au mécanisme de fonctionnement qui produit l'éjaculation, par exemple; autrement dit pour faire son travail. Certaines parlent de leurs passes comme un "kick" de la coke et ajoutent : « on peut en devenir "addict" » (*ad-dictus* : « ... terme romain qui désignait l'esclave et l'identifiait à l'acte de parole qui l'avait attribué. ») (Gantheret, 1986, p. 65). Un esclavage nécessaire pour pouvoir recommencer l'expérience; c'est-à-dire ramener le sujet évacué à renouveler la cérémonie sexuelle comme s'il en était satisfait, comme un besoin.

Cela nous amène dans le domaine du mensonge où la prostitution agit comme une tierce partie avec l'argent comme connexion entre les parties. Cette sorte de médiation peut fonctionner grâce à la distance maintenue entre chacune des parties, distance qui permet à chacun à la fois d'admirer et de rejeter l'autre. Elle place le ou la prostituée dans une situation particulière où par le désir imité, elle suggère et impressionne, surmonte les obstacles pour faire vrai; n'étant rien, elle devient quelque chose, par cette suggestion à laquelle ils obéissent, dans l'automatisme du n'importe qui et du n'importe où. Ainsi le médiateur se révèle plus clairement totalitaire. Il s'agit aussi d'un travail de séduction et de mise en scène pour recréer une réalité fausse dans laquelle chacune des parties conserve ce qu'il faut pour se reconnaître et se faire "à croire". C'est une séduction cependant soumise au sexe, au prix du sexe, mais une séduction plus proche de son sens littéral (*se ducere* : amener à l'écart; détourner de la voie). Comme le dit l'adage : « Jouer n'est pas jouir »; c'est simple dans un jeu où les êtres sont neutralisés.

Les signes, le rituel confirment le maquillage non pas de la réalité, mais du faux-semblant. Il y a dans le jeu de la prostitution du plus faux que plus faux qui donne l'impression de toucher à quelque chose du vrai ; qui amène le client à la confiance, la prostituée à l'écoute. Il y a aussi dans ce jeu, l'explication de l'attrait des stars du cinéma comme modèle de séduction. La stérilité commune aux deux univers sanctionne l'artifice et répond davantage aujourd'hui aux besoins de nos sociétés de masse de consommation. On comprend peut-être comment la prostitution est totalement aliénante chez les adolescents.

Tandis qu'elle les amène à annuler la contestation de la société adulte dont ils vivent, ces êtres inachevés sont conduits à oublier ce qu'ils sont, pour se situer dans un monde adulte, pour entrer dans la vie, celle-là même que la plupart disent essayer de fuir ou dont ils sentent la persécution. Se retrouver dans la prostitution, rompre avec leur milieu, se droguer ; ce sont des moyens de survivre, de peut-être mourir plus lentement. La prostitution peut être un refuge où chacun a l'impression de jouer différemment.

Malheureusement ces réalisations individualisées ne permettent pas de passer à la vie communautaire. Le projet, le rêve sont arrêtés par l'abus du corps ou enfermés par des attaches d'impuissance et de dépendance économique. Partout dans le monde, la prostitution constitue le même moyen pour survivre ; la quête affective est au premier plan des préoccupations. Ce qui semble constituer problème pour les jeunes c'est le sentiment de pouvoir total des institutions de l'État et le leurre en termes de résistance que présente la prostitution, à la fois par sa marginalité, son illégitimité... C'est que le sexe, qui dans notre société est présenté comme lien primordial, semble y offrir des possibilités mais, au contraire, les barrières s'accumulent ; plutôt que reliance, cela devient déliance. Cette situation est même nécessaire.

Cependant cela consacre la difficulté, voire l'absence du lien interhumain et peut expliquer pourquoi plusieurs jeunes disent vouloir en sortir pour ne pas y sombrer (junkies...). Nous rejoignons ici le travail d'experts internationaux de l'UNESCO qui rappelaient que le rapport prostitué-client comporte presque toujours des pratiques abusives et

dégradantes. Pour eux, la prostitution est une des formes graves de discrimination et, au Canada, tout le monde se dit en faveur de l'élimination de la prostitution juvénile et du renforcement des peines aux adultes qui l'encouragent... Il apparaît à plusieurs que la prostitution fait partie des instruments de pouvoir et qu'elle spolie les jeunes de leur droit vital à leur reconnaissance comme personnes. De plus, cette obligation de se faire chose pour pouvoir travailler, rend difficile de se faire une conscience. Les récits de vie ont permis à certains de se rappeler leur condition et de revenir sur des choix ou des intentions. Autrement ils font partie de l'effort de dissociation croissante de notre monde moderne, en ce que l'image qu'ils contribuent à formuler élargit le champ des différences plutôt que celui de la diversité. Leur écart des communautés les prive de la capacité de participer aux initiatives de pouvoir sur la société comme acteurs.

On est en plein Kafka; le jeune vit une culpabilité imposée et une complicité forcée qui lui font faire sur lui et sur l'autre un travail de deuil et de déprime; d'où la tentation prostitutionnelle d'être le premier de la ville, l'instant d'un regard, au moins...

C'est le faire croire que propose la prostitution, pour faire tenir ensemble le commerce social. Commerce qui, de nos jours, prend toute la place dans un Québec en manque d'imagination face à un projet de société toujours inexistant. D'une certaine façon, l'attrait des jeunes pour le plus vieux métier du monde fait partie d'une simulation collective où le conditionnement social déplace le *modus vivendi* vers un rapport autorité/obéissance dépendant d'un imaginaire où l'homme est dénaturé; où le jeune n'est plus partie d'un construit social mais plutôt donné.

▪ LE DISCOURS CURATIF

On pouvait sentir ce développement dans le discours curatif sur la délinquance juvénile. La petite valise bio-psycho-socio-machin favorise le maintien en "milieu naturel". Or bien des jeunes nous racontent comment ils ne veulent plus vivre dans leur famille et comment ils regrettent de s'être fait prendre en charge.

On pourrait également considérer que des études sur le rendement du système judiciaire québécois sur la délinquance nous révèlent qu'il est somme toute mitigé; d'autant qu'entre le pouvoir discrétionnaire des policiers, des procureurs, maintenant des travailleurs sociaux, et puis des juges, on arrive mal à départager les cas les plus bénins de la masse des jeunes délinquants. On remarque en plus le haut niveau d'incohérence en ce qui concerne les décisions.

Ce fut tout le travail du groupe du professeur Marc Leblanc de démontrer que l'efficacité du système de justice passe par un choix de société qui privilégie une action plutôt sur les jeunes délinquants persistants. C'est aussi ce qui pousse l'étude épidémiologique à suggérer l'idée de prévention précoce de la délinquance juvénile au préscolaire et au primaire. Reste à savoir comment les jeunes vont réagir et quelles stratégies inconnues ils vont élaborer pour construire des relations qui tiennent compte de ces nouvelles définitions de rapports sociaux déterminés par ce que nous appelons la « productique sociale » (Parazelli, 1987 et 1992).

De toute manière, le ministère de la Justice fédéral sait que les propositions mises sur sa table visent surtout à débarrasser les rues de la prostitution et non de tenir compte de la protection des mineur.es prostitué.es. Cela s'apparente à l'incompatibilité déclarée par les Nations-Unies, depuis 1949, de la prostitution avec « la dignité et la valeur de la personne humaine ». À partir de cette déclaration, on vise la disparition de la prostitution comme une victoire sur la mort et l'esclavage. La difficulté d'imaginer un avenir sans prostitution semble augmentée par l'expérience de nombreux pays qui jugent plus facile d'éliminer les prostitué.es, (ex. : assassinats d'enfants au Brésil) physiquement ou visiblement, que d'abolir la prostitution. Avec cela on ajoutera les problèmes moraux que pose la prostitution des mineur.es, de sorte que tous ces courants accentuent la crainte de ne pas exister, proche de la préoccupation de beaucoup d'entre nous, d'être transformés en objet d'administration. C'est un peu le résultat des récentes initiatives des États : développer des programmes, en rajouter plutôt

que d'écouter les jeunes, les laisser exprimer les conflits ; les étouffer plutôt que les laisser dénoncer des monstres et les laisser s'associer au règlement des problèmes que les jeunes signifient à leur manière. Il est vrai que nos sociétés préfèrent refouler que de risquer de savoir, de risquer de voir se lézarder une rationalité de façade. À moins que ce ne soit comme en Grèce, du temps de Solon, qui créa les premières maisons de passe pour détourner les jeunes de leur intérêt pour la vie sociale. L'ouverture sur la politique, sur la société, des actions collectives, concevoir un pouvoir jeune, c'est pas demain la veille...

3) L'ÉMANCIPATION – Apprentissages et affranchissements

• INTRODUCTION

Dans cette section portant à nouveau sur les récits de vie, nous voulions nous appesantir sur l'axe que nous nommons celui de l'émancipation. Nous retenons d'abord le sens légal qui est de donner à un.e mineur.e le droit d'administrer ses biens et de toucher ses revenus. Nous y additionnons celui de mettre quelqu'un (un.e mineur.e) hors de la puissance paternelle ou de s'affranchir d'une domination. Nous concluons par le sens populaire qui est de se donner trop de licence. Mais en cherchant une définition qui soit plus proche de notre expérience, nous ajoutons la proposition qu'il s'agisse d'une action pour qu'ils (les jeunes) puissent ne pas en avoir moins. Ce que cela peut vouloir dire constitue l'essentiel de cette démarche que nous vous invitons à suivre avec nous.

« D'un côté de la médaille les gens ben straight sont mécontents de l'existence même de la prostitution pour des raisons de valeur. Ils ne connaissent pas les bienfaits..., ni son histoire..., ni son rôle... Leur culture sociale est trop éloignée de celle qui a besoin de ses services pour savoir. Ils demandent des explications... que

la police fasse sa job ; bref à s'en éloigner davantage. Un peu comme on s'éloigne de tout ce qui pue et qui nous ressemble en même temps... la marde. » – Extrait d'un récit.

Dans l'histoire du PIaMP, plusieurs jeunes ont participé à des émissions de T.V. et de radio, ont accordé des entrevues, ont témoigné de leur trajectoire dans des ateliers impliquant des intervenants, des parents et d'autres jeunes ; c'était leur façon de prendre du pouvoir, de rompre le silence.

Le jeu d'éloignement-rassemblement caractérise le récit de plusieurs garçons. Vers 14-15 ans, ils s'éloignent du milieu familial où ils se considèrent « dans la marde » pour aboutir en ville où ils sont proches d'eux-mêmes mais où leur vie ne change pas radicalement. La rue, le milieu reconstituent une sorte de famille qui reproduit les contraintes par besoin. Cette nécessité devient la nouvelle domination dont la plupart rêvent de se débarrasser ; comme celui qui paie ses cours au CEGEP, son logement avec les revenus de la prostitution et qui agit en tant qu'être émancipé. D'autres n'ont pas cette trajectoire et doivent attendre.

• TÉMOIGNAGES

▪ LES GARS

« A dix-huit ans, mon ordonnance finissait, j'ai pas eu de problème, Je me suis pas prostitué depuis, j'ai rencontré Ginette... »

Quelques-uns rencontrent leur rêve :

« Un beau mercredi, il était là, j'étais très heureux. Il m'emmena souper... »

Vers vingt et un ans, ce jeune deviendra militant en milieu gay :

« J'aurais aimé que des gens comme moi partent un groupe, dans le but de démystifier la prostitution »

Un autre, qui a une vie délinquante par laquelle il véhicule sa révolte engendrée par la misère, va chercher à évoluer pour savoir comment utiliser son expérience. Ce genre d'intentions en amènera à considérer qu'il s'agit d'une longue démarche

« Pour construire quelque chose de plus qu'un exercice de réflexion, pour pratiquer un mouvement d'ouverture... »

Un autre raconte comment, une première fois, à quinze ans, il a fait son propre avocat, a expliqué qu'il voulait autre chose : le placement en famille d'accueil ; et comment à dix-huit ans...

« J'avais lu des livres de droit, je savais qu'à dix-huit ans, j'avais le droit de signer un refus ; j'ai demandé à passer en Cour, j'ai appelé un avocat qui m'a aidé à m'expliquer au juge qui a trouvé que ça avait du bon sens... »

Un autre déplore qu'on ne lui ait pas appris à être autonome et à dépendre de ses propres moyens.

Nous l'avons vu aussi, que quelques-uns « faisaient des clients » en « attendant de rencontrer du monde qui prendrait soin de moi... », comme ce jeune qui raconte un épisode heureux :

« J'ai fait la connaissance d'un homme de trente ans qui m'offrit une chambre, chez lui, une job de pompiste ; je payais une pension et tout allait bien avec cette formule »

Ou cet autre qui nous dit avoir rencontré un homme d'âge mûr avec lequel il décida de vivre :

« C'était le père que j'avais jamais eu. »

▪ LES FILLES

Nous reviendrons plus loin sur ces adultes par qui passe une émancipation. Pour l'instant, explorons ce que nous donnent les récits de vie des filles :

« A quatorze ans, je voulais être aimée pour ce que j'étais, je voulais parler à quelqu'un pour être écoutée, que je le sorte... »

Malheureusement, alors qu'elle passe en cour, que sa mère est là, alors qu'elle ne l'a pas vue depuis des années, on décide de son sort sans lui demander son avis, elle fugue... Plus tard on la place en famille d'accueil, ça va mal...

« J'ai dit : j'ai des parents, j'en ai pas besoin de deux paires ; ça a mieux été mais ça a pas duré, on s'parlait pu... »

On se rappellera également de cette jeune qui comprenait pas pourquoi les gars avaient le droit de baiser et pas les filles ; pourquoi les filles pouvaient pas faire comme les gars. Pour elle, la prostitution c'est sa façon de se détacher de sa famille, de ses valeurs ; mais son trajet prendra fin quand elle réalisera qu'elle était accrochée (se shootait à l'héro...) :

« Les filles travaillaient pour se payer du smack, pis moi, j'avais pas été obligée de sucer un gars pour me payer le smack. »

Certaines, à défaut d'une famille à quitter, la remplacent par la société ; elles veulent dépasser l'interdit, assumer leurs décisions, se débrouiller. On l'a déjà vu dans la fugue :

« Partir, c'est ouvrir des portes..., l'important c'est de chercher, être capable de faire des choses d'homme tout en restant femme. »

Certaines encore insistent pour dire qu'elles obtiennent une revalorisation de soi, qu'elles ont de l'attention des adultes; qu'elles sentent qu'on a besoin d'elles; qu'elles échangent des services; qu'elles font l'apprentissage des « vraies » règles de la société, pas du « faux-semblant ».

On se rappellera qu'elles disent avoir choisi la prostitution comme

« choix pour être indépendantes économiquement; d'avoir des cordes à son arc... »

Une autre nous fait part de sa nouvelle philosophie :

« Aujourd'hui, depuis que j'ai appris "à venir", je couche avec un gars puis qu'il ne me fait pas venir, je dis : si t'es pas capable de me faire venir, m'a te charger... »

Une autre ajoute :

« Il faut dire aussi aux gars si ils baisent tout croche, sinon, il va toutes les baiser croche... »

Elle poursuit :

« Dans le temps, des clients m'ont aidée, ç'aurait pu être du détournement de mineure, mais ils m'ont plus aidée qu'un psychiatre... »

Une autre se pose la question :

« C'est quoi une sexualité saine? Les couples de quarante ans commencent à se le demander... »

Une dernière conclut :

« Si y veulent faire de quoi qui a du bon sens, qu'ils redonnent confiance en eux-mêmes, les jeunes, les filles... »

• INTERPRÉTATIONS

Vous êtes sans doute habitués à notre méthode et vous vous attendez, à ce stade, à lire un condensé des commentaires de nos experts maison. L'émancipation c'est pour nous, impliqués au PIaMP, notre clef de travail. De façon illusoire peut-être, ou quasi religieuse, on sait jamais, nous avons développé au cours des années un bagage de connaissances, d'études, de réflexions qui nous ont permis d'élaborer une pensée de notre action articulée autour de l'idée d'émancipation. Il n'est pas étonnant que nous soyons un peu plus loquaces. Voici quelques éléments qui vous permettront de mieux saisir notre travail. Nous allons revenir d'abord sur certains aspects de culture afin de visiter le domaine de l'histoire, celle de la "jeunesse" durant les trente dernières années. Ensuite l'émancipation recevra plus d'attention, avant de terminer par les pratiques émancipatoires.

À partir de nos expériences, nous nous sommes aperçus que les jeunes reçoivent des messages contradictoires d'institutions (famille, centre d'accueil, foyer...) qui sont tellement répressives que le jeune fugue de ces lieux pour retrouver sa forme de "liberté". Le milieu devient une soupape qui peut lui permettre de verbaliser, d'agir affranchi de principes d'autorité et de morale.

Il ne fait pas nécessairement le choix de quitter cette forme de prison ; il réagit à elle et fugue. Les jeunes savent qu'aller dans les bars, c'est l'aventure, l'illusion, une possibilité de rencontre, c'est où retrouver ses "chums", tout régler, bref, c'est un carrefour social. Le client éventuellement, surtout chez les garçons, n'est pas qu'un signe de piastre ; il est un contact, l'échange, le lien. En général, la personne qui offre plus que de l'argent est considérée autrement, peut-être d'une façon moins péjorative. C'est dans ce milieu que des jeunes ont appris à donner, à penser à soi, à ne pas s'oublier, ce qui est important pour se valoriser. Cette effervescence constitue en quelque sorte ce que nous appelons la culture de la rue, une culture fertile où même les choses de l'esprit côtoient l'environnement du sexe, comme nous l'ont signalé quelques jeunes.

Nous sommes d'avis qu'il s'agit aussi d'une culture, fruit d'un travail de construction et de production. Il s'est déjà dit pas mal de choses sur les années 1960, nous en retenons, pour l'exercice, qu'autour de la "révolution tranquille", il y avait également le mouvement hippy, les drop-in, la Clinique-drogue de l'hôpital Sainte-Justine, avec en arrière-fond les comités de citoyens entre autres à Montréal, l'expérience du B.A.E.Q. et l'Opération Dignité¹⁶ pour accompagner la Crise d'octobre. Ces événements marquaient ce que nous appelons aujourd'hui une "restructuration institutionnelle de type technocratique".

Cette période de grande transformation, pas juste au Québec, a vu l'éclosion de rapports qui ont amené ce que nous nommons une politique jeunesse mais qui en réalité a fini par faire apparaître une politique du travail. En effet, des rapports : "C'est parti" (sur l'expérience communautaire au Canada), celui sur la justice itinérante (déplacements des jeunes), le rapport Le Dain (toxicomanie), entre autres, décrivaient les contours particuliers des brassages en opération chez les jeunes et ont fini par donner d'autres rapports : celui du Conseil économique du Canada sur les jeunes sans travail (Marc Lalonde), la loi sur l'Assurance-chômage (livre orange), "Faut que les jeunes créent leur propre job" (André Rénauld), et la vague des programmes gouvernementaux (CPIL, PJ, PDC, PACLE...).

On aboutit dans les années 1970, à la gestion du chômage et aux grandes réformes des services au Québec où on notera au passage la création des centres d'accueil, le rapport Batshaw et finalement la loi de protection de la jeunesse en 1979. À partir de 1980, on est passé à la gestion des risques (découlant du non-travail) et à la reconnaissance à la québécoise des programmes à caractère économique (chantiers, SEMO, Déclic, bonds d'emploi...). Cependant dans la traînée de la grande crise de 1982, et davantage depuis 1985, nous assistons à ce que nous désignons comme la dualisation socioéconomique très marquée depuis notre seconde grosse crise de 1991.

16. Opération Dignité est une mobilisation populaire ayant pour but la sauvegarde et la mise en valeur des communautés rurales menacées de fermeture par le plan du Bureau d'aménagement de l'Est-du-Québec (BAEQ) déposé en 1966 (Belleau-Arsenault, Catherine, 2022).

C'est Protagoras qui disait : « L'homme est la mesure de toutes choses, de ce qui est et de ce qui n'est pas ». Pour le jeune, son aventure constitue la sienne propre et aussi celle de nappes d'histoire qui se recoupent et s'entremêlent.

• UNE CULTURE

Tous les liens, l'évolution des faits s'entrecroisent de façon chronologique mais aussi se succèdent pour former des perspectives. C'est ce mouvement d'histoire de pouvoirs et de rapports de force qui permet la lecture d'une culture qui expliquerait des réalités comme les gangs, les valeurs, les styles. Le jeune Québécois n'est pas la mesure ; son travail, sa délinquance, son éducation, son itinérance... sont considérés comme objets de choix et inscrits dans des problématiques d'enfermement. L'expérience du PIaMP a mis en lumière ce calcul parce qu'en regardant le fil de leur trajectoire de vie, nous comprenions que si la prostitution a pu être un moyen de survie pour des enfants en milieux difficiles, elle est devenue un moyen de débrouille pour d'autres jeunes qui sont en difficultés par leur vécu familial ou par leur choix idéologique ou de valeurs. Les groupes se sont additionnés pour former ce visage pluriel du jeune prostitué. Les récits de vie peuvent somme toute être considérés comme intégrés dans l'imaginaire prostitutionnel, pourtant le projet PIaMP découle de la découverte de réalités abritant des actes d'émancipation.

Nous l'avons déjà écrit, un jeune ne se lève pas un bon matin en décidant de façon spontanée de se prostituer. Malgré cela, il y a dans la prostitution certains facteurs importants dans le choix qu'on fait. Il y a le mythe de l'adulte ; surtout ses attributs "libre, émancipé, instruit, cultivé...". L'adulte renforce une attitude sociale et dans la prostitution, la tradition veut que des valeurs qui y sont enracinées ne soient pas mises en question.

L'autonomie, la liberté sont justement des valeurs que n'importe quel adolescent est prêt à intégrer. L'évasion, la fugue, la jouissance caractérisent une volonté d'autonomie ; l'identité, l'orientation, le comportement sont des traits de la curiosité sexuelle. Le jeune qui explore la rue

peut rencontrer des adultes empressés de lui faire connaître la vie, entre autres pour l'initier aux mystères de son corps. L'adolescent va dans la rue d'abord pour respirer, expérimenter, connaître. Dans beaucoup de situations, le rapport avec le client vient après et à plusieurs niveaux, affectifs, matériel, existentiel...

Quant à la sexualité, le jeune se pose des questions ; c'est plus facile d'expérimenter avec un inconnu jusqu'à ce qu'il ou elle se fasse offrir \$30.00 pour se faire caresser...

La sexualité peut émanciper la personne. Elle est un potentiel, un pouvoir, un instinct ou une pulsion qu'on utilise ou non selon son désir et les circonstances. Tout comportement sexuel exercé sans contrainte apparaît légitime pour la personne concernée ; même si les autres ne l'approuvent pas. Il existe des raisons profondes et inconscientes de poser un acte, quel qu'il soit. Transgresser un interdit peut constituer un geste salutaire pour la personne.

À cet égard, l'un d'entre nous a préparé un texte sur l'initiation et la prostitution, mettant l'accent sur des pratiques émancipatoires au niveau des garçons. « Le vagabondage signale d'ordinaire le premier pas dans la carrière qui aboutit à la prison, parfois à l'échafaud, le vagabondage est pour l'apprenti ce que la prostitution est pour la jeune ouvrière, c'est une sorte de proclamation d'indépendance, c'est un premier défi porté à l'ordre social » (Ducpétiaux, 1843, Tome 1, p. 394).

On a relevé plusieurs formes de prostitution : hospitalière, sacrée, légale, initiatique, touristique...

• DE L'INITIATION...

Parler de la prostitution des garçons, c'est forcément se référer dans une large mesure à la relation [client adulte-enfant] et/ou [client adulte-adolescent]. La pédophilie et l'adophilie se définissent à travers le même type de relation.

Dans nos sociétés contemporaines et occidentales, les rites initiatiques sont méconnus. La relation [adulte-adolescent] ne semble pas avoir la même signification et pourtant certaines attitudes des hommes adultes

vis-à-vis les adolescents sont assez ambiguës. La révolution industrielle suivie de la révolution de la haute technologie du XXe siècle ont fait de l'homme masculin, une bête laide, virile et performante, mais n'ont pas réussi à éliminer complètement de sa mémoire certaines pratiques sociales dont celle d'initier l'autre.

Rappelons-nous l'importance de noter que, dans le temps, presque toutes les sociétés ont consacré la suprématie de l'homme sur la femme. C'est l'homme qui possédait la connaissance et c'est lui qui devait la transmettre à un garçon. Les sociétés n'ont pas tellement changé, l'homme représente encore trop celui qui sait ; c'est logique que le garçon parte encore à sa recherche. C'est aussi logique que l'homme adulte cherche l'adolescent dans la recherche d'un rapport de pouvoir de celui qui sait à celui qui veut savoir.

Le jeune garçon insiste pour trouver la recette exacte de la virilité, la potion magique qui fera de lui l'adulte rêvé et l'homme adulte continue de vivre sa propre initiation en se projetant dans l'autre, et la roue continue de tourner... Problème sans solution, de préférence problème de société, plutôt problème de conception sociale de l'homme.

• ... À LA PROSTITUTION.

La prostitution, considérée dans le cadre d'un échange de services, comme moyen de débrouille, comme recherche d'affection..., ne suit pas nécessairement ce rapport [adulte-enfant]. Toutefois s'il y a prostitution, cela peut s'expliquer par la désillusion du garçon qui fugue de chez ses parents pour retrouver l'adulte qui changera sa vie et qui se retrouve devant un personnage aussi imparfait – pas toujours – que son père. Le jeune garçon va alors prolonger sa fugue dans l'espoir de trouver « l'homme de sa vie ».

Pour ce faire, il devra rester dans la rue, et rester dans la rue implique le fait de se débrouiller, de manger, de boire, de dormir, de trouver de l'affection, de se trouver une famille, de socialiser avec ses pairs...

L'adolescent ne prend pas de temps à remarquer qu'il est désiré, pour beaucoup de raisons :

« C'est quand même agréable de se faire dire qu'on est beau surtout quand ça paie en plus » –David.

Alors le jeune fait des clients en ne perdant pas de vue sa quête première : « Trouver l'homme de sa vie ».

Il faudrait une dizaine de pages pour traiter de la prostitution touristique. Nous soulignerons au passage l'existence de cette prostitution et du fait qu'il y ait même des revues et des agences spécialisées qui vendent les charmes de jeunes adolescents des pays du Tiers-Monde.

En Amérique du Nord, la prostitution homosexuelle a été révélée au public américain par un film sorti en 1970 : *Flesh*. La prostitution des garçons est mise en évidence dans le film : *New York 42*.

Des échanges avec les jeunes et la lecture de certaines entrevues laissent supposer en tous cas que la prostitution des garçons est une conduite marginale, comme la délinquance juvénile et la toxicomanie. La prostitution sert de représentation aux fantasmes individuels et rejoint en ce sens la fonction de la mythologie antique.

Au-delà de leur relation à une certaine mythologie, les conduites marginales, entre autres la prostitution, deviennent cette vision, cette fonction originelle de réalisation de fantasmes individuels. Elles deviennent pour le garçon une façon nette de sa démarquer du caractère initiatique (devenir un homme) donné "inconsciemment" à ce rapport homme-jeune homme. Cette prise de position prend souvent naissance quand l'individu est contraint d'assurer perpétuellement à autrui, particulièrement à ses égaux et à lui-même, qu'il est incontestablement du sexe masculin.

• LE RÔLE DE L'ADULTE

Il y a une similitude entre les façons d'agir de l'adolescent qui passe par la prostitution pour expérimenter son homosexualité et l'adulte

qui joue le rôle d'initiateur¹⁷ pour expérimenter sa relation avec les adolescents.

Il ne faut pas comprendre par là que tout adulte qui a une relation affective, sexuelle ou non, avec un adolescent, dans laquelle il y a eu transmission de connaissance, est catalogué comme quelqu'un qui expérimente son homosexualité dirigée exclusivement sur des adolescents, en se cachant derrière un rôle d'initiateur.

• L'ADOPHILIE

Dans la relation adulte-adolescent, nous considérons de façon isolée le rôle de l'adophile¹⁸. Ce dernier est conscient, sauf aliénation mentale, que l'adolescent se soumet passivement parce qu'il pense avoir besoin de cette relation privilégiée pour s'émanciper. L'adophile le sait par expérience, il le sait d'autant plus par des confidences que lui font les adolescents à propos de leur profond désir de se libérer de l'autorité parentale et de leur impression d'incapacité de s'émanciper dans le milieu familial.

L'adophile va cultiver certaines attitudes qui émerveillent certains adolescents. Il cultivera par exemple la fougue, la force, la bravoure et la tolérance. Il va surtout entourer la relation de mystère et de mythe. L'adophile comprend à sa façon ce que Van Gennep explique : « C'est le fait même de vivre qui nécessite les passages successifs d'une société spéciale à une autre et d'une situation à une autre ; en sorte que la vie individuelle consiste en une succession d'étapes dont les fins et commencements forment des ensembles de même ordre : naissance, puberté sociale, mariage, paternité, progression de classe, spécialisation d'occupation, mort. Et à chacun de ces ensembles se rapportent des cérémonies dont l'objet est identique : faire passer l'individu d'une

17. Nous n'employons pas le terme pédophile qui fait référence à la relation adulte-enfant, tandis qu'ici il est question d'une relation d'un adulte uniquement avec un adolescent.

18. Nous employons désormais le terme "adophile" pour désigner l'adulte qui a des relations sexuelles avec des adolescents.

situation déterminée à une autre situation tout aussi déterminée.» (1909, 1981, p. 13).

Fort de cette connaissance, l'adophile met en évidence son rôle d'initiateur et développe sa relation dans le sens du mystère, du symbolique et du défi.

Il faut rappeler ici qu'il existe au moins deux types d'adophiles initiateurs : tous les adophiles ne jouent pas le rôle d'initiateurs. Les premiers n'ont aucune intention d'émanciper le jeune et vont prolonger indûment cette période d'initiation. Le rapport prostitutionnel entre l'adulte augmente à mesure que l'adolescent se détache. Ce dernier se fait offrir de plus en plus de cadeaux, d'argent et il va découvrir à la longue, dans beaucoup de cas, que son initiateur était un imposteur.

Le deuxième type d'adophile initiateur se présente comme l'émancipateur par excellence. Ses rapports sexuels avec l'adolescent ne durent que le temps qu'il estime nécessaire pour que l'adolescent passe à l'âge adulte. Très souvent, l'adophile va rester en contact avec l'adolescent, lui offrant parfois gîte et nourriture sans pour cela exiger des rapports sexuels en retour.

• EXEMPLES

Voici quelques exemples de notre propos recueillis au cours des dernières années :

Réjean, un homme de trente-cinq ans, rencontre Sébastien, quinze ans. La relation va se développer dans un cadre particulier d'activités : camping sauvage, descente de rapides. Tout ceci entouré de mystère dont le but ultime est d'impressionner Sébastien. Réjean rapporte que des fois, l'adolescent reste insensible à ce genre d'activité parce qu'il en a déjà fait avant.

Il s'agit alors de lui offrir des activités tels les voyages, la pêche sous-marine...

Le comportement de René vis-à-vis de Tim, quatorze ans, fait montre d'une certaine autorité, même paternelle à certains égards.

Les remontrances en public embarrassent Tim mais il avoue avoir une grande admiration pour René.

Les parents de Steeve se fendaient en quatre pour que ce dernier fréquente l'école. Steeve ne veut rien savoir ; las des remontrances de ses parents, il fugue et rencontre Marcel, un homme de quarante ans. Steeve dit que Marcel l'écoute, l'héberge et ce dernier représente l'adulte rêvé, genre de personnage mythique qui rassemble toutes les caractéristiques de la mère et du père en une seule entité. Marcel va convaincre Steeve de retourner à l'école sans que ses parents insistent. Steeve va rendre visite régulièrement à Marcel au commencement et peu à peu s'en détache.

Mario a treize ans et passe sa semaine dans un collège en dehors de Montréal. Un vendredi, au Terminus Berri, il se fait accoster par Robert, cinquante ans. Il se laisse entraîner dans les escaliers du Palais du commerce en face du Terminus. Pour trente dollars, il accepte que l'inconnu le masturbe. Par la suite, Mario a vite fait de reconnaître que son charme pouvait être des plus payants. Mario était déjà avancé dans sa prostitution quand il rencontre Richard, quarante ans. Richard prend Mario sous sa protection et joue à fond son rôle d'adophile initiateur. Mario s'aperçoit assez vite par contre que Richard est un amateur d'adolescents et que ses allures de sage ne sont qu'une couverture.

La situation de l'adophile initiateur est complexe. Pour la comprendre, il faudrait mettre en évidence les circonstances qui ont permis à un individu de se présenter comme investi d'une "mission".

Bien entendu, cette section spécialement dédiée à l'adophilie (adulte-adolescent) met en relief un comportement qui n'est pas exclusif aux garçons puisque vous aurez déjà lu précédemment des commentaires semblables provenant d'adolescentes.

• UNE RELECTURE ; L'ÉCOUTE, EXPRESSION
D'UNE DIFFÉRENCE :

« Il arrive que quelqu'un vienne à quelqu'un d'autre avec le désir d'être entendu. » (Bellet, 1989, p. 11).

L'écoute, c'est le rapport de l'homme avec l'homme. C'est ce que nous avons recensé dans nos nombreuses lectures touchant de près ou de loin à l'émancipation. Nous avons regroupé les notes prises sous différents thèmes qui portent d'abord sur le moi, ensuite sur l'entrée dans la vie et toutes les questions sur l'identité. Nous vous proposons après cela quelques commentaires sur la société, quelques mots ou plusieurs sur le symbole et nous concluons par la problématique des droits des jeunes que nous considérons comme une conscience nouvelle de la parole des jeunes.

Dans le récit de vie, les jeunes ont l'occasion d'employer les termes "moi je" pour signifier les conflits qui les perturbent.

Leur pratique prostitutionnelle n'est pas qu'aveuglement des mœurs, elle peut être la scène du jeu des défenses ou des volontés par rapport aux situations vécues dans l'organisation de leur cheminement. L'investissement de désir ou le développement du déplaisir font partie d'un processus d'association, de relation où l'idée d'un moi se constitue avec la difficulté de donner un sens à leur travail, à leur rêve, à leur vie. Les passages d'une voie à une autre peuvent traduire leur optique, en ce sens que leur travail affecte ce qui peut relever de la censure, de l'inhibition, de la libido, des pulsions. Leur expérience de vie dégage des principes de conservations, de réalité. Le jeune joue ou manœuvre avec le désir et la crainte, les défenses sexuelles et les pulsions.

À l'adolescence le moi s'offrirait comme objet d'amour à la sexualité; il peut y paraître plausible que des jeunes s'attardent à cette expérience mais la développent et en pratiquent l'économie comme s'ils anticipaient les frontières de leurs intérêts. Les conflits, les approches intérieures dont ils parlent parfois demandent une énergie capable de supporter les problèmes qu'ils doivent neutraliser pour pouvoir fonctionner comme si leur idéal arrivait à s'affirmer.

Leur éducation comprend une gestion de l'utile et une assurance contre les "dommages". Les jeunes dont nous parlons ont entre treize et dix-huit ans; l'épreuve de leur réalité d'adolescent fait ressortir l'importance de la médiation pour articuler leur évolution. C'est pourquoi

chez certains, l'adulte peut représenter la motion vers la mise en branle des actes d'autonomie. Il est reconnu que, dépendant du point de vue où on se place, il y a plusieurs manières d'entrer en relation avec l'être humain. Le récit de vie nous invite à lire la personne, son témoignage nous explique quelques éléments de la chose humaine. On peut considérer un ou une jeune prostitué.e comme une personne limitée, entre-temps il.elle a un corps qui la rattache à des moments et à des endroits. On aura sans doute compris que pour nous, la prostitution n'est pas qu'un comportement, signe de maladie, mais surtout l'expression de l'existence d'une personne.

Entendre le jeune prostitué simplement comme un être humain nous oblige à reconnaître qu'il est prostitué; il nous appartient de reconnaître sa différence et de lui permettre de s'exprimer en tant qu'être humain, d'être vivant et de se sentir vivant. À force de vivre dans un monde à lui, le ou la prostitué.e en vient à perdre le contact; de nos jours, la drogue aide à accélérer cette manière d'être. Nous avons longuement dit comme le prostitué se chosifie, chosifie l'autre; mais en même temps, son être doit être confirmé par les autres. Le problème de sa solitude n'est peut-être pas évident, mais la prostitution peut être une défense contre cette peur, contre la déception de la vie.

Les jeunes prostitué.es maintiennent constamment le jeu entre leur actualité et leur idéal. En se déplaçant entre l'interdiction et la satisfaction sexuelle, on peut saisir que le.la jeune prostitué.e se bat contre sa propre destruction qui, comme la majorité nous l'a souligné, était active avant l'entrée dans la prostitution. Ce qui est difficile dans cette identification du jeune à un autre, c'est qu'il ne peut pas dire "nous", en parlant de sa relation avec l'autre. Ce "nous" n'apparaît qu'à la fin des récits, au moment d'aborder la question des conseils à donner aux jeunes, des souhaits à formuler pour aider les jeunes prostitué.es. C'est à ce moment qu'on peut se rendre compte de la culture de la prostitution dont nous avons déjà glissé quelques mots.

Nous comprenons que, se divisant d'avec son être, le.la jeune prostitué.e acquiert de l'existence. Les moments gagnés dans la prostitution

marquent l'histoire du jeune et lui révèlent des aspirations à refuser de subir quoi que ce soit ; il n'est pas ainsi, il le prouve. Le temps qu'il trahit les apparences, son activité prostitutive lui permet de se cramponner à sa capacité de s'approcher de sa fragilité, sans rompre les liens. Malgré tout, aucun jeune ne se dissocie de sa relation avec «l'autre». Il n'y a pas non plus de séduction coupable, mais de façon générale, un sentiment d'infériorité, dont nous avons parlé dans les sections précédentes.

La volonté de se prostituer requiert une cause par laquelle elle est entraînée à agir. Le.la jeune va vers la prostitution. Il.elle cesse d'être dans le monde quand il.elle sent l'itinéraire de sa différence. Cette différence se situe fréquemment du côté de la délinquance. Ici au Québec, la délinquance juvénile passe avec l'adolescence, selon le professeur Marc Leblanc, et elle est en rapport avec l'autorité, l'ordre social, la norme. Il n'est pas étonnant que la mésadaptation sociale, les troubles de la personnalité soient décidés en fonction de la relation du jeune avec sa famille, l'école... la société et qu'on juge de la maturation du jeune en tenant compte de sa capacité de réintégration sociale.

À partir de notre expérience, pour mieux comprendre les effets sociaux dans les parcours prostitutifs, nous avons aménagé les tableaux suivants grâce à un essai de structuration par Jacques Pector :

Tableau 1 – Inspiré de Modèles des effets sociaux

Entrée		
Besoins - Économiques : loyer, nourriture, vêtements - Statut : beaux vêtements, auto, bijoux - Psychologiques : évasion, fantasmes, aventure, révolte, etc. - Hébergement	Aptitudes - Peu d'expérience de travail - Bas niveau scolaire - Peu d'expérience scolaire - Un corps jeune - Peu d'expérience sexuelle - Non-choix	Valeurs - Sexualité - Sexisme - Consommation - Cultures - Attrait de l'interdit - Prostitution - Résistance aux abus de pouvoir - Comme un travail
Modèles - Amis, pairs ayant du succès - Famille - Pimp, « amis de cœur » - Modèle structuré = négation de l'individu	Sous-cultures - Attrait de la rue - Styles de vie - Récompenses pour les risques	
Amène à la décision d'entrer dans la prostitution		

Tableau 2 – Inspiré de Modèles des effets sociaux

Les conséquences – Enracinement		
Besoins - Économiques : perte des sentiers normaux pour une carrière - Primaires : manger, dormir... - Statut : maintenir le style de vie acquis - Psychologiques : accroissement de la toxicomanie dû au jugement social ; perte d'estime de soi ; accrochement à un style de vie	Aptitudes - Pas de référence d'emploi - Peu d'expérience conventionnelle de travail - Arrêt scolaire - Acquisition d'aptitudes limitées	Valeurs - Différenciation d'avec le monde « straight » - Le corps comme valeur-pouvoir - Immédiateté - Argent - Isolement - Valeurs de la rue difficiles à désapprendre - Révolte - Vivre au jour le jour sans économiser le fric
Modèles - Protection assurée par le pimp - Non-protection de la police - Services sociaux insuffisants - Les pairs ayant du succès encouragent à continuer	Sous-cultures - Support des pairs dans la rue - Non-jugement des pairs - Solidarité face à la solitude de la rue ; support émotionnel et vie sociale avec les pairs	
Amène à l'enracinement dans la prostitution		

Tableau 3 – Inspiré de Modèles des effets sociaux

Un effet possible – Sortie		
Besoins - Rencontre des besoins exposés dans les tableaux précédents (avec ou sans aide)	Aptitudes - Acquisition d'aptitudes - Éducation	Valeurs - Désapprendre les valeurs de la rue et les styles de vie - Fin de la révolte?
Modèles - Support d'un modèle positif extérieur au milieu - Évasion face aux influences	Sous-cultures - Désillusion face aux fantasmes, à ses pairs, à la communauté - Démarche spirituelle, psychologique, apprentissage de socialisation...	
Amène à la décision de sortir de la prostitution		

• INTERACTIONS

Cette “entrée, enracinement, sortie” propre à la vie prostitutionnelle laisse place à l’interaction où le.la prostitué.e et le client sont à la fois partenaires, jouent un rôle, développent un modèle préétabli de représentation et constituent leur public. Ces actions peuvent permettre que s’instaure un rapport social où le.la jeune est un individu avec un masque et joue un rôle qui le transforme en personnage et un jour, avec le temps, en personne. Il lui faudra dramatiser son activité pour pouvoir répéter sa scène sans épuiser toutes ses énergies à chaque occasion. C’est dans ce contexte que ses liens avec ses pairs lui apporteront les trucs du métier et qu’il y aura en quelque sorte une équipe de représentation qui assurera le conditionnement nécessaire à la survie des réseaux par exemple. C’est ainsi que les prostitué.es parlent rarement de toute l’organisation de protection, de surveillance, d’entraide qui entoure chacun et que le client généralement ne sait pas. Les interactions maintiennent la situation

propice à la représentation. Autre aspect curieux de cette mise-en-scène, c'est l'affirmation par les jeunes de cette transformation en objet, en chose ; nous serions portés à utiliser plutôt l'expression non-personne pour caractériser ce retrait d'une personne pour permettre à Guy ou Hélène (noms de travail) d'entrer en scène et jouer le jeu. C'est une mesure de protection qui permet au jeune de réaligner sa relation, s'il la juge intéressante pour sa sortie par exemple ou en fonction de ses rêves. C'est une façon de s'allier au pouvoir pour espérer passer au travers.

Si la pratique prostitutionnelle des adolescent.es passe avec leur adolescence, on peut supposer qu'il y ait des rites de passage. Il est de plus en plus dit que nos sociétés modernes n'offrent plus de rites pour le passage de l'être humain par les différents stades de son évolution. La puberté physique se manifestant plus tôt chez les jeunes, elle s'écarte davantage de la puberté sociale qui suit une autre évolution. Les passages supposent des initiations qui font défaut aujourd'hui ; placés sur des voies secondaires (comme à l'école), ils en décrochent comme pour se remettre sur la bonne voie. Pour plusieurs jeunes, le masque prostitutionnel peut être emprunté pour procéder à une différenciation d'avec ses voisins. Le fait de choisir la marge, permet de changer de catégorie sociale ; le fait d'être initié au secret, à une nouvelle fraternité permet à certains jeunes de vivre, c'est-à-dire de changer, de mourir et renaître, d'agir, d'arrêter et de recommencer, alors qu'ils ont le sentiment d'être en latence, déjà morts-vivants. La prostitution supplée aux carences en matière d'initiation en séparant de fait le jeune et en consacrant sa différence. Sa relation avec l'adulte constitue une reconnaissance de la frontière franchie et confirme sa stratégie de refus ou de résistance à une société étatique en s'identifiant à une société de la rue, plus "conviviale". Il semble que beaucoup de jeunes par leur décrochage, leur marginalisation (délinquance, drogue, prostitution...), contredisent la société issue de la «révolution tranquille».

Nous ramenons ici quelques propos sur la prostitution comme socialement constituée : le rapport à l'argent et au sexe vient confirmer la puissance du système en permettant au client, à la police, à l'intervenant

de s'identifier comme importants dans les jeux de pouvoir. Chacun refuse d'être réduit et à travers la communication, l'écoute du prostitué, l'adulte acteur ou intervenant, quelques fois les deux en même temps, reconstruit sa fonction ou sa réalité. Nous répétons l'expression de Jean-Guy Nadeau : la prostitution, c'est aussi « une affaire de vies » et nous ajoutons que si, pour de plus en plus nombreux jeunes, elle consiste en un moyen de débrouille parmi d'autres, cela questionne nos choix de sociétés.

• IDENTIFICATION

Nous en sommes venus à parler d'identification ; ce qui est la forme du lien, lequel se définit comme une relation où l'investissement se différencie par l'incorporation que le.la jeune y pratique. Dans ce jeu, il peut s'y perdre parce qu'affaibli, appauvri ; parce qu'il s'en sert pour rejeter le mauvais, ce qu'il refuse en lui. Au contraire il.elle peut en être satisfait.e non seulement pour des raisons économiques, mais aussi parce qu'il peut y tisser des liaisons qui régularisent sa vie et lui permettent de dégager les moyens d'accomplir ses désirs.

Nous l'avons déjà écrit peut-être, mais de par sa sexualité, l'adolescent.e se situe dans un temps spécial pour comprendre la vie, « Il n'existe pas de voie-type, de marche à suivre universelle » (Van Meerbeeck, 1988, p. 10) pour gérer l'ingérable ; chacun suit la voie qui lui paraît viable et le processus de maturation n'est pas une recette magique.

Au contraire, comme le signale Gérard Mendel (1974, p. 147), l'adolescent.e contemporain.e n'a pas d'alternative autre que « ... le jeu de la régression et de la projection (à la place de la progression et de l'identification) [car] [...] le Pouvoir social est avant tout à l'image d'une Mère archaïque, toute-puissante et castratrice ». Comme l'ont dit les jeunes, ils ne veulent pas devenir comme les adultes, il n'y a pas conflit de générations mais crise de générations. Sur le plan sexuel, ils se dégoûtent de l'érotisme imaginaire de notre société et cherchent une sensualité qui semble hors de portée. Ce qui est sûr dans la prostitution c'est que l'enfant sait ce qu'on attend de lui, qu'il n'a pas une relation de confiance avec son client,

mais plutôt une relation de “barguignage”. En ce sens-là, il reconnaît des éléments de maturité et ne pratique pas totalement l’infantilisme de sa génération, conditionnée et anesthésiée. Nous ne voulons pas faire l’apologie de la prostitution mais souligner qu’il existe peu de domaines où le jeune puisse se réaliser. Selon François Dubet (1987, p. 26) : « ... la marginalité est une forme d’action, fragile sans doute, mais qu’elle a des significations pour elle-même, soit parce qu’elle est l’expression d’un problème social plus que d’une logique de pouvoir, soit parce qu’elle renvoie à des pouvoirs sociaux conflictuels et décomposés ».

• INJUSTICES

On a l’habitude de croire que la conduite de jeunes qui paraissent dominés se réduit à une simple réponse, à des contraintes extérieures, à une pratique de “combines” où les plus malins s’en sortent mieux. Cependant à la lumière des récits, les jeunes font état des injustices sociales comme dans la répartition des ressources économiques et culturelles. Ils sont au courant du contrôle et de la répression de notre société et savent que le rôle du policier, du travailleur social, n’a rien à voir avec les statistiques sur la délinquance. Ils sont aussi souvent enragés, une rage qui peut se retourner contre eux-mêmes, mais qui peut aussi, on l’a vu, les amener à revendiquer leur autonomie. C’est pour cela que nous prenons au sérieux ce qui est dit par les jeunes et parce qu’ils sont les acteurs, nous avons voulu savoir ce qui est dit.

Aucun jeune ne s’est présenté à nous que comme victime ou prostitué.e, chacun.e avait des choses à débattre, un livre à écrire, des perceptions à corriger. À force d’agiter le même monstrueux, on finit par créer un épouvantail utile mais en oubliant que leur action a un sens. Les jeunes savent que les pauvres s’appauvrissent ; ça les dérange et ça les conduit à recommencer à rêver ou à retraiter égoïstement et à se faufiler dans le vide. Mais ils n’en pensent pas moins et la plupart, encore une fois malgré l’étroitesse des relations dans la prostitution, guettent la sensibilité et la jouissance dans le rapport au corps d’autrui. Ils témoignent d’une certaine tendresse avec certains adultes.

C'est en suivant cette trace, que quelques-unes surtout, finissent par refuser de se laisser payer pour leur affection, parce que convaincues du sens de leur relation et de l'intention vécue. Curieusement ça semble se jouer dans cet arrière-scène ; la lutte pour réguler soi-même ses modes de coopération et la détermination des contenus de sa vie. On n'en est pas aux solidarités, mais il y a autre chose qui mijote. Si on admet que chaque âge de la vie sert à apprendre comment vivre le suivant, on peut s'inquiéter de ce que notre société propose aux jeunes comme figure de leur avenir. L'entre-deux que constitue l'adolescence est l'objet de stratégies qui amènent les jeunes à un vieillissement précoce à force de multiplier les culs-de-sac. Si un jeune n'est pas je-m'en-foutiste, ni victimisé, il lui reste la marginalisation, une recherche hors cadre d'un mode de vie qui brise la carapace d'indifférence avec laquelle nous nous protégeons.

S'agit-il de rêvasserie, d'un propos mensonger ? Que peut-on voir à travers ces récits de vie qui suggère l'émancipation ? Nous avons parlé d'une parole sans sexe dans ces récits ; ce qui étonnamment correspond au discours social actuel. Ce qui nous semble différent, c'est que cette parole finisse par dire que l'affaire ne fonctionne pas, qu'on a beau disperser les problèmes, on finit par les revoir apparaître.

• LE DISCOURS ACTUEL

Dans la prostitution, on a pu voir une première forme de socialisation où un.e jeune prend conscience d'une autre réalité que la sienne : "la société vraie". Il y en a une deuxième où le.la jeune acquiert une connaissance spécifique du rôle qu'il joue. Dans ce cheminement, le.la jeune construit son monde, il.elle le produit. Nous nous sommes demandé quel impact le discours actuel avait sur les jeunes. Avec d'autres organismes, le PIaMP s'est joint au R.O.C.J.M.M. pour examiner la situation. Ensemble ils constatent qu'engagés dans certaines voies d'expérimentation sociales, les jeunes sont confrontés à des apprentissages décisifs pour leur insertion dans la société : l'initiation aux normes socioculturelles. Transgression et conformisme sont inhérents à cette expérimentation. Cela ne va pas sans

heur, spécialement lorsque les espaces d'expérimentation se réduisent à des lieux marginaux. Jusqu'à maintenant, pour répondre à cette marginalisation croissante, l'État (par ses appareils : écoles, centres d'accueil, CSS, bureaux d'aide sociale...) a maintenu le cap de la perspective économiste par des politiques d'exclusion, de dépossession et de coercition¹⁹. Que ce soit dans le domaine du non-travail, du décrochage scolaire ou de l'adaptation sociale en général.

Pourtant à cause de cette orientation gouvernementale, nous savons, depuis trop longtemps, que les difficultés d'insertion sociale pour tous les jeunes ne font que s'accroître (chômage, itinérance, décrochage, exclusion institutionnelle...). Selon toutes apparences, la technocratie d'État a conservé une orientation répressive au nom de la prévention des problèmes chez les jeunes. Ici nous faisons référence à la rééducation conformiste des centres d'accueil, aux projets éducatifs misant exclusivement sur l'excellence académique, aux campagnes "non à la drogue", à la politique d'appauvrissement des jeunes liée à la réforme de l'aide sociale... Bref des politiques qui mettent en œuvre une "répression préventive" des comportements. Ces techniques pseudo-préventives préconisent les modifications comme remède magique, c'est-à-dire : considérer les jeunes en tant que problèmes sociaux. Définir leur existence de façon opérationnelle en les incluant, le cas échéant, dans une clientèle à risque faisant l'objet d'un programme d'intervention.

Continuer dans cette direction, c'est renforcer un processus d'aliénation de la vie sociale des jeunes où la dépendance aux valeurs et aux directives morales des adultes prennent le pas sur leur autonomie, même celle de penser ! Las de se faire considérer en objets, de plus en plus de jeunes "choisissent" de vivre en rupture avec le monde institutionnel parce que ce dernier est davantage préoccupé à justifier son travail qu'à répondre aux demandes des jeunes. On peut presque qualifier cette situation "d'état de non-service" du monde institutionnel pour les jeunes.

19. Pour en savoir plus long, voir *Les réalités des jeunes : banalisation et coercition*, document de réflexions du ROCJMM présenté au Conseil Permanent de la jeunesse en avril 1989.

Ces jeunes ont davantage besoin d'espaces d'expérimentations où ils peuvent apprendre de façon collective, avec des adultes-ressources, à devenir critiques face aux enjeux de la vie en société. Des lieux où ils. elles peuvent être écoutés et supportés dans leur cheminement d'expérimentations sociales sans que leur itinéraire ne soit jonché d'interdits. Jusqu'à maintenant les organismes communautaires jeunesse autonomes ont maintenu à "bout de bras" ces espaces d'implication, de création et d'émancipation²⁰.

• CHOISIR LA PROSTITUTION

On pourrait se dire que le "choix" de la marginalisation est un mécanisme de défense contre ce qui se conçoit comme incompatible. Mais choisir la prostitution comme mesure pour réduire la tension en dit beaucoup, si on veut l'entendre, sur l'expérience qui force des jeunes à prendre ce moyen pour éviter d'être submergés par leur existence. Les jeunes donnent l'impression d'être refoulés, d'être déniés de leur devenir. Le choix prostitutionnel apparaît être un déplacement de l'énergie vers un système où se joue, du moins en apparence, l'investissement économique et affectif.

Être soi-même, dans l'espoir de faire accepter ses travers et de les faire supporter aux autres; être solidaire parce que dans la prostitution les rapports sont donnés, réciproques et inséparables d'une valeur. La rencontre d'autrui pour être en relation avec l'être, pour partager un malaise impalpable. L'existence dit-on, est une entreprise impossible à désertier, on peut s'y refuser pour toutes sortes de raisons; on peut traîner les pieds; on peut même parler d'émancipation en opposant aliénation et libertés mais les jeunes racontent que l'ennui d'être soi constitue une bonne part de l'aliénation actuelle; ce n'est pas tellement l'autre qui impose la servitude mais soi-même encombré par le détachement de soi, effrayé par la peur d'être trop loin de soi.

20. Ce texte est inspiré de : ROCJMM, *Pour ajouter de la misère à la vie. Mémoire sur l'avant-projet de loi sur les services de santé et les services sociaux au Québec*, janvier 1990.

Dans les récits, être humain veut dire appréhender et partager l'expérience. Ce n'est pas nécessairement ce qui est dit, mais on peut le percevoir comme ça ; on peut s'en servir comme d'une boussole pour saisir le rapport de soi et de la société dans le monde vécu du.de la jeune prostitué.e.

• ... UNE SOLUTION ?

Dans les mythologies, il arrive parfois que l'intelligence arrive à un mortel en même temps que la sexualité ; comme dans ce poème de Gilgamesh (Babylone), où Enkidu est "éveillé" après avoir connu l'amour avec une prostituée. Symboliquement la marginalité permet de retrouver le désordre dans l'organisation sociale. Le sens commun dont témoignent les jeunes nous apporte les limites de notre société ; entre autres que dans la vie, on apprend surtout à moins souffrir et que le sexe peut être une clé pour ouvrir la porte à la réalité. Cette clé nous semble être celle de la désobéissance ; désobéissance à ce qui semble la réalité de la vie. Le récit de vie parle d'histoire vécue et offre une vision de sa propre réalité par le jeune. Nous en percevons des manières d'être, des situations, mais il est aussi une communication dans le sens de Saint-Exupéry : « L'homme n'est qu'un nœud de relations, les relations comptent seules pour l'homme. » (1942, p. 176).

Dans la prostitution, il s'agit de relations "micro-sociétales" où, au bas de la hiérarchie sociale, des jeunes visent à faire craquer l'exclusivité de leur petit monde. L'autonomie recherchée par des jeunes à travers la prostitution, c'est de se donner à soi-même sa propre loi ; résister pour préserver l'essentiel. Pour que ça ne tombe pas dans l'égoïsme et dans la déprime, il faudrait qu'on parle d'auto-détermination, "mais entre le dire et l'acte, il y a la mer."²¹

« Si vous me lisez un jour, écrit un des jeunes, c'est peut-être parce que vous pensez comme moi que ce n'est pas dans les mots qu'on fait le changement, mais dans les actes. »

21. Proverbe italien.

Rappelons cette citation de Marie-Andrée Bertrand :

« Ce n'est que dans la mesure où quelqu'un veut de l'aide, appelle à l'aide, désigne le genre d'aide qu'il souhaite, devient capable de nous contredire quant au genre d'aide que nous lui prescrivons, que sa socialisation, sa scolarisation, sa réadaptation et son traitement sont "réussis", c'est-à-dire qu'ils deviennent sa façon de murer, de prendre en main son développement. » (1981, p. 9-10).

UNE GÉNÉRATION SANS NOM

Ni Oui



Pascal Bernier est l'auteur du dessin ci-dessus qui est imprimé sur les "T-shirt" souvenir du colloque. Il est décédé en automne 1992.

Dernière de couverture des actes du colloque *Une génération sans nom (ni oui)*, tenu à Montréal en 1992. Pascal était un jeune Punk surnommé le Loup bleu à cause de son « mohawk » bleu. Il m'avait dit à propos de ce dessin : « Tu sais, j'y ai mis tout mon coeur ». – Patrick Celier

La prostitution n'est pas nécessairement un problème pour le.la jeune, plutôt une solution. En respectant l'énoncé de Mme Bertrand, on en arrive à faciliter la prise de pouvoir sur ses actes, c'est-à-dire permettre à quelqu'un de bâtir les réponses aux questions qu'il se pose en l'écoutant.

Le "problème" des jeunes prostitué.es n'est-il pas d'abord celui des tensions et violences familiales, de l'école robotisante, du chômage, de la misère sexuelle des adultes, du plaisir "commercial", de l'avenir bloqué? « Paradoxe ou juste retour des choses, écrit Michel Dorais, notre seule façon d'aider les supposés délinquants de la prostitution sera de le devenir à notre tour en transformant l'ordre des choses. » (Cité par Joyal-Poupart, 1987).

Conclusion de la période

Nous nous servons de cette citation de Michel Dorais pour reposer la question des droits, en se demandant quel sera l'impact de la nouvelle *Charte des droits de l'enfant* adoptée par l'ONU sur l'ordre des choses...

Puis il y a toute la question des droits des jeunes et de l'intervention dont nous reparlerons dans la suite des écrits sur l'histoire du PIaMP et de son appréciation de la prostitution de demain.

Est-ce que ce savoir-là finira par faire partie des choix de valeurs et de la vigilance des uns et des autres? Il s'agit là d'un enjeu politique où on pourrait se poser de sérieuses questions comme : pourquoi investir dans un appareil de services si peu efficace? Comment se fait-il qu'on ne réussisse pas à dépasser la logique des besoins centrée sur les individus et leurs déficiences? Pourquoi pousser des jeunes à vivre aux dépens de clients plutôt que comme citoyen.ne? Pourquoi s'abrutir dans un échange de services qui porte le masque d'amour plutôt que de parler de projets collectifs et de les créer?

Les adolescents.es humiliés.es dans le monde adulte ont pour vocation la détresse mais demeurent au fond d'eux-mêmes et elles-mêmes des héros clandestins des bas-fonds de l'âme humaine. L'envie d'inventer de

nouveaux modèles pour engager l'avenir de notre capacité collective a poussé le PIaMP à profiter de cette recherche pour (prétentieusement, sans doute) construire un atelier de l'émancipation, découvrir le chemin qui conduise les jeunes eux-mêmes et elles-mêmes à travers un espace qui favorise le dialogue et la réflexion.

Au terme de ce périple dans l'axe de l'émancipation, nous voudrions nous remémorer un épisode dramatique de la vie de notre organisme. En 1985, au printemps, un des jeunes qui faisait partie du groupe a été assassiné à dix-sept ans. Spontanément seize de ses compagnons ont décidé de passer la soirée avec sa mère, inconsolable. Solidarité sans doute, mais surtout un geste de tendresse. Comme le disait une jeune :

« On était une gang, on se faisait des partys le samedi soir ; c'est la tendresse, c'est quelque chose, pas le grand amour romantique, c'est la vie que j'ai l'impression d'atteindre, l'amour tout court, que tu sois prostitué.e ou devant ton frère, chez nous, ça on l'avait, ça nous a aidé à nous en sortir. »

Finalement, une dernière citation d'un jeune membre actif du PIaMP :

« Un autre jeune avait cette pensée : « Pourquoi au PIaMP ? Eh bien, pourquoi pas ! Si l'on désire travailler avec des jeunes prostitué.es et que l'on s'entend sur la manière ou plutôt sur l'esprit du travail, je vous dis pourquoi pas ! Bien sûr tout le monde ne peut pas travailler au PIaMP ; pour les âmes mécaniciennes on ne mélange pas une pièce de moteur Honda avec un Suzuki ! C'est pourquoi en ce qui concerne le PIaMP, un groupe s'identifie à être moteur par une conscience collective ainsi qu'une conscience de soi compatibles. »

La prostitution

La prostitution c'est : un tabou bien enterré
La prostitution c'est : une façon de penser
La prostitution c'est : plus souvent un danger
La prostitution c'est : une façon d'explorer
La prostitution c'est : une façon de se trouver
La prostitution c'est : une façon de s'affirmer
La prostitution c'est : une façon de commencer
La prostitution c'est : une façon de s'améliorer
La prostitution c'est : une façon de se protéger
La prostitution c'est : une façon d'aimer
La prostitution c'est : vouloir une sécurité
La prostitution c'est : une façon de restructurer
La prostitution c'est : une façon de s'évader
La prostitution c'est : une façon de s'amuser
La prostitution c'est : une façon de s'occuper
La prostitution c'est : une façon de gagner
La prostitution c'est, la prostitution c'est, la prostitution c'est :
C'est vu et jugé différemment par chaque personne
C'est argumenté en faveur des normes
C'est s'inventer des histoires sans morale
C'est connaître sans connaître
C'est quelque chose qui appartient à tous et chacun à sa manière

Sarah Monette

Sarah Monette écrit poèmes et réflexions.

Ayant participé au PlaMP, elle est heureuse d'intégrer
deux textes de son cru à ce chapitre « Paroles de jeunes ».

Vivre en silence – Période 2

1993-2004

MULTIPLICATION DES ALTERNATIVES D'INTERVENTION ET DÉPLACEMENT VERS LA MARGINALISATION DES JEUNES

Nous avons vu dans la section précédente qu'un premier groupe de bénévoles, composé de jeunes et d'intervenants.e.s du milieu, a créé le PIaMP en 1982 dans le but d'offrir un espace de parole et d'action aux jeunes des milieux de la prostitution. Rapidement un *drop-in*, Le Repère, est mis en place, ce qui rend visible la prostitution des mineurs-es et génère des pratiques émancipatrices avec les jeunes, dont leur participation à l'action-recherche basée sur les récits de vie. Ces jeunes ont réagi à l'affirmation du courant dominant voulant que la prostitution des mineur.e.s ne soit pas un problème à Montréal car peu répandue. Les jeunes se sont indignés de cette volonté de garder le silence et de rendre invisible leur réalité ; ils ont participé au projet d'action-recherche pour dire : je suis et j'en suis et pas que ça.

Puis, au milieu des années 1980, l'épidémie de sida donne une nouvelle dimension à l'intervention avec l'introduction du concept de réduction des méfaits dans un contexte de prévention. On parle moins de prostitution juvénile, davantage de jeunes de la rue avec, comme intervention privilégiée, le travail de rue. Plusieurs nouveaux organismes naissent, multipliant les alternatives d'intervention dans les milieux de la prostitution, de prévention en milieu scolaire et de contacts avec les jeunes marginaux.

Le colloque *Une génération sans nom, ni oui*, organisé par le PIaMP en 1992, consacre ce glissement de la prostitution des mineurs-es vers la marginalité. Lors de ce colloque, Jacques Pector, coordonnateur du PIaMP, mentionne qu'un rapport de l'UNICEF (1977) « ... estimait à 54 millions le nombre d'enfants de moins de 15 ans se prostituant

dans le monde [...] Le manque de tendresse, d'affection, y est souligné comme une cause aussi importante que la pauvreté. » (1994, p. 21). Depuis sa fondation, le PlaMP a pu observer que des jeunes créent de nouvelles formes de socialité « ... pour pallier aux carences des formes institutionnelles traditionnelles. » (Pector, 1994, p. 23).

Sur la scène locale, en 1993 la Ville de Montréal adopte son *Plan de mise en valeur de la rue Sainte-Catherine*, qui sera suivi de plusieurs autres plans de revitalisation du centre-ville au cours des années suivantes, allant jusqu'à la création du *Partenariat du Quartier des spectacles* en 2003. Les conséquences de cette volonté de revalorisation sur les jeunes de la rue, dont ceux et celles impliqués dans la prostitution, seront nombreuses et contribueront à la répression et au dispersement des jeunes, considérés par les autorités et les résidents-es du secteur comme une population dérangeante (Parazelli, 2002).

Pendant ce temps, **sur la scène provinciale**, les différents gouvernements qui se sont succédé – libéraux ou péquistes – depuis la fin des années 1980 jusqu'en 2004 ont contribué au démantèlement du réseau de la santé et des services sociaux qu'on avait mis des décennies à bâtir²². Dans son rapport (1988) la Commission Rochon affirme « ... il est établi depuis longtemps que les mécanismes du marché ne doivent pas s'appliquer aux services sociaux et aux services de santé. » (p. 687). À l'encontre de cet avis, plusieurs lois et règlements sont par la suite adoptés selon un programme progressiste-néolibéral, ayant pour conséquences la diminution de l'accès à des services sociaux et de santé de qualité, l'allongement des listes d'attente, tant en santé physique qu'en santé mentale, ainsi qu'une diminution importante de l'autonomie de plusieurs organismes communautaires. Rappelons-nous quelques moments-clés de cette période :

- compressions de plus d'un milliard de dollars imposées au réseau entre 1995 et 1998 ; c'est l'époque des virages : virage ambulatoire,

22. Toute cette partie vient du site de la Clinique communautaire de Pointe-Saint-Charles, consulté le 30 mai 2020 : <https://ccpsc.qc.ca/fr/node/1814>

virage milieu et désinstitutionnalisation en santé mentale et en déficience physique ou intellectuelle²³

- l'objectif gouvernemental principal du déficit zéro adopté en 1996
- en 1997, un programme favorisant les départs à la retraite des employé.e.s du réseau public mène au départ de 35 000 personnes, dont la moitié dans le seul secteur de la santé
- nouvelles compressions de 158 millions de dollars dans le réseau en 1998-1999
- en 1998, abolition des assemblées régionales de la Régie régionale de la santé et des services sociaux, ce qui donne tout le pouvoir aux membres du conseil d'administration de la Régie
- en 1999, le Rapport Arpin préconise d'élargir la place du privé dans la prestation de soins et de services directs à la population
- en 2000, le gouvernement adopte la Loi sur l'équilibre budgétaire qui interdit aux établissements du réseau de cumuler les déficits
- toujours en 2000, dans son rapport la Commission d'étude sur les services de santé et les services sociaux (Commission Clair) considère que la participation du communautaire et du secteur privé, avec ou sans but lucratif, doit être réexaminée sous l'angle du complément et que le gouvernement doit se doter d'une politique cadre de partenariat
- en 2001, dans sa nouvelle politique de l'action communautaire le gouvernement reconnaît que sa contribution au financement de base des organismes communautaires est «complémentaire à la contribution de la communauté»; tout un chapitre y explique les

23. Soulignons que le *drop-in* du PIaMP, investi par de jeunes adultes provenant en particulier du virage de la désinstitutionnalisation en santé mentale, a dû fermer ses portes en 1999. Ces jeunes marginaux (de 17 à 25 ans) occupaient l'espace au détriment des jeunes mineur.e.s. Les alarmes et les représentations adressées aux services sociaux et de santé publique n'y ont rien changé.

modalités du soutien financier basé sur des ententes de services, ce que le communautaire rejettera

- et, adoptées sous le bâillon en 2003, la fusion forcée des établissements (CLSC, CHSLD, hôpitaux non-universitaires) et la reconfiguration complète de la représentation syndicale du réseau, ce qui ouvre la porte à la sous-traitance sans « désorganiser » la nouvelle représentation syndicale.

Toujours pendant ce temps, si on regarde **plus largement**, on voit que :

- les ordinateurs personnels arrivent sur le marché au début des années 1980 et qu'Internet et le réseau World Wide Web se développent principalement dans les années 1980 et 1990 (*Encyclopédie canadienne*, en ligne)
- une récession fait rage en 1980-1981 et affecte le développement économique à tous les paliers
- s'ensuit une crise économique et un *krach* en 1987, dus à la financiarisation de l'économie et à des bulles spéculatives
- en Occident se développent aussi une crise idéologico-politique, dont les événements marquants sont l'effondrement du Mur de Berlin en 1989 et le démantèlement de l'URSS en 1991
- se produit aussi une crise religieuse débutée dans les années 1970, mais qui s'accroît dans les années 1980 : diminution du nombre de fidèles, conversions, mouvements spirituels
- une deuxième récession survient en 1990-1992
- en 1999, l'Organisation mondiale de la santé affirme dans son rapport annuel que « ... les améliorations de la santé ont contribué par le passé à accélérer le développement humain et qu'il en sera ainsi dans l'avenir. Les dépenses de santé seraient donc des investissements voire même un facteur déterminant de la croissance économique » (Clinique communautaire de Pointe-Saint-Charles, en ligne).

Gérard Mendel, dans son allocution au colloque de 1992 organisé par le PlaMP, affirme que nous sommes dans une crise de civilisation caractérisée par quatre phénomènes :

- « Un déclin incontesté des formes traditionnelles et autoritaires de la culture et des systèmes de valeurs : l'image du père dans le ciel et sur terre, qui a fait vivre l'humanité depuis très longtemps, décline. Et parallèlement, les grandes idéologies politiques sont presque disparues, d'où le manque général de points de repère, d'où cette crise d'identité [...] tous ces phénomènes sont évidemment perçus, ressentis par les jeunes, qui sont justement ceux qui essaient et veulent construire ces points de repère. » (1994, p. 27)
- « La Terre est devenue un grand village planétaire [...] d'une extrême inégalité sur tous les plans » (p. 27)
- « La récession économique, avec le chômage qui frappe les jeunes qui n'ont plus ce que nous avions à cet âge, c'est-à-dire une garantie de travail et, par là, cette possibilité d'acquérir ce supplément de socialisation indispensable » (p. 28)
- « ... le développement d'une société de masse dans laquelle nous vivons, mais dont on est extrêmement loin d'avoir pris la mesure [...] Tout, aujourd'hui, est devenu confus, mélangé, incertain ; les classes sociales continuent d'exister mais elles sont devenues plus difficiles à délimiter ; [...] chacun, réfugié de plus en plus dans son individualisme, doit trouver par lui-même, un sens à sa vie et à sa mort. Il doit se bricoler des solutions de fortune » (p. 28).

Selon Mendel, dans ce contexte d'une « ... société qui est désorientée, d'un individu à la recherche de son identité dans un monde en confusion générale » (1994, p. 28), nous faisons face à un problème de « ... transmission de la culture humaine dans la famille et à l'école, de l'adulte à l'enfant » (p. 28). En effet, selon lui les adultes et les parents « ... sont eux-mêmes et pour eux-mêmes en désarroi, inquiets, à la recherche de leurs propres points de repère. » (p. 29).

La répression vient autant de l'évacuation des jeunes de la rue hors des lieux à revitaliser, que des décisions gouvernementales qui diminuent l'accès aux services de santé et aux services sociaux, que des impacts souvent contradictoires des lois. Par exemple, la Loi sur le système de justice pénale pour les adolescents (LSJPA) vise à punir des comportements chez les jeunes de 14 à 18 ans (toxicomanie, prostitution, délinquance), comportements qui nous semblent plutôt être des symptômes dont l'origine devrait être prise en charge par la Loi de la protection de la jeunesse (LPJ). Par conséquent, un-e jeune qui commet une infraction à la LSJPA passe du système de protection au système de punition. Ces quelques facteurs, et il y en a d'autres, favorisent le dispersement, l'isolement et la clandestinité.



Dernier lieu du *drop-in* Le Repère, près du Parc Lafontaine.

Voilà la scène sur laquelle évoluent les jeunes dont nous voulons diffuser la parole. C'est une période creuse de dispersion des jeunes de la rue, ces jeunes qui dérangent selon le discours dominant.

Période creuse aussi car nous n'avons que trois entrevues complètes de garçons et deux entrevues partielles de filles. Cependant, leur analyse nous permet de constater que les jeunes vivaient de l'aliénation en-dehors de la prostitution. Celle-ci peut ajouter ou non de l'aliénation, mais peut aussi permettre une émancipation. C'est pourquoi, nous présentons d'abord l'axe aliénation afin de montrer clairement sa présence dans la trajectoire de vie de ces jeunes. À partir de cette période-ci, nous présentons l'analyse des récits selon les cinq grands thèmes définis dans le chapitre « Le chemin choisi – Méthodologie », soit : identités, place sociale et mépris, ruptures, vulnérabilités et intervention.

1) L'ALIÉNATION – Rapports de pouvoirs inégaux

• IDENTITÉS

L'entrée à l'école change la vie des enfants ; les deux garçons interviewés détestent y aller et ont beaucoup de difficulté à s'y adapter.

« L'école, j'ai toujours détesté ça. [...] La maternelle j'ai haï ça au maximum [...] j'avais une raison, parce que ça m'empêchait d'jouer [...] J'passais ma journée à l'école à m'faire des plans de c'que j'allais (rire) faire en revenant, mes légos... mes camions... mes p'tites autos aussi... »

« [...] fais que, j'me tenais avec personne à l'école. Ben c'est, le monde font leu' toffs là ; pis y ont pêteux dan'in poches, pis ça s'prend pour tout l'monde là. Pis ça s'tient en p'tite gang là t'sais, c'est comme, c'tait con t'sais. »

L'obligation d'aller à l'école vient brusquer l'identité naissante de certains enfants. L'école n'est pas pensée pour tout le monde. Quand un jeune ne pense qu'à retourner chez lui pour faire autre chose, quand il s'exclut lui-même ou qu'il se fait exclure par d'autres, on se demande si les éléments gestionnaires et fonctionnels ne passent pas avant l'éducation. Bien sûr, le milieu scolaire est plus formel que le milieu familial, mais c'est aussi un milieu de vie dont la fonction première est l'éducation.

L'une des jeunes filles nous parle de son père qu'elle voit rarement.

« Mon père est parti de la maison, j'avais quatre ans, la police est venue le chercher. Mon père était un pimp. Il vendait de la drogue et il volait. Il se prenait pour Robin des bois. [...] Il était généreux, quelqu'un lui demandait quelque chose, il le trouvait et le donnait [...] Dans ce temps mon père était sorti de prison, il venait me voir, il m'apportait beaucoup de cadeaux, il venait me voir à la discothèque. Je voulais me faire accepter. [...] Un jour mon père m'a conduite chez la coiffeuse et chez l'esthéticienne. Il m'a sortie et présentée à ses amis qui pensaient... Mon père menait la grande vie, il m'emmenait dans les grands restaurants. J'avais 13 ans. »

Déjà stigmatisée dès la petite enfance par l'association avec son père, voleur et pimp, cette jeune fille est rejetée dans sa famille d'adoption chez ses grands-parents.

« J'aimais beaucoup mes grands-parents. Ils avaient encore des enfants de 13 ans et de 15 ans. Le plus jeune était jaloux. Il me disait que je prenais sa place, il me traitait de fille de voleur, fille de pute. Il me disait que ses parents m'avaient prise pas pitié et non par amour. Ma grand-mère parlait souvent de la mort. Je me rappelle qu'elle disait que la souffrance arrêta à la mort, elle présentait la mort comme un bien-être. »

« En arrière de chez mes grands-parents, il y avait des pylônes de l'Hydro-Québec. Je savais que c'était dangereux. Je pensais aux paroles de ma grand-mère sur la mort, c'était la paix. Un dimanche après-midi, je suis montée dans les pylônes, j'ai tenté de me suicider. »

Il semble y avoir ici double aliénation par le rejet des autres et l'intériorisation qu'elle est fille de voleur. Son identité elle-même est source de souffrance et la manière qu'elle a trouvée de s'en affranchir c'est la mort.

Les garçons rencontrés nous parlent de leur sexualité hors normes, qui les mène et peut les maintenir dans une vie hors normes.

« Ben ça s'en vient pas pire... C'est qu'chu bi-sexuel, moi j'ai fait une tranche dans ma tête, les femmes-là, j'aime juste les baiser... J'ai beau essayer d'faire n'importe quoi d'autre avec, j'aime juste les baiser [...] c'est peut-être parce que chu ben indépendant là... [...] personne le sait [...] »

I²⁴ — *Tu dois te sentir... comme menacé si t'en parlais
Mais non seulement j'va m'sentir menacé, mais j'va
m'sentir tout seul [...]*

I — *Mais comme, est-ce qui en a d'autres d'après toi qui sont dans
la même situation ?*

Je crois

I — *Y sont obligés de faire un jeu, un grand jeu. Un grand jeu de
rôle de d'hétérosexualité, où Y ont jamais fait de clients de leur vie.
C'est sûr. »*

« I — *Pis ça été comment ta première expérience sexuelle ? Com-
ment... T'as-tu aimé ça ?*

*La relation sexuelle, ouf, oui ; c'est la relation humaine
avec elle que j'trouvais ça un p'tit peu frette. [...] Parce*

24. Dans les extraits d'entrevues, la lettre I signifie que c'est l'intervieweur qui parle. Sinon, c'est un.e jeune qui parle.

que là, on s'embrassait pas, on s'serrait pas dans nos bras, on fourrait, c'est tout. »

« Ah, dans l'temps de toute mon adolescence, entre 11 et 18 ans. J'n'ai p't-être eu trois quatre, au max [...] Ça été à des courts moments... J'pense j'chus tombé aussi sur du monde très, très, très marqué aussi de leur sexualité. [...] Ben j'chus sorti avec des filles qui ont été violées. Des filles qui étaient attouchées par leurs parents. J'chus sorti avec des filles assez bizarres là. Ben, c'pas, c'est pas qui sont bizarres, ben Y sont rendues ben fermées face à leur sexualité. »

Un autre jeune, abusé par un pédophile vers l'âge de 11 ans, nous parle de sa confusion et de son désarroi.

« Avant dans ma vie, moi surtout quand j'tais jeune, j'ai vraiment embarqué dedans quand j'tais jeune là... j'tais pas bien avec les femmes, j'faisais trop des choses avec les hommes [...] j'savais pas, j'connaissais pas beaucoup de femmes, pis tout ça là. [...] quand j'tais jeune, ah, ben raide, ben oui. Oui, j'tais mêlé, oui, oui. C'est sûr j'tais mêlé... Plusieurs choses j'tais mêlé. J'tais un enfant, j'ai perdu mon père, j'sais pas quoi faire, ça faisait peur, mais je voulais, mais je savais pas quoi. »

Il semble que les expériences hors normes créent de la confusion, sans toutefois générer vraiment des problèmes pour ces jeunes sur le plan de la sexualité. Pour eux les relations humaines et affectives sont difficiles avec les filles ou les femmes; le manque d'expérience semble être ici en cause et c'est ce qui est le plus difficile à acquérir, car il faut vaincre ses craintes pour augmenter son expérience. Cependant, la force du tabou sur ces expériences hors norme éveille des inquiétudes, renforce l'isolement et peut aller jusqu'à provoquer des sentiments d'égarement.

• PLACE SOCIALE ET MÉPRIS

À l'adolescence le jugement des pairs est primordial.

« Tous mes amis me traitaient de fille de voleur, alors je suis retournée aux pylônes de l'Hydro-Québec. J'ai voulu me suicider mais j'ai eu peur. »

Subissant la stigmatisation de ses amis, cette jeune fille se retrouve isolée et aimerait mieux mourir plutôt que de vivre ainsi. Puis, elle trouve les moyens de contrer la stigmatisation qu'elle subit en lien avec son père. Après sa tentative de suicide, elle est hospitalisée.

« Quand j'ai commencé à me rétablir, j'ai commencé à me promener sur l'étage [de l'hôpital]. Un jour j'ai rencontré des adolescents, ils parlaient de drogues, de joints, ils disaient que c'était le fun [...] Je me tenais avec des plus vieux [à l'école], des 13-14 ans. J'étais très curieuse sur la drogue. Ma première expérience, j'ai payé pour en avoir. J'étais déçue. J'en prenais plus pour avoir un feeling [...] Un jour j'ai bu toute seule un 26 onces de vodka. De la fille docile et gênée d'avant, je suis devenue révoltée. »

Le fait de consommer de la drogue lui donne une appartenance à un groupe, lui procure une identité de révoltée qui l'inscrit dans la marginalité.

« Ça allait mal chez mes grands-parents. Les professeurs avaient averti mes grands-parents que je prenais de la drogue [...] J'allais à l'école Pierre-Dupuy, je me suis fait des amis. Je me rappelle, avant d'aller à l'école, je buvais 2 bières. Je vendais aussi du pot pour le professeur. J'assistais aux cinq cours d'anglais qu'il donnait sur cinq noms différents. Je me suis fait pogner, je ne l'ai jamais stoolé. »

Elle se fait prendre, mais comme elle a trouvé un sens et une appartenance, elle reste solidaire de son groupe afin de ne pas perdre ses ami.es.

Cette jeune fille déménage à un moment donné chez sa mère.

« C'était une place un peu minable. Ma mère était enceinte. Son chum était un alcoolique et était propriétaire et concierge de la place. Je travaillais très fort dans le bloc sans être payée. Je balayais les escaliers, je lavais les murs, tout ça pour rien. »

Et un jeune homme est hébergé chez le père d'un ami qui a 15 ans.

« J'étais chez son père ; pis Y'm payait a bouffe, [...] Y'm payait l'transport le matin pour me trouver une job. Pis, son père était ben correct là t'sais, Y m'a jamais rien demandé t'sais en retour là. Des fois t'sais on a besoin de cash. J'travaillais au ESSO sur Ontario. Ben c'est mon copain qui travaillait là. [...] Pis moi j'l'remplaçais pendant qu'y allait chez l'client ; moi je l'savais pas c'est ça qui faisait t'sais... Pis un jour y m'a amené chez l'gars, pis, y m'a présenté. J'ai vendu [...] mon Atari, j'ai vendu un jeu à son fils, à lui là, en fait c'tait pour son fils, pis... Pis j'tais r'tourné l'voir un moment donné parce que j'avais besoin d'argent. »

Plusieurs n'ont pas de lieu de résidence stable : beaucoup d'allers-retours du père à la mère, à la famille d'accueil, aux grands-parents, à la rue, aux ami.es. Cette absence d'ancrage rend les relations sociales difficiles et met en état de précarité, tant matérielle qu'affective.

Un autre jeune a vécu de la stigmatisation lorsqu'il était enfant.

« Beaucoup de mes amis aussi là... parce que beaucoup de monde savaient le monsieur que j'tais avec était pédophile. Beaucoup de mes amis ont traité moi de... tapette. »

En traitant cet enfant de tapette, ses amis ne font que rapporter ce que les adultes disent autour d'eux au lieu de blâmer ou dénoncer l'homme qui abuse de lui.

• RUPTURES

La fréquentation de l'école peut confirmer des goûts ou des tendances.

« I – T'aimais pas l'école, comme ça ; Y avait pas de raison ? [...] J'trouvais c'tait une perte de temps, préférerais jouer là [...] J't'un gros ludique ouais vraiment. Ah ouais. Pis moi être assis là 8 heures par jour j'haïssais ça.

I – Puis l'adolescence c'était pareil aussi à l'école ? T'as jamais aimé ça ?

Ben là [...] c'tait plutôt des raisons sociales là. Parce que j'me suis jamais réellement fait accepter au secondaire en tous cas. J'tais toujours le marginal là, pis le clown au fond d'la classe là.

I – Tu l'faisais ou on t'prenait comme tel ?

Ben les deux finalement là. Quand j'voulais pu l'être, ben on m'prenait pour un clown là. J't'un peu e pris dans c'rôle-là par bouté là [...]

I – Comment ça été au secondaire, la relation avec les autres ? Les garçons, les filles ?

J'en ai pas eu finalement. J'avais que'ques amis mais. J'préfèrais être tout seul dans mon coin.

I – T'étais encore tout seul dans ton coin ? Les raisons à c'moment-là c'était ? C'tait pas pour aller jouer là ? C'était, c'était...

C'pus très clair dans mon esprit là, esprit de contestation, j'aimais pas 'es autres j'les trouvais plates. J'ai toujours aimé jaser avec des adultes [...]

I – Mais t'étais un adolescent, tu t'trouvais-tu un beau mec ?

Non, non, non, c'est ça, pis en plus j'me vraiment pas beau là. J'tais assez grasset là.

I – Tu te l’faisais dire aussi ?

Ouais souvent par exemple y m’trahiaient d ’Humpty Dumpty (rire) pis gros jambon [rire]. Ça m’a pas aidé à accepter les autres. Ouais, j’tais frustré dans l’fond là c’tait ça. Pis j’leurs ai faite comme un gros : « allez donc chier » FTW. Pis c’est là qu’j’ai commencé à sécher vraiment mes cours là. J’prenais d’l’argent dans sacoché à ma mère, j’allais dans les arcades en ville là. »

Comme pour bien d’autres jeunes, celui-ci rencontre quelques difficultés à l’école. Quand des goûts et des penchants malvenus dans l’institution se confirment, la rupture se présente souvent comme la solution et semble ici aider ce jeune à trouver sa place, dans les lieux où il peut jouer sans être jugé ou dérangé.

Un jeune se retrouve en famille d’accueil.

« Ben le père, Y m’aimait bien, c’est lui qui voulait m’prendre. Y m’a pris deux fois pis Y aurait aimé ça, faire de moi son fils [...] Y avait deux fils [...] La fille était d’m’on âge. Pis Y avait l’plus jeune. Le plus vieux des garçons [...] Y prenait tout l’temps ma part [...] Y’essayait d’m’intégrer [...] Y’m prenait un peu comme son grand frère [...] »

I – Donc t’avais une bonne relation avec cette famille où Y avait la mère... c’est quelle relation t’avais avec la mère ?

Ben Y avait aussi concurrence, la mère, à comme à boustait pour la concurrence un peu. [...]

I – Tu t’savais tu accepté dans cette famille ?

Ben ça été difficile disons [...] j’ai eu d’la misère à faire ma place (rire)

I – Y avait-tu des injustices d’après toi ?

Pas vraiment [...] tes trois enfants sont là [...] pis t'as l'autre. Pis que pour la mère, à le r'garde pis c'est pas son fils (rire) en plus. »

La mère de la famille d'accueil est en fait sa tante, la sœur de sa mère. On peut se demander : quelle est l'histoire entre les deux sœurs ? Comme souvent, les problèmes entre les adultes nuisent à un enfant qui vit ici une instabilité de vie non choisie, imposée par l'inconscience, la maladie et la pauvreté de ses parents. Voici comment il raconte sa vie.

« Ma famille ? Ben, mon père y est, mon père [bruit, inaudible], pis ma mère est à l'hôpital.

I – Mais si tu m'parlais de ta famille, comment ça se passait quand t'étais enfant ? Tes parents habitaient ensemble ?

Non, j'ai jamais vu mes parents vivre ensemble [...] J'es ai vu une fois, un Noël, j'm'en souviens. Ça pris 15 minutes avant qu'y s'engueulent (rire). La première fois que j'voyais mes parents s'parler.

I – Mais, t'as été élevé par ta mère ?

Ouais, j'ai resté chez mon père deux mois, le temps de l'connaître.

I – Pis t'as resté avec ta mère tout l'temps [...]

Ben parfois, j'ai été en famille d'accueil aussi. [...] Après ça, j'tais r'tourné à Montréal [...] j'ai resté chez ma mère, j'ai resté chez mon père un peu [...] ben ma mère [...] c't'un contexte ben différent. Elle, tu fais c'que tu veux mais en autant que c'que tu veux, tu l'obtiens par toi-même. Chez mon père, c'tait tu payes ton loyer [...] Y'm soutenait, j'avais pas tout le temps l'argent pour payer mon loyer, mais Y r'cevait du BS²⁵ pour moi, j'tais su'l' BS pis j'travaillais en-dessous la table, en construction, après l'école. Pis j'ai [fait chier] mon

25. Aide sociale

père un soir, parce que j'tais supposé de baiser une fille [...] J'avais 11 ans [...] Fais que c'est ça, j'ai sacré mon camp de chez mon père, j't'allé m'réfugier chez ma mère, pis j'me suis trouvé une job [...] J'tais écoeuré d'la construction.

I – T'avais 11 ans, pis tu travaillais dans la construction ?

Ouan, ben c 'tait une p 'tite jobine [...]

I – Donc t'es retourné chez ta mère ?

Ouais, j'ai r'tourné chez ma mère, pis là j'me suis r'trouvé une autre job. Non, j'ai r'tourné à école, en premier c'est vrai, j'ai r'tourné à école. »

« I – As-tu faite beaucoup de fugue ?

Une seule [...] De chez mon père. [...] Y'était trop drastique ; fallait que j'passe tout mon temps, soit à l'école ou à faire des choses pour lui t'sais. Moi, faire son lavage, ça m'tapait s'es nerfs. (rire) [...] j'pouvais même pas sortir l'soir ; j'pouvais même pas avoir des amis. C'tais rendu imbécile son histoire [...] Y'm forçait pas là, mais Y fallait qu'j'le fasse carrément [...] Moi, j'faisais c'qu'on m'disait d'faire. J'éte élevé comme ça. [...] Jusqu'à un m'ment donné j'me dise : « Hey t'sais, j'me fais exploiter là ! » [...]

I – Pis tu pensais que chez ta mère ça allait être meilleur, c'est ça ?

Ben, j'pensais. Ça été meilleur... (rire). Jusqu'à 'est tombée malade...

I – T'es bien attaché à ta mère finalement. Tu l'aimes beaucoup ta mère...

Ouais, mais c'est pas juste à cause de d'ça. C'est parce que elle est plus responsable. »

« ... j'avais 12 ans là. Pis ben c'est ça, [...] j'ai lâché l'école j'chus allé travailler à Tisle Corporation, une usine ; pis à 14 ans là... J'chus resté quasiment 2 ans à rien foutre [...] chez ma mère. »

« Là OK, quand j'chus revenu d'famille d'accueil... quand j'avais 16/17 ans, j'chus r'tourné chez ma mère; j'me suis dis j'vas travailler, j'me suis fait engagé une place. J'ai travaillé trois mois. Pis après ça... j'me suis r'trouvé dans rue. Parce que [...] Y fallait que j'paye pension pour rester chez ma mère. Pis, c'est ça, j'me suis r'trouvé dans rue... »

I – Comment tu t'débrouillais dans la rue, si tu me parlais un p'tit peu ?

Ben j'bummais, j'volais, n'importe quoi.

I – C'est quoi n'importe quoi ?

Ben, prendre c'qui vient sous la main. Quand t'as pas...

Plupart du temps j'bommais... choses à faire.

I – Tu squattais...

J'squattais oui; j'ai squatté jusqu'à 18 ans. Jusqu'à c'que j'aille droit au BS. »

À 11 ans ce jeune homme est obligé de travailler car les parents ne subviennent pas aux besoins de base. Il vit en fait une vie d'adulte (travailler, quitter l'école, baisser, payer son loyer); l'enfance est niée, perdue dans les limbes des contraintes de survie; l'affectif est nié ou non supporté. L'enfant n'a de place nulle part, il est instrumentalisé par ses parents dont il doit s'occuper et qui ne reconnaissent pas tout ce qu'il fait.

Puis, il se fait évincer par sa mère car il ne peut payer une pension. Cette rupture nuit à son identité; elle l'oblige à des gestes qu'il ne poserait peut-être pas autrement. Il doit passer d'un mode de vie à un autre et il se trouve dans une position sociale très désavantagée, qui le mène à la délinquance contrainte, puis à l'aide sociale à sa majorité.

De son côté, une jeune femme cherche à vivre une relation de couple stable.

« Jusqu'à 7 mois [de grossesse], je prenais de l'acide, une fois j'ai fait une crise de jalousie, je suis passée proche de faire une overdose. Mon accouchement était difficile, les premières 48 heures, j'étais très distante du bébé. C'était l'enfant du père, c'est comme si je payais un enfant à Claude pour ce qu'il avait fait pour moi. [Après la naissance] Claude a recommencé à s'amuser avec des filles. J'ai été jalouse, je suis partie avec un ami d'enfance [...]. J'ai vidé notre compte de 2 000 \$. Je m'ennuyais du bébé, je suis retournée avec Claude. On s'est mariés le 15 septembre. On a fait un gros party. On a chacun couché dans un lit différent le soir du mariage. Notre mariage a duré 14 mois, c'était pas pire. Claude volait beaucoup de nourriture, il faisait de l'argent. Un jour mon frère m'apprit que Claude trippait avec une autre fille. Je me suis vengée en couchant avec un autre. J'ai recommencé à consommer de décembre jusqu'à mai. J'étais sur le go. J'ai redéménagé à Montréal. Je voulais voir mon fils. Une fois, Claude m'appelle et me dit qu'il me donne mon fils à condition que je couche avec lui. »

L'instabilité peut devenir un mode de vie ; cette jeune femme vit beaucoup de ruptures, de rejets et de retours. Pourquoi ces retours après toutes ces déchirures ? Il y a plusieurs hypothèses possibles : joie de la réconciliation, motivations inconscientes, besoins affectifs de se sentir connectée à l'autre, masochisme, automutilation affective, croyance en sa capacité de changer l'autre, manque de repères et de modèles pour les relations affectives. Il semble que l'espoir d'avoir une relation satisfaisante soit toujours présent. Elle va probablement chercher quelque chose de positif dans cette relation, mais il manque d'information dans l'entrevue pour le nommer. Soulignons qu'elle semble se sentir redevable envers le père de son enfant (« pour ce qu'il avait fait pour moi »). Ici, l'enfant devient une monnaie d'échange entre le père et la mère, pour le sexe, pour le matériel. La sexualité elle-même devient un instrument de pouvoir, de vengeance, de provocation.

Toujours à la recherche d'affection, elle rencontre quelqu'un d'autre.

« Je me suis fait un nouveau chum, Bob ; il était beau et jeune. J'ai appris un jour qu'il faisait de la prostitution avec des bonshommes. J'ai recommencé à consommer de l'héro et ensuite la coke. »

Pour cette jeune femme, c'est un autre rêve brisé. Elle se réfugie à nouveau dans la consommation de drogues, probablement pour vivre de l'aide sociale et oublier ses difficultés relationnelles.

Une autre jeune fille est souvent confrontée à la mort.

« J'ai eu une sœur avant moi, elle est morte, mes parents n'ont pas accepté sa mort. Quand j'ai su que j'avais eu une sœur cela a créé un manque chez moi. Je me sentais coupable de sa mort.

I – Étais-tu un enfant désiré ?

Oui, mon père avait 17 ans et ma mère avait 19 ans quand elle est tombée enceinte. C'était difficile, mais ils ont décidé de me garder. Ils espéraient avoir un garçon. »

Après une tentative de suicide, elle continue d'avoir des pensées suicidaires et se sent coupable d'être née. Elle semble se questionner sur la légitimité de sa place face à ses parents et semble même être en rupture avec elle-même.

• VULNÉRABILITÉS

Les jeunes en situation de précarité économique ont peu de choix.

« Ben, moi j'avais l'habitude d'vivre chez ma mère, ma mère était monoparentale, pas d'argent, fais qu'on vivait pauvre t'sais. J'faisais des trucs là. J'restais à Montréal Nord. »

Les normes sociales valorisent un idéal impossible à atteindre pour les personnes pauvres, toujours en butte à la survie. Dans une situation familiale difficile, souvent les jeunes doivent contribuer aux revenus et iels utilisent leur corps pour y arriver.

Un jeune homme décrit l'ambiance de l'école.

« I — Pis avec tes parents, quand ça t'arrivait à l'école, t'avais personne à qui parler ? De tes tracasseries, [...] tes frustrations face aux copains, qui disaient que t'étais gros ? [...] T'en parlais pas ?

Non c'est ça, c'était plutôt administratif, en tous cas, dans commission scolaire où que j'suis, la plupart des écoles j'ai été, c'est très administratif, c'est réellement pas humain. Y avait pas d'monde qui venait t'voir, t'sais, comment ça va, pis toute ça. Ça t'donne pas vraiment envie d'aller les voir, quand y sont toujours cloisonnés dans leurs bureaux. J'sais pas moi, j'tais déjà pas porté tellement à aller les voir, pis en plus qu'y avaient l'air de s'foutre un peu d'nous autres. Ça m'est jamais vraiment passé par l'esprit d'aller en parler. »

Le côté très administratif, inhumain de l'école fait que des jeunes ne veulent plus y aller. C'est une violence systémique/symbolique, car la gestion encadre la vie scolaire de façon très serrée, par l'uniformisation et la standardisation des pratiques. Les jeunes y ont peu de droit de parole et ont l'obligation d'y aller.

• INTERVENTION

Selon un jeune, les intervenant.e.s ne sont pas intéressé.es par les jeunes prostitué.e.s. Voici ce qu'il a observé dans les organismes communautaires.

« C'est pas facile t'sais, pis ça se voit [...] c'est pas rien que chez les jeunes, [...] tu vas voir des gars, de 20/25 ans qui vont réagir très mal face à quelqu'un qui est gay... Pis... disons que c'est dévalorisant l'être, t'sais. Pis [...], j'ai même vu des intervenant.e.s avoir du mépris envers les prostitué.e.s. Pis un peu du mépris envers le secret professionnel. »

« Tu t'fais r'garder comme un client [dans les organismes] [...] Comme un usager, c'est ça. C'est comme ça qu'Y appellent ça dans l'centre d'accueil astheur. Mais c'est ça, tu t'sens comme un usager ça t 'donne quoi... Comme moi, j'fais c't 'entrevue. Avant que j'la fasse Y a ben fallu... que j'me dise bon... Mais que j'vouaye stie dans quelles mains qu'ça va passer. Moi, j'aurais su qu'ça va passer entre les mains de certain.e.s intervenant.e.s. [...] J'aurais pas accepté. Parce que je juge que Y ont aucun intérêt pour la prostitution des mineur.e.s. Y ont aucun intérêt, parce que [...] moi j'leur ai dit c'tait où ça se déroule la prostitution des mineur.e.s, où c'que c'est possible, que tu peux en rencontrer des mineur.e.s prostitué.e.s. Pis jamais j'es ai vus se pointer là... C'est plate, mais c'est ça... Y ont aucun intérêt pour les mineur.e.s prostitué.e.s. T'sais, j'dis ça d'même là. Peut-être j'ai tort, peut-être j'ai raison. »

« I — Y ont pas intérêt à se... à venir à une place où les intervenant.e.s les regardent de haut là? Comme si c'était des cas...

C'est justement, c'est pour ça, c'est pour ça que j'pense qu'au PIaMP Y disent que les gens ont le pouvoir sans même qui puissent le donner le pouvoir, légalement. Ça d'lair que c'est une histoire de légalité, si Y peuvent pas l'donner. Mais, [...] faut aussi comprendre la notion, si t'en fais un jeu communautaire ben [...] d'après moi ça devrait être des ancien.es mineur.e.s prostitué.e.s qui est membres actifs et non des travailleur.euse.s. [...]

I – *Mais ça empêche pas les travailleur.euse.s d'être membres actifs aussi ?*

Non... mais c'est un rapport de groupe à groupe, toujours. Pis les ex-mineur.e.s prostitué.e.s mais Y ont, Y ont pas tous le goût de s'garocher dans un organisme communautaire, fais que souvent tu te r'trouves en minorité, même si sont juste cinq travailleur.euse.s. Tu te r'trouves écarté parce que t'as pas un rapport de force avec ton groupe. Tout est individuel. »

« I – *Les gens font semblant qui voient pas ça tu crois, où y voient pas réellement, d'après toi ?*

Moi j'pense qu'y sont trop écartés d'la réalité [...] Y en vouay pu de mineur.e.s en prostitution. Y vont peut-être rencontrer une fille comme ça en fugue, qui passe pis qui fait des clients. C'est peut-être arrivé, au centre-ville, c'est rien que ça que tu vas voir. T'en verras pas des p'tit cul. Tu vas peut-être en voir su Champlain [...]

I – *C'est ben trop difficile à aller travailler avec des p'tit cul quoi ? Pour les intervenant.e.s ?*

Ben, c'est qui y vont pas au spot t'sais où's que c'est. C'est pas dans un bar, Y a pas de bière, t'sais, c'est sûr que c'est pas intéressant pour eux autres. Ah des machines, un casino, ça d'lair niaiseux, un casino, au lieu d'dépenser l'trois piastres pour une bière, tu dépenses une piastre pour jouer aux machines, pis tu t' mets à connaître avec le monde ; c'est d'même que tu t'intègres. Pense pas qu'ça va être de même : (claquements du doigt) J'arrive bon j'va l'rencontrer. C'est ça la prise de contact. Quand tu sors dans des bars c'est pour faire ça la prise de contact (claquements du doigt). Tu prends des rendez-vous. Tu y vas le lendemain. Dans la journée tu fais des ren-

dez-vous... d'après moi, ça serait logique de faire une prise de contact dans le milieu. »

Ce jeune homme nous montre que les peurs et les préjugés sont présents et tenaces, même chez les intervenant.e.s. Malheureusement, ces peurs et préjugés perdurent à cause du manque de connaissances concernant les jeunes impliqué.e.s dans la prostitution. Par conséquent, les intervenant.e.s contribuent ainsi au maintien et à la gestion de la stigmatisation, au lieu de s'allier aux jeunes pour les aider à combattre la stigmatisation.

Ce jeune encourage la prise de contact avec les jeunes du milieu, car ce sont eux et elles qui peuvent améliorer les connaissances des intervenant.e.s à leur sujet. Mais les intervenant.e.s semblent réticent.e.s à créer des contacts, à fréquenter les « bons endroits ». Cette situation contribue à maintenir un rapport de pouvoir inégal entre jeunes prostitué.e.s et intervenant.e.s. Ce rapport de pouvoir peut être nourri par l'attitude des intervenant.e.s ; leurs peurs et leurs préjugés font qu'ils établissent peu de contacts avec des jeunes. Par conséquent, au *drop-in* il y a davantage d'intervenant.e.s que de jeunes, ce qui fait pencher le rapport de force en faveur des intervenant.e.s.

Un autre jeune, qui a passé deux ans dans un centre pour enfants victimes d'abus, témoigne de l'ampleur du phénomène dans la région où il se trouvait.

« ... tout ça s'est passé deux ans dans le centre et là j'ai rencontré plein de jeunes qui faisaient de la prostitution, des filles ; [...] c'était plein d'abus aussi avec le monde qui travaille dans les places de même ; moi je disais aux gardiens : je connais d'autre monde qui s'est fait abusé, d'autre monde, ça avait pas de bon sens les abus des enfants quand j'étais jeune là, c'était vraiment fou là. »



Après la fermeture du Repère, le PIaMP
a logé sur la rue Saint-Hubert durant plusieurs années.

Il semble qu'on ait accordé peu de crédit à la parole de ce jeune durant la période où il était en centre pour enfants victimes d'abus. Chez les adultes, la peur de savoir, la peur parfois de révéler ses propres gestes, maintiennent le silence sur les abus envers les enfants.

Les adultes, intervenant.e.s ou non, ont une responsabilité par rapport à l'aliénation des enfants abusés, qu'on parle de sexualité, de négligence, d'abandon ou d'indifférence. Pourtant, les jeunes marginalisé.e.s et précarisé.e.s ont peu de choix, peu de place pour s'exprimer et vivre.

Voyons maintenant, comment ces jeunes se débrouillent dans les milieux de la prostitution.

2) LA PROSTITUTION – Négociations et pouvoirs

• IDENTITÉS

L'adolescence est une période de construction identitaire et le passage dans la prostitution peut contribuer à construire son identité : identité sexuelle, orientation sexuelle, capacité de séduction, tant chez les gars que les filles.

« ... pis après ça j't'arrivé à cote de 10 ans au moins, j't'arrivé à prostitution. J'sais pas, j'me suis posé la question : 'coute donc, ça m'attire-tu, dans l'fond t'sais ?

I – Qu'est-ce que tu t'disais ? Tu t'disais est-ce que j'suis homosexuel...

C'est ça, c'est ça : ça m'attire dans l'fond, j'aime-tu ça t'sais ? Mais finalement, non t'sais. [...]

I – Là t'as essayé comme un gars, là je l'sais, j'suis sûr, j'chus pas d'même...

Ouan, [...] T'sais, j'ai jamais eu d'désirs pour un homme, fais que j'dois pas être homosexuel t'sais, l'homosexuel doit avoir du désir pour les hommes t'sais.

I – Ça doit... Est-ce qu'inconsciemment c'tait pas un moyen, la prostitution n'était pas un moyen d'aller vérifier ?

Dans l'fond peut-être t'sais, t'amènes ça, mais dans l'fond c'est quasiment logique. Ouan peut-être. Mais c'est inconsciemment fais que j'sais pas. [...]

I – [...] quand t'as eu des relations [...] à c'que j'vois, très très très rapide avec ces hommes là, ... t'as jamais eu comme un désir pour lui, un désir sexuel tout court là, t'sais c'est... t'as jamais eu d'éjaculation rien ?

Ben, la vue d'un phallus m'excitait peut-être un peu là, mais c'tait jamais assez ça, c'tait jamais un truc que j'avais envie de partager là.

I – Tu prenais, tu prenais comme une fuite là dans cette relation-là ?

Ouais, dans l'fond ouais [...]. J'partais ben vite, justement, pour pas qu'y aille de... de relation là.

I – *Pourquoi?*

J'avais pas envie de devenir ami avec. »

Pour certains jeunes la prostitution peut être un moyen de vivre son homosexualité ou de vérifier son orientation sexuelle. Le désir, qu'il soit présent ou non, conscient, plus ou moins conscient ou inconscient, se vit dans le silence du côté du jeune. Ici, son désir n'est pas exprimé et ne se concrétise pas ; ça semble relever de l'aspect "professionnel", car il ne veut pas devenir ami avec le client. Cependant, du côté du client, le désir est clair et irrésistible.

Pour un autre jeune, ça s'est passé différemment.

« ... j'ai des clients quand même encore. Comme je dis j'suis un adulte, je choisis mes clients... mes clients c'est quand même mes amis maintenant [...] c'est pas des actes sexuels, je... je... j'donne pas des pipes moi, s'cusez mon langage là, mais je fais pas des choses... je vais pas donner un anal là, c'est ça j'ai rien de caché. C'est que [...] user mon corps et un petit peu masturbation, c'est ça. »

Une jeune fille est associée au milieu de la prostitution par l'étiquette de pimp de son père.

« Mon père était un pimp. [...] »

I – *Il était pas mal jeune ton père?*

Oui, avant il était au Mont St-Antoine, au centre d'accueil. Quand il est sorti, il voulait se faire une vie, il voulait se ranger, mais il ne trouvait que des jobs minables. Il a recommencé à voler, il est devenu un pimp. C'était un homme d'une grande générosité, il était le pourvoyeur de tout le monde. »

Malgré le rejet de ses amis.e.s, il y a normalisation, et peut-être valorisation (identification aux parents) de cette étiquette de pimp qui ne dit pas tout sur son père. La réalité, plus complexe que l'étiquette, semble pour cette jeune fille acceptable et peut-être même enviable, car son père est d'une grande générosité. On voit peut-être ici une double aliénation et une contradiction entre ses sentiments intérieurs et les perceptions sociales.

L'identité se construit, entre autres, par le rapport aux autres.

« I – Qu'est-ce que ta mère dirait de savoir que t'as déjà fait d'la prostitution ? Avec des gays ?

Elle pleurerait... (rire nerveux)

I – Elle pleurerait pourquoi, parce que t'as fait d'la prostitution, ou parce que t'a couché avec un mec ?

Parce que j'ai couché avec un mec. Ma mère est très moraliste. Ben moraliste, disons qu'est ben accroché sur des valeurs ; certaines valeurs ; pis j'pense qu'elle a r'fouler e une bonne partie d'sa vie son lesbianisme pis, j'pense que, même à en venir aliénée, à crier : "j'pas lesbienne, j'pas lesbienne" »

Ce jeune croit que sa mère a refoulé son lesbianisme et qu'elle accepterait de sa part la prostitution, mais pas l'homosexualité. Lui, pourtant, ne s'identifie pas à la prostitution.

« I – T'en a pas eu d'autres [des clients] ?

Non.

I – Ça veut dire t'as arrêté, ou ?

Ouain, mais jamais commencé, j'y allais...

I – Quand ça adonnait ?

Ouain, quand ça adonnait

I – T'as jamais fait comme une entrée dans le milieu ?

... pour moi c'est loin en arrière de moi, comme ma période junkie, comme ma période de... itinérante là. [...] Puffff C'est fini pour moi là... »

Un participant abusé par un adulte vers l'âge de 11 ans a vécu une sexualité hors normes durant plusieurs années et, devenu adulte, il a continué ce mode de vie.

« J'ai des clients quand même encore. Comme je dis j'suis un adulte, je choisis mes clients... mes clients c'est quand même mes amis maintenant. »

La stigmatisation et les ruptures vécues à la pré-adolescence ne l'ont pas empêché, semble-t-il, de trouver l'harmonie dans sa vie adulte tout en continuant à vivre de la prostitution et à s'identifier à ce mode de vie.

• PLACE SOCIALE ET MÉPRIS

Le mépris de la prostitution par la société vient du tabou et de l'illégalité et contribue au fait de garder le silence sur son mode de vie.

« Les désavantages c'est... cacher qu'est-ce que tu fais, si tu parles au monde : qu'est-ce que le monde va dire ? Ça c'est une grosse peur. »

Pour ce jeune, les désavantages liés à la prostitution se situent du côté de la clandestinité et du jugement des autres. La peur du jugement l'empêche d'en parler, même si à 11 ans il est troublé et mêlé. Cependant, les nécessités de la vie et de la survie poussent à recourir aux moyens accessibles, même s'ils sont tabous.

« Chus r'tourné l'voir, pis c'ta-a première fois que j'faisais un client, t'sais [...] parce j'avais déjà couché chez l'gars [le client] t'sais, pis e... le gars [le copain] avec qui j'étais,

avait couché avec le client, pis moi je l'savait pas, moi j'avais dormi su'l divan, pis Y me l'a dit le lendemain.

I – *T'a dit quoi ?*

Juste dit ben, c'est d'l'argent, faut pas cracher dessus (rire)... Pis, c'est ça... Mais j'Y ai jamais parlé que je r'tournais voir le gars t'sais, Y l'sais même pas. »

Le besoin d'argent chez ces jeunes les amène à se débrouiller et à s'entraider, mais de façon implicite, dans le non-dit. Le silence sur les faits s'installe, même entre copains qui ont recours à la prostitution.

Le mépris peut aussi transparaître dans la négociation entre le jeune et le client.

« Après ça j'ai faite un autre client. Un autre client, j'ai connu d'même. [...] J'cherchais des appartements, j'cherchais des appartements pour quelqu'un. J'tais pas vieux [...]. Pis, c'est ça. J'cherchais des appartements avec quelqu'un, pis e... Là j'me r'trouvé tout seul – j'avais été visité un appartement tout seul, lui était allé visiter un autre apparte, puis chus tombé sur un concierge, un concierge-client (rire) [...] Y s'est mis à me cruiser, pis j'y ai dit t'es pas mal vieux (rire) [...] fais qu'y m'a offert du cash, pis j'l'ai pris. »

« Ça c'est faite entre 17 et 19 ans. Pis e, c'est ça. Fait que là, c'est ça : on est allé chez eux, on a baisé, pis, j'ai, j'ai, j'ai, donné l'prix, Y pensait me donner encore 25 \$ là. J'ai dit, hey, hey, (rire) j'pas e, j'pus un tit cul là. [...] Finalement Y m'a donné 30 \$ là mais fff. »

« J'imposais [au client] c'que c'que j'avais à faire. Si ça faisait pas son affaire, Y'ira voir quelqu'un d'autre. »

Le client, malgré le pouvoir de l'argent, doit quand même respecter les exigences de la transaction. Il y a négociation et la personne qui

offre le service y a sa part de pouvoir, surtout avec un peu d'expérience. Un jeune dit pouvoir imposer ses limites, ne pas faire de compromis. Pourquoi, lui, arrivait-il à imposer ses limites? Peut-être que sa situation était moins précaire que celle des autres. Peut-être avait-il davantage d'expérience et de confiance en lui.

• RUPTURES

Une jeune fille cherche des moyens de rembourser des dettes de cocaïne.

«J'ai rencontré un copain et à deux on a commencé à voler des bonshommes. Jamais d'actes sexuels. Cela m'a permis d'observer les filles qui faisaient la prostitution. Un jour j'ai décidé d'en faire aussi mais pas au Québec. [...] J'avais ma réputation, mon fils, mon ex-mari.»

Connaissant la stigmatisation par rapport à la prostitution, elle s'organise pour protéger sa réputation et son intimité, séparer travail et vie privée en allant travailler dans une autre ville. Elle décrit comment ça s'est passé.

«J'avais fait un hit d'héro avant et j'ai vomi dessus, il ne l'a pas pris et il m'a donné une volée. J'avais les lèvres fendues. J'étais dans cet état quand j'ai fait un autre client. Je me suis dit ce jour-là que j'étais rendue bien basse. Plus rien ne me dérangeait; la seule chose qui m'importait, c'était de rester en vie.»

«Je suis revenue à Montréal. J'avais presque payé mes dettes. À Montréal j'ai décidé d'aller danser. Je dansais et je faisais la prostitution. Le doorman était un pimp. J'avais besoin d'argent pour me gâter, acheter du linge, des bijoux. C'était aussi pour ne pas rester seule. Avoir de l'argent permet d'avoir de la compagnie. J'ai laissé la prostitution pour aller travailler dans une pâtisserie

rue St-Denis. Je vendais du hasch et tout, même des télévisions (sur commande). »

La volonté de briser son isolement l'amène à continuer la prostitution à Montréal. Il faut dire que la réussite sociale, liée à un train de vie élevé et la consommation de biens matériels, est valorisée autant dans les normes que dans la marge. De plus, ces éléments de la réussite sociale font également partie des conditions de travail, c'est-à-dire qu'ils peuvent aider à attirer les clients. Par conséquent, pour survivre il faut afficher un bon statut social et pour y arriver certain.e.s ont recours à tous les moyens possibles, vol, vente de biens ou de drogues, etc.

La force du tabou et du silence autour de la prostitution est bien exprimée ici par un jeune.

« On dirait que tout l'monde garde ça pour lui t'sais. Moi-même j'garde ça pour moi, j'tiens pas à en parler t'sais, mais [...] ce que j'tiens par exemple c'est de discuter des situations réelles t'sais. On est pas obligé de dire qu'est-ce qu'on a vécu : "Ah moi ch't'un ex", t'sais. La sensibilisation comme ça, ça marche pas fort, t'sais, d'après moi. Moi j'pense la meilleure façon c'est, c'est de montrer que même si on est ça, t'sais [...] Même si on est ça, que ce soit n'importe quoi là, même si on est ça, ben on peut avoir, on peut essayer d'avoir un rapport de groupe. De groupe à groupe [...] au PIaMP, Y a aucun pouvoir pour les mineurs prostitués Y ont aucun pouvoir. Y peuvent pas concurrencer avec les autres groupes, c'est impossible. »

« Parce qu'aujourd'hui, j'sais pas [...] y a du monde qui m'parle de v'là dix ans là, moi aujourd'hui là ce qui en est d'la prostitution, les mineurs prostitués, y en parlent pas t'sais... En tout cas, ceux qui m'en ont parlé là, y m'en parlent indirectement... [...] pourtant j'en ai connu, du monde avec qui je me tenais à 16 ans, Y faisaient d'la prostitution, Y m'en ont parlé rien qu'à 19 ans. Pis ça faisait

trois ans que j'les connaissais pourtant, t'sais. C'est dur à avaler ça t'sais. T'as d'la misère à le faire accepter autant que t'as d'la misère à l'accepter toi-même, t'sais. C'est pas si valorisant qu'ça... »

Le fait de se sentir forcé de cacher le recours à la prostitution mène au silence et ce silence provoque la rupture, qui se rencontre partout dans la société, mais aussi au PIaMP avec les autres groupes de jeunes et les intervenant.e.s. Il y a rupture même entre les jeunes qui font de la prostitution et individuellement chez chacun.e avec soi-même.

Un participant raconte qu'il avait beaucoup d'amour dans sa famille lorsqu'il était enfant, mais que la séduction par un « vieux monsieur » a tout changé.

« ... ma mère c'est une professeure de danse [...] mes amis jouaient au basket-ball, moi j'étais toujours dans les classes de danse de ma mère. Pas facile quand même pour un garçon. [...] C'est ça. J'ai eu une famille avec beaucoup [...] J'adore ma famille, ça c'est sûr [...] J'ai commencé à aller chez lui [chez le "vieux monsieur"] [...] Mais, pas long après [...] j'avais plus venir chez lui ; il a commencé à menacer qu'il va le dire à ma famille ce qui se passe [...] moi j'étais wow... j'ai gros du trouble si jamais ma famille savait ça. Mais j'savais pas que c'était lui qui était dans le trouble là. Moi, je pensais que c'était moi dans gros trouble si mon père savait ça. En fin de compte je... I ran away from home [...] Et là, à 13 ans, j'ai pensé que c'était fini, j'ai fait mon fugue de chez moi, j'ai passé les prochaines couples de deux années [...] dans le centre des enfants... qui étaient... abusés [...] j'veux pas rester chez ma mère, j'veux pas aller à l'école, j'avais juste allez chez le monsieur, c'est tout, fumer les cigarettes, fumer les cigarettes. [...] ma mère était pas capable avec moi me garder à la maison ; quand j'arrive, je me sauve, è était pas capable. »

« Je voulais que papa s'en vienne : Sauve-moi ! J'ai toujours voulu mon père vienne me chercher, toujours voulu quelqu'un vienne chercher moi. Personne n'est jamais venu. »

Le tabou autour de la pédophilie augmente le pouvoir de l'agresseur sur le jeune, qui commence à faire des fugues et se trouve ainsi dans la précarité. L'accès à sa famille lui est interdit, il est donc dans la rue et n'a pas d'endroit où dormir. Il essaie quand même de retourner chez sa mère, mais il se fait prendre.

« J'ai arrivé par la porte d'en arrière [...] Même pas une heure plus tard mon père est arrivé en haut dans maison. [...] Mon frère lui dit y a entendu ça d'en haut ; lui dit y est en dans le sous-sol quelque part. Là je sais que j'tais faite... Moi j'suis pas sûr qu'y m'a vu [...] j'tais un enfant, j'pensais pas à ça ; j'pensais que j'tais super smart, moi... »

Cette situation le maintient dans la prostitution pour survivre. Par ailleurs, il est convaincu qu'il a toujours cherché son père chez ces vieux messieurs qu'il a côtoyés toute sa vie et encore aujourd'hui.

« Mon père, du côté de mon père, c'était mon gros héros de ma vie, il était vraiment tout pour moi, mais lui y était pas là [...] lui est parti... il est marié avec une madame vraiment riche [...] Mon père, [...] quand il a commencé à savoir que j'étais abusé quand j'étais jeune et tout ça, lui il a commencé à me menacer ben raide ; lui il voulait pas que son enfant... lui il [jugeait] comme je suis gai, finalement je le suis même pas [...] Lui c'était [une grosse déception] pour lui ; il était coach de l'équipe de football, vraiment un héros. Mon autre frère, lui, il adore mon autre frère, mais pas moi. Ça m'a blessé beaucoup, oui, ça m'a blessé beaucoup ; j'ai cherché beaucoup pour lui, tous les choix de ma vie, encore aujourd'hui [...] j'ai toujours l'ennui, j'ai toujours manque mon père. Ça c'est

mon raison avec les clients hommes là, moi j'ai toujours été attiré par ça aussi, par manque de mon père; je cherchais un père dans eux-autres, mais pas un père comme ça par exemple, mais... c'est ça j'ai cherché beaucoup une image de ça, les vieux monsieurs, j'ai toujours trainé avec des vieux monsieurs. »

• VULNÉRABILITÉS

Une jeune fille explique la situation qui l'a menée à la prostitution.

« J'avais 10 000 \$ de dettes de cocaïne. J'avais beaucoup de pression. Un copain s'était fait prendre pour ses dettes qu'il payait pas. »

Sa vulnérabilité vient de sa consommation, car ce sont ses dettes qui l'amènent à la prostitution et non l'inverse. D'ailleurs, ça semble être son mode de vie : drogues d'évasion à l'occasion de coups durs, semble-t-il, puis prostitution pour payer ses dettes, se sortir de la merde.

« La blonde d'un de mes chums s'est pendue. J'ai tout laissé tomber, l'école, les amis et j'ai recommencé à faire des clients. »

I – *Comment vois-tu la prostitution ?*

C'est une période noire de ma vie. C'était pour me sortir de la merde. »

Un jeune qui avait des incertitudes concernant son orientation sexuelle, nous parle de sa première blonde.

« Ben là, j'viens d'me faire ma première blonde [...] À me pris un peu par surprise au début parce que j'm'attendais pas à c'qu'on aille une relation tout d'suite. Mais après ça j'sais pas, c'est comme venu tout seul là [...] Y avait pas d'angoisse [...] ben au début j'tais stressé au bout

évidemment là. J'pense c'est pareil pour tout le monde là [...]

I – *Mais ça attendu, pourquoi t'as attendu 18 ans, avoir 18 ans pour avoir ta première relation ?*

Moi j'me faisais pas tellement d'amis, pis surtout pas des amis de, des amies filles là. J'sais j'me sentais pas prête non plus. J'sentais que j'avais pas les outils là, pour soutenir une relation amoureuse [...]

I – *T'es en amour actuellement si j'comprends ou c'est juste une relation...*

C'est là que j'chus pas mal mêlé. Va falloir que j'en parle avec, là. J'chus pas mal sûr d'être en amour avec. »

La construction de l'identité sexuelle passe par les rapports sociaux et les rapports sexuels. Son passage en prostitution avec des hommes lui a permis de confirmer son hétérosexualité et, peut-être, de s'ouvrir à une relation amoureuse avec une jeune fille, mais la vulnérabilité est encore présente.

La vulnérabilité et les jeux de pouvoir se trouvent des deux côtés, du côté des clients et du côté des jeunes, qui en témoignent clairement.

« Ah oui, pis le jeune sait où's qui reste pis quand Y a besoin d'lui Y va l'voir; Y a rien d'mal là-dedans. Pis l'bonhomme, Y a un jeu d'négociation, mais Y abuse pas t'sais. Y en invente mais, y abuse pas (rire). »

Du côté des jeunes, pour accrocher un client et qu'il soit régulier, il faut savoir se vendre et satisfaire les besoins du client, se rendre désirable, se plier à ses demandes, apprendre à connaître ses besoins, ses préférences. Ensuite, sachant où le client habite, le jeune peut décider d'y retourner quand il en a besoin.

De leur côté, les clients sont vulnérables à cause de leurs goûts sexuels hors normes envers les jeunes, filles ou garçons, et de leurs besoins affectifs.

« Pis Y m'radotait des histoires [...] Y m'parlait tout le temps d'un jeune, qui v'nait de l'crisser là, qui v'nait de l'crosser là. Y montrait une facture de TV, pis Y a jamais vu la TV là. Pis Y'm disait qu'y avait payé une moto au jeune, Y avait payé plein d'affaires là [...] Y dit si t'es un p'tit gars sûr... (rire), t'sais lui Y voulait que j'fasse ça comme une job, pis Y cherchait à m'exploiter au max là.

I – *T'avais compris ça ?*

Ben oui.

I – *Si t'es un p'tit gars sûr*

(rire) Y cherchait un p'tit gars sûr - ouaing certain – j'vas t'montrer moi (rire). Pis, c'est ça (rire). Pis, j'y ai montré mon cul, pis j'ai pris mon cash. »

En raison du besoin affectif, certains clients veulent un jeune régulier, ce qui peut les amener à exploiter les jeunes avec de fausses promesses afin qu'ils reviennent. Le fait que tout se vit dans la clandestinité augmente la vulnérabilité du client et du jeune.

Un jeune explique comment peut se passer le jeu de la négociation avec un client.

« I – Si je te demandais des questions comme qu'est-ce que tu penses toi de la prostitution ? des mineurs ? Qu'est-ce que t'en penses ?

[...] moi j'trouve que... y a une forme d'exploitation, parce que... c'est pas le fait qu'ils se prostituent, mais c'est le fait, le jeu des négociations des fois y est pas "fair". Entre le client pis le prostitué là. Souvent c'est pas "fair" t'sais. Quand Y sont vieux, ben c'est pas "fair", parce que, la fille est souvent est gelée, Y veut sont corps tout suite...

[...] ben chez les garçons ça va être comme : Y a une consommation qui se fait là. Mais c'est pas prostitution = toxicomanie là, mais ben souvent c'est ça t'sais...

I – *Mais quand tu dis que c'est pas "fair" là, ça veut dire que l'un a plus de pouvoir que l'autre [...]*

J'trouve que l'client veut souvent, t'sais Y bernise??? L'histoire de bicycle, moi j'y crois pas, mais j'ai rencontré un jeune qui m'dit ça : hey, Y va m'payer un bicycle t'sais.

I – *Y en a beaucoup qui t'en ont parlé de c't'affaire de bicycle, beaucoup de jeunes?*

Ben, disons que deux trois jeunes [...] qui me racontent des promesses de bonhomme, pis ça tient pas debout t'sais. Le jeune avait même pas le droit à son permis de conduire, comment tu veux qui Y donne un bicycle? Y sait ben c'qui fait l'bonhomme. (rire) Y se dit r'garde la moto que j'ai, j'va t'a donner c't'été, rendu l'été, oops! j'peux pas t'a donner tu peux pas avoir le permis de conduire. Ça te prend l'âge (rire)

I – *Donc l'argent leur donne un pouvoir sur les jeunes.*

Y donne une espérance au jeune, fais que le jeune s'accroche, il '1 perd pas, parce que j'pense, chez l'client j'pense c'est ce qu'Y a l'impression, Y a peur de toute les perdre. Y a peur des perdre.

I – *Y veut garder ses jeunes!*

Ouain!

I – *Donc il leur promet!*

Y leur fait des promesses pour qu'ils r'viennent tout le temps.»

Dans le milieu, il y a des règles à respecter comme dans un jeu, comme dans un *play* en anglais. Quand les règles ne sont pas respectées on se retrouve dans une *game*. Le pouvoir des jeunes, c'est celui de la séduction, pour établir des liens et pour la survie (argent). Le pouvoir

des clients, c'est l'argent. Il peut y avoir exploitation si le jeu de la négociation n'est pas *fair* entre l'adulte et le jeune ; soit à cause de l'âge, de la toxicomanie ou du besoin d'argent pour la survie. La *game* peut se jouer tant du côté du jeune que du client. Par exemple un jeune qui a un besoin pressant d'argent peut baisser son prix, mais cette *game* nuit aux autres jeunes qui vont lui en vouloir de faire baisser les prix. Du côté du client, en faisant des promesses qu'il sait intenables, comme on le voit ici dans l'extrait d'entrevue, il joue une *game* et non un jeu avec les règles. Chacun.e peut contourner les règles afin de tirer un meilleur avantage de la situation et, dans ce cas, c'est souvent le plus fort qui gagne, c'est-à-dire le client car il a l'argent dont le jeune a besoin.

Les deux parties, jeunes et clients, sont vulnérables mais pour des raisons différentes. Tous deux ont un besoin, en dehors de l'argent, en lien avec la transaction sexuelle : pour le client, il s'agit de ne pas « perdre ses jeunes », d'où des promesses insensées ; quant au jeune, il s'accroche, car il a espoir d'obtenir la promesse.

Un participant raconte comment il a été approché par un adulte dans un lieu public alors qu'il était âgé de 12 ans.

« Moi, une journée j'étais allé à l'épicerie avec maman [...] j'étais en train de checker les revues à l'épicerie, j'attendais pour ma mère [...] et y était un vieux monsieur à côté de moi, je me suis retourné... moi j'étais environ 12 ans; et j'ai vu les livres de lutte et lui [a] demandé [à] moi si j'achète le livre et j'ai expliqué : ben non, j'achèterai pas le livre, j'ai dis moi je suis un enfant [...] et ma mère l'achète pas non plus. Le vieux monsieur il dit que, si je voulais, lui achète [à] moi le livre [...] mais j'étais obligé de venir chez lui pour regarder le livre [...] j'ai dit que ma mère va être fâchée si elle sait que le monsieur achète le livre pour moi ; il savait ça. Moi j'ai dit ma mère laisse pas toi m'acheter un livre. Parce que pas prendre l'argent d'un monsieur, là et en fin de compte lui il m'a dit que il achète ça pour moi and... il dit [que je] pouvais [venir] chez lui à une prochaine chance là... que il

avait plein d'autres livres de lutte chez lui. So [...] j'y'allé chez lui pas long après là, j'ai pris ma première chance, j'oublie pas mon livre de lutte qui était chez le monsieur; [...] il est gentil le monsieur avec moi dans ce temps-là... arrivé chez lui là, il me montre une grosse chose de livres là, [...] peut-être 2-3 livres c'était des livres de lutte, mais le quatrième c'était une... une revue érotique. C'est comme ça que ça a commencé... J'ai commencé à aller chez lui et euh... il commençait à me chatouiller. »

Il décrit comment se passaient les visites chez cet homme.

« La journée j'allais chez lui c'était [...] chips, choc birds, des bonbons [...] qu'est-ce que tout enfant veut là [...] les autres jeunes dans le coin qui viennent chez lui, qui sont tous cools les gars là... hey qui fait des mauvais coups, j'sais pas ils commencent à bargainer des mauvais coups, des enfants avec des problèmes dans le sens qu'ils viennent faire des monsieurs là, parce qu'eux-autres, tous les enfants qui allaient chez lui, ces autres enfants, parce que ils avaient des problèmes chez eux; moi j'avais pas de problèmes chez moi... »

Il semble que plusieurs adultes et plusieurs enfants (devrait-on plutôt parler de jeunes ici ?) se retrouvaient souvent chez cet homme pour des transactions sexuelles. Selon ce participant, les jeunes qui venaient « faire des monsieurs » avaient des problèmes dans leur famille, sauf lui. Il évalue également qu'il a quand même été chanceux dans cette « aventure ».

« Pour être victime de lui moi je dis que moi j'étais chanceux dans le sens que... lui c'était juste la masturbation. [...] mais c'était pas chanceux, c'est sûr là... mais chanceux que c'était pas rien d'autre que les gars faisaient [...] moi j'ai trouvé que dans les juvenals là... y a beaucoup de monde les actes sexuels c'était vraiment pas comme les adultes avaient là... c'était vraiment

beaucoup de touchage, touchage là, masturbation, pas des gros actes orals, jamais; j'connais même pas des personnes qui ont essayé ça quand j'étais jeune. »

Selon lui, les clients pédophiles ont une sexualité « de nature infantile » et ne vont pas très loin dans les pratiques sexuelles, ce qui semble, à ses yeux, amoindrir leur faute.

Au fil du temps, il développe une dépendance aux drogues.

« Parce que le cash ça fait ça aussi [...] je faisais plus de choses pour les drugs »

Quand on lui demande quels sont les avantages de ce mode de vie, il répond :

« Les avantages, ça c'est facile ça; c'est l'argent; c'est euh... l'affection aussi c'est l'fun aussi c'est euh

I – *L'affection?*

Oui, les avantages c'est aussi, ça veut dire les compliments. »

Ces avantages qui aident à sortir de la précarité financière et de la précarité affective sont pour lui de bonnes raisons de continuer. Il décrit comment il s'est trouvé vraiment embarqué dans le milieu.

« Un moment donné le vieux monsieur que je travaillais pour, que je faisais des actes de sexe avec pour l'argent; en plus vingt piastres pour moi [...] c'était beaucoup d'argent [...] t'sais j'étais content; c'était un ancien conducteur de Via Rail. Lui m'a offert de porter moi aussi à Montréal. Il dit quand y a un vieux monsieur qui veut garder moi comme son esclave bla bla bla; il jouait le jeu dans sa tête le monsieur là... and, moi j'ai parti d'Halifax [...] hum ça a changé ma vie ça [...]. So, arrivé à Montréal [...] je

savais dans les nuits j'étais obligé de faire quelque chose. Ça c'est plate; moi ça je savais ça, j'tais peur de ça [...]. Chaque nuit j'tais peur de chaque nuit. Mais dans la journée, moi j'l'oublie toute [...] chaque journée, je passe la journée de ma vie là. J'sus content qu'est-ce qui arrive là. Mais j'adorais Montréal, j'aimais ça au boutte, mais c'était super froid. Aussi j'ai arrivé chez le monsieur [...] je me souviens il parlait avec un autre monsieur [...] je voyais ça parler l'autre bord de la chambre que j'étais une bonne [...] le gars y est super hot gars, pis jeune bla bla bla...; moi je connais pas le monsieur, j'ai super peur de... le monsieur que je connais lui y est parti dans deux journées et laissé moi avec le monsieur.

[...] Moi, j'tais peur, moi j'connais pas, j'tais avec le monsieur j'connais pas son affaire. And so après une couple de journées, l'autre que je connaissais, que j'ai quand même j'tais bien avec dans le temps, ça c'était mon... mon... sugar... et lui y est parti; la journée qu'y est parti, l'autre tout de suite là, c'tait pas à soir là tout de suite là y voulait faire de quoi. Ça quand l'autre est parti. Moi je suis bien essayé, moi je voulais pas, je voulais pas, en fin de compte j'ai pas le choix, y a même dit r'garde tu restes chez moi, c'est même moi qui donne la bouffe, là... fais ce que tu peux faire [...]; so j'ai fait ça, j'ai été chanceux dans le sens que c'était juste la même chose la masturbation; pas... pas beaucoup choses quand même hein. Et c'est doux aussi parce que pour un jeune enfant là... quand une personne touche mon pénis là... c'est... J'suis un jeune garçon là. C'est ça, so moi après ça c'était avec lui; une semaine après j'suis arrivé j'étais tout content, c'était fini. [Celui de] Halifax, lui me donne 100 piasses! Aie, j'capotais, aie j'tais 15 ans, c'tait 100 piasses dans poches à Montréal! J'savais pus quoi faire! J'savais pus quoi faire! C'est là que je commençais à catcher que c'est beaucoup de l'argent... J't'allé cacher l'argent j'sais pas où, arcade, [...] j'tais peur [...], mais c'tait mon argent, c'est ça qu'y m'a dit là, fais ce que tu veux, j'te

donne un autre 100 tantôt si tu veux... t'sais c'était terrible pour ça, c'était beaucoup d'argent ça, j'le connais pas! [...] j'suis resté un bout avec lui. »

Laissé à lui-même, en rupture avec sa famille et loin de sa ville natale, ce jeune évalue qu'il gagne beaucoup d'argent. S'il accepte les transactions sexuelles il ne subit aucun geste violent et ressent même une certaine douceur. Alors, autant continuer à fréquenter ses « vieux monsieurs », ce qu'il fait encore aujourd'hui.

« J'ai beaucoup de clients qui sont devenus mes amis. [...] j'ai un ami qui vient de mourir l'année passée qui m'embrassait beaucoup, c'était un client pour 12 ans. C'est un gros chum, y était marié, y avait deux enfants, une femme; pis j'sais pas ce qui se passait avec sa femme, j'le catchais pas mais... elle était rarement à maison, lui y était pas heureux [...] Mais j'tais pas capable aller à ses funerals; le pire j'aimais lui. J'tais pas capable d'aller aux funerals, j'tais pas de la famille! [...] y savait même pas son mari était gai; j'vas lui dire quoi? J'vas arriver là j'vais pleurer comme un débile; c'est mon gros chum; qui c'est l'gars? »

• INTERVENTION

Un jeune affirme qu'au PIaMP il n'y a aucun pouvoir pour les mineur.e.s prostitué.e.s.

« I – Tu touches au fond du problème là, dans le sens tu parles des mineur.e.s prostitué.e.s, et... »

Ben oui, c'est ça le problème. Le problème c'est les jeunes; ça demande l'implication des jeunes; pis pourquoi qui s'impliquent pas, mais pourquoi qui s'impliquent pas, c'est simple, parce que les valeurs, la morale tout ça, tout est embarqué pis en plus, y a d'autres groupes encore plus puissants qui sont déjà établis, t'sais.

I – *Mais c'est quand-même bizarre ce que tu me dis là, on est un projet d'intervention auprès des mineur.e.s prostitué.e.s, et puis c'est le groupe que tu me dis qui a moins de pouvoir*

Oui, j'dirais même

I – *Comment tu expliques ça ?*

Ben parce qu'... J'explique ça parce qu'y pas de rapport de groupes à groupes. Y a pas un groupe de mineur.e.s prostitué.e.s ou d'ex-mineur.e.s prostitué.e.s. Y a aucun groupe, dans notre micro-société, nos mineur.e.s prostitué.e.s sont pas syndiqués, Y a aucun représentant. Qui les représente ? Qui représente un groupe de mineur.e.s prostitué.e.s ou un groupe d'ex-mineur.e.s prostitué.e.s. Que s'soit une personne qui les représente, ou un groupe entier qui s'avoue, Y en a pas.

I – *Y en a pas au pays ?*

Ouain. Fais que comment qu'on peut revendiquer le droit des mineur.e.s prostitué.e.s si on a de la misère [...] à égaliser le droit des mineur.e.s prostitué.e.s face aux autres groupes à l'intérieur du communautaire, à l'intérieure du collectif ? C'est quasi impossible, à moins qu'y aye un seul groupe, pis ça serait un groupe d'ex-mineur.e.s prostitué.e.s, pis tu peux faire un autre groupe, un représentant de mineur.e.s prostitué.e.s. »

Selon lui, il est impossible de s'identifier comme prostitué.e à cause du tabou moral et social qui paralyse la parole, bloque l'entraide et le dialogue, autant à l'intérieur du PlaMP qu'à l'extérieur. Les normes sont intériorisées, ce qui mène à l'auto-exclusion, même dans un organisme qui se dit auprès des mineur.e.s prostitué.e.s : ce n'est pas valorisant de s'identifier ni de s'accepter comme prostitué.e. Il n'y a pas de représentation pour parler sans jugement des jeunes prostitué.e.s ; il faudrait un groupe d'ex-prostitué.e.s pour revendiquer les droits des mineur.e.s prostitué.e.s. Comment briser le silence dans de telles conditions ?

Un autre jeune évalue les choses sous un autre angle.

«I – *Si t'avais des choses que tu proposais [...] comment tu conçois Le Repère. [drop-in du PIaMP]? Est-ce qu'y a des choses que t'aimerais qui changent, [...] est-ce que ça te convient?*

Moi, ça m'convient très bien. Peut-être changer les meubles, mais c'tà peu près tout. Parce que ça fait dur un peu. J'comprends là, vous avez pas les moyens de meubler plus. C'est bien normal hen. [...] j'enlèverais toutes les p'tites chaises, j'mettrais juste des fauteuils pis des divans. Ça s'rait déjà plus intime là

I – *Parce qu'Y manque d'intimité un peu.*

Ben oui, par boute là.

I – *Tu vois, c'est une proposition très intéressante, parce que l'intimité pour certains, c'est important.*

Si Y avait un local plus grand, une table de billard, ça serait réellement intéressant.

I – *C'est revenu souvent c't'affaire de table de billards.*

Ouan, c'est sûr, tout l'monde joue au billard.

I – *Ça serait intéressant effectivement.*

Mais Y a pas la place fais que c'est normal. Mais t'sais, toute, toute peut être amélioré dans d'vie, Y a rien d'parfait. »

Le type d'aménagement d'un lieu invite à un type d'échanges et de relations. Peut-être que le manque d'intimité du local ne favorise pas les confidences; peut-être que de jouer ensemble au billard amènerait une autre ambiance plus propice aux échanges plus intimes. Ce jeune propose des façons simples de rendre le local plus intime. Il comprend malgré tout que c'est peut-être une question de moyens. Mais si les jeunes pouvaient participer à l'aménagement du local, il y aurait une meilleure appropriation des lieux et peut-être une invitation plus grande aux échanges.

On lui pose une question plus directe.

« I – *La prostitution des mineurs garçons, t'as connu un p'tit peu; t'en a fait l'expérience [...] Qu'est-ce qu'on peut faire? [...]*

Ben, si Y'ai ben comme ça, j'vois pas pourquoi – si Y'aime ça.

I – *Ben, Y'a les lois...*

Ouan, les lois j'sais mais, la prostitution ça toujours été, pis j'pense ça va toujours être, malgré les lois, ça toujours, presque toujours, été interdit anyway, pis Y'en a toujours eu quand-même. Pis j'pense pas que changer les lois – pour ou contre – changerait... »

Il constate que les lois qui interdisent la prostitution ne changent rien au fait que le phénomène a toujours existé. Il semble croire que chacun.e peut exercer sa liberté par rapport à ce mode de vie.

Au fil du temps, un participant séduit par un adulte vers l'âge de 11 ans finit par comprendre ce qui se passe et en apprend sur l'organisation du milieu.

« ... je me souviens là les Tim Horton's, ils étaient plein de gens qui se tiennent avec eux-autres; eux-autres y donnaient des smokes; personne disait rien. »

« I – [...] des fois ça se passait à la maison, pis d'autres fois vous étiez

Hôtel, à l'hôtel; [...] avant quand j'tais jeune [...] j'connaissais pas tous les places qu'un gars de 15 ans pouvait aller à un hôtel avec un vieux monsieur là [...]. Aie, j'en r'venais pas [...]. Aie qu'est-ce qu'il pense que j'faisais là en haut? Il savait! Il regardait l'autre côté. »

Il s'étonne de la complicité et de la complaisance des gens, que ce soit des ami.es des pédophiles au Tim Horton's ou des commis à la réception

des hôtels où ses clients l'amenaient. Devenu adulte, il décide de faire quelque chose quand il voit un homme zieuter un jeune en public.

« Tu vas voir ces monsieurs dans les salles de bain, comme un monsieur j'ai vu dans la salle de bain, quand j'étais jeune, checker moi dans le chose, moi j'les check maintenant. »

I – *Qu'est-ce que tu ferais ?*

Non, moi j'confronterais le monsieur c'est sûr ! J'ai déjà confronté le monsieur là, oui [...] oh monsieur excusez, y a fait ça pour 6 \$ le jeune, 6 \$! Ben... quand même moi j'ai essayé d'aider le gars, lui trouver une place pour les jeunes, mais y s'est sauvé. »

On voit ici que le jeune vivait les mêmes peurs que ce participant quand il était lui-même jeune, car il s'est sauvé sans attendre.

3) L'ÉMANCIPATION – Apprentissages et affranchissements

• IDENTITÉS

Une jeune femme a eu recours à la prostitution pendant les périodes difficiles de sa vie.

« C'est une période noire de ma vie. C'était pour me sortir de la merde, mais à travers ça j'ai appris à séduire. Je pouvais me prouver que j'étais belle. Je savais comment m'organiser pour avoir un client régulier. »

Tout en ayant lieu durant une « période noire », la prostitution peut être un moyen de construire son identité, de répondre à une quête de

reconnaissance et d'acquérir des compétences ; à travers la prostitution, cette jeune femme a appris à séduire et à s'organiser.

Un jeune mène une vie d'adulte dès l'âge de 11 ans : il a une famille éclatée depuis plusieurs années, il doit travailler et il a une vie sexuelle active. Dans la rue, il s'est toujours débrouillé.

« I – Maintenant là que t'as 18 ans, la façon que tu disais tantôt : c'est pas que j'ai aimé ça, mais j'ai trouvé ça bien confiant quelque part... Tu dis je me considérais pas beau, tu dis je me considérais gros, [...] mais tu parles au passé. Asteur tu te considères comment ? J'suis certain que t'as la preuve de ton intelligence là... (rire)

[...] c'est sûr que j'chus pas un mannequin t'sais, ni un super de beau bonhomme, mais j'chus quand-même assez joli. J'suis p'us aussi gros qu'ça. Vraiment j'tais rendu à 240 [livres] dans c'temps là, mais là j'suis à 198, j'chus pas mal de taille normale. C'est sûr que j'pas une super beauté, mais j'ai quand même du charme pis j'chus bien articulé.

I – C'est le charme qui compte hein (rire)

Ouais, j'chus bien articulé [rire] Mon Dieu, j'chus tout-à-fait normal... [...] »

« I – Là, t'as rencontré une fille pis ça va bien [...] est-ce que c'est toi qui a initié cette relation ? Dans le sens que : est-ce que c'est toi qui a cruisé là ?

Cruiser ? Non, j'ai jamais cruisé, j'haïs ça l'monde qui cruise. [...]

I – C't'arrivé comme ça ?

Ben comme ça, c'est un peu moi qui l'a initié parce que j'avais écrit un texte expressif en français. Je parlais [...] d'une fille, pseudo-imaginaire, [et de] la relation que j'avais avec. T'sais c'tait une lettre d'amour là... Pis j'l'avais faite lire, tout l'monde aimait ça, fais que

j'la faisais lire à tout l'monde; pis à l'avait lue [...] Pis dans soirée j'l'ai invitée, à voulait voir le film Léolo; je l'ai chez-nous, j'l'ai invitée. »

Malgré un parcours difficile, ce jeune sent peut-être maintenant qu'il peut aspirer à une vie « plus normale » puisqu'il se sent maintenant « tout-à-fait normal ». À travers ses difficultés et ses questionnements, il a renforcé son identité et gagné confiance en lui. Il se dévoile dans une lettre à une fille imaginaire, affirmant ainsi son identité et son orientation sexuelle. C'est un pas vers l'intimité avec une fille, intimité pour laquelle il ne se sentait pas prêt il y a quelque temps. Est-ce une libération par rapport aux doutes qu'il avait ? A-t-il réglé des ruptures ?

Pour d'autres, la fuite est nécessaire de temps en temps. Une jeune fille l'exprime ainsi :

« I – C'était quoi l'atmosphère chez les grands-parents ?

Il y avait une idée de la propreté très forte. C'était très discipliné, tout était arrangé d'avance. Je prenais souvent la fuite dans le bois à côté de chez moi ou j'allais sur le terrain de baseball. »

Pour un jeune homme, la fuite prend une forme différente :

« I – [...] t'étais en secondaire quoi quand t'as commencé à prendre la fuite là ?

À fin de mon secondaire 1.

I – À la fin de secondaire 1, t'as 13 ans ?

À peu près, 12/13 ans.

I – T'as 12/13 ans, et là tu t'décides, t'es à Laval encore. Tu décides de prendre la fuite, et puis tu t'ramasses où ?

J'avais pris vingt dollars dans àsacoche à ma mère pis j'tallé en ville, j'pense j'chus débarqué au Métro Peel. [...] J'connaissais un peu l'coin, j'me suis promené sur

la rue Sainte-Catherine. Pis y'a une arcade, pas loin du centre [...]; j't'allé là. J'me suis promené dans l'quartier chinois, c'toujours le fun, prendre une p'tite marche dans l'quartier chinois. »

Il y a souvent fuite des milieux insupportables pour trouver une place dans la société : recherche de reconnaissance, d'identité, malgré les risques et la précarité. Les lieux où on peut s'isoler, dans la foule ou en l'absence de gens, semblent alors moins pire que la famille.

On pose directement la question à un jeune :

« I – D'après toi, est-ce que la prostitution peut émanciper quelqu'un ? [...]

Oui, ça m'a p 't-être émancipé, mais pas vraiment, pas positivement.

I – Dans quel sens ?

Dans l'sens que j'aimais pas ça t'sais. Mais ça m'a quand-même appris à vivre peut-être dans un certain sens. Ça m'a appris à m'connaître plus aussi peut être. Dans ce sens-là, oui, ça m'a émancipé. »

Même s'il n'aimait pas ça, il reconnaît qu'il en a tiré des apprentissages sur lui-même.

Un autre jeune, maintenant adulte, affirme ne rien regretter.

« Moi je suis père d'un enfant de 13 ans ; il a le même nom que moi, il est super... le contraire de moi dans le sens qu'il a pas été abusé quand il était jeune ; lui sa meilleure classe à l'école c'est les math, moi j'étais pas bon en math du tout ; il a le même corps que moi, c'est comme mon jumeau, mais bien fait, dans le sens qu'il marche bien à l'école, il lâche pas. C'est vraiment le contraire de ce que j'ai vécu dans ma vie. Je suis content pour ça. [...] elle [la mère de son garçon] c'est une amie à moi ; [...] je regrette

rien j'ai fait, j'ai fait un enfant perfect là. Vraiment là, j'ai fait l'enfant perfect; j'suis content. C'est la meilleure chose j'ai faite, c'est incroyable [...] il a 13 ans maintenant, je parle [...] lui de sexe là, mais easy, moi je suis comme lui, je parle pas toujours de sexe non plus; je pousse pas, mais lui c'est "Ah, p'pa!". »

Malgré la stigmatisation vécue et la perte de sa famille à cause d'un pédophile, il essaie de conserver les liens familiaux même s'il ne vit plus avec la mère de son garçon. Plus jeune il a vécu confusion et désarroi concernant sa sexualité et, plus tard, ses relations avec les femmes.

« Avant dans ma vie, moi surtout quand j'tais jeune [...] j'tais pas bien avec les femmes, j'faisais trop des choses avec les hommes [...] j'connaissais pas beaucoup de femmes; j'ai eu pas mal de blondes dans ma vie, mais j'ai ma blonde depuis sept ans maintenant, [...] depuis que j'suis avec elle j'ai parlé de mon passé. »

Le tabou et la peur du jugement peuvent empêcher le développement de relations affectives et intimes. Que faire quand on est en amour? Parler ou non de son passé? La stigmatisation peut nuire pendant toute une vie.

• PLACE SOCIALE ET MÉPRIS

Un jeune explique la pression qu'il ressentait à l'école.

« I – Donc t'es retourné chez ta mère; qu'est-ce qui s'passe à partir de là?

Ben, j'toujours resté chez ma mère; à partir de d'là, j'ai lâché l'école. [...] ça m'tentait p'us de r'tourner à école, c'tait comme, y foudaient pression. »

Quand la pression vécue accentue le caractère violent du milieu, lâcher l'école à 12 ans peut être un acte d'émancipation. Ce jeune

semble vouloir du pouvoir sur sa vie, s'affranchir du contrôle lié à des règles qu'il n'accepte pas.

Malgré le mépris parfois exprimé envers les clients, des jeunes hommes estiment qu'ils ont fait des apprentissages importants avec eux.

« I — *Pis quand t'as faite ce bonhomme-là, qu'est-ce que t'en a retiré, à part de l'argent ? Y as-tu d'autres choses que t'en a retiré ?*
À part l'expérience de la négociation...

I — *Jamais de plaisir ?*

En que'que part oui là. Mais Y était pas vraiment beau. (rire). Disons que je pensais à quelqu'un d'autre. Mais, t'as des clients qui sont corrects, t'en as d'autres qui sont pas corrects. Y en a que, ça va être le cul, ouais, mais Y ont envie aussi d'faire autre chose que du cul, avoir quelqu'un avec lui t'sais. Tripper avec quelqu'un qu'y est jeune. C'est aussi d'y enseigner ; de l'initier.

I — *Ça existe-tu ?*

Mais oui. Ça existe, c'est pas parce que [...] Moi j'en ai pas rencontré

I — *Mais ton copain, y en a-tu rencontré, celui qui avait 15 ans ?*

Mais oui, pis ça y apprenait des choses que son père y enseignait pas. Son père était sévère, c't'un ancien boxer assez viril ; lui sa seule façon d'vivre son homosexualité, mais c't'est de c'te façon là. J'le voyais bien qu'Y était bi-sexuel, que c'tait pas juste une question d'argent. »

Les jeunes font des apprentissages à travers la prostitution : négociation, gestion des relations de pouvoir, arguments, stratégies, séduction. Ils apprennent à vivre, ils apprennent sur eux-mêmes.

Certains clients recherchent autre chose que le cul : briser la solitude, tripper avec quelqu'un qui est jeune. Il peut y avoir un lien réciproque et de confiance, une reconnaissance de soi par le client. Ça peut être l'occasion d'un test sexuel, d'une initiation. Ces apprentissages contri-

buent à la construction de l'identité des jeunes, identité sociale et identité sexuelle. Il y a là une considération de l'autre, qui peut devenir un pouvoir sur l'autre, mais aussi avoir un effet émancipateur, dépendant du contexte et de la façon dont les choses se passent.

Un participant, abusé par un adulte vers l'âge de 11-12 ans, nous raconte deux moyens qui ont été pour lui une forme de libération du stigmatisation qu'il avait alors subi.

« En fin de compte j'ai rencontré une personne dans rue ici qui [avait été] abusé quand y était jeune ; lui y a accusé son, la personne qui a abusé de lui. So, moi j'ai trouvé le gars était cool, le gars, y est pas gai, personne juge lui, parce que j'tais peur qu'on va juger moi si j'disais c'qui se passait quand j'tais p'tit enfant. En fin de compte, j'ai retourné à Halifax, j'ai parlé à mon mère ; j'ai mis mon agresseur [...] en prison. J'tallé témoigner contre lui. La première fois y a pogné un... quatre ans. Quatre ans après, j'ai eu un appel de un police qui dit que le monsieur a fait ses quatre ans de prison et... après [...] y s'est fait pogné avec un enfant de 12 ans, [...] comme cinq jours après sa sortie [...]. So, the police voulait apporter lui en Cour suprême ; le premier cas à l'est de Montréal où une personne était coupable de... [...] c'est plus haute sentence au Canada, y sortent jamais [...] dangerous offender [...] délinquant dangereux [...] Le premier cas à l'est de Montréal, c'tait moi ; seul témoin, c'tait moi. So, c'est ça, c'est moi j'ai monté mon moral un p'tit peu dans vie là, moi j'dis euh... j'suis bien dans ma peau avec ce que j'faisais.

I – D'aller témoigner, qu'est-ce que ça te faisait ?

Moi ça a fait du bien. »

Le fait qu'un autre jeune dans la même situation que lui ait poursuivi en justice son agresseur sans se faire juger lui-même amène ce participant à accepter lui aussi de dénoncer son agresseur et de le poursuivre en justice jusqu'en Cour suprême. Ces actions lui permettent de se sentir mieux, peut-être à cause du sentiment d'obtenir justice.

Cependant, il avait obtenu bien peu d'aide à l'époque et il a dû faire de l'"auto-intervention", si on peut dire. Il a continué ses actions de dénonciation, cette fois-ci à l'égard de la complaisance des gens qui savaient à l'époque qu'il était abusé, mais ne disaient ou ne faisaient rien.

« ... j'ai écrit sur Face Book, ça fait pas longtemps, j'ai dit : tout le monde qui a dit ça, qui connaît moi, je dis pas les noms, qui a été témoin de toute ça, qui a nié moi, [...] parce que tu savais que le monsieur était avec moi c'était un pédophile. Je dis imagine-toi dans mes souliers à moi, j'étais en train me faire abuser... ce qu'on a dit de moi... y a beaucoup de monde qui m'a répondu qu'y sont désolés, qui sont passés par Montréal qui voulait absolument manger avec moi et s'excuser [...] y dit beaucoup de monde qui s'est excusé pour ce qu'y ont fait, parce que les gens ne savaient pas, ils savaient mais ils savaient pas comment agir avec ça t'sais. [...] C'est ça, mais j'étais besoin l'aide, parce que quand le monde se poussait de moi, se cachait de moi, moi c'était de cacher ça aux gens... »

La volonté de se libérer de la stigmatisation et de la culpabilité ressentie à cause de la complaisance des gens l'ont amené à cette action davantage accessible publiquement. Il a finalement obtenu une forme de reconnaissance et des excuses de la part de concitoyen.e.s de sa ville d'origine, ce qui a augmenté son sentiment de libération de la culpabilité qu'il avait alors injustement ressentie.

• RUPTURES

Une jeune nous raconte comment elle a pu renforcer ou créer des liens familiaux et sociaux.

« En arrière de chez nous il y avait une écurie, mon grand-père et mon oncle s'occupaient des chevaux. Un jour j'ai vu mon grand-père et mon oncle boire en cachette. Ils m'avaient aussi vue. C'était devenu notre secret. J'ai commencé à goûter moi aussi, ensuite j'ai commencé à boire. »

« I – *Avais-tu d'autres façons de t'amuser?*

Oui. J'allais à la discothèque. [...] À 14 ans, j'ai fait un méchant party dans un appartement inoccupé. On a pris du LSD. »

En partageant un secret avec son grand-père et son oncle, cette jeune renforce son lien avec eux, ce qui lui permet de diminuer sa solitude et son aliénation, tout comme l'évasion et l'oubli trouvés dans les discothèques, les partys, la drogue et l'alcool. Même si ces moyens l'amènent à consommer drogues et alcool, pour elle ça semble mieux que la solitude.

Malgré une relation difficile avec sa mère, un jeune nous apprend la solidité du lien qu'il a avec elle.

« Ben moé ma mère, j'chus resté ben accroché, je l'aime beaucoup t'sais; j'espère qu'un jour au lieu qu'elle aille dans un centre, j'veux, j'veux la prendre avec moé. Pour l'instant, j'chus célibataire, mon p'tit bachelor, mais quand j'serai en mesure aussi d'la soutenir... »

Malgré les grandes exigences de sa mère, ce jeune y est resté très attaché; il semble lui être très important de conserver ce lien et de lui offrir son soutien quand elle en aura besoin et qu'il pourra le faire.

• VULNÉRABILITÉS

Une jeune qui subit une forte stigmatisation à cause de la situation de son père cherche à sortir de sa solitude.

« I — *Pourquoi tu buvais ?*

J'étais rendue à 12 ans. J'étais timide et renfermée — cela me dégênait. »

Drogue et alcool peuvent devenir des moyens d'enlever des inhibitions, de socialiser et finalement de se libérer de sa solitude.

Un jeune dont la vie familiale a été brisée alors qu'il était bébé, nous raconte ce qu'il sait de la vie de ses parents.

« Non, j'ai jamais vu mes parents vivre ensemble [...] Mes sentiments envers mon père ? [...] C'est juste que, lui c'qui a fait, Y'a eu des enfants avec une femme, Y'a eu deux gars ; Y'a crissé son camp... Pis avant ça, Y'avait une job ; Y travaillait, tout allait bien ; Y s'marient, Y'ont deux enfants pis... Y trippe pis l'pire Y vend d'la mesc. Y fume des balles pis l'reste... »

I — [...] *Pourquoi qu'ils sont séparés ?*

Ben parce que Y chicanaiient. Ça d'l'air, Y paraît [...] Ben à m'en a parlé, mais Y avait deux version t'sais [...] tout allait dans leur vie avant q'Y fassent des enfants. »

Il éprouvait des incertitudes par rapport à ses capacités de développer une relation amoureuse, intime et sexuelle avec les filles.

« I — *Ben, au niveau de ta sexualité, tu t'considères hétérosexuel...*

Ouais [...] J'me suis déjà posé la question, mais là finalement

I – *Écoute moi [...] ça m'intéresse tout l'temps, [rire] cette question que les adolescents se posent. Tu te lèves un matin pis tu te demandes : Est-ce que j'suis ?*

Ben ça a parti d'plus loin. Quand j'tais jeune, j'avais un p'tit voisin en haut...

I – *T'avais quel âge ?*

Cinq, six ans peut-être... Jouais aux fesses... (rire)

I – *C'tait quoi ? Vous faites quoi ?*

J'sais pas... On s'caressait les organes génitaux, des affaires comme ça. Mais c'tait encore ludique là, le jeu de faire à semblant. Pis, lui faisait comme sa mère, Y voyait sa mère. Moi j'trouvais ça drôle [rire].

[...]

I – *Là [...] t'as rencontré une fille pis ça va bien... Pis, là t'es parti pour la gloire quasiment [...] comment que tu penses que ta vie sexuelle, ta vie amoureuse, j'sais pas comment on appelle ça là, tes relations avec les filles, est-ce que tu sens que ça va être plus facile pour toi, après cette première relation ?*

Ben c'est certain, j'vas avoir perdu beaucoup de mes appréhensions [...] (rire) vis-à-vis d'ça, des relations. Aussi, j'vas avoir, j'vas avoir un peu de pratique. C'est ça, j'vas avoir perdu toutes les craintes que [qu'on peut avoir] t'sais. »

Malgré le modèle négatif de relation de couple et de famille qu'il a vécu, ce jeune semble avoir gagné assez de confiance en lui pour poursuivre une relation récemment établie avec une jeune fille.

Un jeune contredit un préjugé souvent tenace, soi-disant que prostitution et drogues vont nécessairement ensemble.

« I – *Tu veux dire qu'y en a qui von en faire d'la prostitution qui consomment pas d'la dope ?*

Ben oui, moi j'consommait rien... J'jamais consommé... d'la... dope, avec c't'argent-là.

I – *Qu'est-ce tu faisais avec c't'argent-là?*

Ben c'tait... C'tait l'argent d'secours. Une sortie de secours... T'as besoin du cash, tu r'viens avec du cash tout suite; t'as besoin de manger, t'as besoin une smoke, t'as pu rien. Pu d'cash down pour investir. Parce que moi j'vendais, j'vendais du pot, j'vendais du buvard. J'vendais toutes sortes d'affaires, des champignons. J'ai vendu toutes sortes d'affaires pis, quand t'as pu d'cash down pour investir, au lieu d'te faire fronter par un... par un dealer, te faire backer pis que tu y dois d'argent, tu vas faire un client pis t'es quitte, tu dois rien à personne. »

Faire un client, ça peut sauver des poursuites d'un *dealer* de qui tu dois acheter pour revendre ou à qui tu dois de l'argent. Malgré sa précarité financière, ce jeune se débrouille pour ne pas avoir de dettes, ni d'ennuis liés à des dettes. C'est un poids en moins dans l'ensemble des préoccupations liées à la survie.

• INTERVENTION

Un jeune observe et critique les intervenant.e.s qui travaillent dans le milieu de la prostitution juvénile.

« I – *C'est ben trop difficile à aller travailler avec des p'tit culs quoi? Pour les intervenants?*

Ben, c'est qui y vont pas au spot où's que c'est. C'est pas dans un bar, Y a pas de bière, c'est sûr que c'est pas intéressant pour eux autres. Ah des machines, un casino, ça d'air niaiseux, un casino, au lieu d'dépenser l'trois piastres pour une bière, tu dépenses une piastre pour jouer aux machines, pis tu t'mets à connaître avec

le monde; c'est d'même que tu t'intègres [...] ça serait logique de faire une prise de contact dans le milieu [...] moi j'investigue au moins [...] d'in bonnes places; où's qu'y en a des mineurs prostitués. Y'en a à l'Adonis qui vont danser, y ont 15/16 ans, y va p'têtre en avoir un dans soirée [...] Tu vas à l'Adonis, tu fais une prise de contact, tu rencontres le jeune à l'extérieur de son milieu de travail, dans un autre système, dans un système de loisir, au restaurant, n'importe où. »

Ce jeune semble connaître les lieux où on peut rencontrer des mineur.e.s qui font la prostitution et en informe les intervenant.e.s. Il semble aussi savoir comment s'intégrer dans un milieu pour créer des contacts avec d'autres jeunes et il le fait. Il peut ainsi jouer le rôle de pair-aidant. On ne sait pas s'il fait encore lui-même des clients, mais on peut voir ici un bon exemple du mouvement entre aliénation et émancipation, qui peuvent être présents en même temps, car tout bouge si la personne change quelque chose.

On a vu que les normes, le tabou et le mépris sont intériorisés chez les jeunes et qu'ils se méfient des intervenant.e.s, tant du milieu institutionnel que du milieu communautaire. Ce contexte paralyse la parole, bloque l'entraide et le dialogue. Cependant, le *drop-in* le Repère, malgré ses limites, facilite les contacts et le fait de revoir d'autres jeunes de façon assez régulière peut permettre de s'ouvrir.

« En tout cas y m'aime fort là t'sais. Y vient souvent m'voir quand ça va mal. D'après moi, y m'prend plus pour un intervenant que si y serait amoureux. »

I – Mais t'es aussi jeune que lui...

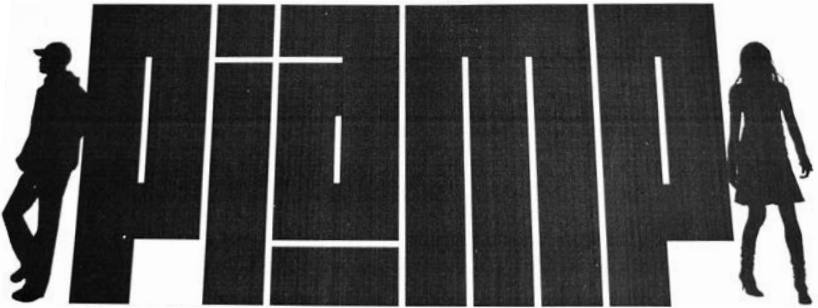
Ouais, j'ai la même âge. Mais

I - Y t'en a parlé.

Mais y est... y est pas retardé, mais, y est pas vite t'sais.

Y s'fait souvent avoir. »

Même s'il est impossible pour beaucoup de jeunes de s'identifier à la prostitution, le fait d'avoir côtoyé d'autres jeunes dans la même situation pendant quelque temps peut mener à une certaine ouverture entre eux et elles.



Logo du PIAMP utilisé au cours de cette période.

CONCLUSION DE LA PÉRIODE

Nous avons cinq entrevues pour la période de 1993 à 2004. L'un des jeunes hommes rencontrés ne déclare pas avoir vécu de difficultés familiales particulières, mais il semble chercher autre chose en délaissant de lui-même sa famille. Une des jeunes filles ne révèle rien sur sa famille et ses parents, mais elle a elle-même un enfant et éprouve beaucoup de difficultés à obtenir et maintenir des liens entre elle, son enfant et le père de son enfant. Cependant, il est clair que trois jeunes sur cinq ont vécu des bris de liens familiaux. Tous ont construit leur identité à travers des rapports familiaux et sociaux difficiles, ayant vécu abandon, négligence, rejet, stigmatisation.

Par la force des choses, ces jeunes ont dû s'orienter vers un mode de vie qu'ils n'auraient peut-être pas choisi. Les moyens de survie à leur disposition sont peu nombreux.

Il ressort des entrevues que, pour eux et elles, la prostitution constitue un moyen :

- de gagner sa vie et de survivre
- de payer ses dettes (sortir de la merde)
- d'améliorer son estime de soi : je suis belle, compétente pour attirer les clients
- d'explorer sa sexualité et son orientation sexuelle
- de mieux se connaître soi-même et de construire son identité
- d'obtenir de la reconnaissance et de l'affection
- d'apprendre à vivre tout simplement.

Selon eux et elles, en prostitution, il peut y avoir aliénation ; ça dépend comment c'est vécu et si c'est lié à une dépendance quelconque : drogues et alcool, besoins affectifs, appartenance à un réseau, besoin de reconnaissance, etc.

Selon eux et elles, en prostitution, on peut aussi s'émanciper, car on peut faire des apprentissages sur plusieurs aspects de la vie :

- sur soi-même
- sur son identité individuelle et sociale
- pas aimé ça, mais appris à vivre
- mettre ses limites
- gérer un budget
- fixer des rendez-vous
- stratégie de vente
- fidélisation de clientèle

- négociation
- avoir un horaire
- habiletés relationnelles

On voit que les trois axes d'analyse – aliénation, prostitution et émancipation – utilisés ici sont en constante interaction qui peut se manifester dans tous les sens. L'aliénation peut conduire à un mode de vie contraint et obliger à la débrouille, quels que soient les moyens utilisés. Malgré tout, à travers ces moyens les jeunes font des apprentissages qui peuvent les aider à s'émanciper, tout comme les ramener à d'autres facteurs d'aliénation dans le même temps.

Les trois jeunes hommes rencontrés souhaitent un type d'intervention différent, intégrant l'entraide et l'échange entre jeunes. Ils semblent porter cette idée que « ce que l'on est ne se réduit pas à ce que l'on fait », que le fait de vendre son cul pour survivre n'efface pas ce qui nous y a amené et ne prédit pas ce que nous serons.

Durant la première période dont il est question dans ce livre, des jeunes aux prises avec une situation semblable ont forcé la reconnaissance de leur existence. Hélas, cette reconnaissance a déclenché une répression plus forte et des programmes de financement gouvernementaux très ciblés qui ont conditionné les intervenant.e.s à agir sur des symptômes plutôt que d'accueillir les jeunes dans leur globalité et leur histoire. La plupart des organismes se sont pliés aux exigences de ces programmes afin de pouvoir rester ouverts et venir tout de même en aide aux personnes marginalisées. Il faut toutefois admettre que ce type de financement constitue une forme de contrôle social déguisé, car il restreint l'intervention aux services identifiés par le gouvernement et les expert.e.s comme répondant aux besoins des jeunes. Comme l'affirmait déjà Parazelli en 1989, ici « ... l'enjeu se situe dans le fait que les jeunes ne pourront plus s'associer entre eux et avec d'autres membres de la communauté pour d'autres raisons que celles que l'État leur dictera. » (p. 10).

Au PIaMP, après un dur combat interne, il fut décidé de ne pas s'engager dans cette voie afin de conserver l'approche globale, la capacité d'intervention selon sa mission et selon la demande des jeunes, en s'efforçant de dépasser les codes moraux, de garder des rapports égalitaires avec les jeunes et de leur offrir autre chose que la consommation de services²⁶. Cette option a eu pour effet d'isoler l'organisme et de diminuer sa capacité d'agir durant une certaine période.

Tout ce contexte a ramené un silence au sujet des jeunes engagé.e.s dans la prostitution, un silence devenu plus profond, qu'on pourrait qualifier paradoxalement d'assourdissant, pour reprendre les termes de Patrick Celier²⁷. Un silence qui mène à l'obscurcissement, à l'invisibilité des jeunes et à un conditionnement fonctionnel des intervenant.e.s qui se doivent de bien gérer les services offerts afin de répondre à l'imputabilité exigée. Ce temps consacré à la gestion des services diminue le temps disponible pour l'intervention proprement dite. Pendant ce temps, les jeunes de la rue subissent un dispersement fonctionnel au nom de la revitalisation du centre-ville et de l'ordre social demandé par les commerçant.e.s, les institutions et les résident.e.s (Parazelli et Bourbonnais, 2021). Il devient donc de plus en plus difficile pour les intervenant.e.s de retracer les jeunes et de saisir leurs codes, ce qui déstabilise le travail d'accompagnement et de prévention.

La complaisance, plus ou moins consciente, des organismes envers l'État et ses programmes de subvention a de graves conséquences sur les jeunes. En effet, selon les entrevues réalisées pour cette période de 1993 à 2004, les jeunes parlent très peu de leur situation, du recours à la prostitution, même entre eux et elles. Dans ce contexte de silence, de clandestinité et de stigmatisation, il est difficile de développer des solidarités et des stratégies de résistance.

26. Pour plus d'information sur l'histoire du PIaMP, voir dans le site <https://piamp.net/le-piamp/historique/> la « Table ronde des anciens.nes » et « D'hier à aujourd'hui », *Les Cahiers du PIaMP*, no 1, mai 2021.

27. Mots issus d'une rencontre du groupe d'analyse de la présente recherche.

La prostitution

Messages incompris
Proche de la survie
Il y a trop même beaucoup
De tabous face à tout
La prostitution c'est
Ou ce n'est pas
Ce que je sais
Je ne connais pas beaucoup ça
Mais une chose est sûre
À cause de notre usure
On fait cette action
Sans trop se poser de questions
Quand on est trop bas
Parfois il est trop tard
Mais au contraire on a
Cette chose et on s'en sort

Sarah Monette

Sarah Monette écrit poèmes et réflexions.

Ayant participé au PIaMP, elle est heureuse d'intégrer
deux textes de son cru à ce chapitre « Paroles de jeunes ».

Survivre en silence – Période 3

2005-2018

RETOUR AUX FONDEMENTS, NOUVEAU CONTEXTE;
LE VIRTUEL MODIFIE LES APPROCHES

Entre 2005 et 2018, le monde a vu d'importants événements sociaux et politiques :

- 2006 marque l'arrivée en masse des réseaux sociaux comme Twitter et Facebook;
- 2008 c'est l'élection de Barack Obama comme premier président noir élu aux États-Unis;
- 2008 voit survenir une crise mondiale du crédit à cause des prêts immobiliers *subprimes*;
- 2009 marque le début de l'épidémie²⁸ de la grippe A (H1N1);
- 2010 voit le soulèvement du Printemps arabe qui prend naissance en Tunisie après que Mohamed Bouazizi, vendeur de légumes ambulant de vingt-six ans, se soit immolé par le feu le 17 décembre 2010 devant le siège du gouvernorat de Sidi Bouzid. Ce suicide entraîne une vague de colère chez les habitants de la région, colère qui se propage ensuite à travers le pays puis dans tout le moyen orient²⁹;

28. Une épidémie est une infection qui atteint une collectivité donnée; une pandémie est une épidémie qui atteint un grand nombre de personnes dans une zone géographique très étendue (*Le Petit Robert*, 1993).

29. Pour plus d'information sur ces contestations et leurs impacts, voir : https://fr.wikipedia.org/wiki/Printemps_arabe#Tunisie,_d%C3%A9part_d'une_flamb%C3%A9e_g%C3%A9n%C3%A9rale

- le 7 janvier 2015, l'hebdomadaire satirique *Charlie Hebdo* à Paris est la cible d'un attentat terroriste islamiste dans lequel 12 personnes sont tuées et cinq autres sont blessées³⁰.

Pendant ce temps, au Canada, au Québec et à Montréal, on constate que plusieurs circonstances ont eu pour effet d'approfondir le silence autour des jeunes engagés dans les milieux de la prostitution :

- le dispersement, au nom de la revitalisation urbaine, des jeunes marginalisé.e.s qui les rend invisibles, tant aux yeux de la population que des intervenant.e.s
- l'évolution, depuis quelques décennies, des points de vue politiques et scientifiques concernant les jeunes qui échangent des services sexuels contre rémunération, qui sont considéré.e.s désormais comme des victimes plutôt que comme des délinquant.e.s (Giroux, 2020)
- l'augmentation du financement par projets et du niveau d'imputabilité exigé aux organismes communautaires, qui a pour effet de réduire le temps accordé à l'intervention proprement dite
- le sous-financement des organismes communautaires qui entraîne des conditions salariales désavantageuses, la précarité des emplois et les horaires atypiques (Coalition Interjeunes, 2021), conditions qui augmentent la difficulté à recruter et retenir le personnel.

30. Pour plus d'information : https://fr.wikipedia.org/wiki/Attentat_contre_Charlie_Hebdo

Financement et philanthropie

Depuis longtemps, les organismes communautaires sont majoritairement financés par des programmes gouvernementaux. Cependant, à la fin des années 1990 un nouveau type de financement philanthropique se développe où l'on souhaite « ... transformer le don philanthropique en “investissement social” » (Fortin, 2018, p. 2). Il ne s'agit plus ici de mécénat, de charité ou de redistribution de la richesse; on vise l'efficacité et l'impact. Il ne s'agit pas non plus de viser le changement social, mais l'adaptation des individus à la société. Le discours présente des objectifs louables de prévention et de lutte à la pauvreté et à l'exclusion, mais en travaillant dans le système même qui les produit. En effet, ces fondations estiment que les problèmes sociaux sont des problèmes techniques et adoptent une approche « ... davantage axée sur l'individu que sur l'enchevêtrement des problèmes sociaux » (Hébert et Posca, 2018, 97), ce qui permet de mettre de côté les causes structurelles des conditions socioéconomiques dans lesquelles se trouvent les communautés. L'exemple de la Fondation Lucie et André Chagnon illustre bien une nouvelle forme de financement, les « partenariats public-philanthropie » (Hébert et Posca, 2018, p. 95). Selon ce type d'entente, élaborée avec le gouvernement libéral du Québec durant plusieurs années à partir de 2003, « ... des organisations privées héritent de responsabilités assumées jusqu'alors par l'État social » (Hébert et Posca, 2018, p. 95-96). Les conditions liées à ce financement diminuent considérablement l'autonomie et le pouvoir de décision de l'organisme et contribue à la dépolitisation de ses actions « ... en évacuant son contenu revendicateur et conflictuel » (Fortin, 2018, p. 7) face à l'État.

À l'instar du gouvernement, qui a diminué le financement à la mission des organismes, certaines fondations semblent s'orienter vers cette voie. Elles estiment que le financement à la mission ne laisse « ... aucune marge de manœuvre, peu de souplesse et d'agilité pour soutenir des actions innovantes en réponse aux besoins sociaux émergents et au contexte de développement social en mouvance. » (Centraide Régions centre-ouest du Québec, 2021, p. 9).

Voyons comment tout cela se conjugue avec les contextes canadien et québécois pour changer la donne pour les travailleurs.euse.s du sexe.

SUR LA SCÈNE FÉDÉRALE

En 2014 des modifications ont été apportées au Code criminel, qui régit entre autres la prostitution. Ces changements font suite à plusieurs représentations devant diverses cours canadiennes :

- en 2007, en Ontario, trois travailleuses du sexe³¹ contestent trois articles du Code criminel canadien qui criminalisent certaines de leurs relations personnelles, ainsi que « ... les activités et les relations de travail essentielles à la sécurité, la santé et la dignité de toutes les travailleuses du sexe » (Stella, 2013, feuillet 3, p. 1). Ces trois articles portent sur la tenue d'une maison de débauche [210 (1)], les entremetteurs [212 (1) (j)] et une infraction se rattachant à la prostitution, la communication [213 (1) c)].
- en première instance, la Cour supérieure de justice de l'Ontario déclare ces articles inconstitutionnels, car ils violent le droit à la sécurité prévu à l'article 7 de la *Charte canadienne des droits et libertés*. Le procureur général du Canada en a appelé de ce jugement à la Cour d'appel de l'Ontario, qui a maintenu le jugement

31. Il s'agit de Terri-Jean Bedford, Amy Lebovitch et Valerie Scott.

de la Cour supérieure pour les articles 210 et 212 (1)j, mais pas pour l'article 213 (1)c.

- puis le 12 juin 2013, sur la base de l'article 7 de la *Charte canadienne des droits et libertés*, la Cour suprême du Canada rétablit la décision de la Cour supérieure de l'Ontario en déclarant inconstitutionnels les articles du Code criminel qui sont contestés. Voyons les critères et arguments invoqués par la Cour suprême (Loslier, 2014, en ligne) :

L'interdiction de tenir une maison de débauche [210 (1)] :

- empêche les prostituées de travailler dans un lieu sûr à l'intérieur, en plus d'empêcher l'emploi d'un chauffeur ou d'un garde du corps
- empêche de vérifier l'état de santé des clients potentiels et, par conséquent, de prendre les mesures préventives appropriées.

La Cour suprême se base sur le critère de proportionnalité et conclut que les effets préjudiciables de l'interdiction prévue à l'article 210 sont totalement disproportionnés avec l'objectif de réduction des nuisances publiques défendu par l'État. Les nuisances publiques occasionnées par les maisons de débauche se traduisent en de rares plaintes qu'il convient de mettre en balance avec l'avantage sécuritaire pour une prostituée de la proximité d'autres personnes, la familiarisation avec les lieux, un personnel chargé de la sécurité, la télésurveillance en circuit fermé et de toute autre mesure que permet un lieu permanent situé à l'intérieur.

L'interdiction de communiquer à des fins de prostitution [art. 213(1)] :

- empêche les prostituées de juger l'état de leurs clients potentiels tout en les contraignant à s'isoler afin de se livrer à leurs activités.

Les procureurs généraux avancent que le préjudice encouru par les prostituées est attribuable à leur choix personnel plutôt qu'à la loi elle-même ou à des tiers, soit les hommes qui maltraitent les prostituées. La

Cour suprême rejette cette prétention en rappelant que ce ne sont pas toutes les prostituées qui ont le choix de se livrer à de telles activités et qu'elles s'y adonnent en raison de nombreux facteurs, dont notamment le désespoir financier, la toxicomanie, la maladie mentale ou la contrainte exercée par un proxénète. L'argument voulant que le préjudice encouru est attribuable aux clients est rejeté, car il fait fi de la responsabilité de l'État de protéger leur sécurité.

La Cour suprême évalue que le critère de proportionnalité pour juger des effets préjudiciables de l'interdiction prévue à l'article 213(1)c) est totalement disproportionné avec l'objectif de réduction des nuisances publiques occasionnées par la prostitution de rue. L'enjeu principal consiste en ce que l'interdiction empêche les prostituées de jauger leurs clients potentiels, caractéristique essentielle à la réduction du risque.

L'interdiction de vivre en partie ou entièrement des fruits de la prostitution [art. 212(1)] :

- empêche les prostituées d'engager des gardes du corps, un chauffeur ou un réceptionniste
- va trop loin et est étrangère aux objectifs poursuivis. Elle a pour effet de criminaliser des personnes qui n'ont aucun lien avec l'objectif de prévention de l'exploitation des prostituées poursuivies en étendant la notion de proxénète au gérant, au chauffeur, au garde du corps et au réceptionniste. Ces personnes participent plutôt à l'encadrement et à la sécurité des prostituées.

Afin que le législateur ait le temps de trouver une nouvelle façon d'encadrer la prostitution, la Cour suprême suspend l'effet de la déclaration d'invalidité pendant un an. À la fin de l'année 2014, le Parti conservateur, alors au pouvoir au fédéral, adopte de nouvelles mesures pour donner suite à la décision de la Cour suprême et continuer d'encadrer la prostitution au Canada. Le gouvernement décide d'adopter le modèle suédois

qui vise à criminaliser le client dans le but d'éliminer la demande, ce qui devrait, selon lui, éliminer l'offre³². Rappelons qu'avant cette audience devant la Cour suprême, la prostitution n'était pas illégale au Canada, mais les activités qui la permettaient étaient illégales. Avec le modèle suédois, même si la vente de services sexuels n'est toujours pas illégale, l'achat de ces services est dorénavant illégal, ainsi que certaines activités qui facilitent et entourent la prostitution. Cette approche ancrée dans la criminalisation renforce les possibilités de violence envers les travailleuses du sexe (TdS) : les mesures adoptées, tant celles envers les clients que celles qui visent les activités qui permettent l'accès à des services sexuels rémunérés, augmentent la clandestinité et l'impossibilité d'évaluer les risques potentiels que représente un client, que ce soit envers la santé ou la sécurité des TdS³³.

Robert et Bernatchez (2017), de la faculté de droit de l'Université de Sherbrooke, ont analysé la criminalisation des infractions liées à la prostitution au Canada. Leur article nous apprend que « ... la théorie de la criminalisation semble insuffisante pour faire de la prostitution un crime [...] [et que] la théorie du préjudice s'avère une justification inadéquate de l'approche consistant à rendre illégal l'achat de services sexuels » (p. 73). Selon leur réflexion, ce serait probablement pour ces deux raisons que « ... le Parlement fédéral semble s'être davantage tourné vers le recours aux valeurs de dignité et d'égalité pour fonder sa loi, faisant de toutes les prostituées des victimes. » (p. 73).

32. Soulignons ici que cette approche donne, en apparence, de bons résultats en Suède car « le racolage visible a grandement réduit. » Cependant, « Avec Internet, la prostitution a quitté la sphère publique. L'offre de services sexuels est en constante augmentation dans les salons de massage, de coiffure et même de manucure [et] Au cours des huit dernières années, le nombre d'annonces diffusées sur Internet a été multiplié par vingt. ». Ces données confirment ce que redoutait l'organisation Rose Alliance, fondée en Suède en 2003 et dont la mission est de défendre l'ensemble des « travailleurs sexuels », à savoir que « Continuer à se prostituer en Suède conduit à s'exposer davantage aux dangers de la clandestinité ». Voir l'article de Irigoyen, William, « Extension et limites de l'exemple suédois ; Prostitution, la guerre des modèles ». *Le Monde Diplomatique* (French Edition). 01 Jan. 2017 eLibrary. Web. 24 may 2017.

33. Pour des explications détaillées sur les impacts des changements au Code criminel, voir les feuillets d'information publiés par Stella à la page suivante : <https://chezstella.org/publications/>. Nous remercions l'organisme et ses membres pour cet important travail d'analyse et de vulgarisation.

Quand on fouille la question « qu'est-ce qu'un crime ? » on s'aperçoit qu'il existe des crimes « illicites standard » (ex. : meurtre, agression, vol, etc.) et des crimes « illicites à double face » (Pires, 2002, cité dans Robert et Bernatchez, 2017, p. 74), souvent appelés crimes sans victime. Dans ce type de crimes, « ... le droit criminel *n'était pas capable* d'identifier de façon nette [...] un *auteur* et une *victime* concrète et distincte du crime » [italique dans l'original] » (p. 74). Dans la plupart de ces crimes sans victime, l'intention de faire du mal à autrui ou à soi-même est absente. Robert et Bernatchez poursuivent en affirmant que « Devant la difficulté de criminaliser un crime illicite à double face, le Parlement fédéral a tenté de simplifier la conceptualisation de la criminalisation : en adoptant le modèle nordique, qui interdit l'achat de services sexuels. Le législateur fédéral a ainsi cherché à faire d'un crime à deux faces un crime standard, en s'ingéniant à identifier et à distinguer l'auteur du crime (le client) et la victime (la prostituée) ». (p. 75). Robert et Bernatchez concluent que « ... cette approche du droit criminel ne permet pas de résoudre le problème juridique reconnu par la Cour suprême du Canada dans l'arrêt *Bedford*, soit l'atteinte au droit à la sécurité des personnes qui pratiquent la prostitution. » (p. 76).

SUR LA SCÈNE PROVINCIALE

L'élection du Parti libéral en 2003, sous la gouverne de Jean Charest, constitue le « tournant » dans lequel « ... l'accumulation des réformes [depuis les années 1980] change la nature de l'État » (Hébert et Posca, 2018, p. 8). Les effets de la loi sur le déficit zéro, adoptée en 1996, se font plus visibles et transforment l'État-providence en État néo-libéral. Entre 2003 et 2015 plusieurs projets de loi sont adoptés, dont certains sous le bâillon, qui ont des impacts sur l'organisation, la gestion, la prestation et l'accessibilité des services de santé et des services sociaux. Le gouvernement modifie les définitions d'établissements, leurs mandats, leurs responsabilités, leurs liens, le processus de plainte et la transmission des renseignements personnels. La réforme du ministre Barrette mène à

la fusion de plusieurs établissements, le quasi-démantèlement des CLSC et leur remplacement par les GMF (groupes de médecine familiale, qui sont des cliniques privées) ainsi que les changements de représentation aux conseils d'administration des établissements. Cette réforme impose la logique néo-libérale aux services de santé et aux services sociaux et « ... sonne le glas de la démocratie par une centralisation extrême des pouvoirs dans les mains du ministre. » (Hébert et Posca, 2018, p. 84).

Éducation

Le secteur de l'éducation n'est pas épargné. Le régime d'austérité du gouvernement libéral force les coupures de plusieurs types de services (professionnels, administratifs, fonctionnement, etc.) dans des écoles et des cégeps. Des cours sont supprimés ou fusionnés dans les universités, l'accès aux bibliothèques est diminué et certains frais étudiants sont augmentés dans des cégeps et des universités (Hébert et Posca, 2018). Les grèves étudiantes de 2005 et de 2012 n'y ont rien changé.

L'application de la logique néo-libérale implique que « ... l'État se conçoit comme un fournisseur parmi d'autres, alors que les citoyennes et les citoyens ne sont que de simples clients des services de l'État, désormais gérés suivant les normes en vigueur dans le secteur privé. On va donc créer des indicateurs pour mesurer la bonne performance des services et assurer leur "bonne gouvernance", tandis que le pouvoir décisionnel est rapatrié au sommet de la hiérarchie organisationnelle. Plutôt que d'adapter les services publics en fonction des besoins de la population, on introduit une logique coûts/bénéfices stricte qui singe l'entreprise privée et son impératif de rentabilité » (Hébert et Posca, 2018, p. 10)

Les effets de ces changements dans les services de santé et les services sociaux se font sentir dans d'autres domaines, entre autres

dans l'application de la *Loi sur la protection de la jeunesse* (L.p.j.). Le nombre de signalements à la DPJ ne cesse d'augmenter au fil des ans. Loi d'exception au départ, la L.p.j. semble passée au statut de « ... filet social destiné à remédier aux trous créés dans d'autres services. » (Nadeau, 2021). Dans son rapport de février 2020, la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse (CDPDJ) analyse les répercussions de la *Loi modifiant l'organisation et la gouvernance du réseau de la santé et des services sociaux notamment par l'abolition des agences régionales*, adoptée et entrée en vigueur en 2015. La CDPDJ voulait répondre ici plus spécifiquement à la question suivante : « ... est-ce que l'organisation des nouveaux CISSS/CIUSSS permet une prestation des services de santé et des services sociaux qui favorise le respect des droits reconnus aux enfants et à leur famille par la L.p.j. ? » (p. 5). De son analyse, la CPDJ ressort 25 constats qui se trouvent à l'Annexe 1 du rapport. Mentionnons simplement ici les grandes lignes de ce rapport :

- « ... l'accès aux services pose toujours problème. Les nombreux délais à toutes les étapes de l'application de la L.p.j. et la difficulté d'avoir accès aux services requis du CISSS/CIUSSS affectent directement les droits des enfants et de leur famille;
- les fusions n'ont pas réglé les problèmes de collaboration qui existaient entre les centres jeunesse et les CSSS. La DPJ a été fusionnée avec le reste du système de santé et des services sociaux, mais les règles de collaboration n'ont pas été définies ou mises à jour dans le nouveau système. La continuité de services n'est toujours pas assurée au sein des CISSS/CIUSSS, entre les différents CISSS/CIUSSS et avec les partenaires du milieu. » (p. 95).

Plusieurs de ces problèmes existaient avant les fusions. Cependant, la réforme « ... n'a pas amélioré la capacité du système de répondre de manière diligente et continue aux besoins des enfants visés par la L.p.j. Au contraire, la situation s'est détériorée sur plusieurs aspects (ex. : l'augmentation des délais et des listes d'attente) ». (CDPDJ, 2020, p. 95-96).

Un autre constat de la CDPDJ concerne les intervenant.e.s : la réforme « ... a créé un grand sentiment d'isolement chez les intervenants qui se sentent surchargés et moins soutenus dans leur pratique. L'encadrement déficient, la surcharge de travail et la pression de rendement affectent la prestation des services rendus aux enfants et à leur famille. » (2020, p. 96).

Un amendement à l'article 38 de la L.p.j., adopté en 2017, a un impact important sur les jeunes et sur le travail des professionnel.le.s ; la notion d'exploitation sexuelle est ajoutée à la définition d'abus sexuel. Ainsi, les échanges de services sexuels contre rémunération (ESSR) sont automatiquement jugés comme des abus sexuels. Pourtant, nombre d'études reconnaissent que plusieurs jeunes ne se considèrent pas exploité.e.s et ne perçoivent pas les ESSR comme de la prostitution (Giroux, 2020). Pour eux-elles, c'est un choix et ils-elles assument un degré de responsabilité concernant leur situation.

Du côté des professionnel.le.s, cet amendement oriente leur intervention uniquement sur l'exploitation sexuelle et les oblige à aviser la DPJ de la situation. Dans ce type de signalement, la DPJ doit enclencher l'entente multisectorielle, une mesure de protection qui place le-la jeune dans un processus de dénonciation et de poursuite judiciaire (Giroux, 2020).

En fait, cette approche restreint la compréhension globale de la situation du-de la jeune, de son potentiel adaptatif et de sa résilience, en plus de reproduire les dynamiques de contrôle et de victimisation qui peuvent être subies en situation d'exploitation sexuelle (Giroux, 2020). En centres de réadaptation, la prise en charge des activités de la vie quotidienne par le système ne permet pas « ... aux jeunes de développer leurs compétences en matière d'autonomie » (Giroux, 2020, p. 31). Pourtant, c'est à travers l'expérimentation, l'accompagnement et le dialogue avec des adultes que les jeunes trouvent la reconnaissance qui les aide à se construire (Goyette, 2011 ; Fontaine, 2011). L'accompagnement et le dialogue exigent des intervenant.e.s de dépasser les perceptions tacitement convenues des comportements et habitudes de vie des jeunes « ... pour chercher à comprendre le sens qu'ils donnent eux-mêmes à leur expérience » (Fontaine, 2011, p. 188).

Des mesures restrictives³⁴ imposées aux jeunes en centre jeunesse peuvent nuire à la confiance des jeunes envers les intervenant.e.s et l'établissement. Même si elles sont appliquées dans une intention de protection, s'il n'y a pas place à discussion ces mesures peuvent être perçues comme drastiques et punitives par le-la jeune. D'ailleurs, en principe, ces mesures restrictives doivent demeurer exceptionnelles, mais on constate une augmentation importante de leur utilisation depuis 2015 (Gouvernement du Québec, avril 2021).

En somme, « Il est assez frappant de constater comment la coercition apparaît dans un premier temps comme un levier d'intervention pour la plupart des intervenants, en dépit d'une orientation forte de la *Loi de la protection de la jeunesse* pour des mesures volontaires. » (Bellot, 2021, p. 114). D'une loi de protection de la jeunesse, la L.p.j serait-elle devenue une loi de contrôle de la jeunesse?³⁵

Deux programmes prévus pour toutes les régions du Québec proposent de baser leurs interventions sur les meilleures pratiques³⁶ : le programme *Aire ouverte*, conçu par le MSSS sous la responsabilité de Lionel Carmant, ministre délégué à la Santé et aux Services sociaux, financé selon un partenariat public privé³⁷, et pour lequel aucun ajout de ressources ni de personnel n'est prévu ; le projet élaboré par le Réseau

34. Exemples : l'hébergement en unité d'encadrement intensif ou l'isolement ; ces mesures visent à empêcher le-la jeune de s'enfuir et/ou de côtoyer des gens du milieu des ESSR. Autre exemple : l'Entente multisectorielle, une mesure de protection qui doit être enclenchée suite au signalement d'une situation d'exploitation sexuelle. Cette mesure oriente le-la jeune vers un processus de dénonciation et de poursuite judiciaire, ce qui est en contradiction avec l'orientation forte de la L.p.j pour des mesures volontaires. Pour plus d'information sur l'entente multisectorielle, voir : <https://publications.msss.gouv.qc.ca/msss/document-000627/>

35. Question fort pertinente amenée par Patrick Celier lors d'une rencontre du groupe d'analyse.

36. Ces meilleures pratiques sont déjà identifiées par des experts pour *Aire ouverte* et par le RCJEQ lui-même pour son projet, ce qui contredit leur volonté de co-construction.

37. *Aire ouverte* vise à offrir des services en santé mentale aux jeunes qui ne consultent pas dans le réseau de la santé et des services sociaux et qui sont en situation de vulnérabilité, d'exclusion ou qui sont marginalisé.e.s. (Gouvernement du Québec, 18 février 2021). Il est financé conjointement par le MSSS, le Fonds de la recherche en santé du Québec et la Fondation Graham Boeckh. Selon le site du MSSS, en date du 25 janvier 2022 *Aire ouverte* est en place dans six lieux au Québec.

des Carrefours jeunesse-emploi du Québec (RCJEQ), pour lequel une réorganisation est en cours avec ententes de services.

Ces deux instances prétendent vouloir travailler en co-construction avec les communautés et les organismes communautaires, mais elles mettent sur la table des programmes déjà conçus de type guichet unique. Ce genre d'offre risque fort de favoriser la coercition en intervention en raison de l'uniformisation des réponses aux besoins des jeunes, qui ne seront alors que des bénéficiaires et qui devront entrer dans des cases prédéterminées (Coalition Interjeunes, s.d.) sans pouvoir de discussion sur leur situation.

En même temps, ces programmes s'approprient dans leur discours le vocabulaire et les principes des organismes communautaires. Rappelons que ces derniers ont développé leurs approches d'intervention en étant enracinés dans les communautés avec lesquelles ils travaillent, ce qui leur permet d'œuvrer aussi à la défense des droits et sur les causes structurelles des problèmes.

Ces deux programmes soulèvent des inquiétudes concernant le dédoublement des services déjà existants, ainsi que le financement et l'autonomie des organismes communautaires jeunesse et, à terme, leur capacité à protéger le tissu social (Coalition Interjeunes, s.d.). Ce type de développement de programmes nous ramène en mémoire l'époque de la création des centres locaux de services communautaires (CLSC) dans les années 1970, qui sont « ... l'une de ses pièces maîtresses pour assurer la "porte d'entrée" du système » [...] Pour implanter ces nouvelles structures, le gouvernement compte d'abord institutionnaliser les groupes communautaires déjà existants afin de profiter de leur expérience et de leurs connaissances du milieu. La majorité accepte de participer à ce processus dans l'espoir d'influencer la forme que prendront les CLSC. » (Buisson, 2018, en ligne). À l'origine, les CLSC devaient « ... contribuer à transformer l'approche biomédicale et hospitalo-centrique dominante » (Plourde, 2021, en ligne) du réseau, mais ils ont été presque démantelés avec les différentes réformes du réseau.

SUR LA SCÈNE LOCALE

Une recherche fouillée, rapportée dans l'ouvrage *Itinérance et cohabitation urbaine* (Parazelli [dir.], 2021), nous permet d'appréhender de façon plus précise l'ensemble des enjeux et des stratégies d'action des différents acteurs impliqués dans cette question. Globalement, cette étude permet de dégager une tension conflictuelle entre deux visions qui se côtoient dans la compréhension et la gestion de l'itinérance : la répression, qui rend invisible, et la cohabitation, qui rend visible.

La cohabitation et le partage des espaces publics révèlent une complexité d'interactions qui dépassent les intérêts, la compréhension, les connaissances et les principes moraux des acteurs. Ce jeu d'interactions mène à divers plans d'action (discours) et stratégies d'action (moyens) pour la gestion de l'utilisation des espaces publics. L'analyse de ces divers plans d'action et stratégies d'action révèle des contradictions entre les discours et les moyens : il co-existe un certain degré de compassion et une gestion de nature punitive, qui est exercée principalement par le biais de contraventions abusives données aux populations itinérantes et marginalisées.

Durant cette période à Montréal, le dispersement des personnes itinérantes et marginalisées continue au nom de la revitalisation urbaine. Avec la mondialisation de l'économie, les villes se trouvent dans une compétition entre elles, ce qui provoque « ... des transformations progressives mais profondes » (Parazelli [dir.], 2021, p. 22) des espaces publics. On assiste à « ... une quasi-privatisation des lieux publics considérés de plus en plus comme des espaces de consommation de biens, de services, d'expériences festives et de contrôle de l'image de la ville. » (Parazelli [dir.], 2021, p. 18). Dans ce contexte, la visibilité des personnes itinérantes et marginalisées constitue pour certains acteurs « ... un obstacle social, symbolique et esthétique aux exigences du développement économique en cours. » (Parazelli [dir.], 2021, p. 18). Les populations pauvres et marginalisées qui utilisent les espaces visés par la revitalisation y vivent selon leurs propres coutumes et normes,

lesquelles sont en contradiction avec les normes visées par les tenants de la revitalisation.

Dès l'été 2008 la sécurisation des événements festivaliers mène à la tolérance zéro face à l'itinérance. On a recours à la judiciarisation de l'itinérance qui « ... passe par la sanction de comportements que la plupart des autres citoyens adoptent sans jamais être sanctionnés. » (Bellot et Sylvestre, 2016, p. 180)³⁸. Devant ce traitement différentiel, la CDPDJ « ... pose un geste politique décisif en qualifiant les pratiques policières montréalaises à l'égard des personnes en situation d'itinérance de "profilage social", à l'image des pratiques de profilage racial » (Parazelli et Bourbonnais, 2021, p. 42).

Si on examine l'évolution des plans d'action en itinérance de la Ville de Montréal, à partir de celui de 2010-2013 jusqu'à celui de 2018-2020, on constate « ... une approche teintée de plus de compassion », assortie de « ... solutions de rechange à la judiciarisation, et des pratiques de médiation et de concertation » (Margier, Morin et Bellot, 2021, p. 113). Cependant, dans les faits, il y a contradiction entre le discours et les actions ; les pratiques punitives sont toujours utilisées, notamment envers les jeunes de la rue, semble-t-il.

À partir de 2010 plusieurs organismes communautaires qui œuvrent auprès des jeunes de la rue constatent « ... une baisse importante des jeunes sollicitant leurs services au centre-ville, étant donné leur dispersion ou l'enfermement pénal de plusieurs d'entre eux. » (Parazelli et Bourbonnais, 2021, p. 43). En 2017, un avis du Conseil jeunesse de Montréal va dans le même sens : « ... on observe depuis une quinzaine d'années une diminution de leur [les jeunes] présence au centre-ville, en raison entre autres d'une répression policière accrue (Moïse, 2006) et d'une transition vers l'"invisibilité" de l'itinérance jeunesse. [...] Ce retrait de l'espace public au tournant des années 2000 est entre autres attribué à une répression policière accrue » (p. 11 et p. 16).

Avec la montée du néolibéralisme, on est passé d'un État social (ancré dans des droits sociaux menant à des formes de protection dans

38. Par exemple, avoir craché par terre, avoir dormi sur un banc de parc, etc.

des situations de pauvreté) à un État pénal (ancré dans la sanction des personnes en situation de pauvreté). La judiciarisation des personnes en situation d'itinérance est basée sur « ... le spectre de la délinquance, de la déviance, de la non-conformité. » (Bellot et Sylvestre, 2016, p. 181). Les personnes en situation de pauvreté sont ciblées « ... en mettant de l'avant leurs devoirs plutôt que leurs droits » (p. 172). Ce processus cache les causes structurelles « ... de [leur] vulnérabilisation et de [leur] marginalisation [...] tout comme leur souffrance [qui] ne sont plus pris en compte » (Bellot et Sylvestre, 2016, p. 181-182).

Ce virage punitif a des effets qui dépassent le milieu judiciaire et qui s'étendent aujourd'hui jusque dans le processus de l'intervention sociale et transforment le rôle des intervenant.e.s :

- de l'analyse des situations jusqu'aux solutions, les conditions de vie ne sont pas prises en considération
- il y a davantage de contrôle et de surveillance au détriment du soutien et de l'accompagnement
- les manifestations de la précarité sont considérées comme des déviances et la réponse interventionniste se base sur la répression et « ... une impérieuse nécessité d'agir » (Bellot et Sylvestre, 2016, p. 178).

Au final, cet ancrage dans la déviance et la judiciarisation favorise un oubli de taille : « ... que l'État lui-même a participé très largement à la production des conditions de vie précaires dans lesquelles vivent ces [...] personnes et que l'action judiciaire ne fait que renforcer. » (Bellot et Sylvestre, 2016, p. 179).

À l'analyse, on voit que deux conceptions différentes et contradictoires se côtoient concernant le statut social des personnes itinérantes et marginalisées : « un sujet de droits ou un objet d'intervention » (Parazelli, 2021 [dir.], p. 141). C'est ce dernier statut qui, malheureusement, l'emporte habituellement. Les moyens employés en général pour réaliser les projets de revitalisation – judiciarisation, dispersement, invisibilisation – ont « ... pour effet non seulement de dépolitiser

les problèmes, mais de désubjectiver les personnes en situation de marginalité en les assimilant à des nuisances environnementales ou à des personnes inaptes, par exemple » (Parazelli, 2021 [dir.], p. 141).

Certaines actions de gestion de l'itinérance considèrent les personnes en situation d'itinérance comme des objets : soit on les déplace vers d'autres lieux afin que le territoire convoité corresponde à une image de marque, soit on dit vouloir les sauver « ... en leur prescrivant des modalités de réinsertion pensées pour elles, mais sans elles » (Parazelli [dir.], 2021, p. 142). Ce genre d'actions a pour effet d'infantiliser et d'individualiser leurs problèmes, « qui sont pourtant aussi collectifs et politiques » (Parazelli [dir.], 2021, p. 142). D'autres types d'action de gestion de l'itinérance où l'on reconnaît les dimensions démocratique et politique du phénomène permettent aux « ... personnes en situation de marginalité de s'exprimer comme des sujets-citoyens et de revendiquer leurs droits à partir des représentations d'inclusion, d'autonomie et d'égalité. » (Parazelli, [dir.], 2021, p. 142).

Le Festival d'expression de la rue (FER), organisé durant une vingtaine d'années par le Groupe d'intervention par les pairs (GIAP) est un bon exemple d'action basée sur la vision d'un usage commun d'un espace public. Un article du Devoir (Mangado, 27 juillet 2017) décrit bien ce festival, qui a dû être annulé en 2017 : « Dédié à la culture de rue et revendiquant une marginalité positive, le festival offrait aux jeunes en situation de précarité une occasion de se produire sur scène. Ils y trouvaient aussi des activités de prévention aux infections transmissibles sexuellement et par le sang, ainsi que des ateliers de formation divers, parmi lesquels la réparation de vélos. ». Malheureusement, dans un contexte où l'organisme peinait à maintenir ses services réguliers, les ressources manquaient pour organiser le 21^e festival. Pour la coordonnatrice du GIAP, l'événement était pourtant une occasion de vivre une « ... dynamique de cohabitation sociale. On organisait une conversation citoyenne, on faisait s'asseoir ensemble des gens d'horizons très divers. Des touristes, des passants entraient sur le site et venaient nous voir.

On allait au-delà des préjugés de part et d'autre (parce qu'il y en a de part et d'autre), on déjouait les idées reçues.»

Dispersion, invisibilité, dissimulation, ce qui alimente le silence...

En raison de cette situation de dissimulation, de survie et de silence, il était difficile de rejoindre des jeunes intéressés à donner une entrevue. Nous avons donc affiché une invitation à participer dans des organismes partenaires et sur le site du PlaMP. Nous avons pu réaliser sept entretiens : avec un jeune homme et avec six jeunes femmes, dont l'une a témoigné de sa période de grossesse.

1) L'ALIÉNATION – Rapports de pouvoirs inégaux

• IDENTITÉS

La famille, qu'elle soit unie, fragmentée, brisée ou dysfonctionnelle, constitue le premier exemple d'une micro-société dans laquelle un enfant cherche à forger son identité. Les expériences des jeunes démontrent une pluralité d'expériences qui se ressemblent dans toutes leurs différences.

Une première jeune femme, se sentant incomprise et marginalisée, cherche une vie meilleure, une vie qui ne ressemble pas à celle du reste de sa famille. Elle fait partie d'une famille rassemblant quatre frères et sœurs issus de trois pères différents qui passaient leur temps dans des villes voisines l'une de l'autre. Son père, très occupé par son travail l'emmenait aux courses d'auto la fin de semaine, tandis que sa mère, au contraire, passait beaucoup de temps seule à la maison. Sa vie de désordre en quelque sorte, un manque de stabilité, les besoins non répondus dans la famille la poussent à chercher ailleurs une cohérence, une appartenance et un sentiment d'existence basé sur l'attention, l'amour et la reconnaissance. Quelques extraits d'entrevue sont révélateurs.

« Les liens avec ma famille, ça a jamais été ben ben fort, ça a toujours été très difficile. Leur incompréhension, ben plutôt, moi je me sentais ben incomprise. Je voulais donc être marginale. »

« [Mon père] Y nous traînait là les fins de semaine, pis mon père avait toujours beaucoup d'activités, pis y avait tout le temps des gens invités à la maison, pis de la boisson, pis le BBQ, pis des soupers. Y avait beaucoup d'action [...] Ma mère invitait jamais personne à la maison. Elle avait pas ben ben d'ami-e-s [...] c'est peut-être quelque chose que je retiens de ma mère [...] Les gens me trouvent bizarre. Les gens trouvent que ma mère est très bizarre [...] C'est difficile de me faire des ami-e-s à long terme. On dirait que je fitte pas avec personne. »

« Y a jamais eu de stabilité, jamais jamais. Dans rien. Que ce soit au niveau des études, des liens familiaux, à la maison, que j'allais chez mon père, chez ma mère, dans la rue. »

« Parce que déjà à l'adolescence j'étais pas bien, déjà dans ma tête, je pensais que j'avais des problèmes de santé mentale, je me suis dit : je suis en dépression. La mutilation pis tout. Pis là, chercher de l'attention, porter des décolletés, danser comme une salope. Pis je faisais ça. Je voyais ça à la télé dans les vidéo clips pis tout, c'est ça qui attire les gens, je vas faire ça moi aussi. »

« J'ai commencé à consommer vers 12-13 ans pis c'était la consommation de malaise. Tous les jours, je consommais. »

« Avec mes parents, ben c'était du va-et-vient ; j'étais un peu comme une balle pis j'allais chez mon père, après ça, ça marchait pas, je m'en retournais vivre chez ma mère, ça marchait pas. Quitté l'école ; je suis retournée à l'école à plusieurs reprises, j'ai essayé, ça fonctionnait pas. À travers ça, j'ai eu des thérapies pour la

consommation [...] de 14 ans à 18 ans [...] C'était difficile, j'étais beaucoup en mouvement, ça me prenait quelque chose de nouveau dans ma vie après 2-3 mois. »

« Toujours toujours du mouvement. Jamais de stabilité non plus. Rechutes, arrêter de consommer [...] pis ben des fugues, à Montréal pis dans des villes voisines chez des gros consommateurs. Pis je voulais faire comme eux, je les idolâtrais un peu. C'était souvent... j'avais 16 ans, c'étaient souvent des hommes dans début trentaine. Pis eux allaient à Montréal pis je les suivais pis j'aimais ça être à Montréal, j'aimais être dans l'action. Pis là je voyais l'itinérance, mais c'était tout du nouveau pour moi. Pis c'est très multiculturel aussi, Montréal, pis moi, d'où je viens y a pas ça. Fait que c'était intense pis j'aimais ça, fait que je fuguais souvent. »

« C'est comme si y avait une partie de moi qui était en ville pis une autre de moi qui était à la campagne. Encore aujourd'hui. Ben, à Montréal, ça a toujours été associé à du négatif. Beaucoup. Pus aujourd'hui, là, mais pendant plusieurs années c'était... Ce qui se passe à Montréal reste à Montréal. C'était gage de marginalité pis de, de, de tabous. La petite vie droite, tranquille, c'était à la campagne. La famille. »

« J'allais au salon de massage pour rencontrer mon client [...] ça a duré jusqu'à mes 24 ans... [...] deux fois par semaine. Puis à travers ça, ça a été des relations de marde, si je peux dire; avec des gens de la rue. Aussi j'ai recommencé à consommer [...] de l'héroïne, de la coke, des cochonneries. [...] Je buvais quand même de l'alcool à tous les jours, en me réveillant le matin [...] c'était pas rare d'avoir de mes ami-e-s ou mon chum, à ce moment-là, se retrouver à [l'Hôpital] Saint-Luc. Sur le bord de la mort. Fait que c'était comme ma réalité de tous les jours. Pis j'étais consciente...

je me disais à ce moment-là : je me fais vivre ça parce que j'ai vécu... je veux vivre les deux extrêmes pour arriver à trouver un juste milieu, pis une stabilité. »

Une autre jeune femme, qui recevait une grande reconnaissance de son implication à l'école, trouve qu'elle en faisait trop, qu'elle ne se respectait pas, car seul le mercredi soir était congé pour elle. Elle semblait ainsi fuir sa famille et vouloir se démarquer car elle a un attachement ambivalent à leur sujet. Elle les aime et elle essaie de leur pardonner l'inattention, le jeu, l'alcool, les absences.

« Je suis en dépression, là [...] C'est pas pour rien que je me mutile à toutes les esties de semaine [...]. Je dirais que je suis quelqu'un d'extravagant. Je suis marginale [...] Ben il y a une raison pour quoi je me suis fait ça [...] J'avais 16 ans. Je suis à l'école, j'étais super importante. À mes yeux j'avais de la valeur. J'étais spéciale, différente. Même si tout le monde était différent, moi j'étais différente de la différence. »

« J'ai l'impression que je serai jamais capable de m'en sortir pis que le suicide est dans les années à venir. Mais avec ce qui est arrivé à ma sœur, j'essaie de moins y penser [...]. Parce que j'ai pas le goût que ma famille, ou peu importe, ait la même réaction que j'ai eue quand j'ai vu ma sœur. C'est pénible vivre ça. J'ai beau être en colère contre eux, mais il y a personne qui mérite ça. Pis je perdrais mes meilleur.es ami.es, pis c'est eux ma famille. Fait que... Je suis encore en décision. »

Penser au suicide, fuir sa famille, vivre de fugues et de drogues, des actes qui témoignent d'une vie campée dans le court terme. Se projeter dans l'avenir semble difficile, voire impossible. Une jeune femme, enceinte sans l'avoir planifié, l'exprime ainsi :

« C'était pas dans mes plans à ce moment-là. J'étais pas contre l'avortement ou quoi que ce soit, mais quand je suis arrivée à prendre la décision, vraiment j'avais de la difficulté à justifier le pour... d'un côté ou de l'autre. Pis là, je me suis posé la question : est-ce que un jour je veux des enfants? Une question que je m'étais pas posée avant. Pis la réponse c'était : ben probablement, mais probablement que je le ferais jamais par exprès non plus. J'avais de la difficulté à m'imaginer dans le futur : ben là je vais fonder une famille. Je me suis dit : bon ben c'est le temps, ce sera maintenant et puis... Comme je [...] j'ai jamais eu l'intention d'avoir... d'être en couple avec personne. Je me disais : tant qu'à aller faire une insémination, ben... »

Pour un jeune homme, placé depuis l'âge de 2-3 ans, barouetté d'une famille d'accueil à l'autre et laissé à lui-même à 18 ans au sortir du centre jeunesse, c'est très clair : le pouvoir est dans le moment présent. Pour lui, l'avenir est inconnu et il est risqué de faire des plans ; les déceptions et les difficultés vécues tout au long de sa jeune vie lui ont enlevé tout sentiment de pouvoir sur l'avenir, même immédiat. Ses décisions et ses actions entre l'âge de 2 ans et de 18 ans ont été de téléphoner à ses parents, malgré l'interdiction de le faire, et de fuguer. Coupé très jeune de ses parents et de sa famille, ayant vécu sans continuité, sans reconnaissance, il semble n'avoir eu que le minimum pour bâtir son identité et avoir confiance dans le futur.

« Mais l'avenir n'existe pas pour moi. On vit le moment présent. On s'en fout de l'avenir. Moi, je vis au jour le jour. La vie me réserve ce qu'elle va me réserver dans 5 ans. Pour l'instant, je suis ici avec toi. Je le sais même pas ce qui va m'arriver dans 30 minutes, dans une heure [...] C'est mon rythme de vie. »

« Mais y a des désavantages à vouloir tout changer. C'est soit que tu vas te mettre à dos tes ami.e.s qui voudront pus te parler, te

voir. Pis que tu vas te faire d'autres ami.e.s qui vont peut-être devenir tes ennemi.e.s aussi. »

« Tu sais jamais quand tu vas mourir. Fait autant se dire : c'est peut-être dans une seconde. Pis des fois quand on se projette trop loin, on se fait des attentes pis on n'est pas capable de les avoir. Moi, je me fais pas d'attentes, c'est comme : la seconde vient de passer, y en a une autre qui arrive. »

Qu'elle soit plus ou moins forte, l'identité est en processus continu d'allers-retours entre le psychique et le social. Au fil des événements, l'identité peut ainsi se moduler de façon positive ou négative pour la personne. Selon les propos de quelques jeunes femmes, on peut parler d'identité interdite. L'une d'elle l'exprime ainsi : quand elle tombe en amour, elle essaye de changer de vie, de laisser la rue, la prostitution ; plus facile à dire qu'à faire.

« Pis à un moment donné, je me suis rendu compte : ben non, je suis d'autre chose qu'une masseuse. Je suis qui, moi, à part ça ? Pis ben là, j'avais comme un gros blanc. »

« J'ai eu le logement, pis je m'étais fait une espèce de petit projet de vie, bla bla bla. Pis ça a marché. Tranquillement, je me suis détachée du monde de la rue. Mais ça a été super difficile. Du monde aussi de la prostitution, parce que là j'avais pus le même... les mêmes revenus pis les mêmes modes de vie que les filles qui travaillaient là, mes amies. Fait que c'est pus mes amies, je peux pus les suivre. Pis le monde de la rue non plus, j'en voulais pus. Sauf que je les côtoyaient... je les voyais quand même à tous les jours en sortant de chez nous. Fait que c'était difficile. Pis là, eux y me disaient : "toi, tu te prends pour qui ? tu te penses meilleure que nous ?" Fait que là, j'avais pus personne, pus de réseau, pus d'ami-e-s. Sauf les intervenant.e.s, l'organisme. Ça a été super

difficile de me détacher de tout ça. Pis ma famille c'était toujours difficile. Je me sentais seule en maudit [...] Je me suis sentie prête au moment où ce que j'ai tombé en amour pis je me suis dit : ah non ! je peux pas faire ça, mon copain, je peux pas prendre le risque. Je veux pas le perdre, lui. Fait que à travers de ça, avec mon mode de vie de rue [...] j'étais celle qui prenais le plus soin d'elle. Pis les gars, ben y voulaient tous être avec moi. Moi, pendant que mon chum prenait pas soin de moi pis y était dans une ruelle en train de se shooter de l'héroïne, ben moi je couchais avec son meilleur ami qui venait prendre sa soirée avec moi chez nous. Je lui préparais à souper. J'étais tout le temps comme la mère du monde de la rue. À un moment donné, je voyais comme 5-6 gars en même temps. T'sais, mes comportements restaient pareils même si j'étais pas payée. J'avais comme besoin de quelque chose pis je le savais pas c'était quoi. »

Un changement de vie implique une transition entre deux identités, celle qu'on veut délaissier et celle qu'on aspire à se construire. Il faut remplacer tout le réseau d'ami.e.s et les façons de vivre. Plusieurs allers-retours d'une identité à l'autre sont nécessaires pour la reconstruction de la personne.

Pour certain.e.s jeunes, les normes sociales, les préjugés et le dénigrement sont tellement présents et forts qu'il est difficile de s'identifier à son métier. Même si ielles sont à l'aise de pratiquer le métier, ielles ne peuvent pas s'identifier ouvertement au travail du sexe ; ça va jusqu'au dénigrement de soi-même.

« Il faut que tu te caches tout le temps dans ta vie par rapport à ça parce que tout le monde a son mot à dire, tout le monde juge ça : si tu fais ça, tu te respectes pas, il y a pas un chum qui voudrait de ça anyway, gna-gna-gna. Fait que il y a ça qu'il faut tout le temps que tu te caches par rapport à ça ou que tu te défendes par rapport à ça, ou qu'il faut que tu te sentes mal par rapport à ça. »

« De la violence verbale, il va tout le temps y en avoir. Tout le monde sont super dénigrants tout le temps avec les travailleuses du sexe. Comme je te dis, c'est soit ton gérant ou n'importe qui, ils te considèrent pas. »

« Mais dans le fond, pour de vrai, je me suis jamais sentie mal vraiment de le faire et j'ai tout le temps eu... eille! je l'ai fait par moi-même à 14 ans, c'est pas un pimp qui est venu me chercher, là. Tu comprends? J'avais un intérêt de moi-même pis j'ai tout le temps un intérêt de ça [...] Fait que début vingtaine, j'en suis venue à me dire que : bon! ça doit être parce que je me respecte pas que je fais ça, une fille qui se respecte dans la vie ne vend pas son corps. Fait que je me suis éloignée de ça. Pis ça m'a manqué. »

« Je me sentais très valorisée de me faire dire tout le temps : t'es belle [...] Mais c'est pas toujours comme ça non plus [...] C'est toujours le rapport que t'as avec la personne, le rapport avec l'argent [...] y en a qui, justement, y aimaient ça de te traiter comme une merde. C'est ça qu'y aimaient. Dans ça : toi t'es une vulgaire prostituée, pis moi j'ai tout le pouvoir sur toi pis je peux t'acheter [...] ça reste un rapport humain. »

Pour une autre jeune femme on pourrait parler d'identité confisquée. Sa mère était très contrôlante et lui a caché l'identité de son père, ce qui est devenu oppressant pour elle. Elle se sent en contradiction quand elle en parle, car en comparaison à d'autres elle n'a manqué de rien, du moins en apparence. Quand on lui pose la question de ce qu'elle changerait dans sa vie, elle ne répond qu'une seule chose :

« Mon unité familiale. J'aimerais ça connaître mon père. »

« Même si elle [sa mère] a tout le temps été présente, ben non elle m'a pas donné ce que je voulais selon moi, ou ce que j'avais de besoin selon moi. Pis elle a décidé de faire tout à sa manière. »

« J'ai pas été abandonnée par mon père ; c'est ma mère qui a décidé de m'élever seule, de pas lui dire qu'elle avait une fille, pis elle a essayé de me faire croire pendant je sais pas combien d'années qu'elle trouvait pas d'informations, qu'elle était pas capable de le retrouver. Mais moi je le sais que c'est pas vrai. »

« C'est pas vrai qu'elle a essayé de le chercher [son père] [...] je peux pas dire que c'est une mauvaise mère, parce qu'elle a payé le privé, elle a été là, tous les mauvais coups que j'ai faits dans ma vie, pis j'en ai fait beaucoup.^b Mais c'est ça, on dirait que je lui en veux pour ça. Pis sûrement je vais tout le temps lui en vouloir [...] Elle a jamais voulu que je sache c'était qui. Comme je dis, elle voulait vraiment me garder pour elle toute seule. Pis ma mère c'est une mère ourse, qui a fouillé dans mon journal intime, qui appelait mes ami.es pour avoir des infos. »

Elle avait une identité forte de sportive, mais sa vie a basculé après un accident au soccer vers l'âge de 13 ans.

« Qu'est-ce qui a fait en sorte qui a plus modifié mon comportement dans un sens de... Je te dirais que c'est de faire moins de sport. Ça a été ça le début de la fin. J'ai eu un accident de soccer [...] là j'ai pus de sport dans ma vie [...] une espèce de surdose d'énergie que j'avais à canaliser, ben ça a été dans la drogue et après ça... là-dedans tous les mauvais coups. J'étais super attirée vers ça, j'ai fait plein d'autres conneries en plus de ça, mais tu vois, tous les mauvais coups ça m'attirait. Je voulais pas être sage. »

Parfois, le corps exprime ce qui est interdit à la parole. Elle apprend à mentir et à manipuler pour sortir de l'oppression de sa mère et elle affirme sa nouvelle identité en allant danser à son insu ; elle réussit à cacher son travail de danseuse érotique durant quelques années, de 14 ans jusqu'à l'âge de 17 ans.

Pour d'autres encore, des jeunes mères monoparentales, on peut parler d'identité cul-de-sac. L'idéal de la société est inaccessible. Le seul moyen, non pas d'atteindre cet idéal, mais de survivre c'est la prostitution, pour nourrir son enfant, l'habiller, payer la garderie, le logement, les dépenses liées à l'école, se payer un peu de bon temps à soi-même.

La société laisse de côté les personnes qui n'entrent pas dans le moule ; elles sont exclues du système (école, Emploi-Québec ou autre). Ces exclusions sont intériorisées et mènent à l'autodépréciation, au découragement, au désespoir.

« Il y a des filles qui réussissent vraiment pas à l'école [...] elles restent en secondaire II [...] en secondaire IV pis elles sont pas capables d'avancer, elles sont pas capables de se concentrer, d'étudier. Parce que veux, veux pas, t'as ta vie amoureuse là-dedans, souvent des relations malsaines aussi. Parce qu'elles sont souvent avec des gars qui les valorisent vraiment peu pis qui les traitent comme de la marde. Ou les pères de leurs enfants aussi qui sont de la marde, qui sont en prison, qui sont vraiment méchants avec elles ou qui les aident pas. »

« Dans la société idéale où est-ce qu'on vit [...] ce qui est idéal c'est que t'ailles à l'école pis que t'achètes ta maison pis que t'achètes ta voiture, pis [...] que t'aies un bon emploi. Mais elle dit : j'aurai jamais un bon emploi, j'arrive pas à finir l'école, je suis conne, je suis stupide. »

« Elles sont tout le temps dans un état d'esprit fucké un peu. Pis elles se disent qu'elles peuvent pas. »

• PLACE SOCIALE ET MÉPRIS

L'absence ou l'insuffisance d'éducation sexuelle, à l'école ou à la maison, constituent une forme de mépris envers les jeunes et contribuent à leur aliénation. L'une des participantes allait dans des écoles privées où il n'y avait aucune éducation sexuelle. D'autres jeunes femmes expliquent comment ça se passait à leur école et dans leur famille.

« On a parlé du fameux condom avec la banane, ces affaires-là. Mais à part ça... pis c'est juste du niaisage dans les classes. Mais, t'sais, on a déjà écouté à l'école un film sur l'accouchement, je pense la grossesse dans les cours de formation... [personnelle et sociale]. »

« Il fallait que tu ailles voir l'infirmière, pis là il fallait que tu prennes rendez-vous. Mais t'sais [...] quand t'as 14-15 ans, là, pis souvent l'école secondaire... tu te fais donner un rendez-vous par l'infirmière dans 4 jours. Tu sais même pus si tu vas être à l'école cette journée-là. En tout cas, moi. Tu sais même pas ce que tu vas faire le soir en rentrant de l'école. Fait que c'est un peu difficile. J'aurais aimé que ce soit plus... que ce soit imposé. Parce que c'est important dans la vie, il me semble. »

« On a déjà appris à mettre un condom sur des affaires, là, souvent. On n'avait pas de pénis, mais on avait un pistil de fleur, ça fait quasiment pareil. C'est un tube. Bizarre! J'ai fait ça en sciences. Et on a eu des cours de sexualité aussi en Éthique culturelle religieuse. Puis... sinon il y avait du monde, des fois des infirmiers... l'infirmière qui venait nous faire des cours sur la sexualité, les MTS. Pis on avait vu la biologie en secondaire III, le corps humain, le vagin pis le pénis, comme. Fait que ouais, on va dire... à l'école, ouais, quand même. Pas au cégep, à part quand j'allais voir l'infirmière pis qu'il y avait plein de dépliants partout. »

« Pfff! Ça dépend c'est quoi une éducation sexuelle. J'ai eu des livres sur comment on faisait des bébés plus jeune. Ma mère m'a dit que c'était important d'attendre avec mon premier; c'est sûrement pour ça qu'elle a capoté quand j'ai fait ça à 13 ans. Fait que c'est ça l'éducation sexuelle que j'ai eue. »

« Non. Ma mère m'a... écoute, j'étais quasiment adulte quand elle m'a dit « protège-toi », une fois. C'est tout. L'éducation sexuelle que j'ai eue c'est l'exemple de ma sœur, mais j'étais pas comme elle. Fait que non. »

L'une des participantes comprend que les parents aient de la difficulté à assumer leur rôle dans ce domaine; elle se rend compte en même temps que la peur des parents face à la sexualité de leurs enfants est un facteur important de cette difficulté.

« Aujourd'hui, je trouve que c'est très très important. On devrait prendre plus le temps, surtout les parents, mais t'sais les parents ils le savent pas, souvent ils le savent pas nécessairement plus, pis comment aborder le sujet, et pis t'sais. C'est difficile, mais ça, je trouve ça très très dommage. Moi, mes parents ils ont pas... mon père a pris le temps une fois, mais t'sais, il était soul pis j'étais avec mes amies de fille, pis y s'est dit : bon, je vas vous faire l'éducation sexuelle, les petites filles! Pis il disait : tu vas voir le gynécologue, y va t'ouvrir ça de même, y va rentrer ça de même, y montrait ça avec ses bras. Y nous a plus fait peur que d'autre chose! Mais c'était mal, tu vois, une femme : tu vois y voulaient pas que j'aie des relation sexuelles, je me cachais pour le faire. »

On voit donc qu'elles ont reçu quelques notions, que ce soit à l'école ou de la part des parents, mais ça ne semble pas les satisfaire. Peut-on parler d'éducation quand le tout se passe en seulement quelques heures ou à l'aide de dépliants? Ces méthodes ne permettent aucunement

d'aborder les notions du sens de la sexualité, des relations interpersonnelles, de genre, de préférences sexuelles, de consentement, du plaisir, etc., dont l'approfondissement aiderait à acquérir la connaissance de soi et l'autonomie.

La difficulté d'accès aux contraceptifs constitue un autre élément important dans la vie sexuelle des jeunes.

« Mais comment avoir des condoms. Je sais pas si, parce que j'étais à la campagne, c'était plus difficile, je sais pas comment ça se passait dans mon temps au secondaire, mettons dans les plus grandes villes comme Montréal, des choses qui sont plus faciles d'accès, mais nous c'était très difficile. Fait que pour la consommation, trouver des seringues, dans une petite ville à la campagne... »

I – Ya pas d'anonymat, pas comme ici à Montréal, tu peux aller dans une pharmacie d'un autre quartier, où ils te connaissent pas.

Oui c'est ça, mais dans mon bout, non. Fait que trouver des condoms... ou juste avoir 6-7 \$ pour t'en acheter une boîte, non, t'as pas ça. Fait que c'est des relations sexuelles sans condom. Pis les ITSS, tu t'arranges, tu vas au CLSC, pis tu sais pas trop. Je trouve ça très dommage. Moi j'ai pas l'impression que j'ai eu une éducation sexuelle saine. Je trouve ça plate. »

Trois jeunes femmes racontent leur première expérience sexuelle.

« Quand j'avais 14 ans [...] Ma première vraie expérience sexuelle en fait. C'était un gars qui m'a forcée à le sucer. J'avais pas envie, là. Pis je disais : non, non, non. J'étais stressée, je savais pas trop comment faire. J'avais vu des films, mais je savais pas trop comment faire, j'étais stressée, j'aimais pas ça pis y m'a forcée à le faire. Fait que je l'ai fait. »

« Mais... est-ce que ça compte voir mon frère se masturber pis j'y ai touché le pénis parce que j'étais intriguée ?

I – Oui, je pense que oui.

J'avais 7 ans ½ [...] On était en avant de notre terrain, mais il y avait un garage en avant de notre maison, fait que personne nous voyait. On était dans le coin, à gauche où est-ce qu'il y avait, genre, des arbres, mais à côté des arbres, il y avait une grosse roche. On était installés là, pis il m'avait fait ça, pis je voyais son pénis. Fait que je lui dis "c'est quoi ?", je voulais y toucher, il m'a laissé y toucher pis toute. Pis je me sentais vraiment mal d'avoir fait ça. Mais j'étais jeune, je voulais savoir c'était quoi. Pis à partir de là, ben... »

« L'été d'avant, ou dans le même été, j'ai eu une expérience avec une fille. On était jeunes. On était cachées en arrière de son garage, on s'est fait pogner. Ils nous ont chicanées. »

« Écoute, c'était... Le pire, j'ai fait ça jeune. Mais là, genre, l'expérience que tu veux dans la vie, je l'ai eue. Mon premier amour, c'était cute, il a pris son temps, gna-gna, il a mis de la musique, la cruche d'eau si on avait soif. Tout était là. C'était cute. Pis j'avais gardé l'enveloppe de condoms [...] Fait que je peux même pas dire que j'ai une mauvaise première expérience. Non.

I – Pis c'était ton chum à ce moment-là ?

C'est ça. »

Voilà une belle première fois, dont l'intensité fut cependant affaiblie par l'intrusion de sa mère qui a trouvé l'enveloppe de condoms dans son journal intime.

« Elle voulait me contrôler. Quand elle avait des doutes sur de quoi, pis à la place de juste venir me parler, elle fouillait pour trouver, me pogner, pis après ça... Eille, lire mon journal, c'est intense! Moi j'ai marqué là-dedans que j'étais déviergée, là, ok? Elle m'a carrément emmenée chez le gynécologue pour lui dire que je m'étais fait dévierger pis qu'il fallait qu'il me checke. Qui qui fait ça dans la vie? Voyons donc! »

Ainsi, pour plusieurs jeunes femmes l'apprentissage de la sexualité se fait davantage par les agressions que par l'éducation sexuelle, mais aussi par l'interdiction et la punition.

Deux participantes décrivent leur situation familiale très difficile : agressions sexuelles, problèmes de jeu, d'alcool, de dettes, d'absence des parents.

« Ben mon frère c'est les agressions [...] c'était toucher, sentir, licher mes orteils, mes pieds. Et l'agression là-dedans c'est qu'il se masturbait devant moi. Il me demandait : "va chercher un mouchoir". Pis j'ai même eu des flash back, je sais même pas si c'est vrai. Moi j'ai eu des flash back comme quoi que je le masturbais mais avec mes pieds. J'ai aucune idée si c'est vrai. J'ai peur d'y penser [...] Il s'est jamais excusé. »

« Côté familial de chez ma mère, je dirais... c'est que ils faisaient comme si j'existais pas. À chaque matin, avant que j'aille à l'école, ma sœur, ma mère s'engueulaient, ça s'envoyait chier [...] les portes claquaient, elles faisaient du bruit, elle s'engueulaient, ça finissait toujours en larmes. Moi je braillais dans mon coin, je les regardais pis j'étais pus capable. Elles s'occupaient pas de moi. C'était vraiment comme : toi, t'existes pas pis on va te faire vivre ça parce que tu le mérites [...] Pis mon père, lui, je dirais un de mes souvenirs les plus bad, non seulement c'est qu'il est pas venu

à ma remise de diplôme pis qu'il m'a laissée de côté pendant au moins 10 ans. »

« Mais moi j'avais jamais remarqué qu'il jouait. On allait faire des commissions, des fois c'était long. Je me dis que peut-être... quand j'étais jeune je pensais pas à ça. Je savais pas la vraie raison du pourquoi. [...] C'est de la marde. Ils ont toujours eu des dettes. On mangeait toujours des nouilles pis des esties de sandwiches aux viandes froides [...] au lieu de payer de la bouffe, elle préférait payer des gardiennes. »

« Je la sentais pas très très présente. [...] elle s'est toujours fait passée elle avant ses enfants. [...] mon père était une personne plus humaine, pis compréhensif. Si on avait fait une gaffe, ben y allait faire du mieux qu'y pouvait pour nous aider à s'en sortir. Ma mère était du genre à appeler la police pis me dénoncer. Tu vois? Ou si j'arrive pas à l'heure, ben la porte est barrée, tu dors dehors. Ouais. Après ça elle me disait : je me suis inquiétée, et tout. Ben oui, ben je cognais à la porte, tu le savais très bien que je sonnais 10 millions de fois parce que j'arrivais une demi-heure en retard. Pis tu me répondais pas à la porte. Mon père, jamais y m'aurait fait ça. »

« On était beaucoup les messagers pendant très longtemps. Pis aussi, pour moi c'était... c'est arrivé d'être ignorée par ma mère. Je me suis sentie ignorée souvent dans ce que je vivais. Pis sentir qu'elle s'en fout. Pour moi c'est comme une certaine forme de violence. Juste d'être ignorée dans ton appel à l'aide. »

Ces jeunes ont vécu dans des familles brisées, avec déni de reconnaissance et d'existence, violence psychologique et symbolique. Déjà dans leur famille, leur première société, elles vivaient une forme de mépris.

Cette situation les a amenées à certaines ruptures par rapport à leur famille dont il sera question dans la prochaine section.

• RUPTURES

Les ruptures sont de nature familiale, bien sûr, mais aussi sociale, institutionnelle et affective, et plus ou moins radicales selon les situations vécues et les personnes concernées.

Pour une jeune participante, le lien de confiance avec sa famille est rompu. Elle est au milieu parmi les cinq enfants et elle se sent délaissée.

« Au niveau de mes parents, par exemple, j'ai toujours eu de la difficulté [...] ça m'a quand même marquée [...] j'héritais des vieilles choses de ma sœur, qui étaient très démodées, là, vu qu'on était beaucoup d'enfants, ben... je me faisais écœurer à l'école parce que je portais le manteau des années 80 à ma sœur. Pis là, ben, c'est ça. Je trouvais ça difficile. Je sentais que j'avais besoin d'avoir ma place, d'avoir mes choses à moi, pis je me sentais incomprise beaucoup. [...] mon père, a toujours préféré... il l'a déjà nommé : j'ai préféré un petit gars. Y savait pas quoi faire avec moi, une petite fille [...] Souvent je me suis sentie délaissée. J'ai senti que si je voulais quelque chose, il fallait que je le trouve par moi-même. Que je pouvais pas nécessairement compter sur les membres de ma famille [...] aujourd'hui je trouve ça con, mais mon père avait plus d'argent pis y nous payait plus de choses qu'on avait envie d'avoir. Fait que c'est sûr que j'avais plus le goût d'aller habiter chez mon père. Ma mère, elle mettait... elle barrait le garde-manger à clé. »

Cette jeune femme cherche sa place. Durant l'adolescence, elle quitte sa famille et sa campagne pour se retrouver dans la rue à Montréal.

« Quand on dort dans la rue on a besoin quand même de se sentir en sécurité, pis la chaleur humaine pis d'être dans un groupe

d'appartenance, parce que c'est beaucoup ça dans la rue, c'est tout ce que t'as. Pis oui, c'est arrivé où est-ce que je dormais avec des amis de gars pis y se sont, comme on dit, y se sont essayés pis j'ai essayé de dire non, mais ça a pas marché [...] j'ai essayé de me débattre un peu pis ça a vraiment pas marché. Fait que je me suis dit : je suis mieux de fermer ma gueule parce que si je me débats pour vrai, ben j'ai pas le goût de manger une volée. Fait que je vas faire à semblant que je suis consentante. »

« Mais dans la rue, mettons, l'événement le pire, si je peux dire, c'était une fois dans la rue où est-ce que j'étais toute seule avec un gars qui était comme le double de ma grandeur, grosseur, pis y était en état d'ivresse avancée, y était très soul pis y était super rough, pis y me tenait les bras pis tout, pis j'ai essayé de dire non, de me débattre, mais ça marchait pas. Fait que je me suis dit... C'était un gars qui était très très violent, fait que tout le monde le savait que c'était quelqu'un de violent, fait que je le sais exactement ce qui m'attend si... je vais faire à semblant que j'aime ça pis que je suis contente. »

Elle fait des allers-retours entre sa famille et la rue, mais ses retours à la maison ne répondent pas plus qu'avant à ses besoins.

« Ben c'était pas mieux. Mes parents étaient fâchés. Ils étaient fâchés. Pis là, y me remettaient ça sur le nez : tu nous as stressés, pis moi chu tout le temps stressé-e à cause de toi, ça me rend malade pis je peux pas... Les discours, là ! Les discours que j'avais pas du tout envie d'entendre ni besoin d'entendre. J'avais juste le goût d'avoir de l'amour pis de l'affection pis de me faire dire : on était vraiment inquiets. J'avais pas envie d'être chicanée. »

Une autre jeune femme veut échapper au contrôle intrusif de sa mère.

« Pis je suis devenue super bonne pour manipuler pis conter des menteries même à cause de ma mère qui était super sévère. [...] Elle voulait me contrôler. [...] Pis tout le temps des affaires de, genre elle veut être mon amie [...] Mais en même temps, elle me dit : “je suis ta mère, je suis pas ton amie” [...] Fait qu’il y a tout le temps des messages super contradictoires de sa part. »

« Moi, je voulais danser, c’était vraiment quelque chose que je voulais faire. Mais [...] c’est compliqué, parce que ma mère appelle pour tout savoir tout le temps, où est-ce que je suis. [...] elle me cherchait, pis j’avais peur qu’elle débarque carrément là. [...] jusqu’à 17 ans, ça a été difficile travailler parce que ah! elle checkait toute. »

De son côté, un jeune homme, placé dès l’âge de deux ans mais toujours attaché à sa famille, perd confiance au monde quand il se fait rouler par son frère.

« C’est comme on peut pus se fier à n’importe qui. Quand c’est rendu que ton frère te vole, tu peux pus te fier à personne. C’est comme : fie-toi à toi pis laisse passer le reste ».

L’une des participantes fonctionne très bien à l’école, mais ce succès ne lui assure pas une bonne situation familiale.

« Ma famille me qualifiait de parfaite. J’étais à l’école, j’avais des projets, j’avais des estics de bons amis, j’aimais tout le monde, j’étais sociable, j’étais jamais fâchée [...] Fait qu’ils chekquaient pas mes bulletins, ils m’encourageaient pas, ils disaient : “t’en as pas de besoin, t’es tellement bonne”. [...] Yo; je veux dire : j’ai besoin d’amour aussi. »

Le niveau secondaire V étant considéré comme la base minimale pour trouver un emploi, l'échec scolaire provoque une rupture sociale très forte et nourrit l'autodépréciation. C'est la situation de plusieurs jeunes femmes monoparentales.

« Elles se retrouvent toutes seules, pis à l'école ça avance pas [...] fait que jamais dans leur tête elles seront quelqu'un. »

À l'opposé, une des participantes éprouve des difficultés à l'école parce qu'elle trouve tout trop facile.

« J'allais très très très bien à l'école, j'étais en avance sur tout le monde, je m'ennuyais à mourir à l'école. Donc j'ai eu la chance d'aller dans des écoles alternatives où je pouvais faire des choses en plus du curriculum standard pis travailler mes propres choses. Pis même chose au secondaire, j'ai pu prendre des cours avancés puis aller dans une école avec un programme international. C'était pas super [...] Donc pour mon secondaire IV j'ai décidé d'aller [...] dans une école publique [...]. C'était moins de travail, mais aussi vraiment de moins bonne qualité d'éducation. Donc ça avait été une année difficile où j'avais beaucoup de conflits avec les professeurs [...] j'étais très polie, mais j'avais une attitude qui causait des profs beaucoup de colère parce que j'avais 100 % dans tout, tout le temps [...] je me suis retrouvée [...] devant le directeur de l'école qui me disait que mon comportement était inacceptable, que je ne pouvais pas questionner mes profs et manquer des cours quand ça me tentait. Et moi je lui ai dit que c'était une insulte à mon intelligence, son école, et que c'était pas de ma faute si ils étaient pas capables de me stimuler et de m'enseigner quelque chose, que j'avais rien appris dans toutes mes années de secondaire [...] On a décidé finalement de simplement me faire faire les examens de fin d'année. Et j'ai décidé après d'aller à l'école aux adultes où j'ai fait mon secondaire V pour finir [...]

j'ai eu 16 ans à ce moment-là. Donc j'ai fait mon secondaire V en 3 semaines (rires) aux adultes... »

L'intimidation à l'école, quelle qu'en soit la cause, provoque de la souffrance et de la rage, ce qui peut mener à des ruptures avec l'école, mais aussi avec la famille, la société.

« J'ai eu beaucoup d'intimidation à l'école [...] quand je sortais dans la cour d'école pour faire la récré, pas mal toute la cour d'école, les plus grands, ils se ramassaient alentour de moi. Pis l'hiver c'était chiant parce qu'ils m'enlevaient mes bottes, ils m'enlevaient ma tuque, mes mitaines. Ils les pitchaient à l'autre boutte, en-dehors du cercle. La seule fois que j'ai essayé de sortir pour aller les chercher, c'était : non, ils me poussaient d'un bord pis de l'autre. [...] J'étais partie d'une école qui m'écœurerait pas pour aller dans une école qui m'écœurerait en crise pour ensuite finir dans une école où est-ce que j'ai commencé l'année en me battant avec une estie de conne [...] qui m'écœure avec mon nom de famille. Eille! [...] je me suis battue [...] Pis quand ils ont mis ça sur ma faute, j'ai dit : yo! tu sais pas ce que je viens de vivre là, man, je suis partie de là pour pas avoir de la marde. Là j'en ai en arrivant, eille! who! là, je veux me faire respecter. Tu comprends pas, je suis écœurée. »

« Quand je suis arrivée au secondaire, je me suis encore fait écœurer par quelqu'un, mais t'sais, c'est ça, c'est différent. Elle m'avait frappée. Mais je l'ai laissé faire, je suis partie à brailler. J'avais la tête super sensible, fait que j'ai eu mal [...] Pis dans l'autobus [...] elle m'enlevait mes mitaines pis elle me giflait [...] fait que j'avais frette. [...] Pis là elle les cachait dans l'autobus, estie, [...] fallait que je cherche mes mitaines avec le chauffeur d'autobus, c'était vraiment plate. »

Un jeune homme intimidé à répétition décrit l'impact de cette violence subie au quotidien.

« J'ai pas fini mon secondaire II [...] Incapacité à me concentrer. [...] »

« Ça va être plus une boule noire qui va exploser. [...] Je me faisais intimider beaucoup à l'école à cause de mon orientation sexuelle. Fait que... c'est comme si je te faisais ça (il cogne sur la table) à chaque seconde sur ton épaule. Ça devient agaçant. Bon ! c'est la même affaire. Une phrase, c'est beau une phrase, mais ça peut être mal interprété. Pis ça peut te mettre en rogne. Pis y faut que t'en parles. Moi, j'en ai pas parlé. Pis ça s'accumule, ça s'accumule. Pis à un moment donné, quand ça va exploser, ben ça va exploser. »

Toutes les violences vécues, qu'elles soient familiales, scolaires, sociales, accentuent la vulnérabilité de ces jeunes et nuisent à leur intégration sociale et à leur estime de soi.

• VULNÉRABILITÉS

Vivre dans une famille plus ou moins dysfonctionnelle, fragmentée, durant l'enfance et l'adolescence engendre fragilité et vulnérabilité par rapport aux transitions à la vie adulte. Qu'il s'agisse de problèmes avec les parents – séparation, absence, négligence – ou avec un frère – agressions sexuelles et harcèlement – les conséquences peuvent se manifester durant plusieurs années. Cependant, malgré cette vulnérabilité les jeunes cherchent et trouvent des solutions pour survivre, oublier et se faire du bien.

« J'avais 5 ans. Je le sais que la séparation a été difficile. [...] Pour eux autres. [...] Mais pour nous, pas tant. Je me rappelle pas ben ben de ça. Ça a pas dû avoir tant d'importance. C'est sûr que ça a dû avoir un impact, mais je le sens pas pis j'y pense pas, pis je le sais pas. »

« Mon père il était pas alcoolique quand on était avec lui. Ma mère l'était. Pis quand j'ai été habiter chez ma mère, ma mère l'était pus, mon père l'est devenu en tabarnak. [...] je lui ai dit : "regarde, quand on se parle t'es toujours saoul". Il dit : "ben là, je suis pas alcoolique moi là; si tu veux être sûre que je sois pas saoul, toi, appelle-moi avant 2 h". Câlisse! Si tu veux que je t'appelle avant 2 h, c'est parce que tu le sais qu'après t'es saoul! Fait que c'est ça. C'était ma famille. »

« Ma mère, elle a jamais été là pour moi. Là elle commence à être là pour moi, pis je refuse. Je suis pas capable. C'est comme : criss, t'aurais dû y penser avant. [...] Mon père, il est venu à ma fête une fois, je lui ai dit : reviens pus jamais; tu m'appelles, c'est ben en masse, tu m'appelleras l'année prochaine. Eille, oh! T'es drôle, hein? Tout ce que je cherche dans ma famille pis que j'ai pas, pis que j'ai toujours voulu avoir, qu'ils me le donnent, là, je réagis mal. Je suis tellement en colère contre eux. »

« J'ai habité avec mon père de mes 6 mois à mes 8 ans [...] J'ai eu un choc. [...] Parce que quand j'étais chez mon père, nous autres... on était bien. On se faisait comme maltraiter, mais c'était correct. »

« Durant mon adolescence, j'avais tenté à quelques reprises de retourner à l'école des adultes pour finir mon secondaire pis à chaque... après un, deux, trois mois, je lâchais à chaque fois [...] ça me prenait quelque chose de nouveau dans ma vie après 2-3 mois. [...] j'avais comme 18 ans pis je venais de faire une thérapie de 6 mois, pis je venais de sortir de la rue [...] je me suis dis : je vais me calmer, je vais aller vivre chez ma mère dans la campagne pis euh... retourner aux études pis recommencer à zéro dans une ville que je connais... où que je connais personne.

Puis ça a fonctionné, j'ai réussi un examen, sauf que ça c'est mal passé avec mes parents, pis après 3 ou 4 mois, j'ai quitté, je suis retournée [en ville]. »

Les conséquences de ces vies familiales difficiles transparaissent dans les solutions que les jeunes essaient de mettre en place. Ce sont des solutions qui pourraient être désapprouvées par la société, mais elles sont à la portée des jeunes et leur procurent un certain contrôle sur leur vie.

« Estie! Que j'aurais voulu! [fuguer] [...] J'étais trop peureuse. Je me dis : si je fais ça, je perds toute ma famille. Pis je l'avais déjà perdue, je voulais pas les perdre encore plus. »

Au lieu donc de se sauver, elle se trouve une « famille de cœur ». Solution intéressante, mais qui ne règle pas tout.

« J'ai eu beaucoup de misère à accepter l'amour que Michel [son père de cœur] me donnait, c'est comme si je trahissais mon père. »

« Quand je vois mon agresseur [son frère], je capote. Pis quand je reviens, je fais souvent des crises de panique. [...]. Pis je vois encore mon agresseur (soupir) quand même fréquemment. Je suis pas capable de le laisser comme ça. Je me sens coupable. C'est le seul qui me donnait de l'attention, tu comprends? »

« Quand j'étais avec mon chum pendant 4 ans [...] j'ai plus l'impression que c'était de la prostitution que une agression. Parce que je lui disais pas non, je disais pas oui, mais dans ma tête c'était non. Je faisais toujours l'amour avec lui... ben je faisais pas l'amour... je faisais jamais l'amour, mais j'essayais tout le temps, je lui faisais des trucs pis il me faisait des trucs, mais je voulais pas... mais je me disais "je dois le faire si il veut m'aimer, si je le

fais je vais peut-être aimer mon corps, si je le fais je vais peut-être m'habituer". Des pensées qu'on a quand on veut se prostituer. »

Parfois le corps – même agressé et détesté – semble être le seul moyen qui reste pour dénouer une situation, ouvrir une porte vers l'estime de soi, même si ça implique de peut-être le malmenier encore. C'est ainsi qu'une jeune femme prend ses deux premiers rendez-vous avec deux clients.

« Il y avait un gars qui voulait faire la relation complète, pis l'autre il voulait juste que je lui fasse une fellation. »

En attendant l'heure des rendez-vous, elle voit une travailleuse sociale qu'elle connaît bien.

« Je lui ai dit que j'avais un choix à faire, pis [...] je me sentais bien, mais je me sentais mal [...] pis j'étais convaincue que si j'allais à mes rendez-vous j'allais encore moins m'aimer pis que j'allais me suicider. Mais j'avais un autre côté qui disait : non, il faut que je le fasse sinon je réussirai jamais à faire l'amour [...] il faut que quelqu'un aime mon corps pour que j'aime mon corps, il faut que je fasse quelque chose pour me sortir de d'là [...] j'ai fini de parler après 2 heures [...] Pis ça m'a fait changer d'idée parce qu'on est venues à la conclusion que si je le faisais j'allais me suicider, si ça tournait mal. Fait que j'avais une chance que ça tourne bien, une chance que ça tourne mal. »

« Moi, je sais que pour mon bien-être personnel, je dois manger trois repas par jour. Mais je me respecte pas, je ne respecte pas mon corps, je ne veux pas manger même si j'ai faim parce que je suis pognée entre l'anorexie pis la boulimie, tu comprends ? Je sais que mon corps – moi j'ai l'impression que mon corps c'est un

objet – mais je sais que mon corps il est pas à briser. Mais je me mutile. Fait que je me respecte pas. »

« À l'intérieur de moi, je me sens pas bien, je me juge [...] Pis je me sens morte à l'intérieur, ok? »

Une autre jeune femme vit des expériences semblables. Elle s'habille de façon *sexy* pour se valoriser.

« J'aimais pas ça pis y m'a forcée à le faire. Fait que je l'ai fait. C'est arrivé à quelques reprises dans mon adolescence des situations comme ça. En même temps, moi j'avais appris à me valoriser de cette façon-là. Fait que des fois je sentais que j'étais obligée de le faire parce que je l'avais provoqué. Mais c'était à moi de pas dire que j'étais ouverte ou... c'était à moi de pas dire... ou de pas m'habiller comme ça. »

« Je le sais pas pourquoi je consommais [...] souvent c'était pour faire comme les autres pis tout. Mais une chose est sûre c'est que j'étais pas bien dans ma peau à ce moment-là pis peut-être que je cherchais par tous les moyens de, que ce soit la consommation ou la mutilation ou tout ça, je voyais une échappatoire là-dedans. »

« Je fittais pas nulle part pis là, c'est là que [...] j'ai découvert les drogues pis j'aimais ça être marginale. Un mal de vivre, je l'ai jamais compris moi-même, mon mal de vivre. Ça s'est comme estompé avec les années. Une des dernières fois que je m'étais mutilée, j'avais 19 ans, euh... 18 ans. [...] c'est quand même quelque chose qui a été présent, beaucoup dans mon adolescence, quelque chose que je faisais fréquemment. La dernière fois que j'ai fait ça j'étais en thérapie à l'âge de 18 ans, une thérapie de 6 mois pour la consommation. »

« Y en a plein de mauvais souvenirs [...] les moments où justement je voulais mourir [...] des espèces de moments de crise... t'sais je me rappelle que je pleurais des heures à tous les jours. J'étais pas bien, là. Je comprenais pas pourquoi j'étais pas bien [...] j'arrivais pas à trouver des mots [...] en général toute mon adolescence, je l'ai eu rough où ce que en-dedans de moi j'étais pas bien ; j'avais vraiment un mal de vivre qui était incompréhensible, incompréhensible. »

Ces jeunes fragilisés sont capables de prendre une distance par rapport à leur passé et de mieux comprendre certains événements, certaines émotions, certains sentiments. Cependant, il reste des zones d'ombre, car leur passé est marqué par des comportements nuisibles de la part de leurs parents ou d'autres personnes, adultes ou non. Par conséquent, ces jeunes manquent d'outils pour finir de construire leur identité, trouver leur place et créer de nouveaux liens.

• INTERVENTION

L'intervention dont il est question ici concerne des parents, des ressources d'aide, des centres d'accueil et centres jeunesse, le système judiciaire et le service de police. Les descriptions des interventions et des conditions de vie dans les centres d'accueil et les centres jeunesse que nous rapportons ici ont été vécues par les jeunes au cours des années 2001 à 2005 environ. Le placement des jeunes en centre d'accueil/centre jeunesse survient selon les modalités de la *Loi de la protection de la jeunesse*. Durant leur séjour, les programmes visent principalement à les rendre autonomes « ... sur le plan opérationnel en vue de leur indépendance, sans toutefois réaliser un travail qui est davantage de l'ordre d'un cheminement qui favoriserait le développement d'un sentiment d'emprise sur leur vie. » (Goyette, Turcotte, Mann-Feder, Grenier et Turcotte, 2012, p. 5).

Un jeune homme est placé en centre d'accueil à la demande de ses parents, dès l'âge de 3 ou 5 ans.

« Euh... placement volontaire de mes parents en fait. Parce que à l'âge de 3 ans, y a eu un incident avec ma sœur. Elle serait tombée de la sécheuse, et depuis ce temps-là la DPJ était sur leur dos. Y allaient une fois par semaine... ça pouvait aller 5 fois par semaine aller vérifier ce qui se passait à la maison. Fait qu'à un moment donné mes parents étaient tannés. Fait qu'y ont dit : placement volontaire. »

Il n'est pas retourné vivre dans sa famille et les voyait rarement et peu de temps à la fois. Il a été ballotté d'une place à l'autre jusqu'à sa sortie de centre jeunesse à 18 ans, ce qui témoigne de l'absence de continuité et de stabilité dans le suivi.

« Je te dirais 5 à 6 ans en famille d'accueil, 6 ans à 12 ans à Dominique Savio. 12-14, peut-être 12 à 16 au Mont St-Antoine, pis le reste à Cité-des-Prairies. »

Ce jeune homme est agressé sexuellement par un client au cours d'une fugue.

« Donc, moi, agressé sexuellement. Y a eu une plainte qui a été portée, sauf que, vu que j'étais en centre jeunesse, je n'ai pas pu me présenter à la Cour parce que j'étais en fugue. Donc il [l'agresseur] se cache encore, et fait d'autres victimes. »

La mère d'une participante avait fait mettre sa fille en centre d'accueil lorsqu'elle avait 15 ans parce qu'elle n'avait plus de contrôle sur elle. Puis à 17 ans, cette jeune fille est mise devant un choix par sa mère : être pensionnaire dans une école privée avec des religieuses ou aller en centre d'accueil.

« Mon expérience en centre d'accueil a été brève, pas très positive. Je trouve ça ridicule comme mode de... Ça t'aide pas. Tu dis : tabarnak, à la place de t'aider à comprendre le pourquoi du comment, ben ils te crissent dans ta chambre. Quelqu'un qui va s'automutiler, ils vont le crisser en isolation pis en punition, genre. Eille, il s'est automutilé, là! Il a besoin d'aide, pas de se faire chicaner. Fait que non, c'est vraiment de la marde le centre d'accueil sur tous les points. T'as l'impression d'être juste un jeune contrevenant alors que la plupart du temps t'es un jeune contrevenant qui a besoin de support, tout ça. Mais t'es traité comme un prisonnier, c'est vraiment ça. »

Dans ces conditions, l'intervention de protection, prévue par la loi, est souvent perçue par les jeunes comme une punition. On les oblige à adopter des comportements adéquats socialement sans les écouter, ni les aider à acquérir des outils qui leur serviraient dans leur quête de sens et d'autonomie.

Une autre jeune femme, mineure, raconte comment s'est passé son arrestation.

« J'ai jamais pu parler à un avocat avant, j'ai pu faire aucun appel. [...] Pis le lendemain, quand ils sont venus me chercher pour m'emmener au tribunal de la [...] jeunesse [...] j'avais comme un avocat assigné mais que j'ai même pas pu rencontrer avant. [...] je demandais : "mais qu'est-ce qui va se passer, est-ce que je vais pouvoir me défendre pis qu'on me laisse sortir?". Mais non, ça s'est fait en 30 secondes devant le juge; j'avais pas le droit de parole. »

« C'était vraiment pas un environnement adéquat pour moi d'être enfermée dans un centre jeunesse sous clé avec des personnes qui avaient toutes sortes de troubles vraiment intenses de comportement, des personnes qui avaient commis un crime. [...] de

m'enfermer pour ma protection, non, c'est pas acceptable. Donc on m'a pas écoutée. Et là c'était un ordre de détention indéterminée jusqu'à ce que on veuille bien... il y avait pas de date. Donc c'était a priori jusqu'à ce que j'aie 18 ans. J'avais 16 ans et demi. Donc j'étais dans l'unité vraiment barrée, avec les portes barrées [...] dans l'unité il y avait à peu près la moitié qui était là pour des sentences criminelles, donc quelqu'un qui était là pour meurtre [...] Pis il y avait une qui était pour vente de drogue. Il y avait d'autres pour diverses sentences, souvent c'étaient des sentences assez courtes. Même celle qui était là pour meurtre, sa sentence totale était de 4 ans avec possibilité de sortir après 2 ans. Ce qui était sensiblement similaire à la peine qu'on venait de me donner [...] d'autres qui étaient là pour la protection dont une jeune de 11 ans qui avait des hallucinations et qui faisait des psychoses et pour une raison quelconque, plutôt que d'être en soins de santé, elle était enfermée parce qu'elle était violente [...] ou des fugueuses à répétition [...] c'est un environnement que j'avais jamais connu, des personnes avec, t'sais, une lourdeur pis des expériences aussi difficiles, pis c'était vraiment, pour moi, assez traumatisant de rencontrer tout ça pis de voir de l'intérieur l'horreur de ce système-là pis qu'est-ce que ça faisait. Pis j'avais pas le droit de communiquer avec l'extérieur du tout. [...]»

«Donc [...] j'avais rien à faire. On me laissait perdre mon temps, attendre que la journée finisse. Pis ils fournissaient pas de nourriture végétarienne, fait que c'était comme un caprice. Donc pendant tout le temps que j'étais là je mangeais presque rien [...] j'étais vraiment dans un état pas super au niveau de ma santé [...] on me faisait voir un psychologue, c'était pus la même qui avait fait l'évaluation [...] [dans laquelle] elle disait que j'étais narcissique parce que je pensais que j'étais plus intelligente que tout le monde [...] que j'avais clairement une vision de moi qui était démesurée. Pis après, l'autre psychologue, son rapport final

à peu près après 6 mois c'était que ben finalement quand je dis que je suis plus intelligente, ben reste que factuellement ça reste vrai. Pis je mens pas [...] Que c'était pas faux, que j'étais au cégep. [...] »

« J'attendais de pouvoir sortir, il y avait aucun moyen de fuguer, donc c'était hors de question. Pis dès que je posais des questions, dès que j'essayais de revendiquer des droits, de demander de la nourriture, ben on me mettait en isolation; pis des fois pendant 2-3 jours dans une pièce avec rien dedans, une petite pièce avec du caoutchouc sur les murs. Pis on me laissait là... même si... t'sais j'ai jamais été violente ou [...] jamais haussé le ton. Pis on m'enfermait comme ça. »

Les interactions avec les policier.ère.s sont fréquentes et semblent souvent empreintes de violence. Certain.e.s policier.ère.s contribuent à l'aliénation plutôt que de simplement appliquer les lois. Malgré cela, une jeune femme essaie de voir les deux côtés de la médaille.

« C'est sûr que j'ai eu affaire avec la police quand j'étais dans la rue aussi. Pis beaucoup, là. T'sais, à force de quêter, faire le squeegée pis tout... Mais j'ai toujours collaboré parce que je voulais m'éviter du trouble. Contrairement à certains amis qui étaient ben gros en réaction, moi je me disais : regarde, je préfère rien dire, juste collaborer, faire semblant que... oui, oui, monsieur l'agent, pas de problème, je vais bouger, je vais m'en aller. [...] mais si je collaborais pas, je mangeais une volée par les policiers. [...] C'est difficile [...] quand t'en es conscient de croire à une justice, c'est pas très... c'est pas juste. Surtout quand t'es une personne plus vulnérable, en situation de vulnérabilité, dans la rue pis... On dirait que c'est plus facile pour eux, vu qu'y comprennent pas nécessairement – je parle en général parce qu'y en a des super gentils qui comprennent, qui

sont compréhensifs et tout — mais en général ils le sont pas, pis c'est difficile d'accepter ça pis juste pouvoir rien faire par rapport à ça. »

« Je pense que c'est un travail qui est nécessaire. Je pense pas qu'ils le font toujours de la bonne façon. Mais rendu là, je pense que c'est pas toujours de leur faute, dans le sens que c'est pas toujours la formation qui est super adaptée. [...] y a pas grand-monde qui voudrait le faire parce que c'est difficile pis c'est pas très valorisant, t'sais. Y a beaucoup plus de gens qui aiment pas la police que le contraire. »

Une autre jeune femme a observé des comportements inattendus de la part de certain.e.s policier.ère.s.

« J'en vois des fois [...] des policiers écraser les kits à crack [distribués par les travailleurs.ses de rue] [...] les deux sont payés par la direction de la sécurité publique [...] C'est bizarre [...] des façons d'agir aussi différentes. »

La situation en dehors des grandes villes est différente, puisqu'en général il y a moins de ressources, tant du côté des policier.ère.s que des intervenant.e.s en centre d'accueil ou en hébergement.

« Je dansais dans des clubs à gaffé. C'est des clubs qui font des extras. Parce que eux, d'habitude ils sont pas à Montréal, fait que il y a moins de police qui rentre [...] Fait que c'est plus des bars en région que le monde checke pas. »

« Une travailleuse sociale de chez moi, de mon coin [...] m'a amenée dans une maison d'hébergement à l'extérieur de Montréal [...] où il y avait des personnes intégrables avec des problèmes de santé mentale. »

Ce manque de ressources peut malheureusement compromettre la sécurité et l'autonomie des personnes concernées.

Une autre jeune femme souligne la longueur et la complexité des démarches auprès du régime d'indemnisation des victimes d'actes criminels (IVAC), ainsi que l'absurdité de certaines règles qui régissent l'indemnisation.

« Remplir la demande à CAVAC pour l'envoyer à IVAC, attendre 4 mois pour dire "oui" pour ensuite avoir une évaluation pour avoir le suivi, pour ensuite envoyer l'évaluation pour qu'ils acceptent. Pis là il faut que je fasse d'autres demandes pour être sûre d'avoir le plus de services possible. Fait que là il faut que je raconte mes quatre agressions. Pis, en plus de ça, faut que j'envoie toutes mes cessations d'emploi pour qu'ils calculent si j'ai droit à l'indemnisation salariale. OK là? IVAC, quand ils m'ont appelée, ils ont dit : "ah! je suis pas sûr que ça va être accepté parce que là il y a pas d'attouchements". Veux-tu que je te le fourre dans le cul, mon dossier? J'étais comme : pas d'attouchements? J'ai calculé 52 conséquences depuis mes 7 ans ½. Pas d'attouchements? Hon! Ma dignité est où? Mon enfance est où? T'sais je veux dire? T'as pensé à quoi? Ma job, elle est où, hein? Mon cerveau, il est où? T'sais je veux dire? Moi, en état de stress post-traumatique. Sensation de saleté, sensation de vide, sensation d'être pas bonne, tu le veux-tu mon corps, je suis écœurée de l'avoir. Fait que criss! Je lui ai pas dit ça, mais... [...] Je fais des démarches super difficiles en espérant pouvoir peut-être m'en sortir un jour avec IVAC [...] Une semaine plus tard ils m'appellent : "t'es acceptée". »

Une agression sexuelle, c'est traumatisant, quel que soit le degré d'intrusion ou de violence des gestes commis. Comme cette jeune femme l'a bien compris, beaucoup de facteurs peuvent contribuer

à la sévérité du traumatisme et doivent être pris en compte dans l'évaluation.

On voit que l'aliénation peut affecter une personne de différentes façons et prendre sa source dans toute interaction sociale ou événement.

Les jeunes que nous avons rencontré.e.s vont maintenant nous parler de leur passage dans le milieu du travail du sexe.

2) LA PROSTITUTION – Négociations et pouvoirs

• IDENTITÉS

L'entrée dans le marché du sexe s'effectue par un choix plus ou moins contraint, une certaine fascination, l'intermédiaire d'ami.e.s. La compétition y est très forte, mais la solidarité aussi. On apprend le métier, on partage les trucs, on s'accompagne pour se protéger, se soutenir.

« Vers 12-13 ans quand je voyais les filles en bas, pis j'allais tout le temps avec eux pis je les trouvais belles, pis là je peignais leurs perruques avec... pis là elles sortaient leurs palettes d'argent [...] j'idéalisais ces filles-là. [...] Moi dans ma tête, être danseuse, c'est comme : tu fais de l'argent, t'es belle. Fait que c'était hot pour moi, c'était un idéal. [...] Pis avec leur argent, elles avaient pas l'air de pas se soucier de rien, la journée elles sont ben relax, elles peignent leurs perruques, elle écoutent la télé, le soir elles font plein d'argent, pis elles sont belles. »

« La femme sur le bord de la rue avec les longues bottes pis la jupe, accotée sur le bord de l'auto. J'avais déjà vu ça quand que je venais à Montréal, quand j'avais 14-15 ans. Dans ce temps-là il y avait encore le fameux coin St-Laurent/Ste-Catherine [...] j'étais fascinée; fascinée par toutes les lumières partout, pis le night life, y avait pas ça, moi, dans mon rang [...] je trouvais ça cool [...] J'étais attirée par tout ce qui était tabou pis original [...] »

J'avais une amie que sa mère faisait des clients chez elle. Mais là, c'était encore là très marginal. »

« C'est à 14 ans la première fois que j'ai dansé, pis de la façon que ça s'est passé, c'est une de mes amies qui m'a dit : "j'ai une nouvelle job", là je lui dis : "ah! oui? où ça?", pis elle m'a dit : "dans une crèmerie". Je lui dis : "han! je peux-tu aller porter mon cv?" [...] Pis là, le lendemain, elle me dit : "ah! je t'ai menti, c'est pas dans une crèmerie, c'est dans un club de danseuses", "ah! ben, je veux encore plus!". Parce que, justement, comme... ça me rappelait les filles que j'idéalisais. »

« Mon amie [...] me prêter son appart [...] elle faisait déjà de la prostitution. [...] elle m'a dit : "ah! les prix c'est ça, ça, ça; va sur ce site-là, il y en a vraiment plein, tu vas pas là avec ton email, na-na-na" ».

« Une amie proche de moi qui voulait aller travailler [dans une autre ville] m'a dit : "je veux pas y aller toute seule, est-ce que tu peux venir avec moi? comme quand je vais travailler, t'auras rien qu'à sortir" [...] mon amie elle me dit qu'elle paye le billet et tout, moi j'y vais c'est sûr. Donc j'ai dit : "ok, je vais t'accompagner". »

« Fait que mineure, j'ai... mettons entre 14 pis 17, ça a été plus difficile, je te dirais, peut-être une ou deux fois par mois quand je pouvais. J'ai travaillé pour une agence aussi, escorte. Ça c'était plus compliqué parce que le shift c'était de 9 à 5 h le matin. Fait que c'était plus long que danser. Fait que pour moi c'était plus difficile à couvrir. »

« C'est pas facile parce que veux, veux pas, tu dois aller vers les gens [...] salut! tu t'amuses-tu [...] qu'est-ce que tu fais ce soir? [...] Tout le temps un faux sourire, tout le temps de bonne

humeur pis tout le temps essayer de te vendre. Pis [...] elle, c'est quelque chose qui la fatigue beaucoup parce qu'elle dit qu'elle est pas elle-même. Pis ça la fatigue de jouer un rôle, d'être fake. »

« Quand tu files pas... c'est super requin, super compétitif comme milieu. Fait que ça c'est difficile. [...] les gérants dans les bars de danseuses sont pas cools, si ils veulent te crier dessus comme du poisson pourri : y s'en crisse de toé, t'es rien qu'une pute comme une autre, t'est pas bien traitée. »

« À 17 ans, je sortais dans les bars de danseurs. Fait que je savais un peu c'était quoi le milieu [...] quand j'approchais 18 ben j'ai... j'ai comme un peu essayé. Pis depuis ce temps-là je suis embarqué dedans [...] c'était plus par choix parce que j'aimais ça danser [...] Pis justement je pouvais choisir les tounes que je faisais jouer. Fait que moi je dansais mais en même temps que je dansais, je chantais. Fait que je combinais un peu mes deux passions. Fait que je me suis dit : pourquoi pas ? Fait que j'ai commencé pis euh... depuis ce temps-là ben c'est ça qui se passe. »

« Je fais pas nécessairement de travail sur la rue. Mais je peux être sur un banc de parc pis que les gens viennent m'aborder, mais j'ai tout le temps mon cellulaire avec moi. Pis je chatte sur Internet. Fait que c'est pas comme si je me promenais tout le temps sur la rue en recherche. C'est comme je m'assis sur un banc, je fume une cigarette, je regarde mes messages, pis si ça l'adonne, ben ça l'adonne, pis ça l'adonne pas, ben... »

« J'avais une de mes amies qui avait déjà de l'entourage qui dansait [...] puis à un moment donné, elle nous en parlait [...] une de mes amies qui m'a dit : "bon ben, je pense que je vais essayer, je pense que je vais me lancer, j'ai vraiment besoin d'argent, j'ai vraiment besoin de payer telle facture, telle dette,

je sais pas comment je vais faire pour payer, je pourrai pas payer mon loyer, celui qui arrive, bla-bla, je pense que je vais y aller, pis tout”. Pis on s’en parlait : “comment tu te sens [...] je sais pas quoi mettre, je suis trop grosse pour faire ça...” Des affaires comme ça. On était vraiment, vraiment stressées. [...] Pis elle est allée une fois [...] pis elles recommençaient : “est-ce que tu peux garder ma fille? est-ce que tu peux garder mon enfant? Je reviens, je vais y aller ce soir, je vais aller travailler, comme, je vais te payer pour le gardiennage”. Des affaires comme ça. Moi je disais oui. Moi aussi j’ai besoin d’argent. On me dit : “je te paye 40\$, 30\$ pour garder ma fille une nuit, même 30\$ j’en avais besoin”. J’étais comme : ben oui. Pis c’est ça, pis ça a commencé comme ça. »

Quelques participant.e.s ont dit ressentir du plaisir avec certains clients, plaisir physique et psychologique, et recevoir une reconnaissance, ce qui peut contribuer à la construction de leur identité.

« Quand que je travaillais dans les salons, j’avais des relations sexuelles avec des clients, ben c’était juste le rapport physique. J’en avais rien à foutre du reste. J’étais capable d’avoir du plaisir quand même avec des clients, même si je les trouvais pas beaux. »

« Eille! C’est encore plus le fun que je pensais. Je pense que je le ferais même gratuitement. [...] dans le BDSM³⁹, il y a beaucoup de personnes qui ont eu des traumatismes, qui vont vivre leur trauma par certains fétiches. Fait que il y a une certaine forme de relation d’aide [...] des soumis c’est pas comme des clients. Ils se montrent tellement sur un aspect vulnérable, ils te négocient pas les prix, ils te vénèrent. »

39. BDSM : bondage, domination, sadisme, masochisme.

« Des fois t'en pognes un qui est vraiment bon, pas vieux, qui est comme ton âge mais qui va payer pis que t'as un certain plaisir. Ce que t'as pas avec la personne qui est pas nécessairement de ton goût [...] tu te dis "Ah! chu pas si laid que ça, j'ai des compétences, tout le reste, c'est sûr que tu vas trouver un certain plaisir à faire ce que tu fais." »

« J'ai aimé découvrir une façon d'avoir contact humain avec quelqu'un. C'est différent. Pis qu'y est tabou. J'ai aimé ça. Découvrir des choses qui est tabou pis me rendre compte que j'étais bonne dans ça. J'ai aimé ça. J'ai aimé beaucoup... ben c'est ça, le contact humain avec la personne, le contact physique, y a comme une espèce de contact spirituel aussi. Ça a d'air con, mais... c'est un peu ça. Ben pas avec tout le monde, mais avec certains clients, oui. Y avait vraiment une relation privilégiée. Tu te sens privilégiée quand l'homme marié vient te voir, toi. Y paye pour te voir, toi. Tu te sens important. [...] à ce moment-là, je me disais : ben, là je suis payée, on me paye pour pouvoir me toucher, pour me parler, pis les gens... ces gens-là préfèrent être avec moi que d'être avec leur femme. Fait que je me sentais importante. Ça me valorisait beaucoup. Fait que c'est vraiment ça qui m'accrochée. Et puis l'argent aussi. »

L'apprentissage de la sexualité peut commencer jeune et l'identification à une orientation sexuelle claire se concrétiser à travers quelques années d'expérience.

« Ma sexualité a été développée très très jeune. Euh... je te dirais qu'à 6 ans j'ai déjà eu des expériences sexuelles avec d'autres personnes. [...] Pis en graduant d'année en année, ben je faisais ma propre expérience sexuelle, donc j'apprenais moi-même qu'est-ce qu'on pouvait faire et ne pas faire. Qu'est-ce qui était acceptable et non. À quel âge qu'on pouvait faire ça. »

« J'ai essayé une fois avec une fille mais je peux pas dire que c'est une fille. [...] Elle avait un vagin, mais elle a un look d'un gars [...] C'était vraiment une Tom boy qu'on appelle. [...] Fait que moi je l'aimais pour sa personne, mais j'aimais pas ce qu'il y avait entre les jambes. J'ai essayé mais ça a pas fonctionné. Ça a fonctionné, oui j'ai bandé parce que c'est une belle... c'est une belle fille, mais bon, ça a pas fonctionné. Depuis ce temps-là ben... »

« Ben pendant longtemps, je me considérais comme pas euh... pas particulièrement attachée à aucune orientation sexuelle. [...] Puis depuis que je suis avec mon conjoint, ben à ce moment-là je dirais que ça fait de moi quelqu'un d'hétérosexuel, mais probablement flexible. »

Il y a cette identité personnelle qui fait l'objet de tous les témoignages et il y a l'identité sociale qui s'exprime à travers l'estime de soi et une certaine négociation avec l'étiquette et la stigmatisation.

« Moi je trouve que prostitution c'est péjoratif, comme une pute ou...ou... moi, je préfère le mot escorte [...] . ils le disent sur Wikipedia. Que c'est un métier, en fait. »

« ... moi, dans le fond avec moi-même, si je me sens pas mal de faire de quoi, pourquoi je me sentirais mal pour les autres ? Fait que là je suis comme revenue vers le travail du sexe, mais hem... avec le seeking arrangement, des affaires de sugar daddy pis toutes. Fait que pour moi c'était pas vraiment du travail du sexe, c'était plus un arrangement. »

« Ce que moi je vivais, je tenais à le dire au monde pis aux gens c'est quoi que c'est [...] quand je parlais aux gens, ben dans les premiers cinq minutes, ils savaient déjà que j'étais une masseuse.

Pis c'est ça, je m'identifiais comme ça : salut, moi c'est bla-bla-bla, pis je fais des massages érotiques ; ah oui ? ça te choque ? ben parlons-en. »

Le travail du sexe fait partie d'un marché qui permet de payer ses factures, de gagner sa vie, mais dont les règles peuvent changer au fil des années, comme tout autre marché.

« Je suis revenue dans les clubs de danseuses... pis là je voyais que le marché commençait à changer versus avant. Pis je voyais qu'en tant que barmaid je faisais plus que si j'étais danseuse. [...] Fait que je considérais qu'est-ce que dans le marché, à l'heure actuelle, qui me conviendrait selon mes limites. [...] ah ! vers seeking arrangement. Fait que ça c'était en 2008 vers le seeking arrangement, sugar daddy pis toute le kit. Pis mais j'ai recommencé, ouais... à danser pis là après ça j'ai arrêté parce que je me sentais mal parce que je disais : criss que je me sens mal. Pis je me disais que j'avais rechuté, ah ah, pis ci, pis ça. Fait que finalement j'ai repris ma vie en main. Pis là après ça j'ai encore été ré-attirée vers ça. Pis c'est ça. Fait que c'est plus en analysant le marché, j'ai fait comme : ouin, je me reverrais pas escorte, je me reverrais pas danseuse. Fait que le seeking arrangement c'est quelque chose qui m'intéressait. »

« Toutes les avantages de travailleur autonome, tu les retrouves dans le travail du sexe. Toutes les désavantages aussi. Et plus encore dans la stigmatisation, bla-bla-bla. Je te dirais que dans les avantages, c'est sûr : tu fais ton horaire, tu choisis tes clients ou tu choisis où tu travailles, euh... tu prends tes vacances quand tu veux, si il y a du monde que ça te tente pas de faire, tu les fais pas. Euh... bon, c'est payant... eufff... tu peux très bien vivre de ça pis, justement, avoir du temps de libre, fait que travailler moins, gagner plus. C'est peut-être pas la réalité de tout le monde, mais

à moi ça s'appliquait, encore là aujourd'hui. [...] tu le sais pas : un mois c'est super payant, l'autre mois c'est de la vraie merde. Te faire barguiner tout le temps, escorte, c'est ça qui revenait tout le temps, danseuse, ils te vendent tout le temps ta salade, tout le temps, tout le temps. »

• PLACE SOCIALE ET MÉPRIS

La morale sociale est à la base du mépris des TdS. Les médias, qui les représentent le plus souvent dans un rôle stéréotypé et rarement dans leur vie en dehors du travail, contribuent à renforcer ce mépris.

« C'est sûr que j'avais entendu parler du phénomène dans les films [...] mais c'était genre : la pute dans la rue avec l'aiguille dans le bras, Monica Bellucci qui jouait un de ses mille rôles de prostituée [...] Ou Pretty Woman. »

« Tu restes une pute aux yeux du monde [...] tu sens tout le temps comme quoi t'es sale de faire ça. Fait que je te dirais que de la violence psychologique qu'il y en a beaucoup pis même si c'est pas verbalisé, tu vas le sentir juste dans le regard, de la façon condescendante qu'une personne va être avec toi, que ce soit un client, que ce soit des fois même la barmaid [...] même si c'est le dealer. »

« Début vingtaine... il y avait une affaire... il y avait tellement un stigma que tu dois te sentir mal, que tu ne te respectes pas à faire ça, que j'en suis venue à croire moi-même que je me respectais pas à faire ça. »

« Je me sentais bien de le faire, c'est après; je me sentais mal de vendre mon corps, comme quoi je me respecte pas, pis, oui, il y avait ça qui revenait des fois. Mais ça c'était à chaque fois qu'on me montrait ça sous cet aspect-là, qu'on me faisait réfléchir. Mais sur le coup je me sentais jamais mal. »

« J'avais 19 ans, là j'avais un coloc [...] ça devait faire un an [...] C'est jamais quelqu'un qui avait essayé d'avoir des relations avec moi ou quoi que ce soit, c'était pas du tout ça la relation, pis quand il a su que j'étais travailleuse du sexe, il a voulu vraiment pis il insistait souvent, pis je disais : non, non, non. Puis, c'est ça, une fois il est revenu, je pense qu'il avait consommé, il avait bu, quelque chose, il était 3 h du matin, moi je dormais, pis je me suis réveillée avec lui en train de me violer, vraiment viol avec toute la violence qui vient avec. Pis là je me suis débattue, puis à ce moment-là il m'a mis les mains autour de la gorge pis... il a serré jusqu'à ce que je m'évanouisse. [...] je me suis réveillée pis j'ai vu qu'il était endormi dans le salon sur le divan avec un film porno qui jouait [...] j'étais vraiment terrifiée [...] je me suis habillée et je suis partie à la course dehors avant qu'il se réveille pis je suis allée au poste de police. »

Le stigma empêche la reconnaissance de cette expérience de travail malgré les apprentissages qui y ont été réalisés. Ces conséquences touchent, entre autres, les possibilités d'emploi et d'études.

« C'est sûr que si j'en viens à m'exposer au jour, oui ça peut être nuisible pour plusieurs raisons. Plus par rapport au jugement des autres, peut-être me mettre des bâtons dans les roues. »

« Je me suis limitée plus que j'aurais dû dans le fond. Mais je suis pas déçue de mes choix que j'ai faits finalement. »

Les lois qui régissent le travail du sexe reflètent, bien sûr, la morale sociale. Avant 2014, le Code criminel canadien ne punissait pas la prostitution, mais la sollicitation.

« J'en ai fait jusqu'à 17 ans 3/4 et je me suis fait arrêter pour sollicitation de prostitution. Donc j'avais mentionné mes prix à un client, bon. C'est ça. C'était de la prostitution juvénile. »

« C'étaient 2 covers [...] Donc je suis montée dans la voiture avec le gars, on est allés dans la petite ruelle où on allait d'habitude, et là il y avait une voiture de police qui attendait. Donc ils m'ont demandé mes pièces d'identité, et ils m'ont arrêtée pour sollicitation. »

Depuis les changements apportés au Code criminel en 2014, ce n'est pas la vente de services sexuels qui est criminalisée, mais l'achat de ces services et les activités qui permettent de les réaliser. Par conséquent, ce sont les clients qui sont criminalisés. Un jeune homme l'explique bien.

« Quand c'est les gens qui viennent vers toi, c'est pas illégal. La prostitution est rendue légale. Si je fais pas d'annonce, que je m'en vas dans la rue, que je vas vers un client et qu'il me paye, ça peut être illégal pour lui, mais pas pour moi. C'est rendu ça la loi. »

En réalité, le fait de criminaliser le client nuit aux travailleur.euse.s dans l'industrie. De peur d'être harcelés ou arrêtés par la police, les clients évitent les lieux plus visibles, ce qui diminue le niveau de sécurité des TdS ; de plus, l'interdiction de communiquer empêche les TdS de prendre le temps nécessaire pour une bonne sélection des clients et l'adoption de mesures de sécurité. Tout ceci favorise la clandestinité chez les TdS, ce qui les expose davantage à la violence.

« L'impact des lois aussi, le client qui est criminalisé, ben là ça fait peur aux meilleurs clients. Le client qui a une business, qui voyage aux États-Unis, ben il va peut-être prendre moins de risques. Fait qu'on perd un peu de clients là-dedans. Pis on

se ramasse plus avec des clients qui ont rien à perdre. Ou moins de clients. »

Un nouvel article du Code criminel donne une définition très large du proxénétisme, qui pourrait faire en sorte de considérer les personnes que les TdS embauchent pour l'organisation des rendez-vous, des horaires, du transport, etc. comme des proxénètes. En réalité, les proxénètes ne sont pas des employés des TdeS, mais contrôlent celles-ci et exigent d'avoir une partie de l'argent qu'elles gagnent. Il y a des proxénètes de grande envergure.

« C'était quand même un homme avec un grand statut, puis je pense qu'il faisait même affaire aussi, peut-être, avec la mafia [...] les gens vraiment le respectaient, baissaient les yeux devant lui. »

« Il me disait [...] que ces femmes-là n'avaient pus d'âme parce qu'elles se faisaient passer sur le corps plein de fois par jour. Pis il dit : ces filles-là sont vides en-dedans, c'est comme des zombies. »

« Dans son mode de pensée [...] une pute c'est rien [...] je pense que c'était pour garder un genre de soumission [...] Pis les filles avaient rien à dire. Parce qu'elles étaient payées. Elles pouvaient juste être reconnaissantes [...] Pis si jamais elles auraient défié le grand pimp, elles se seraient fait remettre à leur place, vraiment mal. »

D'autres jeunes femmes ont « connu beaucoup de filles qui se faisaient pimper », mais dans un autre contexte.

« Il y a plusieurs pimps, justement, qui vont essayer d'être en relation avec toi, amoureuse [...] te faire sentir comme si ils voulaient quelque chose avec toi, mais ensuite ils vont finir par te faire travailler. »

« Le proxénète qui a 15 filles qui travaillent pour lui... je trouve pas que c'est vraiment hem... représentatif. La plupart du temps c'est plus une fille qui va avoir un chum pis qui va donner de l'argent à ce chum-là. Fait que moi j'aborde plus ça comme de la violence conjugale, parce que oui il y en a souvent dans ces genres de couples-là que ça. Pis c'était assez présent; dans les clubs de danseuses les filles parlaient souvent de : ah! mon pimp, ci! ah! mon pimp, ça! Pis là ça a toutes le nom du pimp de tatoué, fait que j'ai vu ça beaucoup. »

Une jeune femme constate que le mot « pimp » est utilisé de façon inégale dans le milieu, ce qui peut contribuer au profilage et à une surreprésentation dans le système de justice criminel.

« Pis même le mot « pimp », ça me dérange parce que je trouve que ça fait super référence aux Noirs, tandis qu'un motard peut être autant proxénète, mais on le traitera jamais de pimp. Fait que même ça, je trouve que c'est un mot qui est comme très racial, genre. »

Dans le domaine du BDSM les services sont-ils considérés comme du travail du sexe? D'autres lois peuvent s'appliquer dépendant de la situation.

« Là, je fais de la domination [...] fait que si on veut, moi je me considère comme une travailleuse du sexe. Aux yeux de la loi, je le suis plus ou moins. Ça dépend. Si je fais de l'entraînement anal avec un strap-on ou un dildo, oui ça en est. Si c'est juste des jeux de rôles, non ça en n'est pas. Moi je me considère quand même comme une travailleuse du sexe au même titre qu'une danseuse. »

« En termes de travail du sexe, c'est peut-être le plus risqué point de vue charge légale de si il y a quelque chose qui arrive. Fait que tu prends plus de risques là-dessus, veux, veux pas. Mettons que tu fais de la suffocation pis ça vire mal, ben... Ça peut être grave les charges que t'as versus d'autres travailleuses du sexe. »

Cependant, quelle que soient l'époque, l'attitude et le comportement de ceux et celles qui ont charge d'appliquer la loi revêtent une grande importance. Voici la description de quelques situations vécues par une jeune femme alors qu'elle était mineure.

« Et on était un samedi soir dans la voiture sur une rue du centre-ville [...] on sortait d'un motel, les policiers [...] arrivent, pis là ils demandent les papiers d'identité [...] ils nous font tous sortir de la voiture, ils commencent à nous fouiller [...] Ils trouvaient que j'avais l'air jeune pis ils ont porté leur attention sur moi. Et là ils me demandent mes pièces d'identité. J'avais ma fausse carte avec moi. Euh... pis ils étaient pas trop... trop sûrs de la fausse carte. Elle avait bien passé avec le chauffeur, pis je l'avais aussi essayée ailleurs, des clubs pis tout ça, pis ça marchait bien. Les policiers trouvaient que peut-être pas. Fait qu'ils commencent à me questionner [...] je suis devenue assez anxieuse, puis j'avais de la difficulté à leur répondre. J'avais très peur, pis les policiers étaient très agressifs aussi dans leur questionnement, pis ils nous fouillaient, j'étais en petite jupe pis je me suis fait fouiller. Ils vidaient mon sac [...] il y avait moi pis une autre femme [pour laquelle il y avait] un mandat. Donc ils ont fait venir une deuxième voiture de police. Et puis là ils questionnaient. Donc ils ont enquêté le nom qu'ils avaient sur ma carte. Pis [...] ils se sont rendu compte que c'était pas moi [...] donc là moi je refusais de leur donner mes vraies infos. Donc je me suis retrouvée au poste de police, menottée et tout [...] ils ont passé la nuit à me demander mon identité et tout ça. Et

ils ont questionné le chauffeur aussi en menaçant le chauffeur de l'arrêter. Donc lui, il leur a donné mon adresse. Parce qu'il venait me chercher à tous les jours, fait qu'il connaissait mon adresse pis mon numéro de téléphone [...] ils sont revenus puis ils avaient mon vrai nom. Donc là ils m'ont dit qu'ils me réfèraient à la DPJ. J'étais vraiment outrée. »

« J'avais mes fausses cartes, donc. Cette fois-ci, elles étaient très bonnes apparemment mes fausses cartes d'identité parce qu'ils m'ont crue [...] Donc je me suis fait arrêter, c'était un week-end, en fait un vendredi soir. Fait que j'ai passé comme tout le week-end au poste de police, en détention, avec toutes sortes de femmes [...] ils m'ont pas laissé sortir tout de suite, sinon qu'il a fallu que j'aille devant un juge le lundi matin [...] Le juge cédulait seulement une enquête-caution pour le lendemain d'habitude [...] Ensuite ils m'ont envoyée à Tanguay. Moi j'avais 17 ans. Avec mes fausses cartes, donc j'étais... je me suis retrouvée à Tanguay en prison pour adultes en attendant de pouvoir sortir sous caution. »

« Je suis sortie par contre avec des conditions. J'avais [...] un quadrilatère, je pouvais pas aller dans le Red light, et je ne pouvais pas être dehors après 11 h le soir. Là, j'avais un problème [...] j'ai pas travaillé pendant encore une semaine, mais là je commençais à manquer d'argent, pis mon amie voulait pas aller travailler toute seule. Donc pis là je cherchais d'autres options [...] Je savais pas à quel point on me recherchait. Pis surtout avec mon amie aussi qui était aussi en fugue [...] Donc finalement, après une semaine [...] j'ai recommencé à travailler. Et puis [...] je revenais de la ruelle à pied pis deux policiers qui m'attendaient sortis de leur voiture, puis euh... donc là je pensais qu'ils s'en venaient m'arrêter, pis finalement ils me prennent dans le coin tous les deux pis là ils commencent à me dire que : on va t'arrêter. J'avais peur, j'avais peur. Pis là ils m'ont dit : ben on n'est pas nécessairement obligés

de t'arrêter. Pis ils me demandaient si j'avais beaucoup d'argent ce soir-là [...] c'était comme awkward conversation jusqu'à ce que je comprenne qu'ils étaient en train de me demander [...] mon argent. Donc ce que j'ai fait, évidemment, je leur ai sorti mon argent pis je leur ai donné. Pis là il y en a un qui m'a comme tâtée un peu puis qu'il m'a relevé la jupe, pis ils se trouvaient très drôles tous les deux. C'est ça. Pis finalement ils sont partis. Donc ils m'ont pas arrêtée. Alors j'ai continué à travailler pis je me suis dit : peut-être que... est-ce que ça veut dire qu'on a comme une entente, là ? [...] Puis après, un des policiers est revenu plusieurs fois [...] D'autres soirs, pas en uniforme, pour avoir des blow jobs [...] Il était hors de question qu'il me paye. Pis t'sais, avec la menace de : ben je vais revenir. »

Ce genre d'abus de pouvoir s'ajoute aux autres causes d'aliénation et favorise les ruptures sociales chez les gens qui les subissent.

• RUPTURES

La rupture avec la famille mène souvent à la rue, impliquant le besoin d'argent, l'utilisation des ressources pour itinérant.e.s et la disponibilité des drogues.

« Dans les premiers 3-4 mois mon père l'a su qu'est-ce que je faisais pis y m'a mis à la porte. Fait que c'est là que je me suis retrouvée à la rue. Pis là je faisais assez de sous, fait que je me suis trouvé un logement, j'avais des colocs. Je restais à Montréal. Pour ça, ça allait. [...] Pis j'avais commencé à faire des activités, qui étaient des activités pour les jeunes de la rue. Comme un peu comme un service social. Pis là j'allais là-dedans, pis je travaillais moins souvent pis... là j'allais travailler juste pour me payer le nécessaire, payer mon loyer, ma nourriture pis mes trucs de base. [...] À un moment [...] j'avais presque pus assez de sous pour payer mon loyer pis toutes mes choses; j'avais beaucoup de difficulté à gérer

mes sous, fait que je me suis retrouvée en maison d'hébergement, à Passage. Pis mon père est venu chercher mon stock, il a tout mis dans son pick-up [...] j'avais mon sac à dos... pis y m'a dit : "ben bonne chance, ma fille". [...] Pis il a ramené mon stock à la maison chez eux. Pis là je suis partie avec mon sac à dos [...] Pis c'est là que j'ai recommencé à manger chez Pops, puis utiliser les ressources, retourner voir les gens d'En marge. Parce que j'avais toujours gardé des liens depuis l'âge de 15 ans. [...] je m'étais gardé comme deux clients réguliers... j'avais un mode de vie de rue. »

« Je buvais quand même de l'alcool à tous les jours, en me réveillant le matin, mais j'en avais pas le shake comme les autres [...] c'était pas rare d'avoir de mes ami-e-s ou mon chum, à ce moment-là, se retrouver à [l'Hôpital] St-Luc. Sur le bord de la mort. Fait que c'était comme ma réalité de tous les jours. Pis j'étais consciente... je me disais à ce moment-là : je me fais vivre ça parce que j'ai vécu... je veux vivre les deux extrêmes pour arriver à trouver un juste milieu, pis une stabilité pis un... Je me suis dit : j'ai vécu le 800 \$ par jour, pis manger au restaurant avec des monsieurs riches pis me promener en char de luxe, pis quêter sur le coin de la rue pis avoir rien à manger, pis avec mon sac à dos, pis c'est tout ce que j'ai dans la vie, sans même avoir un chèque d'aide sociale. Fait que je me suis dit : en vivant ça, ben je vas arriver peut-être à trouver un juste milieu pis trouver ma... mon milieu à moi. »

« J'ai commencé à consommer vers 12-13 ans pis c'était la consommation de malaise. Tous les jours, je consommais. Pis euh... j'allais pas à mes cours à l'école et tout. Consommer. Je voulais essayer plein de nouvelles affaires. J'essayais, mais toujours en essayant de garder un certain contrôle. Toujours restée super craintive, mais je veux l'essayer. Fait que je le fais de façon plus responsable pour éviter des drames, des excès pis tout. Pis je le faisais de cette

façon-là, t'sais. Pis toujours en faisant aussi du on and off. Des fois j'arrêtais pendant un mois, deux mois, trois mois. Je faisais ben gros des meetings. Pis après ça je recommençais. À travers les fugues pis tout. »

« Je peux pas dire que la consommation m'a emmenée vers ça ou que ça m'a emmenée vers la consommation. Oui j'ai consommé pendant que je travaillais, c'est sûr parce que je veux dire, le pusher était sur place, ou euh... whatever. Mais j'ai commencé de consommer bien avant de faire ça. Pis là je consomme pus ce que je consommais avant pis je le fais encore. »

La compétition dans le milieu peut favoriser l'exploitation, mais aussi la rupture entre TdS et la rupture sociale en raison des lois et des règles de fonctionnement de la société.

« J'avais quand même un bon lien avec la propriétaire pis tout. Fait que j'ai commencé à faire un peu plus de gestion là-bas pis de m'occuper d'avoir les clés pis d'ouvrir le matin pis faire un peu de ménage [...] souvent moi j'acceptais de faire des choses que les autres acceptaient pas. Pis parce que j'avais un lien privilégié avec ma boss, je l'avais bien, pis là elle me disait : “ah ben come on, toi je le sais que... fais-le, personne veut le faire, s'il-te-plaît, fais-le; y a juste ça, fais-le, ça va me faire plaisir”. »

« Je me suis rarement sentie exploitée. Je me suis sentie, oui, comme si je m'exploitais moi-même, mais je me suis rarement sentie exploitée. À part quand que justement ma boss me disait : “come on, toi, je le sais que t'es capable de le faire, pis les autres vont pas le faire, pis toi t'es compréhensive, s'il te plaît, fais-le”. Bon, OK. Mais à force d'accepter des choses comme ça que j'avais pas vraiment envie de faire, c'est là que j'ai commencé à me sentir un peu exploitée. »

« Toutes les filles se présentent devant l'homme en petite tenue, pis là elles restent là devant, pis elles attendent pis là l'homme choisit une fille. [...] Pis après, c'est ça, il fait ce qu'il a à faire pis tout. Puis supposément mon amie elles se faisait souvent choisir. Pis les filles je pense qu'elles étaient jalouses parce qu'elles faisaient pus d'argent. [...] elle vole nos clients, je sais pas trop quoi, pis ça se bitchait. Pis à un moment donné, elles ont porté plainte... elles ont fait une plainte anonyme à la DPJ contre mon amie. Donc la DPJ a embarqué dans la vie de mon amie, elle a eu un dossier, elle a été suivie : comment tu fais pour avoir tout cet argent-là ? pis tout. Pis elle, elle disait que tout ce qu'ils disaient c'était faux, que c'étaient juste des jalouses pis que c'est son chum qui payait les trucs. Fait qu'elle est pus avec son chum [...] c'est pour ça [...] qu'elle a commencé à faire ses choses indépendamment. »

« Être escorte c'est extrêmement dangereux. Dangereux parce que dès que les gens savent que t'es escorte ou que quelqu'un sait que t'es escorte, l'argent peut pas se garder dans la banque. Parce que c'est pas un revenu légal [...] L'argent peut pas rester dans la banque, donc les filles cachent leur argent. Pis souvent les nouvelles escortes le cachent chez elles. Puis ce qui arrive c'est qu'il y a beaucoup de cambriolages. Parce que dans la rue, quand tu sais que quelqu'un danse ou que quelqu'un est escorte, on sait qu'il y a un paquet d'argent quelque part dans la maison. Parce que veux, veux pas l'argent rentre tellement, à un moment donné ça s'accumule [...] pis elles savent pas quoi en faire [...] Tout ce qu'elles font, c'est dépenser, dépenser, dépenser, dépenser, dépenser. »

Concilier le travail du sexe avec la vie au quotidien, avec les enfants, les études, le couple c'est plus difficile que dans d'autres secteurs de travail. Étant donné les tabous et la morale sociale, ce travail ne donne pas accès aux mesures sociales de conciliation famille/travail.

« Mais veux, veux pas, leurs trains de vie leur permettent pas de faire grand-chose dans la journée [...] Elles travaillent de nuit, pis veux, veux pas, elles se lèvent quand même pour aller porter l'enfant à l'école, pour aller porter l'enfant à la garderie. Elles reviennent à la maison pour se coucher parce que veux, veux pas, elles sont hang over. »

« Elles ont bu, elles se sont droguées, parce que comme, elles peuvent pas faire ça à jeun. Pis la santé ça va pas bien. Fait que dans la journée elles sont pas très utiles pis dans la nuit ben c'est elles sont reparties travailler. Ça te garde dans un cercle. »

« J'ai continué à travailler de façon plus occasionnelle parce que j'avais une fille pis j'avais l'université pis donc j'avais des prêts et bourses que j'avais pas vraiment le choix à prendre à ce stade-là à cause des frais d'université pis que je pouvais pas me permettre avec un enfant de pas avoir de temps aussi avec elle. Euh... donc j'ai continué à travailler de façon plus sporadique quand j'avais besoin d'argent pis que j'avais une gardienne. J'allais travailler deux ou trois soirs pour une agence, mais pas vraiment plus que ça. Pis pendant mes études je me suis trouvé un autre emploi dans le secteur de la santé. »

« Pis je suis restée célibataire même quand je travaillais plus pendant très très longtemps. J'ai seulement rencontré mon conjoint autour de 28 ans [...] Pis j'avais jamais eu, t'sais, même un chum ou quoi que ce soit avant ça. Des relations sexuelles ici et là, mais pas de relations plus sérieuses que ça. [...] Pis c'est sûr que c'était une barrière par contre, ça. Parce que je pense pas que c'était nécessairement super conscient, c'était pas dans ma tête avant. Mais quand j'ai rencontré mon conjoint pis que j'ai dû me demander : est-ce que je divulgue ou non, ahhh... C'est

sûr que ça pas été facile comme décision et que je me disais : c'est fort probable qu'il voudra pas être avec moi. J'ai passé proche de pas lui dire du tout, et finalement je lui ai dit et ça s'est bien passé [...] J'ai vraiment passé proche à ce que je dise : ben tant pis là, hein, soit je continue pas la relation ou que je la pars sur un mensonge comme ça qui est pas du tout ma façon de vivre normalement, que ça aurait probablement pas fini très bien si c'était le cas. Donc c'était quand même quelque chose qui était... qui m'avait surpris à quel point c'était une grosse barrière, là, quand je suis arrivée à ce point-là. »

Son corps et sa sexualité étant ses outils de travail, un autre type de conciliation, moins visible, peut provoquer une rupture entre la sexualité liée au travail et la sexualité personnelle.

« Au niveau sexuel, c'est sûr que ça m'a peut-être comme blasée un peu durant un certain temps [...] Déjà mon intérêt pour le sexe était quand même pas énorme avant de travailler. Mais après c'est sûr que quand je travaillais, j'avais vraiment aucun intérêt à aller aussi chercher des relations sexuelles en dehors du travail. »

« Généralement ils [les clients] sont très bienveillants, pis très contents. Pis comparé... si je les compare à des hommes avec qui j'ai eu des relations gratuitement, ben les clients sont beaucoup plus cadrés, c'est clair et la conversation, on s'attend à ce qu'elle ait lieu pour le consentement, pour les limites, pour ce qui est prévu. Donc c'est beaucoup plus simple à naviguer avec les clients qu'avec des hommes dans la vie de tous les jours qui... qui déjà ont le réflexe d'essayer de manipuler pour avoir ce qu'ils veulent, parce qu'on a cette idée que les femmes ne veulent pas de sexe, qu'il faut les manipuler, pis qui ont pas du tout la même notion des limites qu'un client [...] C'est sûr qu'il y en a des pas corrects, qui essayent d'enlever le condom ou qui sont pleins de mépris pis

d'insultes pis tout ça. Ça il y en a mais c'est vraiment une minorité selon mon expérience. Autant sur la rue que dans une agence. »

« Dans le monde gay, y a pas de chum [...] ça fourre à gauche pis à drette. Pis on sait pas ousque ça va, les maladies pis toute. Fait que moi je préfère être seul pis aller vers qui ça me plaît d'aller. »

« Si ça va être pour le plaisir, je vas prendre quelqu'un de mon âge. Sinon je vas prendre un plus vieux qui va payer pour. »

« C'est sûr que les moins bonnes expériences, c'est sûr qu'y vont ancrer dans mon cerveau pis y vont me faire réaliser que c'est pas toujours blanc comme neige. Fait que faut s'en souvenir pis essayer de pas reproduire ça. Ça laisse quand même des séquelles au cerveau, pis faut vivre avec. Tu dis : le passé, c'est le passé. Le présent. Mais l'avenir n'existe pas pour moi. On vit le moment présent. On s'en fout de l'avenir. »

Le moment présent semble le plus important pour oublier le mépris, la violence, la police, le vol, les mauvaises expériences.

• VULNÉRABILITÉS

La vulnérabilité d'une personne peut être causée par des agressions subies dans le passé, par une famille disloquée, désorganisée et négligente, mais aussi par les conditions socio-économiques quotidiennes.

« Mais mon frère il a commencé à m'agresser j'avais 7 ans ½. Fait que j'étais comme habituée, là, de pas me respecter. »

« Ça a pris du temps à savoir que c'était une agression. J'ai toujours pensé que je m'étais jamais fait agresser, mais avec les conséquences que j'ai eues, j'ai fini par me dire que c'était une agression. »

« Aimer mon corps, avoir confiance en moi, qu'on me dise que je suis importante, essayer de faire mon deuil avec les gars pour me convaincre que les gars c'est pas toute de la merde. C'était pour me découvrir aussi. J'étais fâchée après moi, pis je voulais essayer d'être fière de moi. J'avais tellement d'adrénaline. »

La vulnérabilité peut aussi venir des conditions de vie précaires, combinées à un manque de formation.

« Mais comme on dit, c'est easy come, easy go, là. Parce que l'argent rentre, mais l'argent est tellement dépensé vite après, qu'après tu retournes. "Ah! je vais pas faire ça longtemps, c'est juste le temps de payer telle dette". Mais après je retourne parce que je vais trouver une autre excuse parce que je veux payer autre chose [...] je veux m'acheter telle telle affaire, je vais y aller. Pis ça reste comme ça pis elles restent là-dedans parce que... Moi, en tout cas, mon amie qui m'a dit que... remplir le frigo, elle m'a dit qu'elle irait jamais plus loin que ça, mais elle est rendue escorte. »

« On était vraiment dans le rouge, pis elle disait : "je dois y aller ce soir [...] garde mon enfant s'il te plaît, pis je vais t'en donner un peu aussi quand je vais arriver, t'sais je fais ça pour nous deux", pis tout le bla-bla. Pis c'était vraiment carrément ça. Elle faisait ça pour nous deux, elle me donnait peut-être 60 \$ tiens : une mini-épicerie pour toi. Mais souvent quand on faisait l'épicerie, on le faisait ensemble parce que c'était mieux pour nous deux de dépenser ensemble pis de manger ensemble que de faire chacune une épicerie de 300 \$, 200 \$. »

Être en fugue implique en général de rester dehors plus longtemps et d'être identifié.e comme TdS, avec les risques liés à l'étiquette.

« Quand j'étais en fugue j'ai travaillé sur la rue dans le Red light. Pis là je me suis fait voler mon sac à main comme trois fois. »

« Pendant que j'étais en fugue [...] je pouvais pas me trouver un appart. J'avais beaucoup de limites, je devais fuir la police quand même assez intensément. Fait que là je me retrouvais souvent à pas trop savoir où est-ce que je pouvais aller coucher [...] à ce moment-là c'était comme un échange de... d'une place où dormir avec quelqu'un qui s'attendait à des relations sexuelles [...] c'était pas un viol dans le sens de tenir la personne, mais c'était certainement pas que j'aurais pas couché avec cette personne-là, je me serais pas retrouvée dans cette situation-là si j'avais pas été obligée par la situation dans laquelle j'étais. »

« À ce moment-là, on s'est pris, moi et mon amie, une chambre d'hôtel [...] qu'on payait au jour, mais je me sentais beaucoup plus en sécurité puis... C'est sûr que c'était un mode de vie qui était encore en fuite de la police, mais qui était quand même beaucoup plus... stable. »

Une jeune femme parle de l'usage de drogues comme nécessaire à la pratique du métier.

« Pis son chum avait des problèmes. Fait que là je pense qu'elle a demandé conseil à mon amie [...] "c'est comment, pis est-ce que les gars te touchent [...] moi je suis en couple, j'aime mon chum". Pis elle détestait que les autres hommes viennent la cruiser, elle détestait que les autres hommes viennent l'aborder parce que elle était super loyale à son copain. Mais je pense qu'elle a fait cette concession aussi avec lui, parce que son copain était au courant. Il y en a beaucoup de ça, que les copains des danseuses sont au courant [...] elle était super stressée, elle a dû aussi beaucoup fumer parce qu'elle était vraiment très stressée de tout ça, [...] elle, elle

a réussi vraiment à mettre l'argent où est-ce qu'elle voulait. Elle a pas tout dépensé d'une shot. [...] elle a payé toutes ses dettes, elle a payé son cours de permis de conduire pour son auto. Elle est en train d'économiser pour son auto. Elle a payé toutes ses études à son chum [...] elle payait les loyers. Pis elle se faisait plaisir, elle se payait plein de trucs. Pis veux, veux pas, elle est un peu restée là-dedans. Pis moi je disais tout le temps : "t'as un diplôme, maintenant [...] Cherche de ce côté-là maintenant. C'est sûr que ton revenu... tu vas pas avoir des 2 000-3 000" [...] c'était rendu un problème, mais : "c'est quand que je vais pouvoir partir à X [autre ville où elle travaillait] si je travaille 5 jours semaine?" [...] pour elle, elle avait pas fini [...] de ramasser l'argent. »

Selon le Code criminel, le chum de cette jeune femme pourrait être considéré comme un proxénète ou comme une personne qui vit des fruits de la prostitution. Même s'il fait partie des exceptions prévues en tant que conjoint de la jeune femme, la définition des exceptions est compliquée et peut porter à interprétation.

On peut dire que le proxénète est un entrepreneur et, comme dans les autres milieux, parfois les patrons sont gentils, parfois ils le sont moins. Une jeune femme témoigne de cette réalité.

« Lui c'était le genre de pimp qui s'occupait vraiment vraiment bien de ses escortes [...] dans l'aspect des soins et tout. Lui, il envoyait ses escortes faire leurs ongles [...] faire leurs cheveux [...] faire des épilations et tout [...] c'était à ses frais. [...] il avait une quinzaine d'employé.e.s plus ses escortes [...] qui étaient responsables [...] du déplacement des escortes [...] de la gestion, de où est-ce que les escortes allaient habiter. »

« Il y a d'autres pimps qui sont vraiment méchants, ou comme d'autres pimps qui prennent vraiment beaucoup plus d'argent,

ou d'autres pimps qui s'occupent vraiment pas d'elles ou... c'est ça. Ou des pimps qui protègent pas leurs femmes non plus. »

Dans les entrevues de cette période, à plusieurs reprises on remet en question la prostitution de rue ; on la dénigre, on l'ignore. Pourtant, il semble plus facile de refuser un client sur la rue qu'un client référé par une agence. Selon les participant.e.s, il existe une hiérarchie selon les lieux, les pratiques, les prix.

« Mais à un moment donné, si je vois pus d'avantages pis que ça commence à dégringoler, le marché de la prostitution, ben c'est sûr que je vais arrêter. Mais pour le moment, si je me trouve une job, je vais quand même rester une escorte. Parce que c'est pas... non... c'est pas de la prostitution, c'est de l'escorte. Moi, je trouve que prostitution c'est péjoratif. Comme une pute ou... ou... moi, je préfère le mot escorte. [...] Une pute, c'est une pute. [...] Tu vas en voir plein sur Ste-Cath à 4 \$ ou 5 \$. Un escorte ça l'a une annonce sur Internet, ça... attends, là. [...] Ah! ah! ah! ah! ah! ah! Sur Wikipédia, ils le disent. Mais... "Une escorte est une expression anglaise désignant les travailleurs du sexe dont la présence, contrairement aux prostitué.e.s exerçant sur la voie publique (prostitution de rue), est habituellement cachée aux yeux du public, leur activité relevant dès lors de la prostitution dite indoor". [...] Donc intérieure. Ouais. Fait qu'ils le disent sur Wikipédia. Que c'est un métier, en fait. [...] c'est pas une pute à 5 \$ sur Ste-Catherine que t'abordes. [...] Tu mets une annonce, t'attends d'avoir des réponses. Tu vas pas te planter sur le coin de la rue à attendre les chars qui passent pis demander tes services. Ça, c'est illégal. [...] je pourrais pas te dire pourquoi, mais... une pute c'est une prostituée. Parce qu'une escorte, ça se fait pas pimper. [...] Elle travaille pour elle-même. [...] dans une vraie agence de prostitué.e.s; t'appelles pis tu demandes une fille. C'est toi-même [...] Les massages c'est de la prostitution.

Mais l'escorte, ça n'en est pas parce que t'es pas pimpé, t'es pas dirigé par quelqu'un. C'est toi-même qui le fais. C'est ton propre choix. [...] les autres sont exploité.e.s parce que toi, tu peux refuser une personne... [...] tandis que les autres sont obligé.e.s. Genre : quelqu'un appelle pour avoir cette fille-là, la fille est obligée de dire oui. Même si le client, y est crotté, et même si... Moi, je peux refuser n'importe quel client [...] que je juge dangereux. Les filles prostituées peuvent pas. C'est ça la différence. Que je vois. »

« Ben des fois ça l'arrive que des gens m'abordent dans la rue. [...] y offrent des prix dérisoires, ça a pas de bon sens. Un 20 \$-40 \$-60 \$! Non, non, non, non. Tu connais pas les prix, là, monsieur. Je suis danseur nu et escorte. Tu vas payer ben plus pour m'avoir. C'est comme moi, pour une heure, c'est 100 \$. Minimum. Pis c'est pas la totale 100 \$. Non, non. Si tu veux la totale, monte de prix pis ça grimpe. »

« Sur la rue c'est un monde différent. Sur la rue, moi, souvent je me faisais offrir par les touristes américains qui viennent à Montréal des bachelors. Des hommes qui viennent en gang pis y t'invitent dans leur hôtel, mais moi je refusais ça parce que j'avais trop peur pour ma sécurité. Mais j'en ai entendu des histoires de filles sur la rue qui se faisaient embarquer. Souvent je faisais du squeegee dans une vitre de char pis le gars : "embarque pis je vas te donner un 20 \$". Bon ça m'intéressait pas. Pour moi c'est important que j'aie un minimum de sécurité dans ça. C'est pour ça que j'ai toujours privilégié le salon de massage où est-ce que c'est fermé, où est-ce que... la personne est invitée chez vous. Le salon de massage c'est un peu comme chez vous. Mais ça dépend aussi si tu travailles... comme moi l'endroit principal où je travaillais c'était un endroit comme propre, pis respectable. Mais sinon... c'est pour ça que je dis que c'est un peu comme chez nous. Le client est invité, c'est pas comme l'escorte où est-ce que tu vas dans l'environnement de

l'autre, où est-ce que t'es encore plus vulnérable. Là, j'avais une espèce de sentiment de sécurité où est-ce que j'étais avec ma gang, dans mon environnement, dans ma chambre, dans mes affaires. »

« Il y a un peu de prostituées dans les clubs [...] qui vont venir fêter avec toi pis ils vont venir comme mettre le party. Pis après : "eille, on va-tu chez nous faire un after ou on loue un loft de condo pour faire un after?" Ben là, les filles, comme rendues là-bas, elles vont dire : "ben oui, moi je travaille là-dedans, ben j'impose mes prix". Pis t'sais comme, les garçons ont pu vraiment le choix parce qu'ils ont envie de toute. Fait que il y a un peu de ça, si tu parles de sur le terrain, là [...] Mais ça fonctionne beaucoup avec les salons de massage, beaucoup, beaucoup. »

« C'est sûr qu'il y en a des pas corrects, qui essayent d'enlever le condom ou qui sont pleins de mépris pis d'insultes pis tout ça. Ça il y en a mais c'est vraiment une minorité selon mon expérience. Autant sur la rue que dans une agence. Je dirais que sur la rue c'est plus euh... il y en a plus qui sont un peu weird, qui font peur un peu pis qu'on se sent un peu : "est-ce que c'est safe?" [...] mais c'est tellement plus facile de leur dire non qu'avec une agence [...] si une escorte constamment refuse des clients, elle continuera pas de travailler là, c'est sûr, c'est pas pratique. Mais quand ça arrive de temps en temps [...] il y a tout un processus avec les chauffeurs; il faut l'appeler en-dedans de cinq minutes quand on rentre pour confirmer que tout est correct. Si c'est pas correct, le chauffeur rentre [...] un chauffeur m'a jamais questionnée si je suis ressortie tout de suite pis que j'ai dit : non, on reste pas là. Même un chauffeur ou la réceptionniste, ou la patronne de l'agence ou quoi que ce soit, il y a jamais eu de problèmes, au contraire, généralement c'est le genre de situation où la patronne appelle pis : "est-ce que c'est correct, est-ce que je devrais le black-lister ?

[...] raconte-moi ce qui s'est passé" pis pour pas qu'elle renvoie quelqu'un d'autre là-bas. »

Le jeune âge semble faire partie des critères d'exigence de la part des clients. La durée possible du travail dans cette industrie est donc courte, malgré un type de service où l'expérience semble primer sur l'âge.

« Bof! Tant que je vas être beau, présentable, y a pas de problème. Sûr que rendu à 40 ans, si j'ai des rides pis toute, ça va être plus moi qui va courir après les petits jeunes que eux qui vont courir vers moi. »

« La durée de vie qu'ils disent pour le travail de rue, c'est à peu près cinq ans, je pense pas que je vas topper ça, plus que cinq ans, je pense que je vas avoir fait le tour, pis ça va être correct aussi. Mais oui, après ça [...] j'aimerais juste faire de la domination [...] dominatrice c'est un des métiers que plus tu prends de l'âge, plus tu prends de la valeur [...] Parce que t'es plus expérimentée. Donc une dominatrice de 45 ans va être plus en demande qu'une dominatrice de 30 ans, par exemple, de façon générale [...] Mais les femmes matures, il y a un marché pour ça. Mais je veux dire, c'est un marché de niche. Tandis que toutes les dominatrices prospères ou bien établies ou que tu vois qu'elles roulent comme il faut, c'est des dominatrices dans la quarantaine [...] ça va un peu avec le rôle de la domination, tu t'attribues l'expérience avec l'âge, veux, veux pas, fait que c'est sûr qu'une femme de 22 ans qui va en faire va être moins crédible aux yeux d'un soumis qu'une femme de 45 ans. »



En 2011, le PIaMP a organisé un colloque sur la prostitution juvénile à l'ère d'Internet.

• INTERNET

Durant cette troisième période, le PIaMP a donné une grande importance au phénomène de la prostitution dans Internet. L'organisation en 2011 d'un colloque provincial sur ce thème, ainsi que l'engagement de fonds et d'intervenant.e.s affectés à ce dossier ont marqué l'intervention et suscité beaucoup de questions sur l'orientation à donner à la mission de l'organisme. Pourtant ce qui a constitué en quelque sorte un choc culturel, chez les membres du PIaMP et d'autres, faisait partie de la banalité de la vie moderne pour les jeunes. Le numérique et les réseaux sociaux sont inscrits dans le quotidien et c'est intéressant de prendre connaissance de leurs effets dans le champ de la prostitution.

Les sites de rencontres sur le net peuvent sans doute faciliter le recrutement de personnes pour du TdS.

« Donc on s'est rencontrés sur Internet. Il est venu m'aborder dans une application qu'on appelle BBM. Donc on a commencé à jaser petit à petit et tout. Puis ensuite on s'est rencontrés face à

face, on s'est fait une date. Puis ça a super bien été. C'était un homme assez, assez intelligent, instruit. »

« Quand il m'a abordée, les premières rencontres il m'a tout de suite avertie que il était... qu'il travaillait aussi dans la rue. Puis travailler dans la rue, ça consistait les drogues puis, justement, la prostitution. »

Il cherchait peut-être à recruter une nouvelle TdS. En tout cas, si cette jeune femme avait été intéressée à travailler pour lui, elle aurait eu là l'occasion de le lui dire.

Deux jeunes femmes expliquent comment ça fonctionne sur le net pour annoncer son offre de services et donner des rendez-vous.

« Mon amie, vu qu'elle faisait de la prostitution, elle m'a dit : "ah! les prix c'est ça, ça, ça; va sur ce site-là, il y en a vraiment plein, tu vas pas là avec ton email, na-na-na" ».

« Ben je mettais sur un site, eux ils voyaient notre annonce parce qu'il fallait avoir un compte. J'avais mis des photos osées [...] Pis après ça, eux autres ils m'écrivaient sur Hotmail; on pouvait pas se contacter sur le site. »

« Pis des annonces sur Internet, c'est quand même assez risqué, mais les filles se mettent des pseudonymes, pis elles donnent pas leur adresse, elles louent des chambres d'hôtel. Mais encore là c'est compliqué parce que où est-ce qu'il y a le plus d'argent à faire, c'est dans des endroits comme Ottawa ou on va dire Edmonton ou Vancouver, des affaires comme ça. C'est à l'extérieur de Montréal. »

« Quand elles s'affichent comme toutes seules, elles mettent leurs annonces sur Internet, t'sais on va dire 150 \$ la nuit, des affaires comme ça, bla-bla-bla. [...] Des fois elles le font chez elles [...]

elles donnent l'adresse, ça veut dire incall [...] tu viens chez moi. Outcall ça veut dire : je peux venir où est-ce que t'es [...] Mais quand elles font des incall, ben c'est très risqué parce que n'importe quand des gens masqués peuvent débarquer pis fouiller dans la maison, voler la maison, te battre, comme. C'est vraiment dangereux. Pis tu peux pas appeler la police. Tu peux pas porter plainte. Parce que t'es une escorte. »

Le net peut également aider à échapper à la compétition, parfois agressive, dans les bars de danseuses.

« Dans les clubs de danseuses c'est très compétitif. Quand t'es indépendante ça l'est quand même, mais c'est moins pire parce que c'est chacun chez eux, fait que la compétition se passe sur Internet, fait qu'il y a moins de bitchage. »

Cependant, selon une jeune femme le commerce en ligne, qu'on parle du marché du sexe ou d'autres marchés, implique une concurrence accrue, ce qui expliquerait les changements dans les conditions et la baisse des prix.

« Même nous on a changé nos habitudes de consommation. Avant tu voulais magasiner un divan, ben t'allais dans 2-3 magasins pis t'en choisissais un ; maintenant tu vas en regarder 20 sur Internet pis tu vas en choisir un. Fait que c'est le même principe. Les clients vont faire ça. Les filles sont plus affichées, [les clients] vont magasiner plus, vont voir plus de choix, vont être plus difficiles. Fait que là c'est pour ça que le marché de l'autre bord continue à dropper. »

Il semble que les technologies accentuent la marchandisation, ce qui a un impact négatif sur les conditions de travail des TdS. Une jeune femme explique comment ça fonctionnait avant, au début des années 2000.

« Qu'est-ce que j'ai fait le plus dans le travail du sexe, c'était de la danse à gaffe. [...] Pis ça comment que ça fonctionnait, comment que moi je chargeais dans le temps, c'était 300 un complet, pis ça durait – calcule ça comme ça – un complet c'était 3 chansons, un blow job c'était 2 chansons. Ça marchait de même dans le club. Fait que je me sentais comme une fille qui vient de faire 300 piasses en 12 minutes. Je me sentais bien. C'était comme : ah! ben là ma soirée est faite. [...] Si il y en avait d'autres après, tant mieux. Dans ça je faisais peut-être du 2 000 par soir comme ça. »

« Moi j'ai commencé à 14 ans. Fait que le marché, début 2000, est très différent de maintenant [...] dans le temps il y avait pas de GFE [Girl Friend Experience] ou le GFE c'était des extras [...] ça donne des privilèges au client. Ça veut dire qu'il va aller voir une fille, mais il va pas se sentir comme si c'est une travailleuse du sexe. Il va se sentir comme si c'est sa blonde. Pourquoi? Parce qu'elle l'embrasse, il peut lui faire un cunnilingus, il peut faire de l'anal, elle va le sucer sans condom. Fait que ça, c'est du Girl Friend Experience, ok? Dans le temps que moi j'ai commencé à faire du travail du sexe, ça c'étaient – toute ça – des extras. Fait que t'étais pas obligée de le faire, pis si tu décidais de le faire pour peut-être fidéliser ta clientèle parce que c'est ta marque de commerce ou whatever, ben tu chargeais un extra. Fait que maintenant, le prix de base est moins cher qu'avant, pis ça c'est compris, c'est même pus un extra. »

« C'est sûr que je m'inquiéteraï maintenant des changements dans l'industrie pis de... de... la violence qui semble des fois être accrue [...] J'ai toujours été chanceuse d'avoir beaucoup de pouvoir sur mes conditions de travail, pis j'ai l'impression que c'est de plus en plus difficile d'avoir ce genre de conditions de travail-là [...] aussi avec Internet pis tout ça, c'est plus comme c'était [...]

À l'époque où moi je travaillais, le port du condom c'était pas négociable. Je pense que j'ai peut-être eu trois clients dans toute ma carrière qui ont essayé de négocier le port du condom. Tandis que maintenant ça semble beaucoup plus commun pis c'est un enjeu qui est beaucoup plus [...] important. »

En situation de fugue le net peut simplement servir de temps en temps à donner des rendez-vous à des clients, mais ça ne fonctionne pas toujours.

« Une à deux fois par semaine. J'essayais de pas trop me faire voir par la police ou des trucs de même. C'était surtout par Internet. »

« Je te dirais que la plupart du temps c'est du niaisage [...] Parce que y disent qu'y vont être là pis y sont pas là. Y disent : j'arrive ; y sont même pas en route. Y demandent tout le temps des photos pis, y faut pas se le cacher, y a des personnes qui aiment pas certaines personnes, y a tout le temps des critères à respecter. Pis des fois c'est chien de se faire répondre : "désolé t'es pas mon genre". Parce que je suis quand même un beau mec. Pis moi je les envoie chier [...] bye. Supprime. »

C'est peut-être plus facile de ne pas se rendre au rendez-vous s'il a été pris par Internet. Il n'y a pas eu de rencontre en personne, c'est plus anonyme.

Offrir une performance en direct à distance, par exemple en dansant devant une webcam dans sa chambre, constitue une autre forme de service sur le net. Toutefois, malgré une apparente sécurité, la technologie peut représenter des risques.

« J'ai jamais fait ça. Pis je vas pas commencer parce que y a une personne qui peut screen shot son écran [...] y te met en plein écran, pis y prend une photo de toi tout nu pis y va la partager,

partager, partager. C'est pour ça que je ferai jamais de la porn. Parce que une fois que tu fais de la porn, ben tu peux pus faire énormément les métiers que tu voudrais faire. Parce que t'es déjà fiché. »

Malgré le fait que la société soit plus ouverte et permissive par rapport à la sexualité depuis plusieurs décennies, parler de sexualité reste tout de même tabou. Deux participantes tentent de clarifier qu'est-ce que c'est pour elles la sexualité.

« Hem... c'est nébuleux. Hem... ben ça a pas une signification négative. Hem... ça peut être soit dans l'amour comme dans l'amusement [...] J'ai pas besoin de mettre d'étiquette là-dessus vraiment. Je vas l'utiliser quand ça me tente de l'utiliser. Je sais pas... c'est bizarre comme question, hein? Ben c'est pas si bizarre, mais je suis pas comme... on dirait je sais pas quoi répondre à ça. Quelle signification que ça l'a? Ça peut être agréable. Heuffff... ça peut être payant. »

« Ben quand j'ai des relations sexuelles avec mon partenaire, ben y faut que ça soit comme je dis, dans le respect. J'ai besoin de me sentir respectée, aimée, il faut qu'il y ait une connexion... spirituelle quasiment. [...] dans ma vie personnelle, j'ai besoin qu'il y ait plus qu'un rapport physique. Pis aujourd'hui je suis pus capable d'avoir du plaisir en ayant juste un rapport physique. Ça m'intéresse pus [...] Ça fait que de me réapproprier une sexualité saine, pour moi ça a été difficile [...] Pour moi c'est d'avoir des relations sexuelles avec le même partenaire, pis de... pas nécessairement... Hi! que j'ai de la misère à l'expliquer!... Ben c'est important de me sentir proche d'une personne, mais pas juste physiquement. »

Il est très rare qu'on se pose ce genre de question ou qu'on en discute entre ami.e.s. La difficulté d'y répondre n'est pas nécessairement liée au fait que ces jeunes femmes sont TdS.

• INTERVENTION

Le mépris lié à sa place sociale n'est pas réservé aux TdS. La jeunesse n'a droit qu'à une place de seconde zone dans la société.

Certain.e.s jeunes font des choix qui peuvent sembler de mauvais choix pour les adultes, mais ces choix peuvent être les bons choix pour les jeunes. Une participante croit que les parents sont là pour aider les jeunes à prendre conscience du bon et du mauvais.

« Mais si ils [les jeunes] choisissent ce qui pour eux est positif mais pour nous le mauvais, ben rendu là faut juste que t'aides à les mettre en garde sur certaines affaires qu'ils auront peut-être pas pensé. »

Les jeunes qui font du TdS sont isolé.e.s. Iels ne peuvent parler à personne, ou presque, de ce qu'ils vivent. Iels évoluent dans un monde d'adultes où iels ont peu de pouvoir, particulièrement face aux intervenant.e.s de tous les systèmes. La stigmatisation sociale, combinée à la méconnaissance, font que certains services sont appliqués différemment pour les jeunes TdS.

« Moi j'ai jamais eu ça, de la violence par les policiers, pis j'entends beaucoup des fois des filles avec qui je travaille qui détestent, oh combien! les policiers. Pis c'est correct, sûrement qu'il y a eu beaucoup plus de brutalité [...] c'est super répandu auprès des travailleuses du sexe de détester les autorités policières, il y a beaucoup de violence par rapport à eux ou des clients. »

« Non, heureusement, j'ai jamais eu affaire avec la police [...]. Une journée où est-ce que je travaillais pas, pis y a eu une descente.

Juste une, une chance. Mais dans le fond ça me faisait pas si peur que ça, je savais, que bon, y t'emmènent au poste pis y te donnent un ticket, genre. Mais moi j'avais moins de risques vu que j'étais pas, mettons, à la réception. C'est sûr que c'est quelque chose qui fait peur. Mais c'était surtout le fait d'avoir un dossier après. »

Une jeune femme vient porter plainte pour viol et raconte comment elle est reçue par les policiers.

« J'ai porté plainte. Et puis [...] ils ont regardé tout de suite mon nom pis ils ont vu mes arrestations avant ça, et tout de suite ils ont su que j'étais escorte, pis là c'était un peu : "ben là t'es sûre ?" [...] les traces que j'avais... j'avais le visage avec tous les petits points, vraiment j'ai manqué d'oxygène, c'était évident. Pis j'avais... les doigts sur mon cou ça l'a resté pendant une semaine, les grosses traces de doigts sur mon cou [...] ils étaient pas vraiment sérieux avec ça, ils ont pris la plainte. Ça a pris comme une semaine avant qu'ils aillent l'arrêter, puis les charges criminelles étaient pas... Je m'attendais à ce qu'il y ait toute une série de charges, mais [...] Je me souviens plus au niveau légal c'est quoi les choses, mais c'était vraiment... c'était pas la charge la plus sérieuse qu'ils auraient pu mettre. »

Deux jeunes femmes témoignent de l'intervention en centre d'accueil.

« J'y ai été une deuxième fois à 17 ans. Ça a été comme assez difficile. T'sais, tu fais de la prostitution, ils te traitent comme si tu venais de commettre un crime de guerre, là, on s'entend, là ? Pourtant, j'ai juste sucé une graine, fait que... non, mais. Oui, tu te sens vraiment de même pis il a fallu que je fasse comme mes examens de fin de secondaire V dans des conditions assez intenses. Il y avait pas vraiment de sevrage de coke, mais j'étais quand même en sevrage psychologique. La première fois que j'ai fait de la

coke, j'avais 13 ans [...] Fait que je suis arrivée là, j'étais comme en débuzz de ça, plus l'inspecteur qui m'attendait pour me poser des questions parce que la ligne était sur écoute chez nous parce que mon chum était impliqué dans une affaire d'importation de je-ne-sais-pas-trop-quoi. Fait que c'est un peu de même qu'ils ont découvert que je faisais du travail du sexe aussi. Fait que oui, c'est comme ça... Mais je suis pas restée longtemps parce que j'ai fait une demande pour aller en thérapie [...] je me suis dit : bon! tant qu'à être pognée en centre d'accueil jusqu'à mes 18 ans, je vais aller en thérapie; au moins je vais avoir des sorties. Fait qu'au début j'y allais même pas pour les bonnes raisons, comme n'importe qui qui va là ou à peu près; la plupart du temps c'est pour un papier de la cour, ou whatever. Fait que finalement je suis allée, pis je suis arrivée là, j'ai fait : ah mon dieu! je veux partir d'icitte, c'était ben mieux en centre d'accueil. Au centre d'accueil, on va me crisser la paix pis je pouvais être dans ma chambre. En thérapie, non. Fait que c'est ça. Mais finalement c'était tellement compliqué retourner en centre d'accueil, je vais encore faire 3 semaines, na-na-na, je suis aussi ben de rester ici pis je vas finir par avoir une sortie. Pis à 18 ans j'aurais pu partir. Finalement j'ai décidé de la finir. »

« Donc pendant le mois où j'étais là, là je me suis fait interroger par des intervenants, des travailleurs sociaux. Ils ont fait une évaluation psychologique qui était vraiment absurde, là. C'était une vieille psychologue qui [...] utilisait [...] son test de Rorschach, et d'autres outils comme ça. Et moi j'étais comme : c'est ridicule [...]. Donc j'étais pas très coopérative, pis j'étais vraiment, vraiment fâchée parce que ma session, mon appartement étaient laissés. Mon loyer était dû pour le 1^{er} décembre, toutes mes choses étaient dans le logement et ça a été laissé, j'ai aucune idée qu'est-ce qui est arrivé avec ça. Et évidemment, à ce moment-là, ma mère — qui a été évidemment [...] avertie [...]

elle était pas particulièrement coopérative avec moi. Donc elle a comme laissé la DPJ gérer la situation. [...] donc dans toutes les entrevues [...] c'était toujours la même question qui était posée : "qui t'a forcée à faire ça?" [...] Ben je disais : "mais c'est personne. Personne me force à faire quoi que ce soit, bien au contraire." [...] Ça m'a même pas traversé l'esprit au début de mentir. Si j'avais menti, je serais sortie tout de suite. [...] ils me posaient la question : "si on te laisse sortir, qu'est-ce que tu vas faire?" [...] Donc après le mois on est retourné au tribunal, et la conclusion de la travailleuse sociale était : "ben, elle ne collabore pas et elle dit qu'elle va retourner faire ça"».

Finale­ment, elle a convaincu les intervenant.e.s de la laisser continuer ses études au cégep, ce que le tribunal a autorisé.

« Puis comme je pouvais aller au cégep, vu que c'était beaucoup plus important pour moi que même ma liberté, ben je suis restée dans un foyer de groupe pis j'ai fait la session pendant l'été. »

Quand elle revenait au foyer de groupe le soir, elle avait des mémos sur son bureau concernant les tâches qu'elle n'avait pas faites et sur les rencontres qu'elle avait manquées avec le travailleur social.

« Des travailleur.euse.s social.aux, des intervenant.e.s de centres jeunesse, c'étaient même pas des travailleur.euse.s social.aux, c'étaient un cours de cégep de 3 ans. Donc ils avaient tous comme 21 ans à peu près, mais [...] je voyais pas ces personnes-là comme des gens qui avaient une connaissance ou de qui je pouvais nécessairement apprendre quoi que ce soit. J'avais un peu de mépris pour eux. [...] Donc assez rapidement, fin septembre à peu près, là on m'a dit que on allait me rencontrer et que comme je suivais pas les règles, on allait me retourner enfermée. [...] Pourtant j'allais très bien à l'école, je travaillais pis j'avais rien de problématique autre

que le fait de ne pas respecter leur autorité. Donc, évidemment, dès que j'ai su que ça ça s'en venait, j'ai fait mon sac et puis... je suis partie tout de suite. J'avais un peu d'argent. Je suis partie, j'ai pris l'autobus et je suis venue à X. Et là j'étais en fugue. Donc là j'avais pas de... j'étais recherchée et je savais qu'ils allaient me chercher aussi à X clairement. »

Les conditions en centre d'accueil se rapprochent davantage d'une punition que d'une protection ou d'une réadaptation. Les jeunes cherchent une vie meilleure et ne la trouvent pas en centre d'accueil. Pas étonnant qu'ils fassent tout pour ne pas s'y retrouver et que les fugues soient nombreuses.

Une jeune femme raconte jusqu'à quel point on ne l'a pas aidée à préparer sa sortie du centre jeunesse et dans quelle situation elle s'est retrouvée une fois dehors.

« Le juge m'a donné jusqu'à mes 18 ans, j'en avais pour 2 mois à peu près. Pis encore une fois, aucun contact avec le monde extérieur. [...] à ce moment-là j'étais très fâchée avec ma mère qu'elle fasse pas plus pour essayer de me faire sortir [...] j'avais le droit de contacter elle, mais j'étais vraiment fâchée. Puis, donc, j'ai eu aucun support, aucun... personne qui a essayé de faire un plan avec moi pour qu'est-ce que je fais quand je sors. [...] ils m'ont laissé envoyer ma demande d'admission ou de ré-admission... au cégep pis de faire transférer mon dossier. Donc c'est la seule démarche qu'ils m'ont laissé faire. Le reste, rien du tout. Donc j'étais à une semaine avant d'avoir 18 ans. Ouuh! Pas d'argent. Ils ont saisi mon argent en plus. Aucune idée de où est-ce que j'allais, qui venait me chercher, qu'est-ce que je faisais. J'espérais peut-être que mon amie a organisé quelque chose, mais j'avais pas le droit de la contacter. Donc j'étais vraiment dans une mauvaise situation [...] il y avait pas d'argent même qui suivait après. Même pas de demande d'aide sociale, que j'aurais

pensé aurait été quelque chose de normal qu'il y ait une certaine transition [...] parce que j'étais pas intéressée par leur discours de victime et leurs thérapies et tout ça. Que c'était vraiment : "on te garde jusqu'à ce que t'aies 18 ans pis c'est tout". Donc il a fallu que – avec une avocate qui m'avait été assignée – qu'on fasse toutes sortes de démarches et de démarches et de démarches pour que une semaine avant mes 18 ans on me donne le droit de faire des appels [...] C'était très limité ce qu'ils me laissaient faire [...] j'ai vérifié mes droits, pis c'était que dès que j'avais 18 ans, ils n'avaient pas le droit légal de me garder. Donc moi j'ai dit : "non, lorsque j'ai 18 ans, à minuit, vous allez me laisser sortir, pas une minute de plus". Donc ils disaient : "ben non, le lendemain matin". J'étais comme : "non-non-non, à minuit on me laisse sortir et si c'est pas le cas, vous allez avoir une plainte assez énorme". »

« J'avais pas d'emploi, pas de crédit, pas de personne... mon crédit était inexistant, je venais d'avoir 18 ans. J'avais pas de carte de crédit non plus, j'avais même pas de compte de banque à ce stade-là. Il fallait que je reparte... J'avais pas de pièce d'identité. Je suis partie, il a fallu que je me recommande tout ça. »

Il est évident que de telles conditions de sortie favorisent l'itinérance et une vie dans la grande précarité. À cela s'ajoutent les conditions de séjour décrites plus haut qui ne contribuent aucunement pour les jeunes à l'augmentation du pouvoir sur leur vie. Le travail du sexe, la quête, le *squeegee* constituent alors des moyens de débrouille et de dépannage presque inévitables. Cette jeune femme, libérée du centre d'accueil à minuit le soir de ses 18 ans, tel qu'elle l'avait exigé, fait alors appel à un client.

« Donc le gars il est venu [d'une autre ville] [...] à minuit le soir pour venir me chercher. J'avais pas d'autre... rien après là. Moi,

tout ce que je savais c'est qu'il venait me chercher, que j'allais avoir droit à un téléphone à ce moment-là pis j'allais pouvoir appeler mon amie. Euh... pis que j'allais essayer de m'organiser. Donc lui est venu me chercher, il habitait chez ses parents, fait que je pouvais pas aller chez lui (rires) Il était assez jeune aussi [...] peut-être comme 24 ans, mais il habitait chez ses parents. Donc [...] il m'a payé un hôtel pour comme 2-3 jours. »

Une jeune participante, enceinte, se retrouve en situation précaire.

« Évidemment, en tant de travailleuse du sexe, j'avais pas accès à aucune protection, j'avais pas de droit au chômage ou congé parental. [...] Pis j'ai essayé de voir ce que je pouvais faire, pis j'étais très malade ; quand j'étais enceinte je vomissais beaucoup. [...] Donc dès que la session a fini, je me suis mise sur l'aide sociale. »

Ayant besoin d'information, elle va au CLSC et raconte comment elle est reçue par une infirmière qui sait qu'elle est travailleuse du sexe.

« Je suis allée voir une infirmière au CLSC, aussi une extrêmement mauvaise expérience [...] j'avais fait un test à la maison, pis c'était positif et je voulais confirmer pis savoir quoi faire, où est-ce que je trouverais un suivi [...] ça devait être une clinique sans rendez-vous, ITSS, j'allais souvent faire des dépistages là [...] on a fait un autre test pis ça a confirmé la grossesse [...] Pis tout de suite, là, l'infirmière était directement sur les informations sur l'avortement, mais pas de façon consentement éclairé, que je te donne tes options, mais ça semblait pour elle aller de soi que c'était la prochaine étape. Pis elle semblait présumer que je consommais [...] c'était vraiment pas le cas [...] comme c'était la place où j'allais faire mes dépistages, ben eux le savaient que j'étais travailleuse du sexe [...] donc pour elle, ça semblait évident qu'il

y avait aucune chance que ce soit autre chose que un avortement. Moi je lui ai demandé si c'était possible d'avoir une référence pour une sage-femme. Et puis elle savait pas c'est quoi une sage-femme [...] ça faisait pas super longtemps que c'était reconnu au Québec [...] ça a été presque comme de l'argumentation pour avoir la référence [...] Donc ça avait été vraiment difficile aussi. J'étais repartie de là vraiment euh... frustrée. J'avais la référence par contre pis là j'ai décidé d'appeler pour prendre un rendez-vous avec la sage-femme, mais là je me suis dit : c'est sûr que je vais jamais dire que je suis travailleuse du sexe. C'est hors de question [...] Avec l'expérience que j'avais eue avec l'infirmière. »

Elle doit arrêter de travailler et l'aide dont elle a besoin vient alors de quelques clients.

« J'ai arrêté de travailler à ce moment-là pendant ma grossesse. C'était, de façon très intéressante, des clients qui m'ont beaucoup aidée pendant ce temps-là quand je devais déménager en vitesse, quand je manquais d'argent, quand je pouvais pas travailler. Donc j'avais certains clients réguliers ; je travaillais souvent avec des agences, mais j'avais des clients réguliers qui m'appelaient aussi, qui avaient mon numéro personnel [...] C'étaient souvent des clients que ça faisait longtemps que je voyais [l'un d'eux] que je voyais presque à toutes les semaines depuis longtemps [...] je lui ai annoncé que j'allais arrêter de travailler parce que j'étais enceinte. Ben il m'a invitée à souper [...] Pis il m'a surpris avec une voiture usagée qu'il avait [...] il me l'a donnée vraiment. C'est ça, ça m'a tellement aidée dans cette période-là. Pis il m'a donné aussi de l'argent [...] Cette année-là, à ma fête, il m'a envoyé une grosse caisse de mangues (rires) parce qu'il savait que j'aimais ça. Pis à l'accouchement aussi, dans les semaines qui ont suivi, il avait ma date approximative pis il m'a envoyé des cadeaux. Donc c'était

vraiment... j'ai eu du support de la part de lui pis de quelques autres clients aussi qui étaient très supportants. »

Tout comme certains clients sont respectueux et vont jusqu'à aider, certain.e.s intervenant.e.s agissent aussi avec respect et parviennent à mettre de côté leurs opinions et leur jugement. Une jeune femme avait déjà offert ses services sur le net et avait deux rendez-vous, mais elle hésitait. Elle est donc allée voir une travailleuse sociale qu'elle connaissait.

« Fait que je lui ai dit que j'avais un choix à faire [...] je me sentais bien, mais je me sentais mal [...] Quand j'ai fini de parler après 2 heures ¼, mettons 2 heures, avec la travailleuse sociale au CLSC [...] ça m'a fait changer d'idée parce qu'on est venues à la conclusion que si je le faisais j'allais me suicider, si ça tournait mal. »

Par la suite, l'incertitude par rapport à sa décision est revenue. Elle a donc téléphoné à Urgence santé pour parler avec quelqu'un.

« Il a fallu qu'une travailleuse sociale du 811 m'appelle à tous les jours. Parce que à toutes les heures j'avais le goût de courir chez nous pis me faire des clients pendant que mes parents étaient pas là [...] Fait qu'ils m'appelaient à tous les jours : pis c'est quoi tes plans, pis qu'est-ce que t'as fait? qu'est-ce que tu vas faire pour aller mieux, na-na-na? Pis finalement, ça a comme passé. »

Autre type d'intervention qui semble s'être bien passée : deux jeunes femmes mineures veulent aller dans une autre ville pour offrir leurs services.

« Mais rendues à l'aéroport, on nous a demandé les pièces d'identité et toute le kit; ils ont appelé des gardes de sécurité pour vérifier nos

trucs, nos crédits et tout parce qu'on avait acheté nos billets avec une carte de crédit. Mais on avait de l'argent [...] mais là la carte de crédit c'était pas à notre nom pis tout. Donc on n'avait pas le droit. Pis eux, ils nous ont posé des questions comme : "qu'est-ce que vous allez faire à X? Vous allez faire quoi, bla-bla?" Pis là mon amie dit : "je veux aller voir de la famille". Pis moi je dis : "je veux aller voir mon copain" [...] Mais les gens le savent que des jeunes filles qui voyagent seules, des fois ben c'est pour aller faire de l'argent. Parce qu'il y a beaucoup, beaucoup, beaucoup de femmes qui voyagent pour faire de l'argent, pour faire l'escorte en-dehors de la ville [...]. Souvent parce que les filles veulent pas qu'on voie leur visage à Montréal. »

Il faut dire que tout n'est pas toujours noir ou inadéquat. Un jeune homme rapporte qu'il a reçu de l'éducation sexuelle durant son séjour en centre d'accueil.

« C'était plus vers l'âge, je te dirais, 16-17 ans. Y avait des groupes de sexualité dans les centres jeunesse qui nous expliquaient c'était quoi. Y avait des cours de sexologie. »

Une jeune femme raconte que son arrestation s'est bien passée.

« Oui, pis même quand ils m'ont arrêtée, le monde ils comprennent pas, genre. Ils m'ont pas arrêtée au bar, ils m'ont arrêtée chez nous. Il était 9 h du matin, ça faisait peut-être 2 heures que je dormais pis ils l'ont même pas dit fort – parce que c'est mon grand-père qui a répondu à la porte – pis là il a dit : "la police pour toi". J'ai fait : ok. Pis là ils m'ont demandé si je voulais sortir dehors, pis ils me l'ont dit dehors, ils me l'ont même pas dit devant mon grand-père que j'étais en état d'arrestation [...] pour sollicitation de prostitution pis qu'il fallait que je les suive. Pis je dis : na-na-na, "attends, il faut que j'appelle telle personne". Ils m'ont

toute laissé faire mes affaires, j'ai même eu le temps de cacher mon argent. Pis, oui, oui, j'étais en robe de chambre pis toute. Même là, ils ont pas été brusques. Pis je dis ça à tout le monde, pis ils comprennent pas. Ah! j'étais pas Noire (rire)! [...] Non, j'ai jamais eu de mauvaises expériences policières pis on dirait que je suis la seule à qui c'est arrivé. »

La stigmatisation et la morale sociales peuvent être difficiles à dépasser dans le feu de l'intervention, d'autant plus que les lois sont basées sur une victimisation automatique des jeunes qui ont recours au TdS pour survivre. Dans la section qui suit, nous verrons comment les participant.e.s à la recherche trouvent des moyens d'augmenter, malgré tout, leur pouvoir sur leur propre vie.

3) L'ÉMANCIPATION – Apprentissages et affranchissements

Depuis ses débuts, le PIaMP retient la proposition décrivant l'émancipation comme étant *l'action pour que les jeunes puissent ne pas en avoir moins* et cela peut passer par toutes sortes de voies, telles que l'amitié, le travail, le corps, le mode de vie, l'argent, la marginalité et bien d'autres. Dans cette section, nous verrons comment l'émancipation se vit et s'exprime pour les participant.e.s à l'étude.

• IDENTITÉS

L'amitié tient une place importante, tant avec les personnes du milieu du TdS qu'en dehors de ce milieu. Elle permet de briser l'isolement, d'échanger sur sa vie, d'oublier le stigma, de tripper, sans jugement de part et d'autre. Par ailleurs, le fait de vivre ensemble des événements qui comportent des risques et de s'en sortir, d'une manière ou d'une autre, renforce l'appartenance.

« Surtout ce que j'ai vécu d'être en fuite de la police et tout ça, c'est ça, ça m'a créé des amitiés pis ça m'a permis de donner une valeur à l'amitié pis à la communauté que j'ai pas besoin nécessairement de toujours être toute seule [...] Donc ça m'a ouvert comme ça. »

« J'ai pas vraiment de famille, mais j'ai beaucoup d'amies proches. Que je peux être aussi ouverte pis qu'elles sont ouvertes, qui savent toute [...] c'est plus des filles, je dirais, un peu... [...] Ça marche pas beaucoup en-dehors de la track, pis... Mais elles me jugent pas dans ce que je suis pis moi je les juge pas dans ce qu'elles sont. Pis, ouin, elles sont pas vraiment comme moi, mais c'est des amies de longue date pareil, pis je me cache pas envers eux par rapport à des trucs. »

Une jeune femme a toujours vécu avec un mal-être qui a eu des conséquences négatives, mais aussi positives. Aujourd'hui, elle veut changer de mode de vie, ce qui implique de changer de milieu et d'amitiés, de changer d'identité.

« Ça a pris du temps avant que je sois bien à être capable de porter un chandail qui est pas décolleté. À m'identifier comme moi sans être... t'sais j'ai des forces, je suis d'autre chose que une droguée ou une prostituée. À trouver des choses à dire autre que ce que j'ai fait dans le passé. »

« À 21, [...] j'habitais à l'hébergement de Passage, pis en même temps j'habitais un peu dans des apparts de débauche, là, t'sais avec des ami.e.s de la rue pis tout. Pis j'ai essayé de retourner à l'école chez Pops. Encore là, ça a duré quelques mois à peine pis j'ai lâché. Puis à travers un peu mon essai de réinsertion [...] j'ai fait des travaux compensatoires pour payer mes tickets [...] au ROC [...] c'est la Mission Bon accueil pour les jeunes en bas de 25 ans [...] Y vont souper là pis tout. Mais là, je voyais

mes ami.e.s en même temps, mais je travaillais là pis je faisais la nourriture, pis je servais la nourriture pis tout. Pis j'ai réussi à payer mes travaux comme ça pis c'est de même que j'ai eu un peu de stabilité aussi. [...] là, on parle de 3 ans. C'est sur 3 ans facilement. Pis à travers tout ça, ben je réfléchissais : comment est-ce... j'aimerais ça retourner aux études, mais comment ? »

« J'ai comme compris dernièrement que [...] c'est quelque chose qui reste toute notre vie. [...] Maintenant je le vois d'une façon positive. Justement, je suis pas comme les autres, pis je me démarque, pis t'sais, je vois mes qualités, mes forces à travers de ça plutôt que de le voir comme une... du négatif, du noir pis "chu pas normale". Ben tant mieux que je sois pas normale aujourd'hui. Dans ce temps-là, je voulais tellement appartenir à un groupe, je voulais tellement être comme les autres, pis me fondre dans la masse [...] pis ça marchait pas. J'étais vraiment pas bien dans ma peau, dans mon corps non plus. »

« Ça m'a fait grandir énormément. Je me donne l'opportunité de voir ces événements-là pis de la façon dont je me suis sentie [...] je vais essayer de pas me comparer aux autres, pis ce que j'ai vécu, ben je l'utilise [...] Aujourd'hui je vois ça comme une force, ce que ça m'a apporté. Parce que j'ai pas envie de me plaindre. Me plaindre pis m'apitoyer sur mon sort [...] je peux pas me voir comme une victime dans ça. »

Les études et le travail sont des éléments qui contribuent à forger l'identité. Il ne semble pas dramatique d'être TdS, ni de décider de ne plus l'être. Il s'agit de faire des choix selon ses intérêts, ses besoins et ce qui peut se présenter à travers ce qui est vécu.

« J'aimerais ça retourner aux études, mais comment ? J'ai un secondaire II, c'est difficile [...] Je savais que j'en avais pour au

moins 2 ans [...] à temps plein, je trouvais ça décourageant. Pis là, c'est là que j'ai commencé à checker un peu plus ce qui s'offrait à moi au niveau de la base d'expérience, t'sais au cégep, les attestations d'études collégiales, tout ça en éducation spécialisée [...] Mais avec le temps... ça encore c'est un an facilement... ben plus je regardais, plus je prenais confiance en moi [...] Parce qu'au début, je me disais : c'est impossible, je pourrai jamais. Pour moi c'était un rêve impossible d'aller... un rêve imaginaire d'aller à l'université. Mais je me suis rendu compte, à force de regarder tout que c'était beaucoup plus facile pour moi d'aller à l'université sur la base d'expérience que d'aller au cégep [...] j'ai réussi, après tout ce temps. Fait que c'est ça, je suis au certificat en Intervention à l'UQAM, à temps partiel sur la base de l'expérience. »

« Mes priorités c'est ma vie professionnelle pis mes études. Parce que j'ai hâte de pouvoir m'investir ailleurs. [...] C'est mes projets à court terme, à court-moyen terme [...] J'essaie de me bâtir une base solide. Parce que j'ai vraiment pas envie de retomber dans le... les émotions que j'ai pu vivre dans le passé où est-ce que j'étais pas bien avec moi-même [...] . À 31 ans, je me vois diplômée pis prête à quitter la grande ville pour m'investir dans la vie familiale. C'est vague, là! mais je me suis donné comme objectif à 31 ans. »

« On dirait que je suis comme tellement pressée à... je sens que j'ai tellement perdu d'années. »

« Ce que j'ai étudié, ça m'aide même là-dedans comme pour essayer de... comportement du consommateur, ça s'applique aussi aux clients. Fait que je me suis dit : c'est juste un autre marché rendu là. Fait que j'ai même des idées de projet de maîtrise en lien avec le travail du sexe. Fait que je suis peut-être en train de récolter l'information. »

« Comme j'ai dit tantôt l'art c'est important dans la vie, j'écris beaucoup [...] J'ai quand même beaucoup, beaucoup d'intérêts, mais surtout vers l'écriture. Je lis beaucoup, j'écris beaucoup. Les sports c'est super important; j'ai [...] comme une énergie vitale vraiment au-dessus de la moyenne, pis je suis pas hyperactive, fait qu'il faut que je canalise ça quelque part si je veux bien fonctionner [...] pis essayer aussi d'en apprendre toujours plus, je suis très curieuse, j'aime ça être stimulée intellectuellement aussi, pis euh [...] Essayer d'être le plus moi-même possible aussi. Fait qu'à un moment donné t'es tannée de jouer une game ou un jeu de fit-in, pis j'ai décidé d'arrêter le fit-in, fait qu'on dirait que je vas comme assumer tout ce qui va avec. »

« Je travaille pas dans l'industrie du sexe en ce moment [...] quand j'ai arrêté [...] il y a jamais eu un moment de prise de décision dramatique de : je ne fais plus ça [...] il y a les autres chose que j'avais dans ma vie puis... les études, l'autre travail que j'avais. Puis j'ai pas besoin d'argent de plus, je vais pas trouver un deuxième travail juste pour me trouver un deuxième travail [...] c'est pas une question de : je le fais plus, je le ferai plus jamais. Si j'avais un besoin économique, je le ferais sans que ce soit une grosse décision dramatique non plus. Il y a des personnes pour qui... souvent avec le stigma aussi que ça devient comme : j'ai arrêté! Pis ça devient comme une source de fierté de dire : je le ferai plus, moi. Non, pas du tout [...] c'est des considérations plus comme le travail de nuit, ça m'intéresse moins [...] Mais pour moi c'est pas nécessairement mieux de faire autre chose. Je pourrais très bien, si [...] j'avais du temps et que j'avais envie d'économiser de l'argent, j'irais travailler un soir semaine, pis je verrais pas ça comme rien de particulièrement négatif. »

Un jeune homme, placé depuis l'âge de 2-3 ans, doit subvenir à ses besoins à sa sortie du centre d'accueil. Il rêve depuis longtemps de chanter et de danser. Il choisit de devenir danseur érotique.

« J'aimais ça danser [...] Pis justement je pouvais choisir les tounes que je faisais jouer. Fait que moi je dansais mais en même temps que je dansais, je chantais. Fait que je combinais un peu mes deux passions. Fait que je me suis dit : pourquoi pas ? Fait que j'ai commencé pis euh... depuis ce temps-là ben c'est ça qui se passe. »

De pouvoir réaliser ses rêves contribue à confirmer son identité, ce qui aide à son émancipation.

• PLACE SOCIALE ET MÉPRIS

S'émanciper du mépris et réussir à se tailler une nouvelle place sociale vont de pair avec la construction d'une nouvelle identité, du moins un changement partiel de son identité. La stigmatisation et la morale sociale obligent cependant à développer des stratégies de gestion de son passé pour protéger ses possibilités d'avenir.

« Pis pendant mes études je me suis trouvé un autre emploi dans le secteur de la santé. Pis là, à ce moment-là, c'était un secret qu'il fallait que je garde [...] Pis j'étais toujours en train d'essayer de me rappeler de le cacher pis de faire attention à ce que je dis, de devoir toujours être sur mes gardes [...] par exemple, une fois on cédulait le party de Noël, il fallait louer un hôtel, une salle de bal dans un hôtel dans le centre-ville, j'étais dans le petit comité des employé.e.s, pis quelqu'un a suggéré un hôtel, et je me suis retrouvée sans m'en rendre compte à commencer à donner ma critique de trois ou quatre hôtels du centre-ville, les pour et les contre de chaque hôtel. Et là je me suis rendu compte, pendant que je parlais, que tout le monde regardait, ils étaient comme : "pourquoi est-ce que tu connais autant ça les hôtels ?" [...] en

tant qu'escorte, j'ai passé beaucoup de temps dans les hôtels, je les connais bien [...] c'était vraiment euh... euh... anxieuse de devoir faire ça [...] Je suis quelqu'un qui connaît plein de choses sur plein de sujets différents [...] que : "ah! d'où tu sais ça?" La réponse c'est : "ah! j'avais un client qui bla-bla-bla" [...] Ou juste mes connaissances de la ville; avoir passé tellement de temps dans une voiture la nuit à aller de motel en motel, la carte de la ville [...] je l'ai imprégnée dans ma tête. Pis mes points de repères dans la ville sont très différents de quelqu'un qui a pas cette expérience-là. Donc souvent où on trouvait que j'ai comme une mémoire bizarre ou que... Mais je me suis retrouvée souvent à avoir peur d'être démasquée. »

Une autre jeune femme, qui a subi plusieurs agressions sexuelles durant l'enfance, développe une autre partie de son identité. Elle a participé à un projet sur les agressions sexuelles, ce qui l'a amenée à témoigner dans une conférence.

« Quand j'ai fait ce projet-là [...] on a ramassé du budget, on a trouvé des slogans, on a fait des photos [...] Pis on a sorti plein d'affiches. C'est un peu pour ça aussi que j'ai gagné la médaille du Lieutenant-gouverneur. »

« Le sénateur d'Ottawa, j'ai fait une conférence avec lui. Il y avait le maire remplaçant, il y avait ma travailleuse sociale, il y avait moi, il y avait mon directeur. Crime! Le directeur est venu me chercher dans ma classe, il a dit : "viens-tu à la conférence?". J'ai dit : "quoi?". Il dit : "Viens-t'en". Fait que je suis allée à la conférence avec lui, dans son char, on est allés. Pis moi, tout le long j'étais stressée : je suis avec un gars, dans un char. Il était super fin. »

Ces nouvelles expériences lui ont permis de vivre un sentiment de sécurité et d'obtenir de la reconnaissance.

• RUPTURES

Il ressort de plusieurs récits que les jeunes rencontré.e.s vivent de ruptures en ruptures, négatives ou positives. Ces ruptures leur permettent non seulement d'espérer, mais aussi assez souvent de s'émanciper.

Pour des jeunes femmes monoparentales, l'émancipation peut passer par une recherche de sécurité pour elles et leurs enfants.

« Si je veux au moins une chambre pour mon enfant, c'est un 4 ½, là. Pis c'est très très cher pis nous... en tout cas on a le souci aussi de pas élever nos enfants dans des quartiers précaires [...] On veut pas se faire envoyer dans des quartiers dangereux. On veut pas se faire envoyer dans des quartiers où veux, veux pas, nous, en tant que jeunes, pis jeunes racisées ou quoi que ce soit, ou jeunes qui viennent de la rue, jeunes de la pauvreté, on sait qu'est-ce qui se passe dans la rue. Dans notre entourage, on sait c'est quoi les conflits des gangs. On sait c'est quoi les réputations des gens. On sait c'est quoi la drogue. On sait c'est quoi tout ça, genre. Pis on sait où est-ce que, dans quels quartiers où est-ce qu'il y en a plus. Pis on veut pas s'approcher de ça. Pis on veut vraiment des quartiers sécuritaires et tout. Mais ça coûte extrêmement cher d'habiter dans [ces quartiers] [...] On est vraiment souvent sorties, genre à l'extérieur de la ville, genre au fin fond. »

Une famille dysfonctionnelle et fragmentée favorise les ruptures afin de trouver l'autonomie et d'échapper au contrôle de sa mère.

« J'ai une grande sœur qui a eu un enfant très jeune [...] à 14 ans [...] elle est partie de la maison assez tôt, elle a été en Centre jeunesse, en foyer pour mères adolescentes [...] elle avait des problèmes de comportement continuels [...] moi j'attendais

avec beaucoup d'impatience de pouvoir partir aussi. C'est un environnement qui était pas agréable [...] une ville très raciste, qui est très fermée d'esprit, très conservateur, et ça me plaisait pas du tout [...] je suis déménagée à X avec l'accord de ma mère à ce moment-là. [...] mon père, quand il est parti, quand j'avais 8-9 ans, il [...] s'est retrouvé en situation d'itinérance quand même assez rapidement, puis pas nécessairement à vouloir faire des efforts pour s'en sortir. [...] lui, c'était sa rébellion qu'il se désengageait de la société et des institutions et que il voulait plus travailler juste pour un chèque de paie et payer des factures et payer des taxes. Donc il est quand même resté en situation d'itinérance jusqu'en 2004 [...] Puis il est décédé, il s'est fait frapper par une voiture [...] Donc c'est sûr que le contact avec lui était moins fréquent mais quand même présent [...] Pis la séparation aussi, ça semblait vraiment sain justement; la relation était pas positive. Puis je pense que c'est toute la famille, on l'a peut-être, moi en tout cas, je l'ai vécu comme quelque chose de positif que c'est deux adultes qui sont capables de se rendre compte que ça fonctionne pas, pis qu'ils sont plus heureux séparément. Donc c'était pas vécu comme rien de particulièrement dérangeant. La seule chose qui, évidemment, notre standard de vie qui a diminué avec un salaire plutôt que deux. Pis il payait pas, évidemment, de pension alimentaire à ce stade-là. »

« Quand j'étais plus jeune c'était un moyen de payer mes dépenses, ma consommation plus que ce que l'argent de poche de ma mère me donnait, fait que mes sorties et toute ça aussi, hein? Ouais, les affaires que je voulais [...] Peut-être me trouver une indépendance par rapport à elle? »

Quand sa famille biologique ne répond pas aux besoins de base, l'émancipation peut aussi passer par le choix d'une autre famille, sa famille de cœur.

« Ça a commencé là, j'ai gardé ses enfants. [...] c'est ça qui s'est passé, pis au lieu d'aller garder, ben j'ai juste joué avec eux autres [...] pis après ça ils ont fait : "ok t'es notre fille, tu t'en viens en voyage pendant 5 semaines tout payé". Emmenez-moi ! Pis j'étais ben contente [...] Quand j'avais mon bulletin, j'allais pas voir ma mère : hé ! mman, j'ai eu telle note ! Non. J'allais chez Michel pis Lise [...] ils disaient : "eille c'est très bien". Ils disaient : "ça, c'est pas comme ça, mais il va falloir que tu fasses ça, ça, ça". Écoute : à un moment donné j'ai passé un an [...] à toujours coucher chez eux à la place de coucher chez ma mère. Fait que c'est ma vraie famille. Ils m'aiment ; ils me rentrent dedans, mais criss, ils me rentrent dedans parce qu'ils tiennent à moi pis ils savent c'est quoi ma valeur ; j'ai de la misère à voir ma propre valeur. »

Durant son adolescence, une jeune femme vit plutôt en retrait de ses amies. Puis, elle s'engage dans le TdS, principalement pour des raisons économiques, mais aussi anthropologiques.

« Quand j'ai eu 15 ans, moi j'étais pas du tout quelqu'un qui était intéressé par les relations amoureuses [...] toutes mes amies au secondaire, elles commençaient à vouloir avoir des chums, des blondes, pis que toute leur vie commençait à tourner autour des relations. Moi j'avais aucun intérêt pour ça, je trouvais ça un peu ridicule [...] la façon qu'elles s'habillaient, la façon qu'elles se présentaient, que c'était très porté vers le regard masculin [...] Pis j'avais commencé vers 14 ans à peu près à m'habiller, pendant un certain temps, seulement en rose. Donc c'était... pour moi c'était mon protest contre le sexisme [...] c'était comme une version exagérée de ce que toutes mes amies autour faisaient [...] toujours intéressée d'observer les relations, surtout entre les garçons et les filles, entre les hommes et les femmes [...] de voir comment ça se développe. Puis éventuellement, quand j'avais

peut-être 15 ans, je me suis dit : ben ok, je suis pas intéressée à avoir des relations amoureuses, mais je pourrais bien essayer des relations sexuelles par contre, why not ? C'était dans un esprit très de recherche, je me suis dit : bon ! je vais essayer ça ce mois-ci [...] en me promenant dans le vieux quartier un après-midi que j'ai rencontré un jeune, je pense, du cégep. Donc je me suis dit : bon, ok. Je suis allée avec lui, et puis on a eu des relations sexuelles [...] J'ai trouvé ça intéressant comme expérience, j'ai trouvé que ça valait la peine de continuer à investiguer [...] Pis finalement je me suis rendu compte : c'est beaucoup plus banal que ce qu'on en dit [...] mais si quelqu'un semblait avoir un intérêt, ben je me disais : why not ! Fait que j'ai quand même couché avec une panoplie de jeunes hommes à ce moment-là. Pas très très vieux, mais pas du secondaire. Je mentais généralement sur mon âge. »

« Donc je me disais : tant qu'à faire ça, le faire et d'être payée, why not ? J'avais la curiosité aussi de voir qu'est-ce que... qu'est-ce qui allait en sortir [...] j'ai toujours eu l'âme militante, je pense que je m'identifie comme féministe depuis que j'ai appris c'était quoi, quand j'avais 5 ou 6 ans [...] je pensais beaucoup aux questions de misogynie dans la société [...] Pis l'idée d'être payée pour avoir des relations sexuelles, il y avait quelque chose de empowering là-dedans [...] je déjoue un peu le système capitaliste et le système patriarcal en même temps. Et puis j'avais beaucoup d'admiration pour... historiquement, les travailleuses du sexe qui ressortent dans plusieurs histoires, pis le pouvoir qu'elles avaient [...] mais aussi la femme qui a une sexualité qu'elle contrôle plus [...] je comparais avec mes amies qui étaient très indécises dans les relations plus amoureuses [...] et je les trouvais vraiment opprimées là-dedans et qu'elles avaient pas beaucoup de pouvoir parce qu'elles s'inquiétaient tellement de leur réputation [...] j'ai vu aussi ma mère en tant que mère célibataire, comment ça peut être difficile financièrement pis le stigma qui vient avec ça et le mépris pour

la femme dans la société, surtout la femme célibataire que on se permet de dire beaucoup sur pourquoi elle s'est retrouvée comme ça, avec 3 enfants en plus. Il y a beaucoup de préjugés et tout ça. Pis moi je trouvais que [...] c'était une prise de pouvoir sur ma vie, sur ma sexualité, sur mon... Pis sur le capitalisme aussi. Donc pour moi c'était vraiment [...] très subversive... »

« J'étais dans un nouveau milieu, j'apprenais tout ça [...] sur la consommation de drogues, c'était quelque chose que je connaissais pas. Pis en tant que personne qui consomme pas... quand j'étais un peu plus jeune j'avais des opinions très arrêtées pis [...] beaucoup de jugement, donc c'était super intéressant d'apprendre là-dessus [...] Ça arrivait des fois que je tombais sur du monde qui avait un travail intéressant. J'ai appris beaucoup sur la politique pis sur la finance aussi. En tant qu'escorte j'avais beaucoup de clients qui étaient à la Bourse ou qui travaillaient dans la finance. J'ai beaucoup appris en ayant des conversations [...] j'en profitais pour apprendre des choses en même temps. »

Certaines jeunes femmes réussissent à se libérer du système de protection de la jeunesse.

« Ben t'sais je suis arrivée là, moi j'étais wise. Je sais comment ça marche. Je suis arrivée là, j'ai dit au gars : j'ai tel, tel, tel problème, voici telle, telle, telle solution. Bon, ben votre fille est correcte, là, elle est pas... Pis j'avais rien de si intense que ça. Fait que là ils m'ont mis en fin de groupe pendant un mois ou deux, mais ils voyaient ben que je détonais. J'avais probablement... oui j'avais des troubles de comportement, mais je suis quand même intelligente, fait que je comprenais c'est quoi [...] ce qu'il fallait que tu dises pour qu'ils te crissent la paix. »

« Je voulais aller vivre en appartement [...] la travailleuse sociale [...] a pas eu tant le choix de m'amener ailleurs [...] j'ai pu quand même choisir la famille que je voulais, pis je connaissais déjà une famille de par les meetings AA [...] Pis je suis allée vivre chez eux sauf que, après un mois ou deux, après deux mois je capotais ben raide. Je me suis rendu compte à quel point que j'étais ben plus libre chez mes parents. Pis je voulais plus d'autonomie, j'en avais 100 fois moins là-bas [...] la travailleuse sociale m'a dit : "t'es quand même assez... t'es lucide pis t'as 16 ans pis à un moment donné, regarde, si tu veux partir en appartement, c'est pas moi qui va t'en empêcher, pis si tu veux retourner chez ton père, ben penses-y pis vas-y, si c'est ça que t'as envie"; mais elle dit : "je sens pas que c'est nécessaire que tu restes dans une famille d'accueil." Mais... Fait qu'elle m'a laissée libre à ce moment-là. »

Vouloir sortir de la rue, changer de milieu, constitue une rupture avec son entourage et son quotidien.

« Quand j'ai commencé à étudier [...] j'ai commencé à être travailleur autonome en faisant de l'entretien ménager. Fait que oui, en bout de ligne je me suis ramassée avec des bons contrats quand même en dessous de la table pis toute le kit. »

« J'avais d'autres projets de vie pis ça demande vraiment une discipline olympienne de faire ça en termes de repas, de sommeil, d'hygiène de vie, l'entraînement, de ci, de ça. Fait que je suis un peu tannée et j'ai fait ça en plus en même temps que mon bacc. Fait qu'à un moment donné, je suis overload de partout. »

Une autre jeune femme entreprend une sortie du milieu par une relation affective, par l'amour.

« Je venais de tomber en amour avec un gars, pis là, ben là, ces 4-5 gars-là que je voyais en même temps, c'est là du jour au lendemain que j'ai arrêté pis mes clients aussi, du jour au lendemain j'ai arrêté [...] c'est un ancien ami que j'avais été dans la rue avec quand j'avais 16-17 ans, [...] pis le gars y a sorti à ce moment-là de la prison, pis y disait à moi : je veux pus rien savoir de la rue, je veux une petite vie droite pis [...] si toi t'es dans ça, moi ça m'intéresse pas de te revoir. Fait que là je fais : wow! c'est ça que je veux, moi aussi dans la vie, un gars qui est marginal, y a des tatous, c'est un ex-consommateur comme moi, on veut des belles choses, on veut bâtir quelque chose de beau ensemble. Fait que c'est ça, une opportunité en or. [...] Ben on vivait pas ensemble. Lui était en maison de transition. Pis moi j'avais fait la demande à En marge pour qu'il puisse venir habiter avec moi, chose qui était un peu inhabituelle, qui était pas dans le contrat, les règles [...] J'ai présenté mon espèce de projet [...] j'ai écrit une lettre, j'ai fait une demande à la direction [...] où est-ce que j'expliquais pourquoi que c'était important pour moi que lui, y vienne habiter avec moi avant de quitter, parce que je voulais avoir une espèce de filet de sécurité [...] de pouvoir garder ce logement-là, pour moi au cas où est-ce que ça marche pas avec lui. Comme ça on pouvait essayer ensemble pour voir si ça marche pis ensuite aller ailleurs. Mais au final, ça a marché, pis on est restés ensemble trois ans. »

• VULNÉRABILITÉS

Avec l'émancipation, les obstacles ou les difficultés qui pouvaient paraître insurmontables sont parfois vaincus. Les éléments de vulnérabilité peuvent se transformer en pouvoir, par exemple concernant la consommation de drogues et d'alcool.

« Pis aujourd'hui ma consommation depuis 3-4 ans, ben c'est vraiment tranquille. Je vais prendre un verre une fois de temps

en temps [...] une fois par trois mois. Avec des ami-e-s, un souper de fête, ces choses-là. Des occasions spéciales [...] c'est pas le temps qui fait la différence pour moi dans ma tête [...] C'est vraiment comment je me sens ce soir. [...] je vais prendre le temps de me poser les questions : est-ce que j'ai envie, comment est-ce que je me sens physiquement, j'ai-tu mangé ? Je me soucie beaucoup plus de ma santé mentale et physique asteure [...] C'est pas quelque chose qui est nécessaire. Je peux avoir ben du fun ce soir-là. J'ai pas soif. Pis j'ai pas le goût de consommer ce soir [...] Mais j'ai le goût d'avoir du plaisir pis chu capable d'avoir du plaisir quand même pis si je vois d'autres gens consommer, ça m'affectera pas du tout. Pis ça me donne pas le goût, ça me ramène pas dans le passé [...] Mais ça a pris longtemps avant que j'aie pus le goût [...] 6 ans [...] C'est des cravings. Mais là j'en ai pus du tout. »

Une autre jeune femme, dont la mère n'a jamais voulu lui dire qui était son père, réalise l'impact considérable de cette situation sur sa vie.

« Quand t'as pas de raison valable aux yeux des autres de détester ta mère, mais que tu la détestes quand même. C'est assez tabou aussi comme sujet à aborder [...] c'est lourd à porter. Pis toute la dynamique qui va avec. Peut-être le fait que je veux pas d'enfants aussi. Parce que je me dis : si je veux un enfant, je veux vraiment pas que ce soit un désir narcissique d'en avoir un, mais plus parce que je vais être rendue là dans ma vie pis que ça me tente de donner la vie à quelqu'un d'autre. »

« Écoute, quel impact ? Hem... (sourir) Ah ! je te dirais : me sentir brimée [...] toute mon adolescence jusqu'à temps que je sois capable de la couper par rapport à ma vie [...] la plus grande action que j'ai pris c'est quand je l'ai confrontée avec ça. Pis je peux pas te dire que j'ai été satisfaite du résultat, mais je suis contente... Pas satisfaite dans le sens que si j'avais eu des attentes par rapport à

elle, j'aurais pas été satisfaite. Mais je suis satisfaite de l'avoir dit parce que c'était un non-dit qui était là depuis longtemps. C'est surtout ça, elle m'a vraiment pris pour une conne, là [...] ok, dis ce que tu veux dire. Mais je suis pas conne. »

L'émancipation peut aussi passer par la sexualité, qu'il s'agisse de celle vécue dans le travail ou dans la vie personnelle.

« Je serais capable de retourner dans ce milieu-là pis de le faire. Je pense. Peut-être pas! [...] Mais ça m'intéresse pus, mais vraiment pas [...] un rapport physique, pour moi, je suis capable de me créer une espèce de mur de briques avec mes émotions. Un peu comme le viol, genre. C'est arrivé pis je me suis dit : oh! je suis aussi ben de l'accepter, de faire abstraction, pis de faire semblant parce que je vas éviter une situation. Pis j'ai comme une espèce – je sais pas comment je fais – mais d'être capable d'être super résiliente pis de me dire, de ne pas me sentir sale après ça. Je me sens pas sale après avoir vécu ces choses-là. »

Selon un jeune homme, la différence entre la sexualité au travail et celle dans la vie personnelle ne se trouve pas dans les gestes, mais dans les émotions.

« Hier j'ai fait l'amour trois fois [...] I – Mais quand tu dis « faire l'amour », ça, ça veut dire c'est pas avec des clients?

Non. Non. J'étais avec quelqu'un de très très gentil. »

« C'est super facile [de trouver quelqu'un]. Fait que t'en deviens blasée »

Dépendant des clients et des situations, le TdS peut mettre en danger ou en état de vulnérabilité la personne qui offre ses services. Malgré ces

risques, ce vécu sexuel semble provoquer des réflexions sur les diverses dimensions sous-jacentes à la sexualité.

« [...] Je cherche peut-être plus une connexion quand je le fais, que juste du sexe pour du sexe. Tant qu'à ça je vais prendre des jouets ou whatever. »

« Ça a été très difficile de retrouver une sexualité saine. Pis t'sais le rapport intime, dans l'intimité avec la personne [...] aujourd'hui, pour avoir une relation sexuelle satisfaisante, ben je dois vraiment sentir que [...] j'ai de la misère à l'expliquer... que ça soit consentant, que ça se fasse dans le consentement, dans l'amour. Il faut qu'il y ait une connexion spirituelle, quelque chose, il faut qu'il y ait une autre connexion que juste physique parce que [...] t'sais du sexe pour du sexe, j'ai pas de problème à avoir ça, là. Tant qu'à ça, comme je disais, je vas me faire payer pour le faire. Moi, ça me dérange pas, ça m'écœure pas. Mais pour avoir vraiment du plaisir pis me sentir bien en ayant des relations sexuelles, ben y faut qu'il y ait une connexion pis qu'il y ait du respect. Sinon, j'en ai pas de plaisir. Ben oui, ça a pris quand même un bon deux ans de... avant [...] d'avoir des orgasmes normaux, sans penser à des choses qui étaient reliées au salon de massage. Parce que j'en avais vu de toutes les couleurs [...] de me réapproprier ma sexualité normale, une sexualité... ben c'est quoi une sexualité normale... mais prendre du plaisir dans la simplicité. C'est un petit peu ça que je veux dire. Ça a pris du temps avant que ça revienne. Pis ça, ça a été difficile [...] quand j'ai des relations sexuelles avec mon partenaire, ben y faut que ça soit comme je dis, dans le respect. »

« En ce moment, comme je suis dans une relation stable à long terme, mais c'est comme une des façons de communiquer puis de créer une intimité. Pis évidemment c'est du plaisir, d'abord

et avant en tout. Mais [...] la sexualité en général, pis surtout à travers mon historique, j'ai vu beaucoup que c'est plus que ça aussi [...] le pouvoir est central [...] à des relations-là pis c'est[...] le pouvoir patriarcal, le pouvoir entre deux individus même, que c'est d'un côté ou de l'autre, peu importe le sexe des personnes impliquées. Que c'est quelque chose qui peut être utilisé comme outil pour obtenir des choses pis que ça peut être utilisé comme manipulation, que ça peut être utilisé à plein d'autres choses. Pis il y a une partie qui est correcte, qui est normale dans la vie dans toute relation, qu'on négocie certaines choses pis que ça inclut à travers toutes les autres choses qu'on négocie, ben ça inclut la sexualité aussi [...] Dans une relation sexuelle, souvent il y a une grosse partie qui est reliée plus au pouvoir, au contrôle, ou à la propre personne, son amour-propre pis sa façon de se concevoir dans la société pis son rôle [...] des fois les gens parlent de la sexualité comme quelque chose de... de tellement intime et spécial et pur et, spirituel presque. Ça peut l'être, pis il y a des situations où c'est ça, mais c'est pas inhérent à la sexualité non plus. Je trouve que c'est très diversifié. Pis la même personne peut avoir toutes sortes d'expériences différentes pis [...] un type de relation ne diminue pas l'autre. »

Dans le TdS, le corps est un outil important, peut-être le principal outil. La connaissance de son corps qui en résulte peut augmenter le contrôle sur sa vie.

« Au niveau physique [...] c'était la période la plus en forme de ma vie. J'ai eu 2-3 ITSS, mais [...] rien de trop grave [...] ça m'a vraiment appris à connaître mon corps pis à connaître vraiment les limites pis être capable de les exprimer pis de les imposer. [...] si on regarde avant et après le travail du sexe, ma capacité à consentir ou à ne pas consentir... Avant [...] je laissais un peu faire pis que j'avais pas trouvé vraiment la façon de

mettre mes limites. Pis après ça a jamais été un problème. Après ça, pour moi, c'était très clair que j'étais capable de négocier un consentement même dans ma vie personnelle pis que j'étais pas du tout vulnérable à me faire manipuler ou à avoir peur de dire non ou quoi que ce soit. »

« Pour moi, mon expérience de travail du sexe, c'est ce qui a emmené à me sentir maîtresse de mon corps pis à l'aise avec mon corps, pour avoir un accouchement naturel, pour allaiter et que c'est vraiment pour moi la continuité de ça [...] je me sentais vraiment souveraine de mon corps, que j'avais aucune patience pour le système médical qui pouvait me médicaliser ou faire des choses sans mon consentement. Donc j'avais vraiment besoin d'un suivi qui respectait mes limites. Pis je me sentais très confiante aussi de la capacité de mon corps à grandir un bébé, à l'accoucher naturellement [...] souvent ce que je vois... quand des personnes... leur premier bébé... qu'elles ont jamais parlé de leur vagin et que l'idée d'accoucher leur fait tellement peur et... Donc moi je me sentais très... en plein pouvoir sur mon corps à ce moment-là pis j'ai eu en effet un accouchement naturel et tous mes autres enfants aussi. »

De son côté un jeune homme, qui a été déplacé durant une quinzaine d'années d'une famille d'accueil à l'autre et d'un centre jeunesse à l'autre, s'appuie sur son corps pour agir.

« Moi j'étais vraiment quelqu'un qui était droit. En fait j'écoutais pas les éduc, j'écoutais juste ce que mon corps disait de faire, pis ça a toujours réussi, fait que... Disons que j'ai forgé ma propre éducation. Pis ça me mène à l'homme que je suis aujourd'hui [...] j'ai repris contact avec mes parents très très jeune. Genre à 8 ans je les appelais déjà du centre jeunesse, mais j'avais pas le

droit [...] Mais moi j'enfreignais la loi comme mon corps me le disait de faire. »

Souvent, c'est aussi le corps qui signe la fin du travail du sexe, dont la durée est très courte.

« Après ça, comme projet de vie j'aimerais juste faire de la domination pis me concentrer sur l'écriture ; ça me laisserait du temps pour faire mon art [...] un projet aussi sûrement, une maîtrise [...] Ça serait ça sur le long long terme [...] Si j'ai un chum, j'arrêterai pas pour lui, il va falloir qu'il soit d'accord. »

Des vulnérabilités, il en reste en provenance du passé et il en émergera d'autres au gré des nouvelles expériences. Mais de nouvelles émancipations seront toujours possibles.

• INTERVENTION

En intervention aussi l'émancipation peut emprunter plusieurs chemins. Leur expérience de la vie fait que plusieurs jeunes arrivent à saisir des occasions qui ouvrent parfois des portes inattendues.

« Ça m'a pris toute la peine du monde me rendre jusqu'à la fin de cette année scolaire-là pis j'ai manqué mon bal parce que j'étais en centre [...] c'est une bonne chose qui m'est arrivé à cause que ma consommation était quand même assez élevée dans ce temps-là, fait que j'ai fait une demande pour aller dans une thérapie, le centre Le Portage. Pis c'est là en même temps qu'on m'a rentré dans la tête à quel point que je me respectais pas d'avoir fait ça. T'sais, mais bon. À cet âge-là je trouve que ça a été un excellent outil pis je pense que ça a été un des meilleurs outils que j'ai eu par rapport à la toxicomanie, surtout me comprendre moi-même. Sauf qu'il y a des affaires que je sais qu'il faut que je prenne pis que je laisse là-dedans, dont ça [...]

moi dans le fond avec moi-même, si je me sens pas mal de faire de quoi, pourquoi que je me sentirais mal pour les autres ? Fait que là je suis comme revenue vers le travail du sexe. »

« J'ai resté là deux mois [...] pis après une travailleuse sociale de chez moi [...] est venue avec ma mère me rencontrer, et puis après [...] elle est revenue me chercher, la travailleuse sociale, pis elle m'a amenée dans une maison d'hébergement à l'extérieur de Montréal, parce que... maintenant je le comprends mieux... le centre-ville de Montréal c'est... ça peut être fragilisant pour des jeunes qui viennent de l'extérieur, qui connaissent pas nécessairement les réalités du centre-ville [...] elle m'a amenée dans une maison d'hébergement à X où il y avait des personnes intégrables avec des problèmes de santé mentale. Pis j'ai appelé mes parents en pleurant. Deux jours plus tard, ils sont venus me chercher. Pis après j'ai recommencé à faire d'autres fugues. »

« J'ai fait des travaux compensatoires. Pis ça m'a comme ouvert une porte. Ça a été considéré comme du bénévolat dans un organisme communautaire. Pis à travers ça j'ai créé des contacts [...] j'essaie de tirer le maximum de bénéfices pis de positif des difficultés que je traverse. »

« Qu'est-ce qui pourrait m'aider [...] en général. D'avoir un réseau de personnes qui sont solides pis qui puissent me supporter dans ce que je vis. Mais j'essaie de me débrouiller par moi-même. Pis de gérer mes trucs pis de prendre le temps de m'écouter. C'est très important. De prendre le temps de m'écouter pis euh... d'avancer à mon rythme, mais quand même de me donner un petit coup de pied dans le derrière parce que des fois on peut stagner. Mais euh... parce que je me rappelle que je suis pressée à atteindre certains objectifs, mais si je suis trop pressée, je vas me planter pis mon château de cartes va tout tomber [...] y faut que je prenne

le temps de, comme je disais, de me bâtir une base solide [...] y a des choses que je sens que j'en ai besoin, ben... À part du support moral, de le sentir et d'être comprise. »

Dans le cadre de son placement, un jeune homme a pu aller à des spectacles, ce qui lui a permis de vivre une espérance de reconnaissance.

« J'en ai vécu des expériences de vie avec la Fondation [des Centres jeunesse] . Y m'ont payé plein de billets de spectacle. Le meilleur spectacle que j'ai eu [...] c'est la Fondation des Cow-boys fringants qui l'a payé parce que j'ai fait une entrevue avec [...] Paul Arcand! de 98,5 FM et j'avais chanté une chanson des Cow-boys fringants. Et justement, pendant que mon entrevue passait à la radio, les Cow-boys fringants écoutaient et ont appelé la Fondation des centres jeunesse et m'ont offert une paire de billets pour quatre personnes. Donc toute ma famille et un éducateur pour aller les voir VIP. Donc j'ai pu les rencontrer derrière la scène. Et la meilleure expérience que j'ai eue c'est que j'ai pu aller chanter avec eux sur scène [...] Je pense que j'avais 14-15 ans. »

Une jeune femme a compris sa situation après avoir fait des recherches sur le consentement et l'agression.

« J'ai lu un document, ben un livre documentaire comme que les centres pour agression nous donnent, pis ça l'expliquait ma situation [...] Une agression c'est le voyeuriste, c'est les attouchements [...] Il peut pas y avoir agression ni de viol s'il y a un consentement [...] il peut très bien y avoir un consentement au début et avoir un déconsentement. Aussitôt que c'est un déconsentement pis que la personne te respecte pas, c'est une agression. Moi j'ai fait deux projets sur les agressions, alors j'ai fait vite la différence. »

Pour reprendre certaines expressions utilisées par les participant.e.s, les jeunes sont *wises*; iels comprennent les systèmes qui encadrent leur vie, nos vies. Iels ont très peu à perdre et tout à apprendre, alors *why not?* De toutes façons, *whatever*; la vie fait son chemin et même si on se place en état de vulnérabilité, il s'agit d'avancer.

Les jeunes cherchent à se sentir libres dans leurs choix, sans avoir à subir l'étiquette, car malgré tous leurs déboires, les jeunes *ne sont pas que ça*.

Conclusion de la période

Le discours social et médiatique de victimisation, joint aux mesures de contrôle ou au dénigrement, ne semble pas atteindre ces jeunes. Dans le TdS il y a un rapport humain, qui peut être positif ou négatif, comme dans tout autre rapport humain. Ça dépend comment ça se passe.

Pour plusieurs la prostitution reste un monde en soi, pas si mal que ça, avec lequel on s'ajuste si on accepte d'y entrer. C'est un mode de vie, une culture où on peut exercer le métier de façon autonome ou non, permanente, plus ou moins temporaire ou occasionnelle. On parle souvent d'argent facile à gagner, mais aussi facile à dépenser, dans un *job* pas facile. Il semble que l'attrait du « gros argent », le montant qu'il est possible de gagner en une seule soirée, donne une apparence de facilité, mais le métier comporte son lot d'inconvénients, de rejet social et de compétition intense, et parfois de violence de la part des clients et des gens du milieu. Cependant, ça permet de remplir le frigo, de boucler les fins de mois ou de se gâter. Ça permet de se découvrir, de retrouver confiance en soi, d'augmenter son estime de soi quand on pense qu'on ne vaut rien, oui, car parfois il y a une douleur sous-jacente et – selon une jeune femme – que tu paies ou que tu te fasses payer, « c'est toute la même douleur ». Cette idée rejoint celle d'Yves Larochelle, jeune fréquentant le PIaMP aux premières heures de l'organisme : dans ce type de rapport, disait-il, « Ce sont deux solitudes qui se rencontrent ».

Il y aurait une prostitution inconsciente ; par exemple, durant l'adolescence montrer ses seins pour avoir un *lift*. Ça devient du TdS quand il y a clairement des coûts accolés aux gestes, quand l'industrie et le marché s'en mêlent, favorisant un contexte de violence. On considère alors qu'il y a exploitation si un pimp, une agence, un salon ou un réseau numérique font la gestion des affaires et prennent une cote sur le travail des TdS. Dans cette perspective, un.e TdS autonome n'est pas considérée comme exploité.e.

Les règles du marché du sexe évoluent, mais rarement en faveur des TdS. Si on compare avec le début des années 2000, les conditions ont changé ; il y a plus de violence et plus de négociation sur le condom, alors qu'avant le condom n'était pas négociable. C'est la règle du marché qui veut que le client ait toujours raison, ce qui contribue à la marchandisation des TdS. C'est devenu un marché comme un autre, où les clients sont des consommateurs dont on peut étudier les comportements, qui magasinent davantage les TdS, surtout depuis l'arrivée d'Internet. Pourtant, le choix de ce mode de vie peut être un choix subversif et donner la sensation de pouvoir déjouer le capitalisme et le patriarcat ; selon une participante, ce choix permet d'être une femme libre et en contrôle de son corps plutôt qu'une femme soumise, comme celles qui sont amoureuses et axées sur le désir d'être des femmes adéquates. On se trouve ici devant le double stéréotype de la mère et de la putain, stéréotype qui perdure malgré une apparence d'évolution sociale.

L'utilisation de plus en plus fréquente d'Internet augmente l'anonymat des TdS. Dispersion, dissimulation et silence semblent faire diminuer la stigmatisation et faciliter les interactions avec la société, mais à y regarder de plus près on constate plutôt qu'ils augmentent les risques pour les TdS qui deviennent de moins en moins visibles.

Ce qu'on appelle « le milieu » de la prostitution est produit à divers niveaux et construit par les acteurs et actrices. À travers les prises de conscience que ces récits révèlent, on réalise qu'un pouvoir se cultive à partir des forces en présence. L'organisation du TdS confronté au réel

des acteurs, actrices peut engendrer des conditions favorables à des actes d'émancipation individuelle et sociale.



Logo du PIaMP utilisé vers la fin de cette troisième période.

EN FIN DE COMPTE – Pistes pour l’avenir

Du côté des jeunes

Voulant donner la parole à des jeunes qui fréquentent actuellement (2023) le PIaMP, nous leur avons proposé de se réunir pour répondre à deux questions nous permettant de mieux comprendre leur situation aujourd’hui. À partir des notes prises durant leurs échanges, nous vous présentons leurs propos suivis de notre réflexion.

QU’EST-CE QUE LA PROSTITUTION POUR VOUS AUJOURD’HUI ?

Les jeunes définissent la prostitution comme tout échange de services sexuels fait de façon consentante. Cependant, le mot « prostitution » vient heurter quelques personnes. Pour certain.e.s, ce n’est qu’un terme parmi tant d’autres pour décrire ce qu’iels font. Pour d’autres, le terme ne semble plus représenter adéquatement leurs réalités.

En raison des stigmas associés à la prostitution, certain.e.s jeunes n’aimeraient pas être appelé.e.s prostitué.e.s. Certaines personnes ne s’identifieront jamais comme prostitué.e.s, alors que dans les faits les actions qu’iels posent restent les mêmes : un échange de service sexuel contre une forme de rémunération. Pourtant, iels expriment que si la vision du mot changeait, iels se sentiraient plus à l’aise d’utiliser ce terme.

La société a une vision limitée de la prostitution qui n'englobe pas la multitude de réalités vécues par les jeunes, ce qui les amène à réclamer de nouveaux termes, comme « travail du sexe » ou « échange de services sexuels ». Ayant moins de connotations négatives, ces termes permettent aux jeunes de mieux s'identifier et d'avoir une image plus positive d'eux-mêmes.

QUELLE EST VOTRE PROPRE DÉFINITION DE VOTRE SITUATION ?

Pour les jeunes en 2023, échanger des services sexuels est souvent synonyme de survie. Survie dans une société stigmatisante, peu clémentine envers les personnes qui se retrouvent en marge de la société, une société qui, bien souvent, se ferme les yeux devant la violence vécue par les personnes qui échangent des services sexuels. Les employeur.e.s sont souvent peu enclins à engager des personnes en situation de handicap, neurodivergentes, racisées, autochtones, appartenant visiblement à la communauté LGBTQIA+, ainsi que les nouveaux immigrant.e.s qui ne parlent pas ou peu français. Ces jeunes se retrouvent généralement isolé.e.s et affirment qu'échanger des services sexuels est leur seul moyen de faire de l'argent dans une société où ils n'ont pas les mêmes accès à l'emploi que la majorité.

Arrêter les échanges de services sexuels est peu envisageable pour beaucoup de ces jeunes, qui se retrouvent souvent pris.es dans les « craques » des programmes gouvernementaux. Comme le dit un jeune qui fréquente le PIaMP depuis maintenant près de 2 ans, « Sors du sex work, mais va travailler dans un job qui va jamais t'accommoder ». Avec la quasi-impossibilité d'avoir accès aux programmes sociaux d'aide financière et la crise du logement, il est difficile pour eux de s'en sortir.

Les ressources qui viennent en aide aux jeunes qui échangent des services sexuels sont peu nombreuses et plusieurs jeunes rapportent avoir eu des expériences désagréables, voire violentes lors de l'utilisation de services sociaux et institutionnels. Par exemple, après avoir divulgué sa pratique de prostitution en ligne, une jeune explique que la qualité des services médicaux qu'elle a reçus a diminué.

À cause des tabous et des biais en lien avec les échanges de services sexuels et la sexualité, les intervenant.e.s et les professionnel.le.s de la santé manquent cruellement d'information et d'outils pour intervenir auprès de ces jeunes, qui n'ont pas la place pour essayer de trouver leur chemin. Ils doivent interagir avec des adultes qui, bien souvent, se positionnent en sauveur.euse.s, sans jamais s'intéresser au jeune, à son parcours, à ses rêves et ses ambitions, ni même s'interroger sur le positif que les jeunes peuvent ressortir des échanges sexuels. En effet, tout n'est pas noir ou blanc et plusieurs jeunes nomment des avantages à échanger des services sexuels, comme le sentiment d'appartenance à une communauté, l'accès à des biens matériels gratuits, la reprise de pouvoir sur soi-même ou tout simplement le plaisir de réaliser un fantasme.

Pour les jeunes en 2023, le sex work, la prostitution, les échanges de services sexuels, c'est parfois la seule chose qui les sauve quand les services et les institutions ont trop de jugements envers elleux.

Réflexions sur cette parole des jeunes d'aujourd'hui

- De façon générale les jeunes sont absorbés par leur survie, autant pour leur condition socio-économique que pour les services auxquels ils auraient droit et qu'ils n'ont pas.

- L'acceptation chez les jeunes de l'approche « échange de services sexuels » semble une tentative d'occulter, sublimer la perception sociale négative de la prostitution.
- Cependant la tendance à préférer le terme *sex work* au terme prostitution indique que ce n'est pas la prostitution qui fait problème, mais leur survie, de sorte que le terme échange sexuel révèle mieux leur récit de vie.
- Personne ne fait référence à l'organisme ou à l'organisation qui les reçoit. La concentration des énergies des jeunes sur leur survie impose leur MOI au détriment de l'Autre alors considéré comme réponse à leurs besoins de base. L'Autre, c'est autant les intervenant.e.s, les autres jeunes, l'organisme, que la société. Ainsi on se trouve surtout dans une logique d'aliénation, loin d'une émancipation, par ailleurs repoussée par le militantisme timide des intervenant.e.s parce que risquée. Une émancipation supposerait des moyens et des outils pour mettre en place les conditions de création d'un pouvoir social des jeunes. La communauté LGBTQIA+ peut être une valeur refuge dans le rapport à la société pour tailler une marge de manœuvre individuelle dans un collectif identitaire inclusif. Ce serait la forme actuelle de la résistance aux injonctions sociales stigmatisantes qui conditionnent la « bonne manière » de vivre sa vie. Actuellement, la force collective n'est pas en action, ce qui mène à penser qu'elle ne peut améliorer la réponse aux besoins des jeunes. Il reste cependant inacceptable que les individus soient considérés seuls responsables de leur situation, alors qu'elle est créée par l'ensemble de la société, de ses normes et de son système socio-économique.

Du côté de l'équipe d'intervention

Comme le projet du PIaMP est repris en mains par de nouveaux militant.e.s depuis quelques années, l'équipe des récits de vie espérait conclure son travail, en fin de compte, par une rencontre de discussions avec les membres de l'équipe d'intervention et une bénévole membre du CA, ce qui a permis de poser une question :

Les 40 ans du PIaMP traversés par les récits de vie des jeunes donnent-ils des pistes pour l'avenir ?

À partir des notes prises durant les échanges, nous vous présentons nos réflexions et les propos les plus significatifs.

– Ce qui habite profondément les participant.e.s ce sont les changements de contexte social, de philosophie, de moyens et d'outils parce que :

Les solutions qui sont écrites sont plus à l'échelle individuelle qu'à l'échelle sociétale.

Les conditions de vie ont changé.

L'accès à l'information avec Internet donne plus d'imagination de possibilités de vie mais les jeunes doivent filtrer les messages contradictoires.

Les jeunes ne sont pas vraiment au courant de ce que c'est un échange de services sexuels.

Les jeunes manquent de voix pour parler de leur propre situation. Ils ne sont pas consulté.e.s concernant leur situation.

Le roulement des intervenant.e.s affecte la continuité des interventions, mais aussi la référence vers d'autres intervenant.e.s.

Les repères ne sont pas les mêmes et le modeling change avec les années. Il y a le mode de vie classique/traditionnel vs aujourd'hui avec le contexte économique, la communauté LGBTQIA+, Internet, etc.

Les professionnel.le.s en général sont encore dans la recherche de solutions au lieu d'être dans l'accompagnement. Les services sont difficiles d'accès. Souvent les jeunes se sentent rejeté.e.s et jugé.e.s par le système. Le système de santé [et de services sociaux s'est] dégradé avec les années et les différentes restructurations.

Nous sommes dans un système capitaliste. Boomers vs Gen Z. Nous n'avons pas les mêmes opportunités aujourd'hui ni les mêmes perspectives d'avenir; ex. : inégalité sociale, post-COVID, guerres, réchauffement climatique, crise du logement, explosion des prix du marché en général, etc.

Les jeunes n'ont pas confiance en l'adulte aujourd'hui. Souvent iels ne veulent pas être adultes puisqu'iels ne s'associent pas au modèle classique d'adulte. Le pont n'a pas été fait. Il y a énormément de traumas intergénérationnels de répétés envers les jeunes. Bref, les jeunes vont rechercher leur semblable, généralement le PIaMP, les refuges, les hébergements, etc.

La société qui les marginalise veut que les jeunes fittent/rentrent dans le moule/les cases au lieu de s'adapter et les inclure.

– Il ressort des échanges que l'environnement social et le contexte actuel contribuent à fonder l'approche d'intervention auprès des jeunes ciblé.e.s en insistant sur la conjoncture de survie et des défaillances

majeures du système de services sociaux, de santé et de protection de la jeunesse.

Les jeunes comprennent les enjeux, le rôle du capitalisme; iels connaissent Internet, plus que les professionnel.le.s. Il faut les aider à filtrer, discuter avec eux, développer leur capacité critique.

La vie est dure pour tout le monde. Le père déteste son travail, sa vie.

Les changements dans la L.p.j. diminuent la possibilité de voir les jeunes; iels travaillent plus en ligne. Les jeunes ne savent pas comment ça peut commencer [le travail du sexe]. C'est dur de rencontrer les mineur.e.s — qui sont à l'école — avec les lois actuelles. »

Du côté des intervenant.e.s [du réseau] il n'y a pas de changement : refus d'intervenir sur la prostitution; il faut travailler sur le stigma qu'iels appliquent eux et elles-mêmes envers les jeunes; iels utilisent la DPJ et la loi sur le signalement. Il faut continuer d'offrir des formations aux intervenant.e.s.

Le système des services sociaux est orienté sur le case load et favorise la catégorisation des jeunes. La prostitution est un problème.

Les personnes ne voient pas et ne comprennent pas le sex work. Les gens ne se rendent pas compte du but, de la raison, le pourquoi... C'est souvent des scénarios à la Fugueuse⁴⁰. Toutefois, les besoins des jeunes se situent sur un spectre beaucoup plus large... ex : pour survivre, avoir des relations significatives, manger, un devoir d'école, etc. Il faut trouver une façon d'aborder les jeunes de manière moins dramatique. Une façon qui les interpelle davantage. Moins dans

40. Série présentée sur TVA en 2018 (saison 1) et 2020 (saison 2); réalisateur : Éric Tessier.

une optique d'exploitation, mais en mettant davantage l'accent sur les besoins et les raisons du-de la jeune.

Il faut aussi travailler les stigmas avec les intervenant.e.s pour que les jeunes se sentent à l'aise de se confier et d'aller vers eux et elles. C'est important de se mettre au même niveau et non au-dessus des jeunes.

Les travailleur.euse.s se lancent la balle et se déresponsabilisent envers les jeunes. Il y a encore et toujours un malaise et un inconfort.

Il y a aussi la volonté du système de catégoriser les jeunes comme délinquant.e.s, victimes, case load, etc. Souvent les jeunes sont étiquetés pour remplir un dossier. Bref, le système est défaillant puisqu'il ne laisse pas de latitude aux intervenant.e.s et les force à mettre les jeunes dans des cases...

Les jeunes ont besoin de sécurité financière et d'un logement.

Outil du passé : service pour les jeunes et non avec les jeunes. Beaucoup d'intervenant.e.s ne voient pas de positif dans les échanges de services sexuels.

Côté références, il est plus difficile de se faire un bottin personnalisé car il y a beaucoup de roulement de personnel partout. Si on envoie un.e jeune dans une ressource avec un nom, il est fort probable que cette personne ne travaille plus là et que le.la jeune soit reçu.e par quelqu'un d'autre qui n'a pas la même ouverture.

Et nous, que faire pour empêcher le roulement de personnel, qui a été semble-t-il un problème récurrent au PIaMP? Maintenant, la plus ancienne est au PIaMP depuis trois ans seulement. Il faut de la bienveillance entre nous et qu'elle soit plus importante que

la productivité. Par exemple, si une personne a besoin de prendre congé, d'aller chiller avec une copine, qu'elle puisse le faire sans que les autres de l'équipe la critiquent ou la jalousent. Les congés de maladie devraient devenir des congés personnels que chacun.e pourrait prendre à sa guise, pour maladie physique, santé mentale, bien-être, chiller avec des ami.e.s, etc.

– Et il y a changement également dans la conception du travail des intervenant.e.s d'aujourd'hui.

Les jeunes intervenant.e.s présent.e.s veulent du temps pour elleux; par exemple, travailler à Longueuil si tu vis à Montréal, ça n'a pas de sens, car le temps de transport t'empêche d'avoir du temps pour les courses, préparer les repas, se reposer, etc.

– L'organisme, on l'entend, est habité par une critique des autres organisations, structures de services, société, au sujet de leur réponse difficile aux besoins des jeunes, tout en admettant qu'une auto-critique s'impose.

Les jeunes sont des citoyen.ne.s de 2e zone dans la société. On se questionne sur le rôle des parents.

Il n'y a plus de rituels; les repères ont changé. Les nouveaux repères sont les communautés LGBTQIA+.

Les jeunes ne savent pas s'ils vont pouvoir avoir une maison; et toute l'info en ligne porte sur les guerres, le climat, etc. Avant, on pouvait se rassurer en se disant : « Si je fais les trucs comme il faut, je serai correct »; maintenant ça ne tient plus; on a beau bien manger, faire de l'exercice, on peut être malade quand même.

Les jeunes manquent cruellement d'autonomie... Il faut faire avec les jeunes et non pour les jeunes. Il y a beaucoup de services pour les jeunes, mais pas avec eux... Il y a aussi un manque de diversité et de représentation dans les organismes et le système...

Il faut inclure les jeunes dans certaines instances où ils ne sont pas traditionnellement bienvenus. Il faut considérer les deux côtés de la médaille. Il faut faire entendre la voix des jeunes. Il faut aussi continuer de nuancer les propos. Il est aussi important de ne pas mélanger la cause vs la conséquence du sex work. Il faut voir l'exploitation sexuelle sur un continuum : l'idée d'exploitation varie dans le temps, selon le contexte, selon les conditions, etc.

– L'intervention de l'équipe vise à dédramatiser d'abord par l'écoute des jeunes, qui connaissent leur pouvoir individuel et veulent le protéger, ce qui les rend sceptiques et méfiant.e.s face à la création d'un pouvoir social encore à construire.

Le problème, c'est que l'adulte sait tout ; c'est ce que les intervenant.e.s pensent en général et comme ça qu'ils travaillent ; ils disent aux jeunes quoi faire.

Nous, on vise plutôt à répondre aux besoins des jeunes qui sont, en fait, marginalisé.e.s par la société.

Maintenant, il y a beaucoup plus de monde pro travail du sexe.

Nous, on veut faire entendre la voix des jeunes, amener des propos nuancés.

Le concept d'exploitation c'est large et c'est la personne directement concernée qui peut l'évaluer pour elle-même, mais avec la loi on est forcé de l'utiliser ; c'est ça ou rien.

Au PlaMP on est neutres par rapport au travail du sexe. Qu'est-ce que ça veut dire être neutre? Une discussion s'ensuit sur cette idée et se conclut sur : mieux comprendre ma posture, mon attitude, aide à pouvoir mieux travailler.

– On est préoccupé par la difficulté pour l'organisme d'assurer une intervention pertinente et continue compte tenu de l'écart vécu par les jeunes entre le projet de l'organisme (assurer une expression de la voix des jeunes) et la réalité qu'ils ont exposée et qui est conditionnée par leur survie. Le pouvoir espéré par chaque jeune de s'en sortir semble bloquer l'appel au collectif.

Il faut voir le besoin du-de la jeune; ex. : j'ai faim = banque alimentaire.

La vision du sex work semble de plus en plus ouverte. Nous remarquons une augmentation de personnes présentes dans les événements.

Les jeunes sont très politisé.e.s et informé.e.s. Les jeunes ont davantage accès à l'information avec Internet. En plus, les organismes offrent souvent une éducation populaire.

Il est important de valider les émotions des jeunes vis-à-vis la société qui est difficile à vivre. Avant il y avait moins d'options et maintenant c'est plus ouvert. Découverte de la cause sociale, les autres possibilités du système de plus en plus critiquées.

– L'équipe a aussi exposé une façon de faire qui suppose :

Ouverture de discussion avec les jeunes sur le sex work, la communauté LGBTQIA+, etc. Début de représentation moins dramatique du sex work.

Souvent les intervenant.e.s vont filtrer l'information/éducation. Toutefois, c'est important d'en discuter avec les jeunes! Il ne faut pas seulement la donner! C'est important de la comprendre, en parler, la critiquer, les options, possibilités, etc. C'est une opportunité de créer un lien et de voir les différentes versions et perceptions des jeunes d'aujourd'hui.

Il y a beaucoup de jeunes en ligne aussi! Il faut faire du reaching out! Aller les chercher sur leur plateforme.

– Au PIaMP il existe une pratique historique selon laquelle le collectif et les individus, dont les jeunes, ont une place même si on admet que cela est en développement. Ainsi on se dit qu'il est important pour l'organisme de :

Approcher les jeunes de façon moins dramatique pour leur faire réaliser la panoplie d'actes qui peuvent être considérés comme un échange de service sexuel.

Il faut consulter les jeunes pour adapter nos services. Particulièrement, dans les instances où iels sont généralement exclu.e.s.

Continuer de nuancer les réalités des personnes concernées. Leur vécu est sur un continuum. Avoir une position plus neutre face à leur situation.

Offrir un espace sécuritaire pour le-la jeune afin qu'il puisse se définir lui-même ou elle-même. Aider les jeunes à développer leur autonomie et à reconnaître leur situation.

Bienveillance dans la structure envers les intervenant.e.s et les jeunes.

Les intervenant.e.s en général semblent encore exercer des stigmas face au travail du sexe. Continuer la formation aux professionnel.le.s serait gagnant.

Réflexions globales sur cette parole de l'équipe d'intervention

À la lecture des comptes-rendus de rencontres, on pourrait déduire que les intervenant.e.s et le CA sont plus inquiets de leur pouvoir sur leur travail d'intervenant.e que de leur intention de créer du pouvoir social avec les jeunes, mais ce serait oublier que :

- La prostitution n'est plus un phénomène mais un problème de perception sociale, ce qui semble exacerber l'aliénation vécue par les jeunes au détriment des possibles d'une émancipation. Cela peut expliquer que la finalité de l'organisme semble obscure, amalgamée à un militantisme LGBTQIA+ comme voie de contournement d'un plan d'émancipation compliqué à débattre et risqué.
- Le Repère (*drop-in* auto-géré) émanait, il y a 40 ans, d'une volonté des jeunes de le créer et d'en prendre charge. Dans la mesure où l'espace communautaire LGBTQIA+ constituerait un repère, on peut penser que l'avenir du PIaMP repose sur la possible prise en mains par les jeunes de cet espace. C'est comme si les témoignages du PIaMP actuel (des jeunes, des intervenant.e.s et des bénévoles) confirmaient les deux derniers paragraphes du texte « En fin de conte ». En ce sens le refuge chez LGBTQIA+ pourrait provoquer une fissure dans la normalité

ambiante, caractérisée par les situations de survie et d'inaccessibilité aux services, et briser la tendance au repliement sur soi, à ployer son individualité, son identité pour résister dans un monde qui met tout un chacun sous pressions.

EN FIN DE CONTE – Conclusion générale

Les jeunes se sont raconté.e.s et, dès le départ grâce à leur parole qui a précédé la création du PIaMP, l'organisme a adopté une approche artisanale plutôt que normative. Au-delà du phénomène de la prostitution, on s'y intéresse à l'être humain. On y fait de l'accompagnement, défini comme un soutien au développement des forces qui aident la personne à atteindre les objectifs qu'elle s'est fixés. Le récit de vie permet de nous approcher de ce qui est, plutôt que de définir absolument ce qui ne va pas, de suivre l'évolution de l'action au lieu de chercher à tout prix une solution.

Comme l'écrivait Albert Camus en 1942 « L'absurde naît de cette confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde » (Camus, 1942, p. 37). Les récits de vie présentés dans ce livre constituent selon nous un message au monde. Durant la première période (Casser le silence) dont il est question, des jeunes contrarié.e.s par la négation de leur réalité ont forcé la reconnaissance de leur existence. Le don de leurs récits de vie et le travail collectif qu'ils ont réalisé a augmenté leur pouvoir d'agir sur leur situation. Ils se sont rendu.e.s visibles grâce à leur propre parole. On a assisté à l'émergence de la visibilité et de la construction de la prostitution juvénile comme un phénomène social.

Hélas, cette reconnaissance a déclenché une répression plus forte et au cours de la deuxième période (Vivre en silence) des programmes de financement gouvernementaux très ciblés ont conditionné les intervenant.e.s à agir sur des symptômes plutôt que d'accueillir les jeunes dans leur globalité et leur histoire. La plupart des organismes se sont pliés aux exigences de ces programmes afin de pouvoir rester ouverts et venir

tout de même en aide aux personnes marginalisées. Il faut toutefois admettre que ce type de financement constitue une forme de contrôle social déguisé, car il restreint l'intervention aux services identifiés par le gouvernement et les expert.e.s comme répondant aux besoins des jeunes. Comme l'affirmait déjà Parazelli en 1989, ici « ... l'enjeu se situe dans le fait que les jeunes ne pourront plus s'associer entre eux et avec d'autres membres de la communauté pour d'autres raisons que celles que l'État leur dictera. » (p. 10). On assiste dans cette période à la multiplication des alternatives d'intervention et au déplacement vers la marginalisation des jeunes.

Du côté du PIaMP, après un dur combat interne, il fut décidé de continuer d'intervenir par l'approche globale, respectant sa mission et la demande des jeunes, en s'efforçant de dépasser les codes moraux, de garder des rapports égalitaires avec les jeunes et de leur offrir autre chose que la consommation de services. Cette option a eu pour effet d'isoler l'organisme et de diminuer sa capacité d'agir durant une certaine période.

Tout ce contexte a ramené un silence sociétal au sujet des jeunes engagé.e.s dans la prostitution. Un silence renforcé par un dispersement fonctionnel des personnes itinérantes, jeunes et moins jeunes, rendues invisibles au nom de la revitalisation du centre-ville (Parazelli et Bourbonnais, 2021). Un silence renforcé aussi par une augmentation du temps consacré par les intervenant.e.s à la gestion des services, ce qui diminue le temps disponible pour l'intervention proprement dite. Par conséquent, il est de plus en plus difficile pour les intervenant.e.s de retracer les jeunes et de saisir leurs codes. Le travail d'accompagnement et de prévention s'en trouve déstabilisé, souvent même compromis, au détriment des jeunes.

La complaisance, plus ou moins consciente, des organismes envers l'État et ses programmes de subvention a de graves conséquences sur les jeunes. En effet, selon les entrevues réalisées pour cette période, les jeunes parlent très peu de leur situation, du recours à la prostitution, même entre eux et elles. Dans ce contexte de silence, de clandestinité et de stigmatisation, il est difficile de développer des solidarités et des stratégies de résistance, comme ce fut le cas durant la première période.

En troisième période (Survivre en silence) le discours social et médiatique de victimisation, joint aux mesures de contrôle ou au dénigrement, ne semble pas atteindre les jeunes rencontré.e.s. Pour plusieurs, le TdS implique un rapport humain, qui peut être positif ou négatif, comme tout autre rapport humain. Ça dépend comment ça se passe.

Pour l'une des jeunes rencontré.e.s, se tourner vers le TdS constitue un choix subversif, car ce travail lui permet de prendre du pouvoir sur sa vie, sa sexualité et sur le capitalisme. Toutefois, le TdS étant un marché, il évolue : le prix de base est maintenant souvent plus bas qu'avant et le GFE n'est plus un extra, d'où un sentiment d'exploitation pour certain.e.s Le TdS permet de rapporter beaucoup en 24 heures, de l'argent qu'on dit souvent facile à gagner, mais le job n'est pas facile ; il faut être sociable, parler aux gens, être souriant.e, de bonne humeur, être à son affaire. Et les réseaux sociaux, de plus en plus utilisés pour le TdS, contribuent en fait à la dissimulation des personnes qui s'y engagent. Ces réseaux qu'on dit sociaux le sont très peu en fait : on est connectés, mais peu reliés ; on « ... communique de plus en plus mais [on] rencontre de moins de moins les autres » (Le Breton, 2015, p. 16).

Les jeunes en difficulté doivent construire leur identité à partir de ruptures, ce qui peut augmenter leurs vulnérabilités et les placer dans « ... une tension continuelle entre ce qu'ils sont, ce qu'ils voudraient être et ce qu'ils devraient être pour la société » (Gaulejac, Blondel et Taboada-Leonetti, 2014, p. 290). Or, l'individu est évalué selon son utilité sociale qui est basée sur son revenu, son pouvoir sur les autres et la quantité de biens qu'il peut acquérir (Gaulejac, Blondel et Taboada-Leonetti, 2014 ; Rosa, 2021). Ces normes et ces signes de réussite sociale éveillent l'attrait « du gros argent ». Les moyens pour atteindre cette réussite sont peu accessibles pour beaucoup d'individus qui se trouvent réduits à la pauvreté ou la précarité. Pour certain.e.s, le TdS permet d'arrondir les fins de mois, de survivre dans la rue ou de ne pas

y vivre, de remplir le frigo pour les enfants, de payer ses études et son loyer, etc.⁴¹.

En y pensant bien, compte tenu de la trajectoire des 40 ans que couvre le travail de collecte des récits donnés par de jeunes prostitué.e.s, nous constatons que la troisième période – de 2005 à 2018 – inscrit la remise sous silence du phénomène, mais autrement. On dirait même que le mot « prostitution » devient en quelque sorte un mot en « p », comme si un voile s'était déposé pendant ces années sur ce qui se vit de plus en plus marginalement, comme « une réalité sans nom », stigmatisée, maintenue dans l'invisibilité et le silence.

Déjà en 1970, Simone de Beauvoir affirmait que « La société ne se soucie de l'individu que dans la mesure où il rapporte. Les jeunes le savent. Leur anxiété au moment où ils abordent la vie sociale est symétrique de l'angoisse des vieux au moment où ils en sont exclus. » (2018, p. 660). Ces exclusions sociales des personnes âgées et des jeunes, qu'il s'agisse de jeunes marginaux ou simplement de jeunes qui questionnent les normes et le système, se font de manière insidieuse. Certaines institutions chargées de soutenir les personnes exclues contribuent plutôt à maintenir et à produire cette exclusion au lieu de la combattre. Les instances politiques et institutionnelles créent des programmes basés sur leur propre vision du monde et décident ainsi de quelle manière les exclu.e.s doivent s'insérer (Gaulejac, Blondel et Taboada-Leonetti, 2014). Les jeunes y sont considéré.e.s comme un matériau de travail et non comme une partie prenante de la situation. Cette prise en charge par les services et programmes implique une violence symbolique car elle ne tient pas compte de l'expérience et des aspirations des gens qui vivent en marge de la société.

Ces violences institutionnelles sont connues mais tues, car elles menacent « ...l'illusion de la normalité nécessaire pour poursuivre la vie

41. Selon Fadhi Dagher, directeur du Service de police de la ville de Montréal, une jeune femme qui revoit un client régulier durant le Grand Prix de Montréal peut amasser de 10 000 \$ à 12 000 \$ durant cette seule fin de semaine, de quoi payer ses frais de scolarité et une bonne partie de son loyer. Entrevue diffusée le 16 juin 2023 à l'émission *Tout un matin*, Société Radio-Canada.

quotidienne ordinaire.» (Parazelli [dir.], 2021, p. 262). De Beauvoir parle alors de «silence concerté» (2018), p. 659) et Taussig de «secret public» (cité par Parazelli, 2021 [dir.], p. 262) pour qualifier cette omission sur la violence des structures organisationnelles d'une société, violence «...qui a pour effet d'empêcher la réalisation des individus» (Parazelli, 2021 [dir.], p. 262).

Pourtant, selon Hartmut Rosa, «*Un monde meilleur est possible*⁴², un monde où il ne s'agit plus avant tout de disposer d'autrui mais de l'entendre et de lui répondre» (2021, p. 709). Au lieu de gérer des situations conflictuelles par la dissimulation «... il importe de soutenir des formes de coopération entre les personnes en situation de marginalité pour qu'elles puissent avoir les moyens d'une gestion solidaire en prenant en charge les enjeux qui les concernent et en entrant en dialogue avec les autres acteurs.» (Parazelli, 2021 [dir.], p. 262).

42. C'est l'auteur qui souligne.

RÉFÉRENCES

- _____ (1990). *Y a-t-il quelqu'un que ça dérange?*, Travaux de la Consultation de suivi sur la prostitution juvénile (adolescents), Société d'aide à l'enfance de Halifax, Halifax, 77 p.
- _____ *Encyclopédie canadienne*, site consulté le 22 mai 2020 : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/Internet>
- Aubin, D. (2000). « Le corps, lieu de repères pour les jeunes de la rue, ou La quête d'un territoire d'appartenance », *Santé mentale au Québec*, 25, 2, p. 90-108.
- Beaulieu, Nelson. *La prostitution des garçons*, Université de Montréal, 1985.
- Bellet, Maurice. (1989, 1995). *L'écoute*, Paris, Desclée de Brouwer, 201 p.
- Bellot, Céline et Sylvestre, Marie-Ève. (2016). « La réponse sécuritaire à la pauvreté : une nouvelle morale de l'État », dans Lamoureux, Diane et Dupuis-Déri, Francis (dir.), *Au nom de la sécurité! Criminalisation de la contestation et pathologisation des marges*, Montréal, M éditeur, p. 167-187.
- Bellot, Céline. (2020). *Les droits et le travail social : définitions, enjeux et perspectives*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 128 p.
- Belleau-Arsenault, Catherine (2022). « Les 50 ans de la dernière Opération Dignité », dans *Le Mouton Noir*, février 2022 ; en ligne.
- Berlan, J.-P. (1990). « Al Capone, la drogue et le capitalisme », *Le Monde diplomatique*, Courrier des lecteurs, juin 1990, p. 2.
- Bertrand, Marie-Andrée. (1981). « Réflexions critiques sur l'intervention et les limites du droit à intervenir », *Santé mentale au Québec*, vol. 6, no 2, p. 5-10.

- Bobineau, O. (2011). « La troisième modernité, ou « l'individualisme confinitaire » », *SociologieS* [En ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 06 juillet 2011, consulté le 25 juillet 2016. URL : <http://sociologies.revues.org/3536>
- Buisson, Anne-Marie. (2018). « Les cliniques populaires vs les CLSC. Une lutte démocratique », dans *À Babord!*, no 76, oct.-nov. 2018.
- Camus, Albert. (1942). *Le mythe de Sisyphe : essai sur l'absurde*, Paris, Gallimard, 187 p.
- Celier, Patrick. (1984). « Quand une société jette sa jeunesse à la rue », *Santé mentale au Québec*, IX, 2, p. 154-158.
- Celier, P., Nadeau, J.-G., Gingras-Dubé, S. (2021). « Travail du sexe, échange de services sexuels, prostitution. Pourquoi tous ces termes utilisés depuis la fondation du PIaMP? », *Les Cahiers du PIaMP*, no 1, mai 2021, p. 17-18.
- Centraide Régions centre-ouest du Québec. (2021). *Investir et s'investir autrement. Une source durable de développement en faveur d'un mieux être collectif*. Cadre d'investissement 2021-2025, 31 p.
- Clinique communautaire de Pointe-Saint-Charles, site consulté le 30 mai 2020 : <https://ccpsc.qc.ca/fr/node/1814>
- Coalition Interjeunes. (2021). *Portrait des organismes de la Coalition Interjeunes*, 78 p.
- Coalition Interjeunes. (s.d.). *Présentation des données et informations recueillies sur le développement des Aires ouvertes et le « Projet de société » du RCJEQ sur le territoire et des préoccupations que ceux-ci soulèvent*, s.p.
- Collectif GREM-Condorcet. (2007) *Entraînement mental, éducation populaire et liberté de pensée*.
- Colombo, Annamaria. (2013). « Défis et conditions de l'accompagnement de la sortie de la rue », *Lien social et Politiques*, 70, p. 171-187.

- Colombo, Annamaria. (2015). *S'en sortir quand on vit dans la rue : trajectoires de jeunes en quête de reconnaissance*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 243 p.
- Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse. (2020). *Rapport sur la mise en œuvre de la Loi sur la protection de la jeunesse (article 156.1 de la LPJ)*, février 2020, 111 p.
- Conseil jeunesse de Montréal. (2017). *Jeunes et itinérance. Dévoiler une réalité peu visible*. Avis sur la prévention de l'itinérance jeunesse à Montréal. Montréal, Ville de Montréal, 48 p.
- De Beauvoir, Simone. (1970, 2018). *La vieillesse*, Paris, Gallimard, 694 p.
- Debrune, Jérôme. (2017). « Pleurer le passé ou repenser l'émancipation ? », *Questions de classe(s)*, 4/3/2017. <https://www.questionsde-classes.org/pleurer-le-passe-ou-repenser-l-emption/>
- Dubé, Catherine. (2017). « Utile, l'égoportrait ? » (Entrevue avec Jocelyn Lachance, auteur de *Selfies d'ados*, 2017, Presses de l'Université Laval), *L'Actualité*, mars 2017, p. 49.
- Dubet, François. (1987). *La galère : jeunes en survie*, Paris, A. Fayard, 503 p.
- Ducpétiaux, Édouard. (1843). *De la condition physique et morale des jeunes ouvriers et des moyens de l'améliorer*, Tome premier, Méline, Cans & compagnie, Bruxelles, 444 p.
- Fahmi, Kamal. (1987). *La prostitution des mineurs : construction d'un problème social*, Montréal, Projet d'intervention auprès des mineur(e)s prostitué(e)s, septembre 1984, revu et corrigé à l'été 1986 et septembre 1987, 61 p.
- Fontaine, Annie. (2011). « Le travailleur de rue, passeur et médiateur dans la vie des jeunes », dans Goyette, Martin, Pontbriand, Annie et Bellot, Céline, *Les transitions à la vie adulte des jeunes en difficulté. Concepts, figures et pratiques*, Presses de l'Université du Québec, p. 187-200.

- Fortin, Maxim. (2018). *Impact du financement des fondations privées sur l'action communautaire. Le cas de la Fondation Lucie et André Chagnon*, Montréal, Institut de recherche et d'informations socioéconomiques (IRIS), 9 p.
- Foucault, M. (1972). *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 583 p.
- Foucault, M. (1976). *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, vol. 1, Paris, Gallimard, 211 p.
- Fréjaville, J.-P., Davidson, F. et Choquet, M. (1977). *Les jeunes et la drogue*, Paris, Presses universitaires de France, 230 p.
- Gallant, N. et Pilote, A. (2013). *La construction identitaire des jeunes*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 235 p.
- Gantheret, François. (1986). « La haine en son principe », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, no 33, p. 63-73.
- Gaulejac, Vincent de, Blondel, Frédéric et Taboada-Leonetti, Isabel (2014). *La lutte des places*, Paris, Desclée de Brouwer, 350 p.
- Gilbert, Sophie et Lussier, Véronique. (2015). « L'inscription paradoxale ou le refus de renoncer à la subjectivation », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 27, no 2, p. 27-44.
- Giroux, Mélissa. (2020). *L'accompagnement en contexte d'échange de services sexuels contre rétribution : défis et réalités lors de la transition à la vie adulte*. Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en psychoéducation, Université du Québec à Trois-Rivières, 251 p.
- Gorz, A. (1988). *Métamorphoses du travail : quête du sens : critique de la raison économique*, Paris, Galilée, 302 p.
- Gouvernement du Québec. (1988). *Rapport de la Commission d'enquête sur les services de santé et les services sociaux*, Québec, 803 p.
- Gouvernement du Québec. (2021). *Aire ouverte. Coordination nationale*, Direction des services en santé mentale – volet jeunes, 18 février 2021.

- Gouvernement du Québec. (2021). *Instaurer une société bienveillante pour nos enfants et nos jeunes. Rapport de la CSDEPJ*, Commission spéciale sur les droits des enfants et la protection de la jeunesse (CSDEPJ), avril 2021, 419 p. et annexes.
- Goyette, M. ; Turcotte, D. ; Mann-Feder, V ; Grenier, S. ; Turcotte, M.-È. (2012). *Soutenir le passage des jeunes issus des centres de jeunesse, une expérimentation de deux modalités d'intervention de groupe*, Cahier #2012-01, CRÉVAJ, ÉNAP, 20 p.
- Goyette, Martin. (2011). « Dynamiques relationnelles dans les transitions à la vie adulte de jeunes en difficulté », dans Goyette, Martin, Pontbriand, Annie et Bellot, Céline, *Les transitions à la vie adulte des jeunes en difficulté. Concepts, figures et pratiques*, Presses de l'Université du Québec, p. 57-72.
- Grell, Paul (1985). *Étude du chômage et de ses conséquences : les catégories sociales touchées par le non-travail : histoires de vie et modes de débrouillardise*, Montréal, École de service social, Université de Montréal, 440 p.
- Grell, Paul et Desmarais, Danielle (dir.) (1986). *Les récits de vie : théorie, méthode et trajectoires types*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 180 p.
- Grell, Paul. (2004). « Mouvement et sentiment de l'existence chez les jeunes précaires », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 2, no 117, p. 239-259.
- Groupe de travail sur la prostitution des mineurs. (circa 1980). *La prostitution des jeunes? Connais pas...*, Montréal, L'Imagerie, 16 p.
- Groupe de travail sur la prostitution des mineurs. (1980). *Rapport sur la prostitution chez les mineurs*, Montréal, 73 p.
- Hébert, Guillaume et Posca, Julia. (2018). *Détournement d'État. Bilan de quinze ans de gouvernement libéral*, Montréal, IRIS, Lux éditeur, 177 p.
- Ion, J. (2012). *S'engager dans une société d'individus*, Paris, Armand Colin, 220 p.

- Irigoyen, William. (2017). « Extension et limites de l'exemple suédois. Prostitution, la guerre des modèles ». *Le Monde Diplomatique* (French Edition). 01 Jan. 2017 eLibrary. Web. 24 may 2017.
- Hentsch, Thierry (2005). *Raconter et mourir : aux sources narratives de l'imaginaire occidental*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 490 p.
- Joyal-Poupart, Renée. (1987). *Actes des cinquièmes journées internationales d'études comparées de la délinquance juvénile*, Vaucresson, 21-24 mai 1985, publié par le Centre interdisciplinaire de Vaucresson (C.R. I.V.), 1987, 412 p.
- Lachance, Jocelyn (2017). *Selfies d'ados*, Québec, Presses de l'Université Laval, 183 p.
- Lamoureux, Gilles (2014). *Quand les adultes souffrent, ce sont les enfants qui ont mal*, Trois-Rivières, éditions la Galère, 196 p.
- Lavigne, Jacques. (1971). *L'objectivité, ses conditions instinctuelles et affectives*, Montréal, Leméac, 256 p.
- Le Breton, David. (2005). « Approche anthropologique des conduites à risque des jeunes », dans Jeffrey, D., Le Breton, D. et Lévy, J.J. *Jeunesse à risque, rite et passage*, Québec, Presses de l'Université Laval, 168 p.
- Le Breton, David. (2015). *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*. Paris, Métailié, 204 p.
- Le Petit Robert*, Paris, Le Robert, 2012, 2837 p.
- Limoges, Thérèse (1967). *La prostitution à Montréal : comment, pourquoi certaines femmes deviennent prostituées : étude sociologique et criminologique*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 125 p.
- Loslier, Dominique. (2014). « L'affaire Bedford : la Cour suprême déclare invalides certaines dispositions du Code criminel qui limitent la prostitution. » AZ-40019397. SOQUIJ, *L'Express*, vol. 5, no 10, 14 mars 2014 [en ligne].

- MacDonald, Sue-Ann. (2013). « Les expériences méconnues des jeunes itinérants «à risque» : vivre et survivre », *Lien social et Politiques*, 70, 205-226.
- Mangado, Sophie. (2017). « La 21^e édition du Festival d'expression de la rue est annulée faute de fonds ». *Le Devoir*, 27 juillet.
- Margier, Antonin, Morin, Richard et Bellot, Céline (2021). « Politiques de régulation de l'itinérance dans les espaces publics », dans Parazelli, Michel (dir.). (2021). *Itinérance et cohabitation urbaine : regards, enjeux et stratégies d'action*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, p. 87-116.
- Mendel, G. (1994). « Crise de société : le monde en profonde mutation. Mutations symboliques, nouvelles réalités sociales, crise des institutions, pistes de travail », *Actes du colloque Une génération sans nom (ni oui)*, Projet d'intervention auprès des mineur(e)s prostitué(e)s, tenu à Montréal en 1992, p. 27-31.
- Mendel, Gérard. (1974). *La crise de générations : étude sociopsychanalytique*, Paris, Payot, 272 p.
- Nadeau, Jean-François. (2021). « Une révolution à venir pour les services sociaux aux enfants? », *Le Devoir*, 1^{er} mai.
- Nadeau, Jean-Guy. (1987). *La Prostitution, une Affaire de Sens : étude de pratiques sociales et pastorales*, Fides, Montréal, 469 p.
- Nadeau, Jean-Guy (2001). « La criminalisation ne règle rien. Mieux vaut transformer notre regard sur les prostituées », *Relations*, no 666.
- Nadeau, Jean-Guy. *Table ronde des ancien-nes du PIaMP*, site du PIaMP : <https://piamp.net/le-piamp/historique/>
- Parazelli, Michel (1987). *Si vous avez attrapé des tiques...*, Document d'analyse sur les enjeux actuels et à venir de l'action communautaire, Regroupement des organismes communautaires jeunesse du Montréal métropolitain (ROCJMM), 64 p. et annexes.

- Parazelli, Michel (1989). « L'espace social de Montréal et l'action communautaire jeunesse autonome », *Colloque spécial sur Montréal*, dans le cadre du 57^e congrès de l'ACFAS, 19 p.
- Parazelli, Michel (1992). « La *productive sociale* : un point de vue communautaire sur les risques sociaux du chapitre 42 des lois du Québec (loi 120) », *Service social*, vol. 41, no 1, p. 127-142.
- Parazelli, Michel (2002). *La rue attractive*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 382 p.
- Parazelli, Michel (2005). « L'éthique de l'intervention auprès des jeunes. De la logique de prise en charge à une dialectique de la prise en compte », *Bulletin de recherche, Conseil de développement de la recherche sur la famille du Québec*, hiver 2005, numéro spécial, p. 14-15.
- Parazelli, Michel et Colombo, Annamaria. (2006). « Intervenir aux marges de la citoyenneté. Une application du dispositif Mendel adapté au contexte des jeunes de la rue à Montréal », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 18, no 2, p. 88-109.
- Parazelli, Michel et Bourbonnais, Mathieu. (2021) « Les jeunes de la rue à Montréal. Des lieux d'appartenance sous tension », *Les Cahiers du PIaMP*, no 1, mai 2021, p. 25-54.
- Parazelli, Michel (dir.). (2021). *Itinérance et cohabitation urbaine : regards, enjeux et stratégies d'action*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 266 p.
- Paris, Ginette. (1990). *L'enfant, l'amour, la mort. L'avortement : un geste sacré*, Québec, Nuit blanche, 125 p.
- Pector, Jacques (1981). *Rapport d'étape sur le travail de milieu concernant la prostitution des garçons mineurs*, Montréal.
- Pector, Jacques. (1994). « La prostitution juvénile au Québec. Résumé historique et contexte social », *Actes du colloque Une génération sans nom (ni oui)*, Projet d'intervention auprès des mineur(e)s prostitué(e)s, tenu à Montréal en 1992, p. 21-23.

- Pires, Alvaro P. (2002). *La politique législative et les crimes à « double face » : éléments pour une théorie pluridimensionnelle de la loi criminelle (drogues, prostitution, etc.)*, Rapport d'expert à l'intention du Comité spécial du Sénat du Canada sur les drogues illicites.
- Plourde, Anne. (2021). « Uchronie d'une pandémie : et si le projet initial des CLSC s'était réalisé? », Montréal, IRIS, 22 avril 2021 [en ligne]. <https://iris-recherche.qc.ca/blogue/sante/uchronie-dune-pandemie-et-si-le-projet-initial-des-clsc-setait-realise/>
- Projet d'intervention auprès des mineur(e)s prostitué(e)s (PIaMP). (s.d.). *Action-recherche sur la prostitution des mineurs/les 1982-92, une réalité sans nom (ni oui)*, Montréal, non publié.
- Projet d'intervention auprès des mineur(e)s prostitué(e)s. (1994). *Une génération sans nom (ni oui)*, Actes du colloque tenu à Montréal en 1992, organisé par le Projet d'intervention auprès des mineur(e)s prostitué(e)s (PIaMP) et la Confédération des organisations familiaux du Québec (COFAQ), 339 p.
- Projet d'intervention auprès des mineur(e)s prostitué(e)s. (2011). *La prostitution juvénile des filles et des garçons au Québec à l'ère des nouvelles technologies*, colloque tenu à Montréal le 12 novembre 2011.
- Projet d'intervention auprès des mineur.e.s prostitué.e.s (2021). « D'hier à aujourd'hui », *Les Cahiers du PIaMP*, no 1, mai 2021, 80 p.
- Regroupement des organismes communautaires jeunesse du Montréal métropolitain (ROCJMM). (1989). *Les réalités des jeunes : banalisation et coercition*. Document de réflexion présenté au Conseil permanent de la jeunesse, 15 p.
- Regroupement des organismes communautaires jeunesse du Montréal métropolitain (ROCJMM). (1990). *Pour ajouter de la misère à la vie. Mémoire sur l'avant-projet de loi sur les services de santé et les services sociaux au Québec*, 14 p.

- Réseau des Carrefours jeunesse-emploi du Québec (RCJEQ). (2019). *Une demande de soutien financier adaptée aux besoins des jeunes d'aujourd'hui et de demain*. Consulté sur le site du RCJEQ le 10 décembre 2019.
- Robert, Marie-Pierre et Bernatchez, Stéphane. (2017). « Les théories de la criminalisation à l'épreuve de la prostitution ». *Revue générale de droit*, 47 (1), p. 47-76.
- Robinson, Joan (1970). *Freedom and Necessity, an Introduction to the Study of Society*, George Allen and Unwin Ltd. et Rootledge (2007), 130 p.
- Rosa, Hartmut. (2021). *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, Paris, Découverte, 719 p.
- Rueff-Escoubès, Claire et Moreau, Jean-François. (1987). *La démocratie dans l'école*, Syros éditeur, 192 p.
- Saint-Exupéry, Antoine de. (1942). *Pilote de guerre*, New York, Éditions de la Maison française, 253 p.
- Société Radio-Canada. (2020). « Le 281 ferme ses portes après 40 ans de spectacles érotiques pour femmes », Émission *Bien entendu*, sur ICI PREMIÈRE, 19 août 2020. Récupéré sur Ohdio : <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/bien-entendu/segments/entrevue/193830/bar-danseurs-nus-281-montreal-fermeture>
- Stella. (2013). *Contester les lois sur la prostitution : Bedford v. Canada*, feuillet no 3. Montréal, Stella, l'amie de Maimie, avril 2013, 7 p.
- Stella. (2013). *Feuilles d'information*, publiés à la page suivante du site de Stella, l'amie de Maimie : <https://chezstella.org/publications/>
- Taleghani, Michel (1990). *La Prostitution des jeunes : actes du colloque, 13 et 14 janvier 1989, Institut de travail social et de recherches sociales, Montrouge*, 14 p.
- Van Gennep, A. (1909, 1981). *Les rites de passage. Étude systématique des rites*. Paris, Éditions A. et J. Picard, 288 p. + 29 p.
- Van Meerbeeck, P. (1988). *Les années folles de l'adolescence*, Paris, Bruxelles, Éditions universitaires, De Boeck Wesmael, 199 p.

Verdiglione, A. (dir.). (1976). *La sexualité dans les institutions : un dossier préparé*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 178 p.

Wikipedia. *Attentat contre Charlie Hebdo*

https://fr.wikipedia.org/wiki/Attentat_contre_Charlie_Hebdo

Wikipedia. *Printemps arabe*. https://fr.wikipedia.org/wiki/Printemps_arabe#Tunisie,_d%C3%A9part_d'une_flamb%C3%A9e_g%C3%A9n%C3%A9rale

ANNEXES

ANNEXE 1

Thèmes du questionnaire pour les récits de vie

Thème 1. Renseignements généraux

A) Identification

1. Âge
2. Sexe
3. Origine linguistique, origine nationale
4. Dans le cas de mineur-e, coordonnées des parents

B) Lieu de résidence

5. Montréal ou ailleurs
 - Provenance
 - Circonstances entourant l'arrivée à Montréal, s'il y a lieu
6. Domicile actuel
 - Parents naturels
 - Autre membre de la famille
 - Parents substituts
 - Centre d'accueil
 - Appartement
 - o d'un-e ami-e
 - o d'un client
 - o seul-e
 - Autre

C) Activité

7. L'école
 - Scolarité achevée
 - Fréquente-t-il-elle l'école présentement
 - Problèmes scolaires
 - Motivation à continuer

- Raisons de l'arrêt

8. Le travail

- Déjà occupé un emploi?
- Quel genre?
- Bonne ou mauvaise expérience?
- Actuellement, occupe un emploi?
- Recherche un emploi?
- Motivations à travailler

9. Loisirs/amis-es

- Participation à des loisirs (sport, art, groupe, etc.)
- Projets de loisirs; quel genre?
- Amis-es : qui sont-ils-elles?
- A déjà fait partie d'une gang? Quelles activités avec eux-elles?

D) Contact avec les organismes sociaux

10. Contact avec la D.P.J.

- Motifs
- Conséquences
- Comment a vécu ça?
- Perceptions des intervenants-es

11. Séjours en centre jeunesse

- Durée du séjour
- À quelle période?
- Motifs
- Comment a vécu ça?
- Perception des intervenants-es

12. Contact avec la police

- Motifs
- Conséquences
- Comment a vécu ça?
- Perceptions des policiers-ères

E) Drogue, alcool/santé**13. Consommation de drogue/alcool**

- Quelle sorte de drogue?
- En quelle quantité : nombre de fois par semaine...
- Avant l'entrée en prostitution
- Après l'entrée en prostitution
- Identifiée par le-la jeune comme un problème?

14. Santé actuelle

- Problèmes
- Handicap

Thème 2. Milieu familial**A) Caractéristiques de la famille****15. Parents naturels ou substituts**

- Statut marital des parents :
 - o veuf-ve
 - o mariés
 - o séparés/divorcés
 - o concubins
- Absence d'un ou des parents
 - o Si oui, raison
- Y a-t-il eu des changements?
 - o séparation
 - o décès
 - o remariage
- Comment le-la jeune a vécu ça?

16. Occupation des parents

- Emploi de la mère
- Emploi du père
- Activités en dehors de l'emploi (loisirs, mouvements ou groupes sociaux, vie avec parenté...)

17. Scolarité des parents

- Mère

- Père
- Substituts

18. Fratrie

- Nombre d'enfants, âge
- Rang du-de la jeune
- Activité et situation des frères et sœurs

19. Situation financière

- Mode de revenu (salaire, bien-être social, autre)
- Revenu annuel évalué par le-la jeune
- Problèmes financiers (durant quelle période, conséquence, action)

20. Problèmes familiaux

- Consommation de drogues ou d'alcool ; préciser :
 - o par la mère
 - o par le père
 - o par le frère ou la sœur
- Délinquance ou criminalité dans la famille
 - o qui ?
 - o quoi ?
 - o quand ?
- Violence (psychologique, physique)
 - o entre les parents
 - o entre parent(s) – enfants(s)
 - o le-la jeune subit des violences : préciser de quel type de violence il s'agit

21. Éducation (sévérité – permissivité)

- Arrive-t-il aux parents de punir
 - o en frappant
 - o en isolant le-la jeune du reste de la famille
 - o en l'insultant
 - o en le-la blâmant
 - o en se montrant froid et indifférent ?
 - o quand et pourquoi ?

- Le-la jeune considère ses parents comme trop sévère ou pas assez

B) Vécu du-de la jeune dans sa famille

22. Relations avec parents et fratrie

- Relations avec parents ou substituts : père, mère
- Relations avec frères et sœurs
- Y a-t-il rupture entre le-la jeune et sa famille?
 - o Raisons
- De façon générale, ses parents semblent-ils le-la comprendre?
- Se sent-il-elle rejeté-e, négligé-e?
- Peut-il-elle discuter facilement avec ses parents? Partager ses sentiments?
- Image de soi par rapport aux autres membres de la famille : se considère-t-il-elle comme le mouton noir? Intégré?

23. Vit-il-elle à l'extérieur de sa famille présentement?

- Raisons, circonstances
- Où vit-il-elle?
- Aimerais-il-elle y retourner?
- Y a-t-il contacts avec sa famille?
- Est-ce que la présence d'un ou des parents lui manque?

24. A-t-il-elle déjà tenté de se sauver de la maison?

- Circonstances, raisons, quand?
- Où est-il-elle allé?
- Comment s'est effectué le retour, s'il y a lieu?

25. Quel est le plus mauvais souvenir que le-la jeune garde de sa famille?

- Conséquences sur le-la jeune
- Action pour y remédier, s'il y a lieu

Thème 3. Sexualité

A) Éducation sexuelle et perception de la sexualité

26. Y a-t-il eu éducation sexuelle ?

- Provenance : parents ou autres ? Qui ?
- Les parents ont-ils déjà discuté avec le-la jeune de sexualité ?
- Le-la jeune croit-il-elle manquer d'information à ce sujet ?
- Information sur moyens contraceptifs
- Information sur les ITSS (MTS)
- Utilisation d'un moyen contraceptif (filles et garçons)
- Se protège-t-il-elle contre les ITSS (condom, visite chez le médecin, etc.)

27. Quelle signification le-la jeune donne-t-il-elle à la sexualité ?

28. Quand et comment il-elle a entendu parler de la prostitution ?

- Bien avant de commencer lui-même ou elle-même
- Par une personne qui lui a offert de l'argent
- Par un membre de la famille (frère, sœur, mère, tante, autre)
- Est-ce que ce membre se prostituait ?
- Par un-e ami-e ; cet-te ami-e se prostituait ?

B) Passé sexuel

29. L'activité sexuelle se résume à quoi avant l'entrée en prostitution ?

- Première expérience sexuelle
- Avec qui ? Âge, sexe du-de la partenaire ?
- Expérience positive ou négative ?
- A-t-il-elle déjà eu des relations
 - o avec une personne de son sexe ?
 - o avec une personne plus âgée ?
 - o avec une personne de sa famille ?
- Est-ce que c'est la personne qui l'a abordé-e ou c'est lui-elle ?

- Est-ce qu'elle lui a donné de l'argent, des cadeaux ou faveur en retour?
 - Est-ce qu'il-elle a vécu l'expérience comme positive ou négative? Raisons
 - Est-ce qu'il-elle était satisfait-e de ses relations sexuelles?
30. Est-ce que quelqu'un-e l'a déjà forcé-e à avoir des relations sexuelles?
- Qui était cette personne?
 - Comment il-elle s'est senti-e à ce moment-là?
 - En a-t-il-elle parlé à quelqu'un à ce moment-là? Après?
 - A-t-il-elle été blessé-e physiquement?
 - Aujourd'hui quel souvenir en garde-t-il-elle?
 - A-t-il-elle eu de la difficulté à s'en remettre?

C) Sexualité actuelle

31. Depuis l'entrée en prostitution le-la jeune a-t-il-elle eu d'autres relations sexuelles à part celles avec les clients-es?
- Partenaire-s
 - Est-il-elle satisfait-e de sa sexualité?
32. Relations avec les clients-es
- Que pense le-la jeune d'avoir des relations sexuelles avec des clients-es?
33. Identité sexuelle
- A-t-il-elle des relations homosexuelles?
 - Comment se considère-t-il-elle :
 - o Homosexuel-le
 - o Bisexuel-le
 - o Hétérosexuel-le
 - Comment se voit-il-elle plus tard?
 - o Homosexuel-le
 - o Bisexuel-le
 - o Hétérosexuel-le

Thème 4. Milieu de la prostitution

A) Motivation

34. Est-ce qu'une personne l'a motivé-e à se prostituer?
 - Qui?
 - Dans quelles circonstances?
35. Quelles sont les raisons qui l'ont poussé-e à commencer cette activité?
 - Fugue
 - Drogue
 - Argent
36. Raisons autres qui le-la motivent à continuer
 - Argent : nécessité ou luxe?
 - Excitation-aventure
 - Influence d'amis-es
 - Indépendance
 - Style de vie
 - Besoin de drogue
 - Pimp
 - Autre

B) Perception du milieu

37. Quels sont les avantages que le-la jeune voit à se prostituer?
38. Quels sont les désavantages?
39. Comment se sent-il-elle dans ce milieu?
 - Par rapport aux clients-es?
 - Par rapport à la police?
 - Par rapport aux autres prostitués-es?
 - Conseillerait-il-elle ce milieu à d'autres jeunes?
40. Que pense-t-il-elle des gens dans le milieu?
 - Les clients
 - Pimp
 - Autres prostitués-es juvéniles et adultes
 - Pushers

- A-t-il-elle des amis-es dans le milieu?
 - o Sont-ils-elles du milieu de la prostitution?
 - o Adultes ou jeunes?

C) Modalités de la prostitution

- 41. Endroits de la prostitution
 - Parcs : avantages et désavantages
 - Bars : avantages et désavantages
 - Etc. : avantages et désavantages
- 42. Se prostitue régulièrement ou occasionnellement?
 - Fréquence par semaine, par mois
 - La fin de semaine seulement
- 43. Travaille seule-e ou avec d'autres?
- 44. Quelle est sa première expérience de prostitution?
 - À quel âge?
 - Avec qui?
 - Comment ça s'est passé?
- 45. Que fait-il-elle avec l'argent gagné?
- 46. A-t-il-elle cessé la prostitution?
 - Comment?
 - A reçu de l'aide?
 - Seul-e?
 - Raisons, motivations?
 - Que fait-il-elle depuis?
 - Quel souvenir en garde-t-il-elle?

D) À quoi est confronté le-la jeune dans le milieu de la prostitution?

- 47. Est-ce que le-la jeune voit de la criminalité dans le milieu?
 - Quel type de criminalité?
 - Par qui?
 - Qu'est-ce qu'il-elle en pense?

- Lui-même ou elle-même a-t-il-elle déjà commis des actes illégaux?
- 48. Est-ce que le-la jeune voit de la violence dans le milieu?
 - Quel genre de violence?
 - Par qui?
- 49. Est-ce que le-la jeune a déjà été assailli physiquement?
 - Par qui : client-e, pimp, prostitué-e, ami-e, inconnu-e, police, civile ou en uniforme, vendeur-se de drogue...
 - Requis soins médicaux, services OK ou non?
 - Comment s'est-il-elle senti-e et comment se sent-il-elle aujourd'hui?
- 50. Comment se sent le-la jeune lorsqu'il-elle « fait » un client-e?
 - Consomme-t-il-elle de la drogue avant?
 - Peur?
 - Excitation?
 - Écœurement?
 - Etc.

E) Conséquences

- 51. Est-ce que le-la jeune remarque des changements chez lui-elle depuis qu'il-elle se prostitue?
 - Sur sa santé physique?
 - Dans sa personnalité?
 - Dans ses relations avec les autres?
 - Spécifier
- 52. Croit-il-elle que la prostitution l'aide présentement ou lui est-elle nuisible?
 - Raisons

Thème 5. Perceptions et opinions

- 53. Aimerais-tu trouver une autre façon de gagner de l'argent?
- 54. Peux-tu te décrire?
 - Quel genre de personnalité as-tu?

- Qualités et défauts ?
55. S'il y avait quelque chose à changer dans ta vie présentement, que changerais-tu ?
56. As-tu des projets d'avenir ?
- Par rapport à l'emploi ?
 - Par rapport à l'école ?
 - Par rapport à la prostitution ?
 - Par rapport à la famille ?
 - Par rapport aux pimps ?
 - Par rapport aux loisirs ?
 - Etc.
 - Te fais-tu du soucis pour l'avenir ?
57. Où te vois-tu dans quelques années d'ici ?
58. Est-ce que tu crois avoir des problèmes en ce moment ?
- Peux-tu les identifier ?
 - Qu'est-ce qui pourrait t'aider à les résoudre selon toi ?

FICHE : SENTIMENTS

Instructions

En cochant les cases appropriées, donne toutes les réponses qui te semblent **décrire le mieux les sentiments que tu éprouves maintenant.**

1.	Je me sens calme	☐
2.	Je me sens en sécurité	☐
3.	Je suis tendu-e	☐
4.	Je suis triste	☐
5.	Je me sens bouleversé-e	☐
6.	Je suis préoccupé-e	☐
7.	Je me sens à l'aise	☐
8.	Je me sens nerveux-se	☐
9.	Je me sens sur le point d'éclater	☐
10.	Je me sens heureux-se	☐
11.	Je me sens anxieux-se	☐
12.	Je me sens mal à l'aise	☐
13.	Je me sens bien	☐
14.	Je me sens déprimé-e	☐
15.	Je me sens au bord des larmes	☐
16.	Je me sens fatigué-e	☐
17.	Je me sens agressif-ve	☐
18.	Je suis fier-ère de moi	☐
19.	Je manque de confiance en moi	☐
20.	J'ai peur	☐
21.	J'ai honte	☐
22.	Je suis content-e	☐
23.	Je suis dégoûté-e	☐
24.	Je me sens mal dans ma peau	☐
25.	Je ne suis pas fier-ère de moi	☐
26.	Je suis découragé-e	☐
27.	Je suis satisfait-e	☐

28.	Je sens que j'ai besoin d'aide	☐
29.	Je me sens encouragé-e	☐
30.	Je me sens désorganisé-e	☐
31.	Je me déteste	☐
32.	Je me sens soulagé-e	☐
33.	Je suis en colère contre moi-même	☐
34.	Je me sens malheureux-se	☐
35.	Je me sens abandonné-e	☐
36.	Je me sens coupable	☐
37.	Je suis mécontent-e de moi	☐
38.	Je me sens en difficulté	☐
39.	Je me sens dans une impasse	☐
40.	Je me sens seule-e	☐
41.	Je me sens mieux qu'avant l'entrevue	☐
42.	Je me sens plus mal qu'avant l'entrevue	☐

ANNEXE 2

Projet d'intervention auprès des mineurs.e.s prostitués.e.s (PIaMP)

PROJET *RÉCIT DE VIES DES 35 ANS AU PIaMP*

Indications pour les entrevues individuelles

Pour avis aux intervieweurs-es

Les entrevues sont semi-directives. Un schéma a été construit à l'intention des intervieweurs-es afin d'identifier les thèmes à couvrir durant les entrevues.

Aussi, afin d'alléger les entrevues, plusieurs renseignements factuels ont été codés au préalable et rassemblés dans un feuillet intitulé « fiche signalétique des jeunes participants à la recherche-action », qui correspond au thème 1 de l'entrevue intitulé « Renseignements généraux ».

Objectifs des entrevues

L'intervieweur-se doit garder à l'esprit les objectifs des entrevues individuelles :

1. Recueillir le vécu de jeunes face à leur famille, à la sexualité, à la prostitution, au marché du travail, aux divers organismes sociaux et aux intervenants-es ;
2. Identifier les événements-problèmes, les conséquences de leur prostitution, leurs motivations, leurs valeurs, leurs besoins, leurs opinions et leurs perceptions ;

Consigne de contact

La consigne de contact est la façon d'aller chercher le consentement du ou de la jeune à participer à l'entrevue. La consigne doit être exprimée clairement et l'intervieweur-se doit adopter une attitude positive face à l'entretien qu'il sollicite.

Consignes :

- se présenter dans un premier temps au-à la jeune, en lui expliquant ce qu'on fait (travail de rue...);
- lui expliquer le projet de recherche-action auprès des jeunes impliqués dans la prostitution en lui mentionnant :
 - le rôle qu'il ou elle aurait à y jouer : participer à une entrevue et s'il-elle le désire à une ou des séances de groupe qui auront lieu plus tard;
 - ce qu'il-elle apporterait à l'étude par son expérience personnelle et ses opinions;
 - que l'étude deviendra son étude;
- il est très important d'assurer l'anonymat et la confidentialité;
- présenter et faire signer le formulaire de consentement;
- après la signature du formulaire de consentement, faire remplir la partie sur les renseignements généraux;
- fixer un lieu et une date de rencontre pour l'entrevue si cette dernière a lieu à un autre moment.

Cadre physique

Le lieu et le moment de l'entrevue sont importants; ils peuvent influencer les résultats de l'entrevue. L'intervieweur-se doit être conscient du cadre physique dans lequel se déroule l'entretien et doit imaginer la

situation d'entretien la plus facile pour le-la jeune et pour lui-même, avec le moins de distraction possible.

Magnétophone

Le magnétophone doit être présenté au début de l'entrevue. L'intervieweur-se mentionne au-la jeune que l'entrevue sera enregistrée afin de lui faciliter la tâche ; il peut de cette façon écouter plus librement ce que le-la jeune lui racontera et que l'enregistrement demeure tout-à-fait confidentiel. Si le-la jeune ne donne pas son accord, la prise de notes durant l'entrevue est requise.

Attitudes de l'intervieweur-se

- L'intervieweur-se doit demeurer le plus neutre possible, i.e. ne pas approuver ou désapprouver ce que le-la jeune raconte et ne pas lui suggérer des réponses.
- L'intervieweur-se doit laisser le-la jeune créer lui-même ou elle-même le cadre dans lequel il-elle s'exprime, développer comme il-elle l'entend son information et ses opinions sous la forme et dans l'ordre qu'il-elle veut. L'intervieweur-se joue un rôle non pas de direction, mais de stimulation et de facilitation.
- L'intervieweur-se ne doit pas poser une série de questions. Il lui faut plutôt suivre le rythme du-de la jeune en se servant de reformulations lorsqu'il s'agit de relancer l'entretien. L'utilisation des questions, surtout en début d'entrevue, provoque un processus de dépendance chez l'interviewé. Ce dernier ne fait alors qu'attendre les questions et répondre brièvement à celles-ci. Les questions peuvent être plutôt utilisées à la fin de l'entrevue pour faire ressortir les thèmes non couverts durant l'entrevue.
- Ne pas écourter l'entrevue ou essayer d'aller vite
- Être sensible aux besoins du-de la jeune concernant un suivi quelques jours et quelques semaines après l'entrevue ; prévoir

une relance pour vérifier ce besoin et donner une référence s'il y a lieu.

Utilisation du schéma

Afin de faciliter la manipulation du schéma en entrevue, ce dernier a été mis sur fiche et divisé en sections de différentes couleurs. Chaque section, donc chaque couleur, correspond à un thème.

L'entrevue doit couvrir tous les thèmes du schéma, l'ordre n'étant toutefois pas requis. Il s'agit plutôt de suivre le rythme du-de la jeune.

Chaque thème doit être présenté au préalable au-de la jeune. L'intervieweur-se aura une discussion avec le-la jeune sur la pertinence des principaux thèmes et il insistera sur le fait que les chercheurs-ses ne sont pas certains de la pertinence de ces thèmes, qu'un des objets de la recherche est justement de vérifier cela en ayant l'opinion du-de la jeune. Il s'agit donc de faire verbaliser le-la jeune sur la perception qu'il-elle a de la relation possible entre son vécu familial, sexuel, social (face aux institutions, au marché du travail...) et ce qu'il-elle vit actuellement.

L'intervieweur-se sera également attentif aux thèmes ou sous-thèmes non relevés par le schéma mais présents dans le discours du-de la jeune et significatif pour celui-ci ou celle-ci.

Techniques d'entrevues

Les reformulations sont une technique fructueuse pour relancer un entretien lors des silences. Les reformulations consistent à reprendre ce que le-la jeune a dit avec son langage (son vocabulaire). L'inverse non seulement désarçonne le-la jeune et rompt le cours de sa pensée, mais peut créer des barrières, renforçant les distances sociales entre l'intervieweur-se et l'interviewé-e.

On peut distinguer plusieurs sortes de reformulations :

- celles qui reprennent un mot ;
- celles qui reprennent une phrase ou quelques phrases ;

- et celles qui s'appliquent à toute une partie du discours du-de la jeune.

Les reformulations portent soit :

- sur le contenu ;
- sur des éléments spécifiques ;
- ou sur ce que le-la jeune semble ressentir.

Une reformulation-résumé peut être faite à la fin de l'entrevue et permettre au-à la jeune d'ajouter des éléments à son discours.

L'intervieweur-se doit être attentif aux silences et savoir exploiter ces derniers. Les silences ne sont pas nécessairement négatifs en soi et peuvent avoir plusieurs significations. L'intervieweur-se doit donc se demander s'il-elle doit ou non briser le silence et, s'il-elle le fait, quel genre de reformulations il-elle devrait utiliser.

Il peut s'agir de :

- silence vide – le-la jeune ne sait plus quoi dire ;
- silence plein – le-la jeune a beaucoup à dire mais cherche à mettre de l'ordre dans ses pensées ;
- silence tendu – le-la jeune veut dire quelque chose mais n'y arrive pas.

L'intervieweur-se doit être attentif aux inconsistances dans le discours du-de la jeune. Il peut s'agir de contradictions, d'idées pas développées assez clairement... L'intervieweur-se doit d'éclaircir ces inconsistencies, ne jamais garder des interrogations sur ce que le-la jeune a dit.

Utilisation de la fiche signalétique (thème 1 : renseignements généraux)

Cette fiche doit être remplie avant l'entrevue en même temps que la présentation de la recherche et la signature du formulaire de consentement. Elle doit accompagner les clés USB ou cartes-mémoire utilisées. Celles-ci doivent elles aussi être bien identifiées et numérotées. Ex. : carte-mémoire ½ signifie qu'on a utilisé deux cartes-mémoire pour l'entrevue et qu'il s'agit de la première de ces deux cartes-mémoire. Tout le matériel d'une entrevue doit être mis dans une enveloppe scellée et rangé dans un classeur sous clé au PIaMP.

Fin de l'entrevue

L'intervieweur-se demande au-à la jeune s'il sent le besoin de parler à quelqu'un des émotions suscitées par l'entrevue. Le cas échéant, il-elle lui fournira une ressource pertinente. Sinon, l'intervieweur-se informe le-la jeune qu'il-elle fera une relance quelques jours et quelques semaines après l'entrevue pour vérifier si son besoin a changé ou a été comblé.

L'intervieweur-se encourage le-la jeune soit :

- À lui introduire d'autres jeunes impliqués-es dans la prostitution qui seraient intéressés-es à passer l'entrevue
- À participer activement lui-même ou elle-même à la recherche d'autres jeunes impliqués-es dans la prostitution.

ANNEXE 3**FORMULAIRE DE CONSENTEMENT**

Projet d'Intervention auprès des Mineurs-es Prostitués-es
C.P. 907, Succ. C, Montréal, Québec, Canada H2L 4V2

Tél. : (514) 284-1267 Fax. : (514) 284-6808
piamp@piamp.net – <http://piamp.net>

PROJET *RÉCIT DE VIES DES 35 ANS AU PIaMP***Formulaire de consentement
pour jeunes participants-es**

Par la présente, je déclare consentir à participer au projet de recherche *Récit de vies des 35 ans au PIaMP* (ci-après nommé *Récit de vie PIaMP*), mené par France Tardif, chargée de projet au PIaMP (tél. : 514-284-1267 ; france.tardif@piamp.net).

But de la recherche

Le but de la recherche est de recueillir et de conserver des récits de vie de jeunes impliqués dans le milieu de la prostitution juvénile. À partir de ces entrevues, le PIaMP souhaite publier un outil de sensibilisation et d'information sur la prostitution juvénile à Montréal, son histoire et ses enjeux passés et actuels. Les connaissances acquises dans le projet seront diffusées grâce à des rapports, conférences et articles dans des revues professionnelles ou d'intervention, édités en document papier ou sur Internet.

Les jeunes qui le désirent peuvent aussi participer par un dessin, un texte, une photo, un poème, etc.

Procédures

- L'entrevue se déroulera soit dans les locaux du PIaMP, soit dans les locaux de l'Université Concordia ou dans un autre lieu approprié
- Les intervieweurs-ses enregistreront les propos de la personne interviewée sur support audio ou par écrit
- La personne interviewée pourra parler de n'importe quel aspect de sa vie et refuser de répondre à certaines questions, selon son choix
- La personne interviewée sera encouragée à prendre tout son temps et sera libre de s'arrêter à tout moment; les entrevues durent en général entre une heure et deux heures
- Au besoin, des séances d'entrevue supplémentaires pourront avoir lieu
- Certaines questions ou sujets de discussion pourraient raviver des émotions pénibles liées à des événements ou souvenirs de nature délicate. Si, à un moment quelconque, la personne interviewée se sent accablée par ses émotions ou qu'elle souhaite parler à quelqu'un, le PIaMP lui référera une ressource
- Une compensation de 20 \$ est offerte aux participants-es

Conditions de participation

Veuillez passer en revue les conditions suivantes et cocher les cases appropriées. N'hésitez pas à poser des questions à votre intervieweur-se au besoin.

- Je comprends que je suis libre de retirer mon consentement et d'interrompre ma participation à tout moment et sans conséquences négatives pour moi.
- Je comprends que l'enregistrement et/ou la transcription de mon entrevue seront conservés sous clé au PIaMP.
- Anonymat :
 - mon identité ne sera connue que de mon intervieweur-se, de la chargée de projet et des membres du projet désignés pour traiter et transcrire l'enregistrement. Personne d'autre ne connaîtra mon identité, à moins d'obtenir ma permission.
 - à la fin du projet (2017), l'enregistrement de mon entrevue sera détruit de façon définitive. Seule la version finale de la transcription sera conservée sous clé au PIaMP.

Droits d'utilisation

- La personne interviewée demeure l'auteur-e de ses propos et permet au PIaMP de les utiliser dans des documents papiers ou sur Internet, dans des présentations, expositions ou tout autre média.
- Le PIaMP s'engage à soumettre l'utilisation de ses propos à la personne interviewée afin que celle-ci prenne connaissance du contexte de cette utilisation et donne son approbation.

Traitement de l'information

- L'enregistrement audio sera temporairement conservé sous clé au PIaMP. Je recevrai une copie de l'entrevue que je pourrai conserver.
- L'entrevue sera transcrite mot à mot. On m'enverra la transcription pour que je la révise et que je raye toutes les parties que je

souhaite supprimer (noms de personnes, noms de lieux, dates, autres, etc.).

- Je renverrai la transcription révisée aux responsables du projet qui la modifieront selon mes instructions.

Autres remarques ou conditions spécifiques à indiquer par la personne interviewée :

J’AI LU ATTENTIVEMENT CE QUI PRÉCÈDE ET JE COMPRENDS LA NATURE DE L’ENTENTE. JE CONSENS LIBREMENT ET VOLONTAIREMENT À PARTICIPER À CETTE ÉTUDE.

Interviewé-e

Nom (en lettres moulées) _____

Signature _____

Date _____

Âge au moment de l'entrevue _____

Parent/tuteur-ric(e) (dans le cas de participant-e mineur-e)

Nom (en lettres moulées) _____

Signature _____

Date _____

Intervieweur-se

Nom (en lettres moulées) _____

Signature _____

Date _____

Chargée de projet : France Tardif

Signature _____

Date _____

Si vous avez des questions concernant vos droits en tant que participant-e à une étude, veuillez contacter France Tardif, chargée de projet au PIaMP (tél. : 514-284-1267 ; france.tardif@piamp.net).

ANNEXE 4

THÈMES ET AXES D'ANALYSE

Projet d'intervention auprès des mineur.es prostitué.es (PIaMP)

Projet : Récit de vies des 35 ans au PIaMP

Grille pour l'analyse horizontale des entrevues

Nom de l'analyste : _____

No ou nom de l'entrevue _____

Titre du document analysé _____

Thèmes	<i>Aliénation</i>	<i>Prostitution</i>	<i>Émancipation</i>
Adolescence			
Aide			
Amitié			
Amour, intimité			
Argent			
Avenir			
Clients			
Corps			
Culture			
Délinquance			
DPJ			
Drogues			
École : vie à l'école, parcours scolaire			
Exclusion			

Thèmes	<i>Aliénation</i>	<i>Prostitution</i>	<i>Émancipation</i>
Famille (père, mère, beau-père, belle-mère, grands-parents, frères, sœurs, etc.)			
Identité sociale et identité personnelle			
Inconscience			
Mal de vivre			
Marginalité			
Mode de vie (lieux, activités, stabilité ponctuelle)			
Mouvement (changement, stabilité – instabilité)			
Police			
Pouvoir			
Prise de risque, expérience, découvrir, essayer			
Quête de sens			
Santé			
Sécurité			
Séduction			
Sexualité			
Société			
Système judiciaire			
Travail			
Violence			

Le Projet d'intervention auprès des mineur.e.s prostitué.e.s – <https://piamp.net/>

Mission

Depuis sa création en 1982, le PIaMP (Projet d'intervention auprès des mineur.e.s prostitué.e.s) a pour mandat d'écouter, de supporter et d'accompagner dans leurs démarches toute personne âgée de 12 à 25 ans qui échange ou est susceptible d'échanger des services sexuels contre toute forme de rémunération. Nos services s'adressent non seulement aux jeunes, mais aussi à leurs proches et aux professionnel·les qui souhaitent obtenir du support dans leurs interventions.

Extrait des lettres patentes du PIaMP, 1982 :

« Offrir un lieu sécuritaire où les mineur-es prostitué-es sont représenté-es et où ils-elles peuvent exprimer librement leurs besoins. Préserver un système décisionnel du bas vers le haut, des jeunes vers les employé-es et membres du conseil d'administration afin que leur voix soit représentée au sein des instances en limitant les déformations et la désinformation, mais aussi que chaque action ou décision prise au sein du Piamp soit dans leur intérêt. »

Au PIaMP, nous croyons que...

- Les jeunes sont les expert·e.s de leur propre situation : laissons-les la définir et croyons en leur autodétermination ;
- Chaque personne peut vivre les échanges de services sexuels différemment et nous respectons le vécu et les choix de chacun·e ;
- Les échanges de services sexuels contre toute forme de rémunération peuvent être vecteur d'émancipation et/ou d'aliénation et représentent un écosystème complexe : nous devons avoir une approche globale et décloisonner les interventions.

Notre approche

Le PlaMP intervient dans une approche globale et humaniste, et selon une approche de réduction des méfaits. L'organisme ne se positionne pas pour ou contre les échanges de services sexuels : il oriente ses actions en fonction du vécu des jeunes et de leurs besoins exprimés.

Nos valeurs

- Empowerment et autonomie
- Non-jugement et respect de l'intégrité
- Action communautaire autonome
- Ouverture et nuance
- Justice et inclusion sociale

Mobilisation et concertation

L'équipe du PlaMP considère que l'une des plus grandes forces dans l'intervention est la collaboration et la concertation avec ses organismes partenaires. C'est pourquoi elle entretient des liens sur une base régulière avec les autres organismes qui œuvrent sur le territoire de Montréal en travail de rue et de milieu.

Le PlaMP est membre de divers regroupements et est actif au sein de diverses instances :

- ROCAJQ : Regroupement des organismes communautaires autonomes jeunesse du Québec
- RAPSIM : Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
- RIOCM : Regroupement intersectoriel des organismes communautaires à Montréal
- TOMS : Table des organismes communautaires montréalais de lutte contre le VIH/SIDA

- TCJVPP : Table de concertation Jeunesse Villeray – Petite-Patrie

Les intervenant·e.s du PIaMP sont aussi membres de l'Association des travailleurs et travailleuses de rue du Québec (ATTRueQ).

Une réalité sans nom (ni oui)

Nous sommes là, nous existons. Voilà ce que nous disent des jeunes, gars et filles, engagé.e.s dans la prostitution. Participant à une recherche exploratoire basée sur leur récit de vie, ces jeunes révèlent leur parcours depuis l'enfance et situent les conditions qui les ont mené.e.s vers ce choix de vie. Cette recherche couvre trois périodes échelonnées de 1979 à 2018. Le point central qui ressort de l'analyse c'est le silence sociétal entourant leurs choix, leurs conditions de vie, leur existence. Considéré.e.s soit comme des délinquant.e.s, soit comme des victimes, ces jeunes rarement écouté.e.s sont généralement stigmatisé.e.s. Pourtant, comme le disent plusieurs : « Nous ne sommes pas que ça ».

Ce livre, produit par le Projet d'intervention auprès des mineur.e.s prostitué.e.s (PIaMP), a été réalisé grâce à l'engagement de jeunes, d'intervenant.e.s du milieu communautaire et de la protection de la jeunesse, de chercheur.euse.s et d'étudiant.e.s universitaires. Ces personnes ont contribué de diverses façons, soit à la recherche, à la réalisation de récits de vie, à la transcription des entrevues, à l'analyse des entrevues, à la rédaction, à la coordination et au suivi de l'ensemble du projet.

ISBN 978-2-9820527-1-0

